



14

14-E

17

M

6

39

H

42

BIBLIOTHECA

VITTORIO

NATIONALE

MANUALE



V. #1 = 1/2

14 - 14. E 14







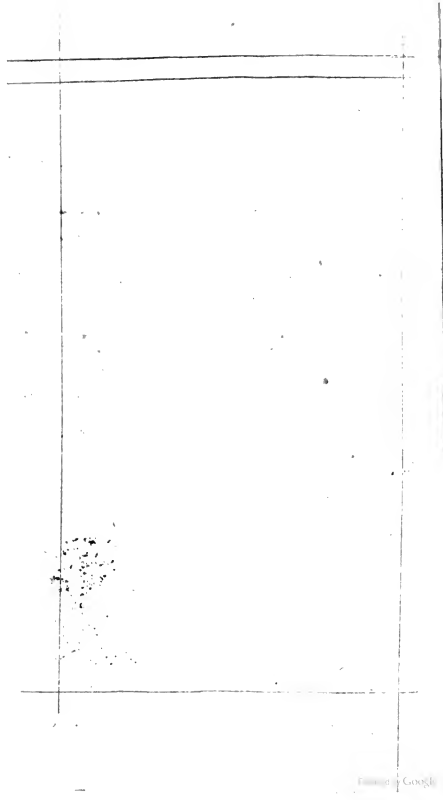
CONTINUATION

DES ESSAIS

DE MORALE.

TOME VII.





# CONTINUATION DES ESSAIS DE MORALE.

TOME SEPTIEME.

CONTENANT DES REFLEXIONS  
*Morales sur les Epitres & Evangiles, de-  
puis le Dimanche de l'Octave de Pâque jus-  
qu'au dixième Dimanche après la Pentecôte.*

SECONDE EDITION



*illeggi*

*Monti*

A PARIS,

Chez { GUILLAUME DESPREZ, Imprimeur & Li-  
braire ordinaire du Roi, rue S. Jacques,  
à S. Prosper & au trois Vertus, au-dessus  
des Mathurins.

ET

ELIE JOSSET, rue S. Jacques, au coin de  
la rue de la Parcheminerie, à la Fleur  
de Lys d'or.

M. DC. LXXXVIII.

Avec Approbation & Privilège du Roi.



CONTINUATION  
DES ESSAIS  
DE MORALE  
SUR L'ÉPÎTRE  
DU DIMANCHE  
DE L'OCTAVE  
DE PASQUE.

Omne quod natum est ex Deo, vincit  
mundum. 1. *Joan.* 5. 4. 10.

*Tous ceux qui sont nez de Dieu, sont  
victorieux du monde.*

I.



AINCRE le monde, c'est sur-  
monter l'impression de tou-  
tes les créatures, qui se mon-  
trant à nous, nous attirent à  
les aimer & à y mettre notre bonheur  
pour notre fin. C'est surmonter tous les  
artifices du démon, qui connoissant nos  
foiblesses & nos passions, est conti-  
nuellement appliqué à employer ces

II. Partie. Tome I.

A

2 *Sur l'Épître du 1. Dimanche.*

créatures pour nous séduire & pour nous abatre ; qui étudie toutes nos mauvaises inclinations, & nous montre tous les vices par la face la plus propre à nous y engager. C'est réprimer une foule innombrable de mauvais desirs qui nous portent à sortir de nous-mêmes pour remplir par la jouissance des créatures, le vuide que nous trouvons en nous. C'est surmonter l'orgueil, l'amour de l'indépendance, le desir de dominer sur les autres, ou par une puissance qui les force à se soumettre à nous, ou par une estime libre & volontaire qui les rende nos admirateurs.

Vaincre le monde ; c'est découvrir toutes les erreurs par lesquelles le mal se presente à notre esprit sous l'apparence de bien, & les voies tortuës & égarées sous l'apparence de la voie droite. C'est ne se laisser pas aller par les injustices qu'on exerce contre nous, à la colère, à la haine, à l'impatience, & au desespoir. C'est surmonter toutes les terreurs par lesquelles en nous menaçant de la perte des biens temporels & même de notre vie, on nous voudroit détourner de la voie de la justice.

Voilà l'ouvrage que tous les Chrétiens ont à accomplir pour se sauver. Il faut ou vaincre le monde en toutes ces manières , ou périr en se laissant surmonter en quelqu'une. Et il est facile de voir que sans un puissant secours de la grace, il est impossible d'en venir à bout, comme saint Augustin le dit dans ces paroles qui comprennent en abrégé tout ce qui vient d'être dit : *Magna gratiâ opus est, ut cum omnibus terroribus, erroribus, amoribus, vincatur hic mundus.*

## II.

Ce combat contre le monde ne dure pas seulement un certain tems, ni une certaine partie de notre vie ; il est continuel. Nous avons affaire à des ennemis infatigables & irréconciliables. Si une tentation ne leur réussit pas, ils en emploient une autre. S'ils trouvent notre ame fortifiée par un endroit, ils l'attaquent par ailleurs. Ils joignent les tentations extérieures aux intérieures. Si nous évitons un piège, ils nous en dressent plusieurs autres. Et si nous sommes demeurez victorieux de quelque tentation, ils s'efforcent de nous perdre par la vanité qu'ils nous inspi-



4 *Sur l'Épître du 1. Dimanche*  
rent ensuite de cette victoire.

Il ne faut pas seulement résister aux tentations qui nous attaquent ouvertement, mais aussi aux préparations des tentations dont le démon a dessein de se servir en tems & lieu pour nous renverser ; comme aux grandes occupations, aux distractions, aux dissipations d'esprit, à l'oubli de Dieu qui naît de la multitude des affaires, aux nécessitez de la vie, à l'abatement, à la pusillanimité, à la tristesse.

Le démon est toujours occupé à remplir tout notre chemin de pierres auxquelles il juge que nous pourrions nous heurter ; à semer dans notre esprit de faux principes qui nous affoiblissent dans les occasions, & qui nous ôtent la force de résister aux tentations. Il nous voit, & nous ne le voyons point ; & il travaille toujours à notre perte, sans que nous nous en apercevions.

### III.

Ce n'est pas une guerre où il ne s'agisse que de perdre la liberté, les biens, & la vie, pour un peu de tems, comme les guerres du monde les plus animées & les plus cruelles. Nos ennemis ont bien d'autres desseins contre nous :

& les expressions mêmes de l'Ecriture qui les compare à des lions rugissans prêts à dévorer leur proie, *rugientibus praparatis ad escam*, sont encore infiniment éloignées de représenter toute leur rage & toute la malice de leurs desseins contre nous. Ce qu'ils prétendent est de nous rendre misérables pour l'éternité, de nous insulter à jamais sans que leur rage puisse être assouvie. Leurs traits, selon saint Paul, sont des *traits enflammés*, qui ne sont pas seulement capables de percer les cœurs, mais de les embraser & d'y réduire en cendre tout ce qu'ils pouvoient avoir amassé de mérites & de vertus. Ce sont-là les ennemis que nous avons à combattre toute notre vie.

Eccli. 31.

4.

Ephes. 6,

16.

IV.

EN considérant la force de ces ennemis & notre propre foiblesse, il y auroit sujet de desespérer de les pouvoir vaincre, si Dieu ne nous donnoit un secours qui est au dessus de leurs forces, quelque grandes qu'elles soient. C'est ce secours qui est marqué par ces paroles de saint Jean : *Tous ceux qui sont nés de Dieu, sont victorieux du monde.* Car être né de Dieu, n'est autre chose qu'a-

6 Sur l'Épître du 1. Dimanche

Gal 4.6.

Luc. 11.  
21.

Joan. 16.  
33.

voir reçu le saint Esprit qui nous rend enfans de Dieu, & qui nous fait crier, comme dit l'Apôtre : *Mon Pere, mon Pere.* Or quelque force qu'ait le démon, il n'en a pas tant que l'Esprit de Dieu. Il faut au contraire qu'il cède à cet Esprit lorsqu'il vient le dépouiller de ceux qu'il avoit rendu captifs. C'est ce plus fort, dont parle l'Evangile, qui entre dans la maison du fort-armé, & qui lui ravit ceux qu'il tenoit enchaînez. Cet Esprit est lumière & amour. Par sa lumière il dissipe les ténèbres & les illusions du démon. Par l'amour qu'il inspire il détruit le regne de l'amour du monde & de ses passions. Si le démon a une infinité d'adresses, l'Esprit de Dieu en a encore plus pour les repousser & les rendre inutiles. Enfin avec ce secours nous avôns droit de nous promettre une victoire assurée, parce que cet Esprit est le don de JESUS-CHRIST qui a vaincu le monde & pour lui & pour nous : *Confidite, ego vici mundum.*

V.

M A I S il ne faut pas s'imaginer que cet Esprit ayant une fois pris possession des cœurs, il n'y ait plus rien à crain-

dre à l'avenir pour ceux qui l'ont reçu, parce qu'il est dit que *tous ceux qui sont nez de Dieu, sont victorieux du monde.* Ils en sont en effet victorieux dès lors qu'ils ont reçu cet Esprit ; mais ils n'en sont pas victorieux immuablement ; parce qu'ils le peuvent perdre, & qu'ils le peuvent bannir. L'Esprit de Dieu n'entre à la vérité dans les cœurs & ne leur communique la naissance spirituelle qu'en leur faisant surmonter le monde. Mais le monde surmonté tâche de rentrer en possession des cœurs dont le S. Esprit l'a banni. Nous pouvons encore perdre ce trésor, & il faut travailler à le conserver. C'est dans ce soin que consiste tout l'exercice de la vie chrétienne. C'est-là le sujet de ces exhortations de saint Paul : *Gardez-vous bien d'éteindre le saint Esprit : Prenez garde de ne pas contrister le saint Esprit de Dieu.*

1. Thess.

5. 19.

Ephes. 4.

30.

Il est vrai que ce même saint Esprit nous assiste dans cette résistance au démon qui tâche de rentrer dans sa maison. Il est toujours prêt d'accorder son secours à ceux qui le lui demandent comme il faut. Mais il est vrai aussi qu'il y en a bien entre ceux qui l'ont

reçu, qui négligent d'implorer ce secours, & qui par une perfidie honteuse ouvrent les portes au démon & le reçoivent dans leur cœur.

## V I.

IL ne faut pas prétendre trouver en ce monde une assurance entière contre ce malheur. Dieu ne nous en veut donner aucune de cette sorte, parce qu'il nous est utile de n'en avoir point & d'avoir lieu de craindre toujours.

Il nous doit suffire que nous en ayons qu'il n'est pas encore arrivé, c'est-à-dire, d'avoir une marque qui nous assure, autant qu'on en peut être assuré en cette vie, de la présence du saint Esprit, incompatible avec le règne du péché. Et c'est ce que nous pouvons trouver dans ces paroles mêmes : *Tous ceux qui sont nez de Dieu, sont victorieux du monde.* Car elles ne signifient pas que dès qu'on a reçu une fois le saint Esprit, on vaincra toujours le monde; mais elles signifient que le saint Esprit n'entre dans les cœurs qu'en leur faisant surmonter le monde; & qu'ainsi celui qui ne le surmonte point, n'a point le saint Esprit. Ainsi la victoire sur le monde est la marque qu'on a re-

çu le saint Esprit. Et le défaut de cette victoire est une marque ou qu'on ne l'a point reçu, ou qu'on l'a laissé perdre.

Il ne faut pas s'imaginer qu'on se convertisse à Dieu, & qu'on devienne enfant de Dieu d'enfant du diable qu'on étoit auparavant, en demeurant tel qu'on étoit. Il faut changer d'amour & par conséquent d'actions. Et c'est ce qui fait voir l'illusion de ceux qui prétendent être convertis à Dieu, sans qu'il paroisse en eux aucun changement effectif; qui aiment les biens du monde avec la même passion qu'ils les aimoient; qui les recherchent avec la même ardeur qu'ils les recherchoient; qui ne sont pas moins sensibles aux injures qu'ils l'étoient auparavant; qui ne donnent pas plus de tems qu'ils faisoient aux actions de piété; & qui occupent, comme ils faisoient, tout leur esprit aux choses du monde. Car quelle marque ces gens ont-ils qu'ils aient vaincu le monde, puisque l'esprit du monde n'est pas moins vivant, ni moins agissant en eux qu'il étoit? Il est vrai qu'ils s'abstiennent de certaines actions manifestement criminelles:

mais cela n'empêche pas que le monde ne règne en eux, puisqu'il est l'objet du gros de leurs actions, & qu'ils font avec inclination, avec joie, avec diligence tout ce qui regarde le monde; & avec langueur, avec chagrin, avec négligence tout ce qui regarde Dieu. Le diable veut bien entrer dans ces sortes de compositions, & accorder à la crainte qu'on a de se danner, l'exclusion de certaines actions criminelles, pourvu qu'on lui accorde l'empire du cœur, & qu'on l'y laisse dominer en regardant toujours les choses du monde comme son bien & sa félicité; en ayant toujours l'esprit & le cœur occupé du monde, & en ne donnant à Dieu ou plutôt à la crainte de se danner, que l'abstinence de certaines actions dont on se passe aisément, pourvu qu'on jouisse avec liberté des autres plaisirs du monde. Il ne faut, pour se détromper de cette illusion, qu'avoir recours à la lumière de ce passage : *Tous ceux qui sont nez de Dieu, sont victorieux du monde*; & en conclure que si le monde n'est point vaincu en nous, nous n'avons point de part à cette renaissance divine, qui ne s'établit dans le cœur

qu'en bannissant l'empire de l'amour du monde.

## VII.

*Et la victoire par laquelle le monde est vaincu est l'effet de notre foi. V. 4.*

La marque qu'on est né de Dieu est donc, comme on a dit, que l'amour du monde soit vaincu en nous : mais cette victoire ne s'obtient pas par la préférence des biens visibles à d'autres biens visibles. C'est par la préférence des biens invisibles que nous ne pouvons montrer, aux biens grossiers & sensibles quel'on montre. C'est en cela que consiste la victoire de la foi, & c'est en quoi Dieu a établi la voie du salut. Il n'y a nulle proportion entre les uns & les autres selon la raison même. Car quelle proportion y a-t-il des biens éternels avec des biens passagers, des biens immenses & infinis avec des biens si frivoles qu'il vaut mieux s'en passer que d'en jouir ? Cependant cette différence que les uns sont présens & visibles, & les autres absens & invisibles, fait une telle impression sur l'esprit, que sans une force surnaturelle que la foi donne, & quel'on n'a point sans elle, on ne préfère jamais ce qui



est invisible à ce qui est visible ; ce qui est absent à ce qui est présent.

L'homme en ne suivant que les mouvemens de la nature, veut voir son objet & son bien. Il n'aime pas qu'on le remette à un autre tems. Et la stupidité où il est tombé par le péché, lui donne de la défiance de tout ce dont il n'est pas assuré par les sens. Il a toutes les peines du monde à donner quelque réalité à ce qu'il ne voit pas. Et l'attache que le péché lui donne pour les choses sensibles, est si forte & si violente, qu'il a fallu même plusieurs siècles pour lui donner quelque idée d'un objet spirituel. C'est pourquoi des auteurs judicieux ont remarqué que dans les premiers livres de l'antiquité payenne où l'on a voulu représenter des héros, on ne leur a jamais attribué aucune passion pour des objets spirituels, tant ces objets étoient éloignés de leur pensée. Cependant c'est dans l'amour & la préférence de ces objets qu'il a plu à Dieu d'établir le salut des hommes : *Et la victoire par laquelle le monde est vaincu*, dit saint Jean, *est l'effet de notre foi.*

## VIII.

Ce qui augmente la difficulté de cette préférence , est que l'on connoît presque dans tous ceux qui nous environnent, un amour des choses du monde accompagné d'un secret mépris pour ceux qui ne les aiment pas & ne les recherchent pas. On fait qu'ils regardent les objets spirituels comme des idées sans réalité , & qu'ils font consister la sagesse à s'attacher au présent. Quoique ces jugemens ne s'expriment pas en termes formels , ils se font fort bien sentir par toutes les actions , & presque par toutes les paroles des hommes. Or c'est une foiblesse naturelle à l'esprit humain d'avoir peine à s'attacher à un objet , lorsqu'il voit dans l'esprit des autres des sentimens de mépris & de défiance pour cet objet.

*Mes larmes ont été mon pain le jour & la nuit ,* disoit David , *en entendant dire tous les jours : Où est votre Dieu ?* La cause de sa tristesse étoit qu'il ne pouvoit montrer le Dieu qu'il adoroit , parce qu'il est invisible. Et l'on tombe dans ce même découragement , quand on aperçoit dans l'esprit des autres , l'estime qu'ils ont pour les biens sen-

sibles. Car par cette estime ils demarrent en quelque sorte à ceux qui se proposent d'autres objets : Où est votre bien ? *Ubi est bonum tuum ?* Et ils le demandent même avec insulte ; parce que l'on sent qu'ils n'ont que du mépris pour ceux qui cherchent des biens qu'ils estiment sans solidité. L'ame a de la peine à se soutenir contre ce torrent des jugemens des hommes ; & s'ils ne la jettent pas dans un abattement entier , ils lui causent au moins de la tristesse & de la langueur quand elle n'est pas fortifiée par les lumières de la foi , dont l'effet est de nous donner la force d'aimer des biens méprisez & décriez par les autres , & de les préférer à ceux que le monde estime.

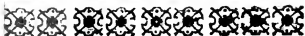
## IX.

*Qui est celui qui est victorieux du monde, sinon celui qui croit que JESUS-CHRIST est le Fils de Dieu ?* v. 5.

Nous avons besoin de la foi , non-seulement pour nous découvrir les biens invisibles & spirituels , mais aussi pour nous apprendre de qui nous pouvons tirer le secours qui nous est nécessaire pour vaincre le monde. Or c'est la foi en JESUS-CHRIST qui

nous l'apprend. Nous aurions beau connoître Dieu en lui-même : si nous ne connoissions avec cela le Libérateur, nous demeurerions assujettis à l'amour du monde & sans aucun pouvoir de nous délivrer de sa servitude. C'est J E S U S- C H R I S T seul qui nous peut procurer cette délivrance. Et c'est pourquoi saint Jean ajoute : *Qui est celui qui est victorieux du monde, sinon celui qui croit que J E S U S- C H R I S T est le Fils de Dieu ?* Car pour avoir recours à lui comme Auteur de la grace & Libérateur des hommes, il faut le croire Fils de Dieu. Il n'y a que cette qualité qui lui donne le pouvoir de nous faire vaincre le monde par sa grace. Le don de la grace n'appartient qu'au Médiateur ; & il ne seroit pas Médiateur s'il n'étoit Dieu & Homme, Dieu comme Fils de Dieu ; homme entant que Fils de l'homme ; ce qui le rend capable de réunir & de réconcilier les hommes avec Dieu.





SUR L'EVANGILE  
DU DIMANCHE  
DE L'OCTAVE  
DE PASQUE.

Cum esset serò die illo, una Sabbatorum, &c. Joan. 20. 19. 31.

*Sur le soir du même jour qui étoit le premier de la semaine, les portes du lieu où les Disciples étoient assemblez de peur des Juifs, étant fermées, &c.*

I.

CET Evangile contient deux apparitions de JESUS-CHRIST resuscité; l'une aux onze Apôtres en l'absence de saint Thomas, l'autre huit jours après aux mêmes Apôtres en la présence de saint Thomas, destinée particulièrement à le guérir de son incredulité & à le convaincre par les marques mêmes qu'il avoit demandées.

JESUS-CHRIST se trouva dans l'une & dans l'autre au milieu de ses A-

pôtres , quoique les portes du lieu où ils étoient , fussent fermées , pour leur faire voir par ce miracle que tout lui est ouvert , & que tous les corps lui sont assujettis aussi-bien que tous les esprits & tous les cœurs.

Il leur donna sa paix dans l'une & dans l'autre ; paix bien différente de celle du monde ; paix qui consiste dans la réconciliation avec Dieu , & dans la confiance en sa grace & en son amour ; paix qui calme les passions , & établit l'ame dans la tranquillité par la soumission à tous les ordres de Dieu. Car quel trouble peut avoir une ame qui fait que Dieu fait tout , & qui aime tout ce que Dieu fait ; qui aime la justice , & qui fait qu'il n'arrive rien que de juste ; & qui a une humble confiance que Dieu l'a reçue dans sa grace & la veut sauver pour l'éternité ? Voilà ce que c'est que cette paix que J E S U S-CHRIST donne à ses Apôtres.

## II.

CETTE paix fut accompagnée du don du saint Esprit , & d'une mission semblable à celle que JESUS-CHRIST avoit reçue de son Pere , ou qui en étoit plutôt une extension. C'est ce

18 Sur l'Evang. du 1. Dimanche

qui est marqué dans ces paroles du Sauveur dans notre Evangile : *Comme mon Père m'a envoyé , je vous envoie aussi de même.* Cette mission comprenoit le choix qu'il faisoit des Apôtres pour annoncer l'Evangile , & le pouvoir qu'il leur donnoit de remettre les péchez. Car ces deux dons doivent être inséparables. Et rien n'est plus terrible que d'exercer le dernier sans avoir reçu le premier , c'est-à-dire , de n'être point appelé par le choix de Dieu , & d'exercer néanmoins le ministère de remettre & de retenir les péchez. Quel larcin plus criminel que d'usurper cette mission que le Père a donnée à son Fils , & que le Fils s'est réservé de donner à qui il lui plaît ; de vouloir , malgré qu'il en ait , être son ministre , & cela non pour le servir & pour l'honorer ; mais pour s'honorer soi-même , & pour faire servir ce ministère à ses intérêts ? Car c'est l'usage qu'en font tous ceux qui s'y engagent sans que JESUS-CHRIST les y appelle. Ils n'ont aucun dessein de contribuer à la gloire de JESUS-CHRIST. Ils ne tendent qu'à se procurer une gloire toute humaine & des avantages tout humains. Ainsi ils

font servir la plus grande chose du monde à la plus vile , & ils ne prétendent pas seulement aquérir le don de Dieu pour de l'argent comme Simon le Magicien ; mais faire servir le don de Dieu qu'ils usurpent, à aquérir de l'argent ou d'autres choses aussi viles que de l'argent.

Act. 8. 18.

## III.

CETTE mission des Apôtres ne contient que ce peu de paroles : *Comme mon Pere m'a envoyé , je vous envoie aussi de même.* Mais ces paroles sont le principe de tout ce qui s'est fait dans la suite des siècles par les ministres de l'Eglise ; tout cela étant l'effet de cette mission que JESUS-CHRIST donna à ses Apôtres , & que les Apôtres ont transmise à leurs successeurs. Tous ceux à qui les péchez ont été remis n'ont reçu cette grace que par l'efficace de ces paroles. Nous ne pouvons prétendre aux graces des Sacramens qu'en vertu de cette mission. Enfin tout ce qui s'opère dans l'Eglise en est l'effet, soit que cette puissance ait été légitimement reçûe , soit même qu'elle ait été usurpée. Car elle ne laisse pas d'opérer sur les ames par les Sa-



cremens qui leur sont conféz par des ministres qui ont ce pouvoir injustement. L'injustice de leur usurpation n'empêche pas l'efficace de la mission de JESUS-CHRIST. Elle les rend criminels ; mais elle ne prive pas les Sacremens de JESUS-CHRIST des effets qu'ils doivent produire sur les ames bien disposées , & qui ne participent point à ce crime. Etrange & admirable efficace de la parole de Dieu , bien différente de celle des discours des hommes , qui pour pompeux & magnifiques qu'ils soient, sont sans force & sans effet !

## IV.

COMBIEN cette mission que les Apôtres reçurent, est-elle plus glorieuse que celle de tous les conquérans dont Dieu s'est servi pour faire des changemens dans l'ordre du monde ! Car leur ministère peut bien être aussi appelé une mission de Dieu , & c'est de Dieu qu'il tire toute sa force & toute son efficace. Mais cette mission ne se terminoit qu'à faire périr des hommes & à fonder des empires que d'autres ont détruit depuis. Le ministère des Apôtres étoit bien d'une au-



de nature. Il étoit destiné à sauver les hommes & à fonder un empire éternel qui ne sera jamais détruit. Les infidèles conquérans n'étoient pas tant des instrumens de la miséricorde de Dieu que de sa justice. Leur mission étoit qu'une permission de Dieu qui lâchoit la bride à leur ambition, & qui se servoit d'eux comme d'une verge pour punir les hommes, & comme d'un rets pour les enveloper & leur faire souffrir les peines qu'ils méritoient. Et ils étoient eux-mêmes destinés au feu après qu'ils avoient exercé leur ministère ; parce qu'ils n'y avoient point d'autre vûë que de contenter leurs passions. Mais les Apôtres en recevant l'ordre de fonder cet empire éternel, étoient destinés à être Princes de cet empire, à en jouir les premiers, & à être élevés à une grandeur qui ne leur sera jamais ravie. Voilà quelle est la différence de leur mission avec celle de ces âmes cruelles & ambitieuses dont Dieu s'est servi pour exercer sa justice sur les hommes.

## V.

JESUS-CHRIST en envoyant ses apôtres leur donna le saint Esprit. Il



v. 12. *souffla sur eux*, dit l'Evangile, & leur dit : *Recevez le saint Esprit* ; leur communiquant en même tems le pouvoir de remettre & de retenir les péchez des hommes. Cela fait voir que le pouvoir de remettre les péchez ne devoit point être séparé du saint Esprit, & que c'est un desordre quand on exerce l'un sans avoir l'autre. Les Prêtres sont les instrumens de la rémission des péchez ; mais ils en doivent être des instrumens vivans. Ils doivent allumer l'amour dans les cœurs des autres, par le moyen de celui dont ils doivent eux-mêmes être remplis. Ce doit être un feu qui allume un autre feu. Ce n'est pas que la charité de l'Eglise ne supplée au défaut de celle des mauvais ministres, & ne rende les Sacramens efficaces, lors même qu'ils sont administrez par des personnes qui n'ont point le saint Esprit dans le cœur. Mais quand cela arrive, c'est par un desordre contraire à l'intention de JESUS-CHRIST ; parce que ces Ministres vuides de l'Esprit de Dieu, ne devroient penser qu'à le recouvrer, & non à s'ingérer, pendant qu'ils en sont privez, à l'administration des Sa-

remens. C'est un attentat qu'ils commettent contre JESUS-CHRIST en s'y ingérant, & ils ne font par-là que se rendre plus criminels en séparant ce que Dieu ne veut point qu'on sépare, l'habitation du saint Esprit dans le cœur du Prêtre, de l'exercice du ministère de la rémission des péchez. Aussi voit-on d'ordinaire qu'il y a peu d'efficace & de bénédiction dans ce que font ces Prêtres déréglez à l'égard des âmes; parce qu'encore qu'il soit certain que leur ministère a son effet à l'égard de celles qui sont bien disposées, il arrive souvent aussi qu'il ne l'a pas, parce qu'un ministre animé du saint Esprit, contribué beaucoup par ses paroles & par ses prières à les faire entrer dans de bonnes dispositions; & c'est ce que les ministres privez de grace ne sauroient faire.

## VI.

S. THOMAS ne s'étant point trouvé à cette apparition de JESUS-CHRIST, ne pût croire ce qu'on lui en rapporta. Et JESUS-CHRIST voulut bien pour le guérir de cette incrédulité, se faire voir en sa présence huit jours après,

*24. Sur l'Evang. du I. Dimanche*

& lui permettre de toucher ses mains, ses pieds, & la plaie de son côté.

On voit dans l'Evangile, qu'il refusoit toujours aux Pharisiens de les convaincre à leur mode ; & cependant c'est ce qu'il accorde ici à Thomas. C'est qu'il distinguoit parfaitement le fond de son cœur, de celui des Pharisiens. Les Pharisiens demandoient certains miracles particuliers par un desir secret de contredire la vérité. Comme ils la haïssoient, ils étoient bien aises de n'avoir pas sujet de la croire. Ils cherchoient à s'en défendre, & ils prenoient prétexte de cette demande de nouveaux miracles, pour ne pas croire ceux qu'il leur avoit fait voir. Leur malignité leur auroit fait trouver des raisons de doute dans ces prodiges qu'ils demandoient, comme ils en trouvoient dans ceux dont ils étoient témoins. Ainsi JESUS-CHRIST pénétrant la malice de leur cœur, ne se rendit point à leur demande. Mais Thomas étoit dans une disposition toute contraire. Il ne desiroit rien davantage que la Résurrection de JESUS-CHRIST : & c'étoit ce desir même qui l'empêchoit de la croire. Il vouloit  
s'assurer

s'assurer pleinement de la réalité d'un bien qu'il souhaitoit ardemment. JESUS-CHRIST lui accorda donc ce qu'il demandoit. Il lui montra ses pieds, ses mains, son côté. Il convainquit sa défiance, & il l'en reprit avec une douceur admirable, en lui disant : *Ne soyez pas incrédule, mais fidelle : NOLI esse incredulus ; sed fidelis.* Il fit ainsi pour lui seul ce qu'il avoit fait pour tous les autres ensemble ; afin de faire voir qu'il auroit fait pour un seul élu ce qu'il a fait pour tous les hommes.

## VII.

COMME cette manifestation étoit accompagnée de la part de JESUS-CHRIST, d'un très-grand amour pour Thomas, elle produisit en lui cette illustre confession de sa divinité marquée par ces paroles : *Mon Seigneur & mon Dieu : DOMINUS meus & Deus meus !* Confession plus forte, plus nette, plus précise qu'aucune qui eût été faite. Car ces paroles n'expriment pas seulement la pensée & la créance de Thomas : elles marquent la foi que JESUS-CHRIST vouloit qu'on eût de lui ; puis qu'il déclare *heureux*, en lui répondant, *ceux qui croiroient sans*

26 Sur l'Evang. du I. Dimanche

avoir vu, ce que Thomas crût après l'avoir vu : *QUIA vidisti me, Thomas, credidisti: beati qui non viderunt, & crediderunt.* On est donc heureux de croire que JESUS-CHRIST est Dieu. Car c'est ce que S. Thomas croyoit, comme il paroît par ces paroles; ce qui est une preuve invincible contre les Hérétiques & anciens & nouveaux qui ont attaqué la divinité de JESUS-CHRIST.

VIII.

CETTE preuve est d'autant plus forte, qu'elle en suppose nécessairement une autre qu'il est aisé de découvrir. Car la manifestation que JESUS-CHRIST fit de son corps ressuscité à S. Thomas, ne prouvoit directement que la Résurrection de JESUS-CHRIST: & cette Résurrection pouvoit être un effet de la puissance de Dieu, sans qu'il s'ensuivit de-là que JESUS-CHRIST fût Dieu lui-même. Dieu l'auroit pû ressusciter comme il a ressuscité plusieurs autres morts. D'où vient donc que saint Thomas en conclut que JESUS-CHRIST étoit Dieu? *Dominus meus & Deus meus.* C'est que JESUS-CHRIST s'étoit attribué la divinité

devant ses Apôtres, & leur avoit parlé de sa Résurrection, comme étant son propre ouvrage. C'est qu'il avoit parlé de tous ses miracles, comme les opérant par sa propre force, & qu'il s'étoit associé à toutes les actions de son Père, selon qu'il nous le marque par ces paroles: *Mon Père, depuis le commencement du monde jusqu'aujourd'hui ne cesse point d'agir, & j'agis incessamment comme lui.* Ainsi la Résurrection de JESUS-CHRIST prouvant qu'il étoit croyable en tout ce qu'il avoit avancé, elle prouvoit qu'il falloit croire tout ce qu'il avoit dit de lui-même. Elle faisoit recevoir son témoignage comme entièrement digne de foi; & par conséquent ce témoignage portant que JESUS-CHRIST étoit Dieu, sa résurrection obligea S. Thomas à en faire cette haute confession. La confession de Thomas prouve invinciblement que JESUS-CHRIST avoit donné à ses Apôtres par ses discours, l'idée qu'il étoit Dieu; la Résurrection de JESUS-CHRIST prouve qu'il faut s'attacher à cette idée; & la réponse de JESUS-CHRIST à cette confession est une confirmation authentique de la

Joan. 5. 17.



28 Sur l'Evang. du 1. Dimanche  
vérité de cette confession.

IX.

ON ne doit pas conclure de ces paroles de JESUS-CHRIST : *Vous avez*  
v. 29. *crû, Thomas, parce que vous avez vu.*  
*Heureux ceux qui croient sans avoir vu!*  
que le commun des Chrétiens qui n'ont jamais vu JESUS-CHRIST, soit plus heureux que saint Thomas, & par conséquent que leur foi soit plus excellente que la sienne. Il s'ensuit seulement de-là, que toutes choses étant égales, il y a plus de bonheur à croire sans avoir eu des preuves sensibles de ce que l'on croit, que de ne croire qu'après ces sortes de preuves. Mais il peut y avoir de grandes inégalitez dans le reste, qui fassent que cette foi accompagnée de preuves sensibles soit infiniment plus excellente que cette autre foi déstituée de ces preuves. Et c'est ce qui se rencontre dans celle de saint Thomas. Le moyen par lequel il arriva à la foi, n'étoit pas en soi le plus excellent; mais la foi qu'il reçut de Dieu, étoit une foi très-excellente qui le disposoit à donner sa vie pour JESUS-CHRIST & qui lui fit entreprendre de prêcher son Evangile

jusqu'aux extrémités du monde avec mille peines & mille dangers. Ce que JESUS-CHRIST lui dit donc étoit pour lui un juste sujet d'humiliation & d'une humiliation fondée sur la vérité. Mais cette humiliation ne donne nullement droit au commun des Chrétiens de préférer leur foi languissante & presque sans vie & sans action, à celle de saint Thomas pleine d'une ardeur & d'une charité Apostolique.

## X.

MAIS l'instruction qu'on doit tirer de cette parole de JESUS-CHRIST ne laisse pas d'être fort importante pour le règlement de nos mœurs. Car la pente que l'homme a aux choses sensibles, fait qu'il cherche de la sensibilité par tout, & dans la dévotion même. On voudroit en quelque sorte jouir de sa récompense dès ce monde, & goûter les choses de Dieu d'une manière qui laissât quelque satisfaction dans les sens. Ainsi on se décourage souvent quand on en est réduit à la seule foi. C'est ce qui rend la dévotion si inconstante & si dépendante de l'humeur qui nous domine. Aujourd'hui l'on est plein de coura-

ge, demain l'on est dans l'abatement. On croit pouvoir tout entreprendre en certains tems : en d'autres on s'éloigne de tout par pusillanimité ; l'ame prenant toutes ces différentes formes selon les différentes impressions dont l'imagination est frappée. L'unique remède de ces inégalitez est de se conduire par la foi, & non par les sentimens & par les humeurs ; de marcher avec courage vers ce qu'elle nous propose, sans faire réflexion si l'on est consolé ou non-consolé ; si l'on est dans les ténèbres ou dans la lumière ; si l'on est dans la tristesse ou dans la joye. C'est proprement là ce qu'on peut apeler une dévotion de foi, parce que la foi est l'unique lumière à laquelle elle s'attache, & qu'elle est fondée uniquement sur une résolution forte d'aller à Dieu jusqu'à la fin de sa vie, sans lui demander aucune récompense ni aucune assurance pour cette vie.

## XI.

IL est vrai que quelque forte résolution que l'on ait de servir Dieu avec une fermeté égale & uniforme, on ne sauroit apaiser toutes les agitations &

les inégalitez purement intérieures. On passe toujours un peu par ces divers états, & l'on éprouve toujours quelques effets de l'humeur & du tempérament. Mais ceux qui par une longue mortification se sont accoutumés à ne vivre pas selon leurs sentimens, mais selon la foi, empêchent au moins qu'il ne passe rien de ces inégalitez intérieures dans les actions, ni dans les paroles. Ils conservent le même visage, & le même ton dans les différens accidens de la vie. On ne dit jamais qu'ils soient de mauvaise humeur; qu'ils soient tristes, chagrins, accablez, découragez; qu'ils soient dominez par l'impatience ou par la colére. S'ils sentent ces mouvemens, ils ne s'y livrent pas; & l'accoutumance même qu'ils ont à ne les point écouter, fait qu'ils les sentent moins; parce que toute l'attention de leur ame se porte à rechercher tranquillement ce que Dieu veut d'eux. Une ame dans cette disposition se sert de la dévotion sensible; quand Dieu permet qu'elle en soit touchée; mais elle ne s'y attache pas, & elle ne marche pas avec moins de fidélité quand

### 32 *Sur l'Evang. du I. Dimanche*

elle en est dépourvûë. Au lieu de se lamenter inutilement , elle remédie aux causes qui peuvent avoir attiré cette privation ; & quand elle n'en connoît point , elle s'humilie , & marche avec courage sous la conduite de la foi. Elle ne se décourage point de ce que Dieu ne lui accorde pas l'effet de ses prières. Il lui suffit de savoir que Dieu veut qu'elle le prie jusqu'à la mort , & elle s'applique à accomplir en ce point sa volonté. Au lieu de s'inquiéter de ses imperfections , elle songe efficacement , mais tranquillement à les corriger , résoluë de souffrir tous les retardemens de Dieu , & d'être soumise à tous ses ordres.

#### XII.

MAIS comme il se glisse de l'illusion par tout , il faut prendre garde qu'on pourroit aussi fort abuser de cette égalité d'esprit & de cette prétenduë vie de foi , si on la portoit jusqu'à ne se mettre nullement en peine de ses fautes , de la privation de ferveur , & des distractions , lors même que l'on y donne occasion par une vie molle , relâchée , & dissipée ; & si sous prétexte qu'il ne faut pas chercher d'assu-

rance dans cette vie, on négligeoit de faire attention aux doutes raisonnables que l'on a sujet de former sur son état, & que l'on ne se mît pas en peine *d'assurer sa vocation par les* 2. Pet.  
*bonnes œuvres.* Dieu veut au contrai- 1. 10.  
re qu'on cherche toutes les assurances que l'on peut trouver, mais avec deux conditions; l'une qu'on les cherche sans inquiétude & avec tranquillité; l'autre que lors qu'on a fait de bonne foi ce que l'on peut pour assurer son salut, on demeure en repos dans l'incertitude qui reste. Mais ce n'est qu'après avoir fait tout ce qui est possible selon la foi, qu'il faut se mettre dans ce repos. Car si ce repos empêchoit de travailler, & étouffoit des doutes legitimes, ce seroit un repos d'illusion qui ne viendroit pas de la lumiere, mais plutôt de l'obscurcissement ou de l'extinction de la foi.





SUR L'ÉPITRE  
DU II. DIMANCHE  
D'APRÈS  
PASQUE.

Christus passus est pro nobis, vobis.  
relinquens exemplum, ut sequamini.  
vestigia ejus. 1. Pet. 2. 21. 25.

*JESUS-CHRIST a souffert pour nous,  
vous laissant un exemple, afin que  
vous marchiez sur ses pas.*

I.

ON ne fait pas d'ordinaire assez  
de réflexion sur les paroles de  
cette Epître, qui marquent aux Chre-  
tiens leur vocation dans toute son  
étendue. On comprend bien qu'ils  
sont apelez au royaume de Dieu,  
& à en être cohéritiers avec JESUS-  
CHRIST. Mais on ne conçoit pas de  
même qu'ils soient apelez à imiter  
JESUS-CHRIST, & principalement dans  
ses souffrances. Les hommes vou-  
droient bien séparer ces deux choses;

jouir dans l'autre vie de la félicité du ciel, & ne passer point dans celle-ci par les maux de la terre, & ne se priver d'aucun de ses biens. Mais saint Pierre nous montre que cette pensée n'est pas raisonnable. Nous sommes, à la vérité, appelez aux biens du ciel, mais par les maux de ce monde. Ainsi notre vocation a deux parties essentielles; l'une d'être appelez à la participation de la récompense de JESUS-CHRIST; & l'autre d'être appelez à *marcher sur ses pas*, & à *suivre les traces de ses souffrances*. CHRISTUS passus est pro nobis, vobis relinquens exemplum, ne sequamini vestigia ejus. Ne nous y trompons donc pas. Le ciel nous est, à la vérité, promis; mais il ne l'est qu'à cette condition: *Pourvu, dit l'Apôtre, que nous souffrions avec JESUS-CHRIST, afin que nous soyons glorifiés avec lui*: SI TAMEN compatimur, ut *Rom. 8.17* & conglorificemur. Qui renonce à la condition, renonce à la promesse, & ne doit pas s'étonner qu'on le prive du fruit de sa vocation; puis qu'il refuse d'en accomplir la condition.



MAIS est-ce donc, dira-t-on, qu'on est obligé de se procurer des maladies, & de s'attirer des exils & des disgraces? Est-ce là ce qu'emporte cette obligation d'imiter JESUS-CHRIST à laquelle nous sommes apelez? Non. JESUS-CHRIST lui-même n'est pas allé à la croix sans qu'on l'y ait mené. Il suffit à cet égard d'avoir dans le cœur deux dispositions. La première est de marcher inviolablement dans la voie de la justice, de ne s'en écarter jamais, de quelques maux dont on soit menacé, & de rendre témoignage à la vérité toutes les fois qu'on le doit. Car on ne sauroit marcher dans cette disposition sans s'attirer des disgraces, & souvent sans se perdre dans le monde. Et ces maux mêmes sont d'autant plus grans & plus fréquens, qu'on est dans un état plus élevé. Car il est très-difficile de se maintenir dans les places éminentes, sans déguiser la vérité & sans abandonner la justice en certaines occasions. Quiconque donc est résolu de ne plier jamais sous aucune injustice, ne sauroit guère éviter ce qu'on appelle

ruine & renversement de fortune d'une manière ou d'une autre. Que si ces exemples sont rares, c'est qu'il n'y a rien de plus rare que la résolution inébranlable de ne consentir point à l'injustice, & que la lumière pour la discerner. Car l'esprit humain a mille adresses pour se dispenser de souffrir & pour se persuader qu'il souffriroit inutilement, & qu'ainsi il n'y est pas obligé.

La seconde partie de cette disposition est de ne pas regarder les maux que la providence nous envoie presque infailliblement, comme des objets d'aversion, de gémissement, de tristesse, mais plutôt comme des sujets de joie. Un Chrétien doit gémir dans les honneurs, dans les richesses, & dans les prospérités du monde; parce que tout cela le rend dissemblable à JESUS-CHRIST, qui a vécu dans un état tout contraire à celui-là. De sorte que quand Dieu l'en ôte, par les adversitez & les disgraces du monde, il doit croire qu'il commence à porter les livrées de JESUS-CHRIST, & remercier Dieu de le faire entrer dans l'accomplissement des devoirs de sa vocation.

C'est , dit-on , un homme perdu & abîmé, jamais il ne s'en relèvera. Voilà sa fortune arrêtée & renversée. Qu'est-ce que cela veut dire? Cela veut dire que c'est un homme tiré du fond de la mer , & mis dans la voie de son salut. Voilà quelle est la justesse du langage du monde:

## III

M A I S, suffit-il, dira-t-on, pour suivre l'exemple de J E S U S - C H R I S T, d'être préparé aux maux que la Providence nous envoie, & de les regarder comme des biens? N'est-on point obligé de s'en procurer soi-même? Car si cela étoit, un homme né dans une condition médiocre, à couvert des grandes tempêtes & des grandes disgraces du monde, pourroit mener une vie commode & tranquille dans la jouissance des plaisirs de cette vie. Ainsi nous ferions des Chrétiens une troupe de Philosophes Épicuriens qui se procureroient une vie voluptueuse, en ne se mêlant de rien. C'est ce qui engage à porter plus loin cette obligation d'imiter J E S U S - C H R I S T, & à ne la mettre pas seulement dans la souffrance des maux involontaires que

la Providence nous envoie, mais aussi dans la privation volontaire des biens du monde auxquels on peut renoncer, & dans la pratique d'une vie dure & laborieuse. C'est une chose honteuse à un Chrétien de vivre dans la mollesse & la bonne chère. Il est obligé de retrancher de sa table tout ce que la bienséance lui permet, & de se retrancher à lui-même dans l'usage de ces choses, tout ce qu'il peut, non-seulement selon les loix de la sobriété, mais selon celles de la pénitence. Car c'est une grande illusion que de s'imaginer qu'il y ait des personnes dans le monde qui soient obligées par leur état de vivre dans les délices & de ne point faire de pénitence : & il n'y a rien de si aisé que de se détromper de cette erreur ; non-seulement par les maximes du Christianisme qui n'en dispensent personne, mais aussi par l'exemple d'une infinité de princes & de rois qui n'ont pas été moins exacts que les autres dans la pratique des austérités & des jeûnes ordonnés par l'Eglise. Personne de même n'est dispensé de la fuite du luxe, & des magnificences inutiles. Il n'est point per-

mis aux Chrétiens de donner des exemples qui le puissent augmenter ni entretenir. Il n'est permis à personne de mener une vie de divertissement. Il n'est permis à personne de chercher à s'élever & à s'agrandir, ni soi ni les siens : & s'il y a des personnes qui sont élevées justement à une condition plus haute que leur naissance ne demandoit, il faut que ce soit le besoin des autres plutôt que leur ambition qui les y élève. Il y a, par exemple, des personnes de bon esprit propres à exercer de grans emplois, quoi qu'ils soient nez d'une condition rabaisée. Il est juste de les y porter quand le bien public le demande : mais il n'est pas juste qu'ils s'y portent eux-mêmes, parce qu'il n'est pas juste qu'ils rendent leur salut plus difficile, ni qu'ils s'éloignent de l'exemple de JESUS-CHRIST, dont toute la vie n'a été qu'un rabaisement & un anéantissement continuel. En un mot l'exemple de JESUS-CHRIST a consacré l'humiliation, l'anéantissement, les souffrances, la pauvreté, les injures, la privation des plaisirs & des biens du monde, la pénitence, & le travail. Voilà ce que les Chrétiens doivent re-

garder comme des biens solides & conformes à leur vocation. C'est-là ce qu'ils doivent considérer non seulement comme le sujet de leur patience, mais comme l'objet de leurs desirs. *C'est à quoi vous avez été appelés*, dit saint Pierre. *C'est à quoi nous sommes destinés*, dit un autre Apôtre.

1. Pet. 2<sup>e</sup>2. 1. 3. 3<sup>e</sup>

1. Thess.

3. 3.

Au contraire ce qu'il a rebuté, ce qu'il a rejeté par son exemple & par toute la conduite de sa vie, ce qu'il a comme dégradé, sont les délices, le luxe, la grandeur, le faste, la pompe. C'est donc aussi ce que nous devons rejeter, ce que nous devons haïr, & dont nous devons gémir, si nous nous y trouvons engagés par quelque nécessité.

## F V.

En examinant, selon ces maximes, la vie du commun des Chrétiens, on a peine d'en trouver à qui ce nom convienne véritablement. Car à moins que de s'aveugler, on ne sauroit nier que presque tout le monde ne tende à sa propre élévation ou à celle des siens, & à mener une vie commode, accompagnée de tous les plaisirs qui ne nous deshonnorent point devant les

22. Sur l'Épître du II. Dimanche

hommes. Où voit-on des gens qui tendent sérieusement à se rabaisser, qui se trouvent heureux d'être pauvres, & qui ne cherchent point à sortir de leur état ? Cependant cela ne suffit pas encore : & l'exemple de JÉSUS-CHRIST nous doit porter plus loin. Il faut souffrir comme JÉSUS-CHRIST & s'humilier comme lui, puisqu'il nous en a donné l'exemple : *Vobis relinquent exemplum, ut sequamini vestigia ejus.* Mais il faut souffrir en reconnoissant l'extrême différence qu'il y a entre JÉSUS-CHRIST & nous. C'est ce que saint Pierre nous marque dans les paroles suivantes : *Qui peccatum non fecit, nec inventus est dolus in ore ejus.* Lui, dit-il, qui n'avoit commis aucun péché, & de la bouche duquel nulle parole trompeuse n'est jamais sortie. C'est-à-dire, que JÉSUS-CHRIST n'a point été obligé de souffrir pour ses propres péchez, & qu'étant parfaitement innocent, les souffrances ne lui étoient point dûes. Mais il n'en est pas de même de nous. Comme nous sommes au contraire tout pleins de péchez, nous ne saurions aimer la justice sans nous condamner nous-mêmes aux

22.

souffrances. Vouloir ne point souffrir & ne point s'humilier, est un sentiment injuste, au lieu qu'il auroit été juste dans J E S U S - C H R I S T, s'il n'eût point voulu se charger de nos péchez.

Non seulement nous nous devons porter à l'humiliation & aux souffrances par un motif de justice, mais aussi par le plus grand & le plus solide intérêt que nous puissions avoir. J E S U S - C H R I S T n'avoit aucune maladie à laquelle les souffrances & l'humiliation fussent nécessaires, parce qu'il n'avoit aucun orgueil à combattre, ni aucun amour du plaisir à vaincre. Ainsi l'on peut dire qu'elles lui étoient en quelque manière inutiles pour lui-même. Mais nous avons au contraire des maux dont l'humiliation & les souffrances sont les uniques remèdes. Il ne faut pas prétendre surmonter l'orgueil qu'en s'humiliant, ni se détacher de l'amour des choses du monde qu'en renonçant à leur possession ou à leur usage: Ainsi ce que J E S U S - C H R I S T nous exhorte de faire par son exemple, est un remède nécessaire à la guérison de nos maux. Il a fait comme un médecin qui pour engager un ma-



44 *Sur l'Épître du II. Dimanche*

lade à prendre un remède pénible , le prendroit lui-même le premier sans nécessité : & c'est une chose honteuse aux Chrétiens de refuser au moins de l'imiter en cela, & de ne vouloir pas faire pour leur propre salut , ce que JESUS-CHRIST a fait pour les y engager par son exemple.

V.

JESUS-CHRIST étoit incapable d'agir autrement que selon une souveraine raison , & par conséquent il étoit incapable de rendre injure pour injure en la manière que les hommes ont coutume de le faire. Car ce qui les porte à se vanger en cette manière, c'est qu'ils s'imaginent diminuer leur mal en faisant du mal à ceux dont ils en ont reçu. Or c'est une erreur dont JESUS-CHRIST étoit incapable. Les injures d'ailleurs leur font de la peine , parce qu'ils voudroient régner dans l'esprit des autres par l'estime. Et les injures font voir qu'ils n'y régneront pas. JESUS-CHRIST n'avoit rien de ces défauts. Il ne se soucioit point des jugemens des hommes , & n'en faisoit pas son bien. Il regardoit les

injures comme un mal pour ceux qui lui en faisoient, & non pas pour lui. Il étoit-incapable de tout sentiment de colère & de vengeance. Il ne pouvoit pas même faire souffrir les hommes par un motif de justice. Car quelque haine qu'il eût pour les péchez, il savoit qu'il n'étoit pas venu au monde pour punir les hommes, mais pour les sauver. S'il a donc dit quelquefois des paroles dures aux Pharisiens, ce n'étoient ni des injures ni des effets de ressentiment. C'étoient des instructions utiles pour eux, qui leur faisoient connoître leurs maux, & dont ils devoient par conséquent profiter. S'ils ne l'ont pas fait, c'est leur faute, & d'autres l'ont fait pour eux. Ce sont les raisons qui ont empêché J E S U S - C H R I S T de rendre injure pour injure : & nous y sommes encore en quelque sorte beaucoup plus obligez que lui ; parce qu'étant tout pleins de ressentimens & de colère, notre devoir est de résister à ces passions, & de ne les pas satisfaire par la plus prompte de toutes les vengeances, qui est celle qui se fait par les paroles.

✱. 23. S. P I E R R E ajoute encore que J E S U S - C H R I S T , *quand on l'a mal-traité , n'a point fait de menaces.* Les menaces dans les hommes marquent proprement un desir de vengeance pour l'avenir , & une impuissance de se vanger pour le present. On déclare par là qu'on desire de faire quelque jour ce qu'on n'est pas en état de faire presentement. Et ainsi elles ne conviennent point à des Chrétiens, qui ne doivent avoir pour leurs ennemis que des pensées de paix & de charité , & que des souhaits pour leur conversion & pour leur véritable bien. Et c'est pour cela que J E S U S - C H R I S T n'a point voulu user de menaces, quoi qu'étant le maître & le juge des hommes , il eût droit de les punir, & par conséquent de les menacer. Mais il ne l'a pas voulu faire ; parce qu'étant venu au monde pour nous donner exemple , cet exemple nous auroit été dangereux. Il a donc renoncé aux menaces aussi-bien qu'à la vengeance, & nous a donné l'exemple d'une patience entière & parfaite, dont nous ne saurions nous éloigner

sans suivre nos passions qui sont nos véritables ennemis.

## VII.

*Il s'est livré entre les mains de celui qui le jugeoit injustement. v. 23.*

IL y a selon le Grec, *justement*, qui semble faire un sens contraire, mais ces deux sens reviennent au même, & sont également véritables. JESUS-CHRIST s'est livré à Pilate, aux Juifs, aux demons, & à tout ce qu'il appelle lui-même *la puissance des tenebres*, qui le jugeoit très-injustement. Mais il s'y est livré en respectant l'ordre de son Pere, & en reconnoissant sa puissance dans ces instrumens injustes. Il s'est donc aussi livré à son Pere qui l'a jugé *justement*, & qui le regardant comme chargé des pechez des hommes, pour lesquels il vouloit satisfaire, exerçoit sur lui une juste punition. JESUS-CHRIST n'a point souffert par contrainte. Il n'a point falu l'y forcer. Il s'est livré lui-même à la mort & aux souffrances. Il a accepté les ordres de son Pere avec une volonté toute libre. C'est aussi ce qu'il exige de nous. Il veut que le partage des maux qu'il nous destine, devienne

LUC. 22.  
53.

48 Sur l'Épître du II. Dimanche.

volontaire par notre acceptation; que nous nous livrions & à la justice de Dieu & à l'injustice des hommes; & que nous rendions les maux les plus nécessaires & les plus inévitables, libres par notre consentement & par notre approbation. C'est ce que doit produire en nous l'exemple de cette grande obéissance de JESUS-CHRIST. Il est bien juste que s'étant offert pour nos péchez à des tourmens si démesurez, nous recevions avec reconnaissance la petite mesure qu'il nous en laisse. C'est un présent de JESUS-CHRIST souffrant, & souffrant pour nous. Ce n'est qu'une goutte de son Calice, qui n'est destinée qu'à nous faire connoître foiblement ce qu'il a souffert pour nous, & à nous rendre participans de sa gloire par l'imitation de ses souffrances.

VIII.

Y. 24. C'EST aussi ce que saint Pierre nous dit dans les paroles suivantes : *C'est lui qui a porté nos péchez en son corps sur la Croix, afin qu'étant morts pour le péché, nous vivions pour la justice. C'est par ses meurtrissures & par ses plaies que vous avez été guéris.* Il veut dire,

dire, ce que JESUS-CHRIST a souffert, nous étoit dû, & non pas à lui; qu'il a porté sur lui-même la peine de nos péchez; & que nous devons même souffrir éternellement ce qu'il souffert passagèrement. Ainsi ce qui nous reste à souffrir n'est qu'une très-petite partie de ce que nous devons souffrir. Les mérites de JESUS-CHRIST rendent ces souffrances temporelles, d'éternelles qu'elles devoient être, & les rendent des remèdes, au lieu qu'elles eussent été de simples punitions. Nous sommes guéris par la souffrance des maux que Dieu nous envoie; mais ce n'est pas par la force de ces souffrances, c'est par celle des souffrances de JESUS-CHRIST qui nous est communiquée. Ainsi c'est par les meurtrissures de JESUS-CHRIST que nous sommes guéris, dit l'Apôtre. Il en fait un baume qui fait chanter de nature à nos maux, & nous faisons grand tort de les refuser & en avoir de l'éloignement, puis l'étant mêlez avec ceux de JESUS-CHRIST, ils sont les vrais remèdes nos plaies.

Ÿ. 25. C'EST en cette manière que s'accomplit en nous ce qui est dit à la fin de cette Epître : *Car vous étiez comme des brebis égarées ; mais maintenant vous êtes retournez au Pasteur & à l'Evêque de vos ames.* Les hommes étoient en effet comme des brebis égarées exposées à des bêtes farouches qui les devoroient. Aucun n'échappoit de cette horrible boucherie. Il a falu que ce divin Pasteur descendît du Ciel pour délivrer celles qui le suivroient & se mettroient sous sa garde. C'est le seul moyen que nous ayons pour éviter cet effroyable carnage. Il n'y a qu'à nous tenir unis à ce Pasteur. Il écartera ces bêtes furieuses , & nous en garantira. Mais pour le suivre , il faut marcher avec lui dans le chemin où il nous mène. Il y a quelques difficultez ; mais il en prend sur lui la plus grande partie. Il porte les foibles , il soulage les malades. Il n'y a qu'à s'abandonner à lui & à le laisser juger de ce qui nous est propre. Il est le Pasteur & l'Evêque , comme parle l'Apôtre , mais le Pasteur & l'Evêque de nos ames. C'est à la guérison de ces ames qu'il

*d'après Pâques.*

51

travaille principalement, & nous devons être bien aises que pour leur procurer une guérison solide, il épargne moins nos corps qui trouveront leur santé & leur renouvellement parfait dans la guérison de nos âmes.



SUR L'EVANGILE

DU II. DIMANCHE

D'APRÈS

P A S Q U E.

Ego sum Pastor bonus. *Joan.* 10. 11. 16.

*Je suis le bon Pasteur.*

I.

**I**L est bien clair que c'est à nous que JESUS-CHRIST annonçoit les veritez, puisqu'il ne pouvoit pas ignorer que les Juifs n'y entendoient rien, & qu'ils ne savoient ni ce que c'étoit que ces brebis pour lesquelles il disoit qu'il donnoit la vie, ni quelles étoient ces autres brebis qu'il devoit amener à la bergerie. Mais les Juifs ne laissoient pas d'être coupables de ce qu'ils ne profitoient pas de

C ij



## II.

JESUS-CHRIST prévoyoit cet effet de son discours ; mais il ne s'abstint pas de le faire , parce qu'il avoit les Chrétiens principalement en vûë, c'est-à-dire , ceux qui étant autrefois des brebis égarées, sont entrez dans son troupeau, & se sont convertis au Pasteur & à l'Evêque de leurs ames, comme parle l'Apôtre saint Pierre dans l'Épître de ce jour.

C'est donc aux Chrétiens particulièrement à profiter de ces paroles, & à comprendre la bonté de ce Pasteur. Il a bien voulu nous la faire remarquer, parce que c'est notre bien de la connoître. Il la réduit à ce qu'il met sa vie pour ses brebis, & il exprime par-là tout ce qu'il a fait pour elles. Car il n'est descendu du Ciel où il étoit *en la forme de Dieu*, & il ne s'est anéanti en prenant la forme de serviteur, qu'afin de leur pouvoir donner cette vie humaine qu'il avoit prise. Il n'a pas attendu pour cela le temps de sa mort. Il l'a donnée dès le moment de son entrée au monde, comme on le voit dans ces paroles rapportées par le grand Apôtre : *Le Fils*

Philip.  
2. 6. 7.

## III.

ETANT le bon Pasteur, il ne pouvoit pas avoir les qualitez des mauvais. Mais afin de nous les faire mieux remarquer & nous donner lieu de les éviter, il nous les décrit en trois manières; en les appelant *mercenaires*, en disant qu'ils ne sont pas *Pasteurs*, & qu'ils ne sont pas *propriétaires* des brebis.

Les mercenaires ne s'appliquent à leurs brebis, qu'autant qu'ils y trouvent leur profit. Sice profit manque, ils les quittent aussi-tôt, & ils n'ont garde d'exposer leur vie pour elles, parce qu'ils l'aiment bien plus que leurs brebis.

Ceux qui dans le soin des ames dont ils se chargent, regardent principalement les avantages temporels, ne s'exposent point pour elles, parce que cela ne leur peut paroître avantageux temporellement. Ainsi ils cèdent à la crainte ou à l'intérêt, ou ils fuient les loups, ou ils se rangent même du côté des loups.

## IV.

CEUX qui ne sont pas Pasteurs, cherchent leur propre gloire, & non

l'avantage de ceux qui leur sont soumis. Ils se contentent d'un soin superficiel qui les honore, & ne descendent point à un détail qui les fatiguerait, & sans lequel néanmoins on ne sauroit remédier aux maladies des ames, ni pourvoir à leurs besoins.

Enfin ceux qui ne sont pas propriétaires des brebis, ne regardent pas leur perte comme la leur propre. Leur vie & leur mort leur est indifférente. La vuë qu'ils ont qu'elles ne leur appartiennent pas, leur ôte toute ardeur à les conserver. Ce sont-là les caractères des mauvais Pasteurs. JESUS-CHRIST les propose, afin que les Pasteurs de son Eglise les évitent, & que nous en reconnoissions en lui de tout contraires. Il n'a recherché dans tout ce qu'il a fait pour nous, que notre salut. Il s'est appliqué à tous les besoins de ses brebis. Il les regarde comme étant à soi, & comme les ayant reçues de la main de son Père pour les sauver. Il n'en veut perdre aucune de celles que son Père lui a données. Voilà ce qui le rend le bon Pasteur.

## V.

L'ESPRIT mercenaire n'est jamais permis dans les actions même communes , parce qu'elles doivent toutes être faites par l'esprit de la charité qui est toujours désintéressée. Il y en a néanmoins plusieurs dont il est permis d'exiger une récompense humaine , comme , par exemple , tous les ouvrages des artisans & beaucoup d'autres offices humains, tels que sont ceux des Avocats & des Intendants : & dans ces sortes d'actions, il n'y a point de contrariété qu'étant faites par un motif de charité , elles se rapportent principalement & gratuitement à Dieu , & qu'on en tire néanmoins de ceux pour qui on les fait , le prix & la récompense ; parce que tenant lieu à ceux qui les font , d'un moyen que Dieu leur donne pour se procurer leur subsistance temporelle , il leur permet après les lui avoir offertes , d'en recevoir encore des hommes une juste récompense. Mais il n'en est pas de même du soin des âmes. C'est une chose trop grande & trop précieuse pour y chercher autre chose que Dieu même. Il en veut être lui-même la

98 Sur l'Evang. du 11. Dimanche.

récompense : mais il ne permet pas d'en chercher d'autres. L'Eglise nourrit ses Ministres pour leur donner moyen de travailler : mais elle ne prétend pas les récompenser. " Que les Ministres de l'Eglise , dit un Concile après S. Augustin , reçoivent du peuple ce qu'ils ont besoin pour les nécessitez de cette vie ; mais qu'ils n'attendent leur récompense que de Dieu : *Accipiant sustentationem necessitatis à populo , mercedem dispensationis à Domino*. Dieu ayant assujetti ses Ministres aux nécessitez communes , il faut bien que les peuples y fournissent , afin de donner moyen à ces Ministres de les servir ; mais ce n'est point par manière de récompense , n'y ayant aucune proportion entre les services qui ont pour objet le salut des âmes , & ces assistances temporelles dont ils ont besoin.

Concil.  
Aquisgr.  
anni 816.  
l. 1. c. 12.  
ex Aug.

VI.

IL s'ensuit de là que tout Ministre de l'Eglise qui a sans l'assistance des peuples de quoy subsister & qui ne se dépouille pas de son patrimoine , ne peut rien prendre du bien del'Eglise, ni rien recevoir des peuples que pour

le distribuer en aumônes. La raison en est que s'il l'appliquoit à soi-même, il marqueroit par là qu'il regarde ce qu'il reçoit des peuples, comme une récompense de son travail, & non comme un secours de sa nécessité, puisqu'on suppose qu'il n'en a pas. Il seroit donc un vrai mercenaire, qui non-seulement ne pourroit espérer de Dieu la récompense qu'il a promise aux serviteurs fidèles, mais qui en devroit attendre un rigoureux châtiment. Car c'est une espèce de simonie que d'exercer ces ministères si grands & si relevés pour de viles récompenses. Il seroit inutile de dire que souvent l'Eglise offre ces récompenses, sans qu'on les exige, ni qu'on les recherche. Car il ne faut pas croire que l'Eglise veuille agir contre l'intention de l'Eglise. Or elle y agiroit, si elle employoit les biens temporels dont elle est dépositaire, à autre chose qu'à l'entretien nécessaire de ses Ministres, ou à l'assistance des pauvres. Ainsi, quand un Collateur donne un bénéfice à un homme qui a de quoi vivre, il ne lui peut donner le droit de vivre du bien de l'Eglise, puisqu'il n'est pas du rang de ceux

que l'Eglise peut nourrir, & il ne fait que l'établir distributeur & éconôme des revenus de ce bénéfice, dont il ne peut être qu'un pur administrateur, sans aucun droit de s'en rien appliquer. Le bien de l'Eglise est le bien des pauvres. On n'en peut rien recevoir que comme pauvre : & qui ne l'est pas, en devient usurpateur s'il en use pour lui-même.

### VII.

Non seulement le pasteur est mercenaire quand il exige quelque chose de ses brebis pour les assistances qu'il leur rend, mais il est mercenaire quand il n'expose pas pour elles sa propre vie & tout ce qu'il a, & quand des intérêts humains le portent à les abandonner, & à ne les pas défendre contre ceux qui leur peuvent nuire. Car il préfère alors ses intérêts au salut de ses brebis. Il aime ces intérêts plus que les ames & que l'ordre de Dieu qui l'en a chargé. Ces intérêts humains lui tiennent alors lieu de récompense. Ils sont le principal objet de son amour. Il met son bien à se les conserver, c'est-à-dire, qu'ils lui tiennent lieu de Dieu.

Les Ministres de J E S U S - C H R I S T  
doivent être les vicaires de son amour  
aussi-bien que de son pouvoir sur les  
âmes. Ils doivent avoir part à ses dis-  
positions, comme ils ont part à sa  
puissance. Or quiconque ne préfère  
pas le bien des âmes à sa propre vie  
& à tous ses intérêts, bien loin de  
suivre l'exemple de J E S U S - C H R I S T,  
est contraire à ses dispositions essen-  
tielles. Il n'est point le bon pasteur,  
puis qu'il ne met point sa vie pour  
ses brebis; & par conséquent il ne peut  
être qu'un mercenaire..

## V. I I I.

Il ne faut pas croire que les pas-  
teurs ne rencontrent plus d'occasions  
de donner leur vie pour leurs brebis  
dans les tems qui ne sont pas pro-  
prement des tems de persécution ni  
de martyre. Dieu qui veut toujours  
en sanctifier plusieurs, ne permet ja-  
mais que ces occasions leur manquent.  
Outre que les soins & les sollicitudes  
de la charge pastorale en consomment  
plusieurs, & leur donnent moyen de  
s'offrir à Dieu comme des holocau-  
stes que la charité consume peu à peu :  
il y a de plus une infinité de rencon-



tres, où pour l'intérêt de ses brebis un vrai pasteur est obligé de s'exposer à de tres-grandes persécutions. Il faut souvent perdre l'amitié des brebis mêmes, en leur disant la vérité. On ne sauroit presque éviter d'attirer l'aversion des hommes du monde, leurs médisances, leurs insultes. Tout cela va souvent à pousser à bout un bon pasteur, & à lui avancer la mort par les traverses qu'on lui suscite. On prévient contre lui la plupart du monde. On fait en sorte que l'on le confond avec quantité de gens qui s'attirent des affaires par leur imprudence & par un zèle sans discretion. On afflige son cœur par les calomnies; & il est difficile que la nature ne succombe à tant d'épreuves différentes. Or souffrir tous ces maux pour l'amour de ses brebis, c'est donner sa vie pour elles & endurer une espèce de martyre.

## IX.

JESUS-CHRIST se représente encore comme le bon pasteur par cette autre marque : *Qu'il connoît ses brebis, & que ses brebis le connoissent; & cette marque paroît en lui d'une ma-*

nière particulière & incommunicable  
 à ses ministres. Comme Dieu il les  
 connoît dès l'éternité; & la connois-  
 sance qu'il en a, est une connoissance  
 de choix & d'amour, & elle est la  
 cause de ce qu'elles le connoissent &  
 qu'elles l'aiment dans le tems. *Et co- V. 14.*  
*gnosco oves meas. & cognoscunt me mea.*  
 Cette connoissance de JESUS-CHRIST  
 est ce qui les fait brebis. Il les con-  
 noît donc d'une manière bien diffé-  
 rente de celle dont il connoît les au-  
 tres hommes qui ne sont pas de ce  
 nombre. Car il les connoît par une  
 connoissance efficace qui produit en  
 elles ce qu'il y connoît. Il les aime,  
 & il les rend par son amour dignes  
 d'être aimées. O aveuglement & stu-  
 pidité des hommes, de s'occuper des  
 pensées que les autres ont sur eux:  
 souvent incertaines & téméraires, &  
 toujours passagères & de peu de du-  
 rée, & de songer si peu à ces pensées  
 éternelles que Dieu a eues toujours  
 sur eux, qui sont la cause de tous  
 leurs biens, qui ne cessent jamais, &  
 qui ne sont qu'une vûë continuelle  
 & invariable qui les met dans l'état  
 qu'il veut qu'ils soient dans les

divers tems ! Le moins que la piété puisse donc faire , c'est d'adorer souvent cette connoissance de Dieu sur nous , afin d'avoir lieu d'espérer que nous sommes de ces brebis dont JESUS-CHRIST dit qu'il les connoît & qu'elles le connoissent.

## X.

JESUS-CHRIST comme homme n'a pas, à la vérité, cette connoissance éternelle de ces brebis , puis qu'il a commencé d'être homme dans le tems. Mais on ne peut nier qu'il ne les ait connues au premier moment de son être, & qu'il n'ait toujours eu depuis cette connoissance. Car ayant offert à Dieu son Père , sa vie pour elles dans le premier moment de son être, il faut par nécessité qu'il les ait connues. Il n'en est pas de même de ses Ministres. Ils n'ont pas la lumière ni l'étendue de l'ame de JESUS-CHRIST, & ainsi ils ne peuvent connoître qu'imparfaitement les ames dont ils sont chargez. La connoissance des brebis , telle qu'elle peut convenir à des hommes foibles , est néanmoins un des principaux caractères des vrais pasteurs. Ils les connoissent, parce

qu'ils les aiment. L'amour les applique à elles , & leur ouvre les yeux pour découvrir leurs besoins. Il leur en rappelle souvent le souvenir : & si la connoissance qu'ils en ont , n'est pas continuelle, elle est au moins très-fréquente. Il n'y a point au contraire de plus grandes marques d'un mauvais pasteur , que de n'être point occupé de ses brebis ; de ne se mettre pas en peine de les connoître , & de vivre en repos parmi leurs misères extérieures & intérieures , sans s'en informer. Cette négligence volontaire , qui vient de la froideur de l'amour , attire d'ordinaire une étrange privation de lumière , & fait ainsi que ces pasteurs sont souvent les moins instruits des desordres qui régneront parmi les peuples , & qu'ils croient que tout va bien , lors que les âmes se perdent par tout.

## XI.

COMMENT les connoïtroient-ils , puis qu'ils se mettent volontairement dans l'impuissance de les connoître ? Les uns se chargent de tant d'affaires qu'il ne leur reste presque aucun tems pour instruire des nécessitez de

leurs brebis. L'ambition secrète qui les domine, fait qu'ils ne bornent jamais leurs occupations, & qu'ils aiment mieux s'aquiter superficiellement de la plupart des affaires, que d'en faire quelques-unes avec le soin nécessaire. Il y en a quantité qui ne cherchant que l'honneur & le profit dans ces emplois, se déchargent autant qu'ils peuvent de ce qui ne se rapporte pas à ces deux fins. Ils tâchent de satisfaire les grands & les riches, & ils laissent à d'autres le soin des petits, qui est plus laborieux; & ainsi ils trouvent moyen de se faire une vie commode & aisée & même divertissante dans cet état. D'autres ne savent pas même de quoi ils doivent s'informer, & n'ayant aucune idée de la grandeur des maladies des ames, ni de la difficulté qu'il y a à les guérir, ils s'en tirent sans peine & en peu de tems, & réduisent leur ministère à peu de chose, parce qu'ils n'en connoissent pas l'étendue.

## XII.

JESUS-CHRIST, durant sa vie a amené à sa bergerie quelques-unes de ses brebis, & il y amènera les autres

par ses disciples, quelque dispersées qu'elles soient. C'est à quoi tout le cours des siècles doit être employé. Il n'en laissera aucune. Elles écouteront toutes sa voix. Elles le suivront toutes. Elles entreront toutes dans l'Eglise de la terre, & de là dans celle du ciel. C'est là où elles seront toutes rassemblées, & où JESUS-CHRIST exercera envers elles l'office de pasteur pour toute l'éternité, en les rendant participantes de sa gloire & de sa vie, & en les unissant avec son Père d'une manière que nous ne saurions concevoir. C'est tellement là le principal des ouvrages de Dieu, que tout le reste sera comme anéanti. Si les réprouvez subsistent quant à l'être, ils seront dans un rabaissement incompréhensible. Tous les élus seront des Rois pleins de gloire qui régneront dans le ciel & sur la terre, & il ne restera des réprouvez aucun souvenir qui ne contribuë à leur avilissement. Ils seront sans force, sans appui, sans consolation, sans amis. Ils ne verront rien dans les pensées des autres qui ne les afflige. En un mot, ils seront accablez de toutes

68 *Sur l'Evang. du II. Dimanche*

fortes de maux sans mélange d'aucun bien. Au contraire la société des élus sera comblée de toutes sortes de biens sans mélange d'aucun mal, & ne verra rien que de favorable & de consolant dans les pensées de Dieu, de JESUS-CHRIST, & des élus.



SUR L'EPI TRE  
DU III. DIMANCHE  
D'A P R E S  
P A S Q U E

Charissimi, obsecro vos tanquam advenas & peregrinos, &c. 1. Pet. 2. v. 11. 18.

*Je vous exhorte, mes très-chers Frères, à vous abstenir comme étant étrangers & voyageurs en ce monde, des passions charnelles qui combattent contre l'ame.*

I.

L'APÔTRE saint Pierre nous enseigne dans cette Epitre, qu'en qualité de Chrétiens, nous devons

être étrangers & voyageurs dans ce monde, & que ces deux qualitez d'*étrangers* & de *voyageurs* ne nous permettent pas d'avoir des desirs charnels, & d'attacher notre amour aux choses du monde. Car c'est l'amour proprement qui nous rend citoyens du lieu où nous prétendons jouir de l'objet que nous aimons. Si cet objet est dans le monde, nous sommes citoyens du monde; & s'il est hors du monde & dans la céleste Jérusalem, nous sommes citoyens de Jérusalem. L'amour nous arrête dans l'objet aimé. Il nous fait tendre à sa jouissance. Il fait donc que nous cessons d'être voyageurs, puisque nous nous arrêtons à cet objet. Si nous nous y arrêtons totalement, & que nous le préférions à tout, il est clair que devenant la fin de notre voyage, il nous ôte entièrement la qualité de voyageurs. Mais si nous avons dessein d'aller plus avant, il nous retarde seulement, & il fait qu'il y a toujours à craindre que nous ne nous y arrêtions absolument, comme ceux qui charment des délices & de la beauté d'un lieu qu'ils rencontrent dans le cours



d'un voyage , en font leur séjour & leur patrie , & perdent le desir d'aller plus avant. Il est donc clair que nous ne saurions nous attacher par amour à aucune chose du monde , sans perdre , ou en tout , ou en partie , la qualité de voyageurs : & par-là nous perdons aussi , ou en tout , ou en partie la qualité de citoyens du ciel. Car nous n'avons cette qualité , que parce que nous y tendons par notre amour & par nos desirs , & que nous y aspirons comme au lieu de notre bonheur.

## II.

MAIS s'il ne nous est pas permis d'aimer les choses du monde , il est clair qu'il ne nous est pas permis de les désirer ; puis que le desir est l'effet naturel de l'amour , ou plutôt que c'est l'amour même entant qu'il ne possède pas son objet & qu'il y tend seulement. Car l'amour a diverses formes selon que son objet est absent ou présent ; qu'il est regardé comme facile à aquérir , ou comme difficile ; qu'on en jouit , ou qu'on en est privé ; qu'on rencontre des obstacles à sa possession , ou qu'on n'en rencontre point.

C'est ce qui fait les diverses passions qui, comme dit S. Augustin, ne sont que diverses formes de l'amour. Ainsi l'amour des choses du monde nous étant interdit, toutes les passions volontaires à l'égard de ces mêmes choses, le sont aussi. S'il ne nous est pas permis de les désirer, comme dit S. Pierre, il ne nous est donc pas permis d'avoir de la joie en les possédant, ni de la tristesse quand nous en sommes privés ; ni de la colère contre ceux qui nous les veulent ravir, ou nous empêcher de les obtenir ; ni de la crainte qu'on nous les ôte. Toutes ces passions, quand elles sont volontaires, sont mauvaises, & quand elles ne le sont pas, elles marquent néanmoins que le cœur est gâté & corrompu. Ainsi l'Apôtre saint Pierre, en nous défendant l'amour des choses du monde qu'il exprime par le mot de *désirs*, nous interdit aussi toutes les autres passions. Et il veut que nous soyons dans une parfaite indifférence à l'égard de toutes ces choses.

## III.

MAIS quelle est, dira-t-on, l'é-

tenduë de ces desirs charnels que saint Pierre nous défend ? Il est facile de le marquer. Car tout ce qui n'est point Dieu, est charnel, selon l'Écriture; parce que c'est une suite de la corruption du cœur, qui nous ayant séparé de l'amour de Dieu, a porté l'ame à vouloir remplir par la possession des créatures le vuide qu'elle ressent. Que ces objets soient spirituels, ou corporels, les desirs que nous en avons sont toujours charnels dans le langage de l'Écriture. C'est pourquoi saint Paul met entre les œuvres de la chair, les dissensions, & les jalousies. Ainsi ce n'est pas un desir moins charnel de desirer la gloire & la réputation, & les talens d'esprit qui servent à y arriver, que de desirer les plaisirs du corps; parce que ces objets ne sont pas plus notre véritable bien. Dieu ne souffre pas plus que nous partagions notre amour entre lui & la réputation, entre lui & l'affection des hommes, que si nous le partageons entre lui & la bonne chère & les autres plaisirs du corps. C'est toujours un partage d'une chose qui lui estoit toute due. C'est toujours un avilissement

sement de l'ame, qui étant créée pour Dieu, se rabaisse en voulant jouir d'une créature ou égale ou inférieure à elle. Dieu est assez grand pour être l'unique objet de notre cœur, & c'est lui faire injure que de partager ce cœur, parce que c'est lui déclarer qu'il ne le mérite pas tout entier.

IV.

Mais ne peut-on pas, dira-t-on, désirer certaines qualitez qui servent l'instrument aux vertus, & qui peuvent être employées à procurer la gloire de Dieu, comme l'éloquence, la science, la subtilité d'esprit, la mémoire, l'adresse, & tous les autres talens spirituels? Car comment pourroit-on rechercher si on ne s'en désire? Et cependant c'est une des occupations des plus ordinaires & des plus honnêtes des hommes que de cultiver ces qualitez. Tout cela ne détruit point la règle que nous avons proposée. Car il est certain que nous ne devons point aimer ces qualitez pour elles-mêmes, & pour nous attirer l'estime des hommes, & que c'est un beaucoup plus grand bien d'en être privé en ne les aimant point, que de

74 *Sur l'Épître du III. Dimanche*  
les avoir en les aimant. Ainsi c'est  
une louange fort équivoque que cel-  
le qu'on donne aux gens, à cause de  
ces qualitez. Car si elles sont join-  
tes avec une vaine complaisance, on  
les louë de leur malheur. C'est l'usage  
qu'on en fait qui peut être estimable,  
& non les qualitez toutes seules :  
& quand on blâme ou qu'on mépri-  
se quelqu'un pour ne les avoir point,  
peut-être qu'on le blâme & qu'on le  
méprise de ce qui sera le fondement  
de son salut. C'est un grand talent  
que d'avoir celui de l'humilité, &  
qui surpasse infiniment tous les autres ;  
& la privation des talens extérieurs  
est souvent le moyen dont Dieu se sert  
pour la procurer à ceux qu'il aime.  
C'est ce qui fait voir que la plupart  
des discours des hommes sont témé-  
raires ; parce qu'ils ne s'arrêtent pas à  
une estime générale de certaines qua-  
litez, mais qu'ils passent de là jus-  
ques à l'estime de ceux qui les ont,  
& qu'ils les en croient plus heureux  
& plus dignes de louange. Quand on  
louë, par exemple, un homme d'a-  
voir bien réüssi dans quelque action  
publique, on ne fait ce que l'on dit.

Car si cet homme s'en élève & en a conçu de la complaisance, il n'a été qu'une cymbale retentissante, qui bien loin de mériter les louanges, ne mérite que du mépris. Une action sans charité n'est rien, selon l'Apôtre. Quiconque louë donc quelque chose sans savoir si elle est jointe à la charité, la louë sans savoir si c'est un néant ou une réalité.

1. Cor.  
13. 1.  
Là même  
v. 21.

L'usage du monde a pourtant établi que l'on louë les qualitez humaines, lors qu'elles sont estimables en elles-mêmes, & qu'on en peut faire bon usage; mais cette coutume ne peut pas prescrire contre la verité: & il faut toujours que ceux qui parlent de cette sorte, soient persuadés intérieurement que ces talens qu'ils estiment, ne rendent ceux qui les ont plus estimables qu'à proportion du bon usage qu'ils en font.

V.

On pourroit peut-être dire, qu'il ensuit de ces principes, que personne ne se doit mettre en peine d'acquiescer ces talens, parce qu'y ayant rien de bien certain à ne les avoir point, & y ayant beaucoup de danger à les

76 *Sur l'Épître du III. Diman.*

avoir, puisque l'expérience fait voir que la plupart du monde en abuse ; la condition de ceux qui ne les ont pas, est beaucoup meilleure que celle de ceux qui les ont. Et l'on conclura de là que ces maximes vont à introduire une paresse & une ignorance générale parmi les hommes. Mais la conclusion seroit mal tirée : & tout ce qu'on en doit conclure, c'est que de soi-même un homme se doit tenir plus heureux de n'avoir point de talens que d'en avoir, & que s'il étoit à son choix, il devroit plutôt prendre le parti de n'avoir rien qui lui attirât de la réputation dans le monde, que d'avoir des talens éclatans qui frappent les yeux & l'esprit des hommes. Mais la vérité est que les hommes ne doivent point croire que cela soit à leur choix. C'est Dieu qui donne le commencement des talens par les qualitez naturelles qu'il donne à chacun. Celui qui les a reçûs, doit se croire obligé d'en user selon les règles de Dieu ; puis qu'il lui en doit rendre conte. Et pour en user de cette sorte, il ne faut pas s'en croire soi-même, mais consulter des personnes

desintéressées & des directeurs éclairer. Que si ces personnes voyant d'une part la nécessité de l'Eglise ou de l'Estat, & de l'autre que les talens naturels de celui qui les consulte, lui donnent moyen de rendre service à l'un ou à l'autre, lui conseillent de les cultiver; il est alors plus dangereux à cette personne de négliger ces talens, que de s'appliquer sérieusement à les perfectionner.

Il faut encore considérer que ce qui est plus sûr en soi, ne l'est pas à l'égard de tout le monde; parce qu'il y a des dispositions qui rendent certaines vertus comme impossibles. Il est plus sûr en soi de ne s'engager point dans les emplois qui ont besoin de talens; mais il y a des personnes à qui la vie sans emploi est si dangereuse, qu'il vaut mieux pour eux de tâcher d'acquiescer les talens qui les en rendent capables, que de demeurer dans une espèce d'oïveté qui est souvent jointe à beaucoup de vices. Entre les inconvéniens, il faut choisir les moindres, & il y en a souvent moins dans une vie laborieuse que l'on mène en travaillant à acquiescer les qualitez que



le monde estime , qu'à couvrir sa paresse naturelle par une fausse humilité qui donne souvent entrée à toutes sortes de vices. La privation humble des talens qui ne dérègle point l'ame , est peut-être plus estimable que les talens mêmes. Mais il n'y a rien de pire que cette même privation quand elle rend l'ame brutale , & que sans l'humilier , elle fait seulement qu'on se contente de vivre dans l'oisiveté , dans la paresse & dans le vice.

## VI.

*Conduisez-vous parmi les Gentils d'une manière pure & sainte , &c. v. 12.*

C'EST une erreur assez ordinaire que de s'imaginer que quand on n'est point chargé du soin des autres par un ministère particulier , on ne répondra point de leurs fautes , & qu'on n'est point obligé de procurer leur conversion. Cette erreur est contraire à ce précepte de l'Écriture , qui commande à chacun d'avoir soin de son prochain :

*Eccli. 17. 12. MANDAVIT illis unicuique de proximo suo.* Elle est contraire à l'ordre de la charité : car y ayant des actions qui blessent le prochain , & d'autres qui sont capables de l'édifier , il est

clair que la charité nous oblige à éviter celles qui le blessent , & à préférer celles qui l'édifient. Autrement il se trouveroit que nous préférerions notre satisfaction particulière au salut du prochain ; ce qui est un renversement visible de cet ordre. La différence qu'il y a donc sur ce point entre ceux qui sont obligez par leur ministère de servir le prochain , & ceux qui n'ont point contracté cette obligation , c'est que les uns sont obligez de veiller sur les actions , & de s'informer de sa conduite ; au lieu que les autres ne sont obligez qu'à veiller sur leurs propres actions , & à faire en sorte qu'il n'y ait rien dans leur conduite qui puisse scandalizer le prochain , & qui ne soit capable de l'édifier.

Il ne faut pas croire que cette manière de servir le prochain soit de peu d'utilité & de peu de fruit. Elle contribue souvent autant à la conversion des ames , que toutes les instructions qu'on leur peut donner. C'est une instruction vivante & continuelle qui s'insinue dans l'ame avec d'autant plus de facilité qu'elle y trouve moins d'op-

80 *Sur l'Épître du III. Dim.*

position. C'est donc un très-grand mal de ne tâcher pas à contribuer au salut du prochain en cette manière. On n'a point la charité dans le cœur, si on ne desiré sincèrement le salut des autres comme le sien propre ; & ce desir ne peut être vrai & sincère, s'il ne nous porte à nous abstenir de ce qui peut produire de mauvais effets dans leur esprit, & ne nous engage à faire les choses qui en peuvent produire de bons. Il y a néanmoins ces deux regles à observer sur ce point, qu'on n'est pas obligé de s'abstenir des choses qui étant utiles à nos ames, ne scandalisent les autres, que parce qu'ils sont dans une disposition notoirement injuste, & qu'on n'est pas de même obligé pour l'édification du prochain de faire des actions auxquelles nous ne sommes point obligés par un devoir de justice, lors que nous avons lieu de craindre qu'elles ne soient préjudiciables à notre salut.

VII.

*Soyez donc soumis, pour l'amour de Dieu, à tout homme qui a du pouvoir sur vous, &c. v. 13.*

Il n'y a point ni d'indépendance

ri de dépendance pareille à celle des Chrétiens. Ils n'obéissent à aucun homme, & obéissent à tous les hommes; & c'est la même disposition qui est la source de cette dépendance & de cette indépendance. Comme leur amour les attache à Dieu, & qu'ils sont persuadés qu'ils lui doivent toutes leurs actions & qu'ils sont obligés de suivre sa volonté en toutes choses, ils ne font aucune action, pour obéir proprement aux créatures; parce qu'il n'y en a point qu'ils ne doivent faire par le pur motif d'obéir à Dieu. C'est en quoy consiste leur indépendance. Leur assujettissement à Dieu les délivre de toute autre servitude; & cela paroît manifestement lorsque ce que les créatures exigent, est contraire à ce que Dieu demande d'eux. Car alors elles ne trouvent plus en eux aucune volonté de leur obéir. Mais il n'y a rien aussi de plus dépendant qu'un Chrétien; parce que Dieu veut qu'il préfère ordinairement la volonté des autres à la sienne propre, & surtout il l'oblige d'obéir à ceux qui selon l'ordre du monde, ont droit de lui commander. Et rien ne l'en peut

82 *Sur l'Épître du III. Diman.*

dispenser, que lorsque les commandemens des hommes sont contraires à ceux de Dieu. Ainsi il n'y a rien de plus attaché aux loix & aux commandemens des Princes qu'un bon Chrétien. Le commun du monde ne leur obéit que parce qu'ils craignent d'être punis s'ils ne le font; mais un Chrétien leur obéit, parce que c'est l'ordre de Dieu, & que la volonté du Prince lui représente celle de Dieu. Ainsi c'est une obéissance non-seulement du corps, mais du cœur; & elle est par là tout autrement forte que celle qui n'est fondée que sur la crainte de la punition, ou sur quelque autre raison humaine.

VIII.

*Car Dieu veut que par votre bonne vie  
vous fermiez la bouche aux ignorans  
& aux insensés. v. 14.*

ON ne sauroit empêcher tous les jugemens injustes des hommes : & Dieu ne nous en rendra pas responsables, pourveu que pour les arrêter nous y employons le moyen qu'il nous prescrit, qui est d'y opposer une vie uniforme & exempte de reproche. Ces jugemens insensés viennent sans

doute d'impressions injustes & sans raison. Cependant Dieu veut qu'on y ait égard jusqu'à quelque point. Il faut remédier aux scandales des foibles, en s'abstenant des actions qui les scandalisent, & aux scandales déraisonnables & injustes, non pas en s'abstenant des choses qui les scandalisent injustement ; mais en les continuant d'une manière si réglée qu'ils cessent enfin de médire de nous. L'uniformité d'une vie qui ne se dément en rien, a une force tres-grande pour confondre les esprits déraisonnables. Car on ne médit des personnes qu'autant qu'on espere d'être crû. Or il se forme par la continuation d'une bonne vie une impression si forte sur la plupart des esprits, que les plus méchans desespérant de la pouvoir changer, sont obligez de se taire.

## IX.

*Etant libres, non pour vous servir de votre liberté comme d'un voile qui couvrent vos mauvaises actions, &c. v. 16.*

LES Chrétiens sont libres en bien des manières. Ils sont libres premièrement de toutes les observations légales imposées aux Juifs, comme,

84 *Sur l'Épître du III. Diman.*

par exemple , de la distinction des viandes & de mille autres pratiques incommodes. Ils sont libres même dans l'observation des lois de Dieu les plus indispensables ; parce que ce n'est point par crainte ni par un esprit servile qu'ils y obéissent, mais par un esprit d'amour opposé à l'esprit de servitude & de crainte. Ainsi la Religion Chretienne est une loi de liberté. Mais de crainte qu'on n'abusât de ce mot , saint Pierre le resserre dans de justes bornes. Il ne veut pas qu'on s'en serve pour agir par caprice & par fantaisie. Il faut que la prudence & la charité reglent tout. Il y a mille choses permises en soi , dont on est obligé de s'abstenir pour ne pas scandalizer le prochain, & pour ne pas donner lieu à des discours téméraires & injustes. Saint Paul déclare lui-même , que s'il voit que son frère se scandalize de ce qu'il mange de la chair, il aime mieux s'en priver pour toujours. Ces vuës de charité & de prudence resserrent donc infiniment la liberté qui appartient aux Chrétiens ; mais elles s'accordent néanmoins avec elle, parce qu'elles

1. Cor.

2. 13.

n'en changent pas le motif, & que le Chretien agissant toujours avec amour, n'agit jamais par un esprit de servitude. Il est bien aise de pouvoir rendre cette obéissance à Dieu en la personne de ses frères, & de se priver de ces actions permises, pour contribuer à leur salut. Car c'est encore une des manières dont la loi Chretienne nous rend libres, en ce qu'elle nous délivre des attaches. Un Chretien proprement n'a point d'autre desir ni point d'autre vuë que d'exercer la charité envers Dieu, & envers le prochain. Ainsi cette même charité le sépare sans peine de tout ce qui y est contraire, ou de sa nature, ou par l'impression que les autres en ont. Il ne tient à rien, & c'est en quoi consiste sa liberté.







SUR L'EVANGILE  
DU III. DIMANCHE  
D'A P R E S  
P A S Q U E.

Modicum, & jam non videbitis me :  
Ec. Joan. 16. 16. 22.

*Encore un peu de tems, & vous ne me  
verrez plus ; & encore un peu de  
tems, & vous me verrez.*

I.

**J**ESUS-CHRIST éprouva ses Apô-  
tres par la vicissitude de son absence  
& de sa présence. Il s'absenta d'eux par  
la mort. Il leur rendit sa présence par sa  
Résurrection. Il éprouve de même ses  
Elus par les changemens & les vicissi-  
tudes par où il les fait passer. Il se  
retire quelquefois d'eux, & après s'être  
caché pendant quelque-tems, il  
les console de nouveau par sa présen-  
ce. Il les conduit ainsi par ces divers  
changemens à une disposition immo-  
bile. La constance & l'uniformité

d'humeurs & de sentimens est l'état où ils doivent tendre ; mais on n'y parvient pas par un état exent de variété & de changement. C'est au contraire en éprouvant la prospérité & l'adversité, l'inconstance des humeurs des hommes, leurs diverses fantaisies, & enfin la diversité de ses propres humeurs & l'instabilité de ses desirs, qu'on apprend à n'être surpris de rien, & à juger équitablement & uniformément & des autres & de soi-même.

## I.I..

QUE si l'on demande pourquoi Dieu choisit cette voie de vicissitudes & de changemens pour conduire les hommes à la stabilité, il est aisé de répondre qu'il le fait par diverses raisons. Il n'y a point de disposition qui leur soit plus nécessaire que celle d'un grand mépris de soi-même & de toutes les choses passagères. Or rien ne les y conduit plus directement que l'épreuve de leur propre inconstance. Il est bon qu'ils apprennent que tout passe, & même les vûes & les sentimens de leur ame. On regarde les maux quand on y est, comme

Es. 22.7.

s'ils devoient être perpétuels. Cependant on les voit cesser, ou parce qu'on est délivré de ce qui nous cau-  
soit de la peine, ou parce que l'on  
connoît que ce qu'on croyoit insup-  
portable, ne l'est pas. On s'imagine  
quelquefois qu'on est en état de n'être  
ébranlé de rien. *J'avois dit dans mon*  
*abondance*, dit le Roi pénitent: *Je ne*  
*serai jamais ébranlé*. Et l'ébranlement  
qui suit de près cette présomption,  
convainc beaucoup mieux l'ame de  
sa foiblesse & de son inconstance, que  
si elle étoit demeurée dans une im-  
mobilité apparente. Elle apprend donc  
par ces variétez à juger invariable-  
ment de soi-même, & à se regarder  
toujours comme étant sans force, sans  
vigueur, sans fermeté, & ayant be-  
soin d'être affermie & fixée par la  
grace de Dieu. Elle apprend par son  
inconstance même à désirer constam-  
ment l'immutabilité qui sera dans l'au-  
tre vie la récompense des justes, à se  
défier toujours du monde & de soi-  
même dans celle-ci, & à ne pas cher-  
cher sa force & sa stabilité dans soi-  
même, mais dans la grace de Dieu.

## III.

LA conduite de JESUS-CHRIST sur les Apôtres fut de les nourrir en quelque sorte de lait dans leur enfance spirituelle, en les soutenant par sa présence visible & par des instructions proportionnées à leur état. Il permit ensuite la tempête qu'ils éprouvèrent dans sa passion, qui non-seulement affligea leur ame par la soustraction de sa présence, mais les abatit & les porta jusques à perdre la foi. La Résurrection de JESUS-CHRIST, en leur rendant sa présence par intervalles, fortifia leur foi, & les mit en état de souffrir non-seulement sans découragement, mais même avec joie, qu'il se retirât d'eux pour tout le reste de leur vie. Ainsi la première présence de JESUS-CHRIST les laissa foibles, & la seconde ayant été précédée de leur ébranlement, les remplit de tant de force que rien ne fut plus capable de les ébranler. C'est ce qui arrive dans tous les changemens par lesquels Dieu a dessein d'affermir les ames, & c'est ce qui fait aussi que le monde en juge mal. On croit, par exemple, qu'un homme est imprudent, parce qu'il a

fait une faute d'imprudence, & qu'il est tombé par-là dans quelque inconvénient. Et il en est peut-être au contraire d'autant plus prudent qu'il fait mieux ce que coûte l'imprudence. On croit qu'un homme est foible, parce qu'il a témoigné de la foiblesse en une occasion particulière; & c'est peut-être par-là que Dieu l'aura fortifié en l'humiliant, & en lui ôtant la fausse confiance qu'il avoit en lui-même, qui étoit la cause effective de sa foiblesse. Cela nous apprend d'une part à être extrêmement retenus dans les jugemens que nous portons des autres; puisque nous ne savons pas quel profit ils ont fait de leurs fautes, & à tâcher de l'autre à faire un bon usage des nôtres, en devenant plus convaincus de notre foiblesse & plus attachés à Dieu, qui peut seul nous affermir dans l'instabilité des événemens de cette vie.

## IV.

CE que JESUS-CHRIST avoit dit à ses Disciples, qu'en peu de tems ils ne le verroient plus, & que peu après ils le verroient, leur ayant paru obscur, ils se demanderent les uns aux

autres ce que cela vouloit dire ; & JESUS-CHRIST pénétrant leurs pensées, prit sujet non de leur expliquer ce qu'il leur avoit dit, mais de leur donner une nouvelle instruction. Et par là il nous apprend que nous devons souhaiter, non que Dieu satisfasse notre curiosité, mais qu'il nous donne dans chaque tems & dans chaque occasion les lumières dont nous avons besoin. Ce n'est pas qu'il ne soit permis de desirer & de demander à Dieu l'intelligence de certaines vérités ; mais il faut que ce soit avec cette condition, que nous ne les demandions, & que nous ne desirions de les obtenir, qu'au cas que cette intelligence nous soit utile. Car cela n'est pas toujours, & il nous est souvent plus avantageux d'ignorer certaines choses, & que notre esprit soit humilié & mortifié dans sa curiosité par cette ignorance, que d'en être parfaitement instruit. C'est pourquoi saint Augustin témoigne que dans les choses qu'il desiroit de savoir, il étoit également satisfait, soit que Dieu lui en donnât l'intelligence, soit qu'il lui fît connoître qu'il n'en avoit pas.

besoin. C'est ce qu'il dit en particulier sur la question de l'origine de l'ame; & c'est ce que nous devons avoir dans l'esprit à l'égard de tout ce que nous désirons de connoître.

## V.

Nous n'avons pas besoin même de cette alternative à l'égard de la plupart des choses. Car nous pouvons voir clairement qu'elles nous sont inutiles, & qu'il nous est plus avantageux de les ignorer que de les savoir. Qui ne sait point le secret de ses amis, n'est point en danger de le découvrir par légèreté ou par imprudence. Il n'est point soupçonné de l'avoir découvert, & il est par conséquent exempt de tous les reproches que ces soupçons attirent. Il n'est point non plus en danger de donner de mauvais conseils, ni d'autoriser des affaires mal entreprises. C'est donc tout-à-fait injustement qu'on s'offense de ce qu'on ne nous dit pas tout; puisque cette réserve nous est utile. Cependant on s'en offense & l'on se pique que nos amis ne nous fassent pas confiance de ce qu'ils découvrent à d'autres. C'est que l'on aime plus

la satisfaction de son amour propre, que la sûreté de sa conscience. La confiance nous flatte, parce que c'est une marque qu'on nous croit prudents, & l'on aime mieux cette vaine réputation de prudence, que d'être exempt du danger effectif de l'imprudence. Il est vrai que les Payens ont crû que quand on avoit un ami, il lui falloit tout dire. Mais c'étoit une suite de l'idée fausse & chimérique d'amitié qu'il leur avoit plu de se former. L'amitié ne nous doit point aveugler sur le sujet de nos amis, ni nous porter à prétendre qu'ils se doivent aveugler à notre égard. Ils peuvent connoître nos défauts, comme nous pouvons connoître les leurs; & c'est même un des principaux devoirs de l'amitié de travailler réciproquement à s'en corriger l'un l'autre, après les avoir connus. On peut donc connoître que quelque secret est dangereux à un ami, & qu'il est capable d'en abuser par indiscretion ou autrement. Et en ce cas il est certain que la raison nous oblige de le lui cacher, & qu'il ne doit point s'en offenser comme d'un défaut d'amitié. On ca-



94 *Sur l'Evang. du III. Dim.*

che aux malades selon le corps quantité de choses qui les peuvent inquiéter, de crainte de nuire à leur santé. Pourquoi ne fera-t-on pas le même à l'égard de ses amis lorsqu'on sait qu'ils sont malades selon l'ame? Et pourquoi ne leur cacherions-nous pas de même tout ce que nous jugeons leur pouvoir nuire? Il est vrai qu'on se peut tromper en croyant ses amis ou indiscrets ou imprudens. Mais tandis que cette pensée qu'on a d'eux ne se termine qu'à leur cacher des choses inutiles, elle ne leur fait point de tort; & c'est être trop délicat sur soi-même que de ne pouvoir souffrir d'être soupçonné d'aucun défaut.

VI.

JESUS-CHRIST ne voulut pas répondre, comme il a été dit, à la question qu'il voyoit que ses Apôtres avoient dessein de lui faire. Mais au lieu de cet éclaircissement qui leur auroit été inutile alors, & qu'ils tirèrent de l'événement, il leur donna une instruction importante, & par eux à tous les Chrétiens. C'est que pendant un certain tems ils seroient dans les pleurs & dans les gémisse-

mens, & que le monde feroit dans la joie. Ce tems fut court à l'égard des Apôtres, parce qu'il ne comprend à leur égard que celui de la mort de JESUS-CHRIST. Mais il comprend à l'égard des Chrétiens tout le tems que Dieu emploie à les faire mourir au monde, & à les dépouiller des affections charnelles en quoi consiste la mort du vieil homme représentée par la mort de JESUS-CHRIST. Tout ce tems est pour les Chrétiens un tems de gémissemens & de larmes. On ne meurt point au monde sans douleur & sans violence, puisque c'est par cette douleur que l'on y meurt. Dieu renverse pendant ce tems *tout le lit* sur lequel leur infirmité se repose : *Universum stratum ejus versasti in infirmitate ejus*. Il les prive tantôt d'un objet de leurs attaches, & tantôt d'un autre. Il ne permet pas qu'ils trouvent aucun repos ni aucune satisfaction dans les créatures. Voilà le partage ordinaire des Chrétiens : & celui du monde est au contraire de se réjouir. C'est sur quoi on devroit conter, & sur quoi néanmoins on ne conte point. On est toujours surpris quand les maux arrivent,

ps 40 4.

M. 20.

faute de s'être bien mis dans l'esprit cette parole de J E S U S - C H R I S T dans notre Evangile : *Vous pleurerez & vous gémirez, & le monde sera dans la joie.*

## VII.

C'EST tellement la conduite ordinaire de Dieu sur les ames, que quoi que cela n'arrive pas toujours, parce que Dieu ne veut pas qu'il y ait aucune regle fixe & uniforme dans le monde, ni que les hommes aient lieu de croire que leur fidélité envers Dieu soit toujours suivie de maux temporels ; néanmoins quand cela n'arrive pas, il veut que nous regardions alors sa conduite comme extraordinaire ; & il supplée aux afflictions dont il nous délivre par d'autres sortes de peines intérieures ou extérieures. Cependant il y a dans l'homme une telle pente pour les biens & les joyes du monde, qu'il y en a peu qui ne soient ébranlez par la félicité des méchans, & qui puissent souffrir une longue humiliation. Et c'est ce qui a fait que J E S U S - C H R I S T & ses Apôtres ont pris tant de soin de nous fortifier sur ce point, & de ne nous faire point espérer un  
repos

repos temporel en cette vie. Rien n'est si répété dans l'Evangile ni dans les écrits des Apôtres, tant ils ont jugé nécessaire pour nous soutenir dans les maux de cette vie, de nous bien graver cette vérité dans l'esprit.

## VIII.

JESUS-CHRIST compare le tems de l'affliction & de la purification des justes, à l'enfantement d'une femme qui est toujours accompagné de douleur & de tristesse. *Mulier cum parit, tristitiam habet.* Car ce tems est en effet pour eux un véritable enfantement, puis qu'il s'agit de former en eux le nouvel homme, & de se revêtir de ses dispositions. Or Dieu ne veut pas que cela se fasse sans peine; & ce qu'il dit à la première femme après son péché, qu'elle *enfanteroit avec douleur*, est vrai de l'un & de l'autre enfantement tant de l'homme charnel que de l'homme spirituel. L'homme s'étant livré à l'amour du monde, ne sauroit s'en séparer sans douleur. Les peines que Dieu lui a imposées s'étendent jusques-là. Il est dit à l'homme qu'il mangeroit son pain à la sueur de son corps, & cela

ψ. 213

Gen. 3.  
16.

98 *Sur l'Evang. du III. Dim.*

s'entend, selon saint Augustin, tant du pain corporel que du pain de la vérité & de la parole de Dieu, que l'homme ne pénètre plus sans travail & sans une application pénible. Il en est de même de l'amour de Dieu qui forme le nouvel homme. On ne le conçoit & on ne s'en remplit qu'avec douleur; parce qu'il faut pour lui faire place bannir de notre cœur l'amour du monde qui n'en sort guères qu'avec violence, c'est-à-dire, par les maux qui nous dégoûtent du monde, & qui nous en font connoître le néant & la vanité. Toutes les comparaisons dont l'Ecriture ou l'Eglise expriment la vie chretienne, tendent à nous en donner cette idée. S'il est dit, par exemple, que les Chrétiens sont des pierres vivantes édifiées sur la pierre angulaire, qui est JESUS-CHRIST, comme saint Pierre nous en assure, l'Eglise nous avertit que ces pierres se préparent par des coups de marteau & par les afflictions. TUNSTONIBUS; pressuris, ex politis lapides. Enfin rien n'est plus précis que cet avertissement de JESUS-CHRIST: Vous aurez des afflictions dans le man-

1. Pet. 2.  
6. 6.

Hym. de  
la Dedic.

Ioan. 16.  
13.

de: *IN mundo pressuram habebitis.* Et Là même.  
 c'est une folie que de prétendre s'en  
 délivrer autrement que par une pa-  
 tience invincible qui soit l'effet de la  
 victoire que JESUS-CHRIST a remportée  
 sur le monde: *Sed confidite: ego vici* Y. 20:  
*mundum.*

## IX.

V O T R E tristesse , ajoute notre  
 Seigneur à ses Disciples , *se changera*  
*en joie: TRISTITIA vestra vertetur*  
*in gaudium.* Et cela leur arriva  
 par la Résurrection de JESUS-CHRIST  
 qui rendit leur joye de beaucoup su-  
 périeure à leur tristesse ; mais qui ne  
 les exenta pas néanmoins de diver-  
 ses souffrances par lesquelles il plut  
 à Dieu de les exercer ensuite. Il en  
 arrive de même à tous les bons Chre-  
 tiens. Leurs maux paroissent conti-  
 nuels pendant toute leur vie ; mais  
 leur joye commence souvent long-  
 tems avant la fin de leur vie. Après  
 que Dieu a laissé ses Elus boire une  
 partie du calice qu'il leur a destiné, il  
 leur fait trouver du plaisir & de la  
 joye dans leurs souffrances mêmes.  
 C'est pourquoi saint Paul louë les  
 Thessaloniciens d'avoir reçu la parole

1. Thes.

1. 6.

de Dieu parmi de grandes afflictions, avec la joye du saint Esprit : *EXCIPIENTES verbum in tribulatione multa, cum gaudio Spiritus Sancti.* Ainsi les gens du monde jugent mal de la vie des Justes & des Elus. Ils les voyent dans l'humiliation & dans les maux, & ils ne conçoivent rien que de triste & d'affreux dans cette sorte de vie. Mais ils ne savent pas que Dieu adoucit ces maux par ses consolations, & qu'il leur y fait souvent trouver leur joye & leur repos.

Il n'en est pas de même des maux que Dieu envoie aux gens du monde. Les playes dont il les frappe, sont des playes d'ennemi, selon le langage de l'Ecriture. Ce sont des maux sans consolation ; parce qu'ils n'esperent point qu'ils leur soient utiles pour l'autre vie, à moins que Dieu n'employe ces maux pour les convertir & les reduire au nombre de ses brebis.

## X.

M A I S quand on n'espereroit aucune consolation dans cette vie, & que les maux y seroient continuels jusqu'à la mort, dés-là que J E S U S

CHRIST nous promet que tous ces maux seront changez dans l'autre vie , en une joye qui ne finira jamais ; la raison ne devroit pas hésiter à prendre le parti de les souffrir. Car qu'est-ce que des maux de la longueur d'une vie , en comparaison de l'éternité ? Toute la durée de la vie d'un homme comparée à l'éternité , est infiniment moins à proportion , qu'une minute comparée à toute la vie. Cependant qui feroit difficulté de souffrir un petit mal durant une minute , pour aquérir des biens temporels pour toute sa vie ? Combien de maux très-réels & très-longs souffre-t-on tous les jours pour aquérir des biens très-médiocres & très-peu considérables ? Que de peines dans les études , pour aquérir des sciences dont le fruit est incertain ! Que de fatigues & de dangers dans la guerre , pour parvenir à une récompense assez petite , peu assurée , & de très-peu de durée ! L'aquisition pénible des petits biens de cette vie est ordinairement plus longue que la jouissance. Il les faut quitter souvent dès qu'on commence de les possé-



der. La plupart même n'y arrivent jamais ; & cependant personne ne refuse presque de tenter d'y arriver & d'en prendre le hazard ; & il se trouve au contraire très-peu de personnes qui veuillent sincèrement s'exposer aux petites peines qui sont jointes à l'acquisition des biens éternels.

## X I.

ON peut faire un raisonnement semblable sur ce que l'Evangile nous fait entendre des joyes du monde, qui est qu'elles se changent infailliblement en des douleurs éternelles. Car c'est ce que marque l'opposition qu'il fait entre la joye du monde & la tristesse des justes, en nous disant que la tristesse des justes se change en une joye qui ne finira jamais, & que *personne ne leur ravira*. On ne veut pas, pour jouir des biens du monde, s'exposer à une grande douleur, & une grande infamie, quoiqu'elles ne durassent que peu de tems. La crainte de la rouë & des suplices humains retient presque tous les méchans, & les empêche de commettre les actions qui les meritent. S'il y a quelques furieux qui ne laissent pas

de s'y porter, ce frein suffit au moins au commun du monde, & les plus brutaux même en feroient détourner si la rouë duroit un mois tout entier, & encore plus si elle duroit plusieurs années, comme on dit que les supplices durent parmi les Japonnois quoi qu'à diverses reprises. Comment est-il donc possible que pour acquérir des biens & des plaisirs de peu de durée, on veuille s'exposer à des tourmens éternels, & qu'il se trouve des gens assez fous pour le faire avec joie, avec assurance, avec fierté, & même avec vanité ? Peut-on concevoir une plus grande extinction de raison ? C'est l'effet de ce que ces biens que Dieu promet, & ces maux dont il menace, sont futurs & invisibles. L'homme est tombé par le péché dans un si étrange aveuglement & dans une attache si forte aux choses sensibles, qu'un bien infini qui n'est ni présent, ni sensible, est souvent emporté dans la balance du cœur par les moindres maux sensibles présens : & de même des supplices infinis dans leur durée & inconcevables dans leur rigueur, font moins d'impression sur

l'esprit , que des biens & des plaisirs dont on ne sauroit jouir que pour des momens.

## XII.

AINSI la réforme que la piété apporte dans les mœurs des hommes, ne va qu'à corriger en eux des excès de folie où ils ne sont pas capables de tomber à l'égard de leurs affaires temporelles. Le vice & la folie sont inséparables , & l'on ne peut cesser d'être insensé qu'en cessant d'être vicieux. On peut même passer plus avant , & dire avec vérité que les plus gens de bien ne sont pas entièrement exents de cette folie , quoi que ce qui leur en reste soit bien éloigné de celle des méchans. Car enfin en commettant des fautes , quelque légères qu'elles soient , comme ils en commettent tous de ce genre-là , ils préfèrent des pailles , & des grains de sable à des diamans & à des masses d'or d'un prix infini , c'est-à-dire , qu'ils préfèrent ces péchez aux vertus qui y sont contraires. Qu'est-ce que la jouissance d'un petit plaisir pour lequel on s'éloigne des regles exactes de la tempérance , en com-

paraïson de ce qu'on auroit aquis en les observant ? Qu'est-ce qu'une curiosité inutile en comparaison du bien dont elle nous prive ? Qu'est-ce qu'une vanité frivole en comparaison de ce qu'elle nous fait perdre du trésor de l'humilité ? Ce choix que l'on fait dans les fautes venielles est donc insensé & contraire à la raison ? Dieu permet néanmoins ces sortes de fautes dans les plus justes , pour les avertir que tant qu'ils sont en cette vie, ils sont encore bien avant engagez dans l'aveuglement ; pour leur faire connoître combien leur raison est incapable de les tirer de l'état où ils sont ; pour leur faire sentir la grandeur de la plaie que le péché a faite à leur ame , & la nécessité de sa grace pour la guérir & la délivrer du malheureux état où elle est.





SUR L'ÉPITRE  
DU IV. DIMANCHE  
D'APRÈS  
PASQUE.

Omne datum optimum, & omne donum perfectum defursum est, &c.  
*Jacob. 1. 17. 21.*

*Toute grace excellente & tout don parfait vient d'en-haut & descend du Père des lumières.*

L.

**I**L est vrai généralement que tous les dons & tous les biens viennent de Dieu, tant ceux qui nous viennent par le ministère des créatures, que ceux qu'il nous fait par lui-même. Car il y a de l'ingratitude à ne pas reconnoître que les secours mêmes & les assistances que nous recevons des créatures, viennent non-seulement des trésors de la puissance de Dieu, qui produit & qui conserve ces créatures; mais aussi des richesses de sa

bonté qui veut se servir d'elles comme d'instrumens pour nous les donner. C'est lui qui nous assiste dans notre enfance par nos pères, par nos mères, & par nos nourrices. C'est lui qui nous instruit par les maîtres; qui nous guérit par les médecins; qui nous procure toutes les commoditez de la vie humaine par les artisans & les serviteurs; parce que rien de tout cela ne se fait, que Dieu n'ait une volonté particulière qu'il se fasse, & qu'il n'applique ces créatures à l'exécuter. Ces dons mêmes sont infiniment plus excellens entant qu'ils viennent de Dieu, qu'entant qu'ils passent par les créatures. Car elles y ajoutent leurs vuës, & leurs intentions; qui sont souvent injustes & mauvaises; au lieu que celles de Dieu sont toujours justes & pleines d'équité & de bonté.

Cependant entre les dons de Dieu, l'Apôtre saint Jacques en distingue de certains qu'il appelle *excellens & parfaits*, & qu'il attribue particulièrement au *Père des lumières*, c'est-à-dire, qu'il nous enseigne que nous ne les pouvons recevoir qu'immédiatement.

ment de lui & sans le ministère des créatures. Et ces dons excellens & parfaits sont ceux de la grace, de la charité & de la justice. Dieu les verse lui-même dans notre cœur par l'infusion de son Esprit : & sans ces dons tous les autres nous sont inutiles.

## I I.

NON-SEULEMENT il préfère les dons de la grace à tous les autres, mais il ne fait pas même mention de tous les talens naturels, ni de toutes les qualitez humaines, comme si ce n'étoient pas des dons de Dieu. C'est qu'en effet ce sont tellement des dons de Dieu, que nous ne les devons ni désirer ni demander. Dieu nous oblige d'en bien user quand il nous les donne ; mais nous ne devons point désirer qu'il nous les donne quand nous ne les avons pas ; parce qu'ils peuvent être aussi souvent des instrumens de notre perte que de notre salut. Il faut désirer les biens des élus : mais pour ces talens naturels, il les donne souvent avec plus d'abondance aux réprouvez. C'est lui de qui dépend la félicité temporelle. C'est lui qui donne les richesses, l'esprit, l'é-

loquence. Cependant il a comblé de ces sortes de dons ceux qui ne l'ont jamais connu & qui ne s'en sont servis que pour l'offenser & pour se perdre. Il les donne de même souvent aux plus déreglez d'entre les Chrétiens. Ce sont ceux qui en sont souvent le mieux partagez, quoi qu'ils n'en fassent point d'autre usage que celui qu'un furieux fait d'un poignard dont il se perce le cœur. Qu'on fasse réflexion sur l'état du monde, & l'on verra qu'il est très-rare qu'on se serve de ce qu'on appelle talent, pour s'avancer dans la vertu, & qu'il est très-ordinaire de s'en servir pour se perdre. C'est pourquoi quand un Chrétien, qui a quelque lumière, reconnoît qu'il en a reçu quelqu'un, au lieu de s'en réjouir, il doit entrer dans des sentimens de crainte, & demander à Dieu avec instance ou qu'il lui ôte ces dons humains qui lui attirent l'estime des hommes, ou qu'il lui donne la grâce d'en bien user, en lui accordant ce *don parfait*, dont parle saint Jacques. Mais le monde fait tout le contraire. Il est infiniment plus touché des dons extérieurs que des gra-



ces intérieures. Il en fait l'objet de ses louanges & de ses desirs. Et c'est peut-être la raison pour laquelle l'Apôtre saint Jacques n'en a pas même voulu parler, afin de nous apprendre mieux combien ils étoient peu considérables devant Dieu.

## III.

✱ 17.

M A I S afin que ceux qui auroient reçu ces grands dons n'en conçoivent pas de l'orgueil, saint Jacques a soin de leur montrer la différence infinie qu'il y a toujours entre l'inconstance & la mutabilité des créatures, & l'immutabilité de l'être de Dieu. *Il ne peut, dit-il, recevoir ni de changement ni d'ombre par aucune révolution.* En effet, il n'y a rien qui fasse mieux connoître aux créatures combien elles sont éloignées de la perfection de Dieu, que la mutabilité de leur être & l'immutabilité de celui de Dieu. Dieu voit éternellement toutes choses d'une vue invariable. Il veut éternellement les mêmes choses. Sa lumière n'est obscurcie par aucun nuage, & sa volonté n'est attirée par aucune nouvelle apparence de bien. Il n'y a au contraire qu'in-

constance dans les jugemens des hommes, parce qu'ils voyent tout imparfaitement. Ils ne voyent des objets que de légères surfaces, & encore très-étroites. Ainsi ce qui leur paroît bon aujourd'hui, leur paroît mauvais demain; parce qu'ils le regardent par un autre endroit. Il est vrai que nous ne pouvons aspirer à cette vue claire, constante & uniforme des objets qui nous en feroit toujours juger de la même sorte. Cependant en attirant par la prière la lumière de Dieu, & en s'accoutumant à concevoir fortement certaines vérités, qui sont des principes de conduite, on peut retrancher une partie de la bizarrerie & de l'inconstance de nos jugemens : & c'est ce qu'on doit avoir dans l'esprit, en honorant l'immutabilité de Dieu, qui nous oblige d'en approcher le plus près que nous pouvons.

## IV.

**M**AIS comme il y a une mauvaise inconstance, il y a aussi une constance qui ne vaut pas mieux. L'inconstance vient de la faiblesse de nos lumières, de la diversité de nos pas-

sions , & de ce que desirant en général d'être heureux , nous le voulons être tantôt d'une manière & tantôt d'une autre. Ce sont tantôt des plaisirs qui nous entraînent ; tantôt des objets de curiosité qui nous attirent ; tantôt la vanité qui nous flâte. La possession d'un bien nous en dégoûte , & le dégoût nous fait passer à la recherche d'un autre bien. Mais il y a des gens qui par une corruption d'esprit encore plus grande , n'éprouvent pas toutes ces vicissitudes. Car ils se livrent si absolument à une passion particulière , qu'elle s'empare entièrement de leur esprit & de leur cœur. Il y en a qui poussent très-constamment leur pointe dans la recherche de leur fortune. Qui connoît leur intérêt , juge sûrement de ce qu'ils feront , parce qu'ils ne manquent jamais de faire ce qu'il demande. En un mot , ils marchent fort droit vers l'objet de la passion qui les domine. Il ne paroît donc pas d'inconstance dans leur vie. Mais cette uniformité bien loin d'être plus estimable , ne marque au contraire que la force de leurs passions & de l'épaisseur de leurs

ténébres. Ce n'est pas la vue de la vérité qui les attache à un même objet, c'est au contraire une illusion forte & persévérante qui les retient dans l'erreur, & les fait toujours agir de la même sorte.

## V.

IL y a cela de commun entre cette inconstance & cette mauvaise constance, que ni l'une ni l'autre ne se conduit par la vérité, mais par des vues & des pensées fausses, que l'Ecriture appelle *des vanitez & des folies pleines d'illusion*: VANITATES & insanas falsas. Ce sont des vanitez, parce que ce sont des vues d'objets vuides de vrai bien, & qu'on ne s'y en imagine que par l'illusion de l'orgueil. Ce sont des folies, parce que le choix qu'on en fait en préférant ces fantômes creux aux biens solides & éternels, est la plus grande de toutes les folies. Ce n'est pas que ces objets ne soient réels en eux-mêmes; mais ils sont vuides & faux comme biens; parce qu'il est impossible qu'ils contentent l'ame; & que pour un plaisir passager, ils lui attirent des maux infinis. Au lieu d'y trouver sa

Ps 16. 357

114 Sur l'Épître du IV. Dim.

Heb. 9.  
14.

vie, elle y trouve sa mort. Car en s'y attachant, elle perd la vie de la vérité & de la sagesse. Il y a des œuvres mortes, selon le langage de saint Paul, qui dit que *Dieu purifiera notre ame des œuvres mortes* : *EMUNDABIT conscientiam nostram ab operibus mortuis*. Et ces œuvres mortes sont celles qui naissent d'une ame morte. Voilà donc l'état de l'ame qui n'est point à Dieu. Elle est morte, elle n'a que des pensées mortes, des paroles mortes, des œuvres mortes. En un mot, elle n'est plus en un sens, parce qu'elle est privée de son vrai bien. Il faut pour qu'elle commence à être, que Dieu l'engendre de nouveau, qu'il la fasse une nouvelle créature, qu'il lui redonne la vie ; & il le fait par une voye toute opposée à celle qui lui a donné la mort. Il fait entendre au fond de son cœur la parole de la vérité, & lui en inspire l'amour, c'est-à-dire qu'il lui fait connoître les biens véritables, & qu'il les lui fait aimer. Par cette connoissance & par cet amour, elle recouvre la vie ; elle renaît, & elle devient une nouvelle créature. Mais comme Dieu ne trouve

rien dans l'homme qui mérite cette grace, puisqu'il est tout plongé dans la fausseté & dans la folie, il faut qu'il en trouve le motif dans sa bonté & dans sa miséricorde toute pure, qui est l'unique source de la résurrection des âmes. C'est le sens de ces paroles de S. Jacques: *Dieu par le mouvement de sa pure volonté nous a engendrez par la parole de la vérité, afin que nous fussions comme des prémices de ses créatures: VOLUNTARIE genuit nos verbo veritatis, ut simus initium aliquod creatura ejus.*

N. 123

## VI.

CES paroles de saint Jacques: *Afin que nous fussions comme les prémices de ses créatures: UT SIMUS initium aliquod creatura ejus*, méritent une réflexion particulière. Car elles marquent que Dieu ne conte plus pour rien les anciennes créatures, parce qu'elles sont comme abîmées dans la fausseté & dans l'illusion. Les nouvelles créatures, qui sont engendrées par la vérité, sont en quelque sorte les uniques créatures, parce qu'il ne considère plus les autres. Si les méchants

Ps. 143

Ps. 144.

gens de bien : *A d nihilum redactus est in conspectu ejus malignus*, ils le sont bien davantage aux yeux de Dieu. Etrange condition des méchans que Dieu ne daigne pas même mettre au nombre de ses créatures, fussent-ils Rois, Princes, Grands & éminens dans le monde ! Il semble même que la colère de Dieu contre le péché s'étendra sur les créatures insensibles, & qu'il ait réprouvé tous ses anciens ouvrages, parce qu'ils ont servi d'objet d'attachement aux pécheurs. C'est pourquoi il ne promet point aux justes la Terre ni les Cieux que nous voyons, qui ont été comme souillés par le dérèglement des hommes, mais selon l'expression de saint Pierre, *une nouvelle terre & de nouveaux cieux où la justice habitera*, qui n'auront jamais servi & ne serviront jamais d'instrument au péché, & seront tous consacrés à l'honneur de Dieu comme son temple. C'est ce que nous devons attendre, selon cet Apôtre. Et ces cieux & cette terre ne seront possédés que par les nouvelles créatures qui auront été tirées du néant de la fausseté & de la folie *par la parole de vérité.*

2. Pet. 3.  
Bj.

## VII.

*Que chacun de vous soit prompt à écouter  
& lent à parler. v. 19.*

COMME l'homme ne trouve donc point la source de ses biens dans soi-même, & qu'il faut qu'il les reçoive de Dieu par la parole de vérité qu'il lui fait entendre au fond de son cœur, il n'est pas étrange que cet Apôtre prescrive aux Chrétiens d'être prompts à écouter & lents à parler : Celui qui écoute veut apprendre la vérité qu'il ne fait pas : & celui qui parle veut faire part aux autres de ce qu'il fait ou s'imagine savoir. Or les communies Chrétiens qui ne sont point engagés par leur ministère à l'instruction des autres, doivent se regarder toujours comme étant encore dans la pauvreté & dans la disette de lumière & de vérité. Ils doivent donc chercher à écouter la vérité, soit qu'elle leur vienne immédiatement au fond de leur cœur, soit que Dieu la leur fasse entendre par le ministère des créatures. On l'écoute dans ceux qui nous parlent : la part de Dieu. On l'écoute dans la lecture de l'Écriture & des livres de piété. On l'écoute enfin dans tou-



tes les instructions que nous pouvons tirer des événemens du monde. Dieu parle dans tout cela ; mais il ne parle qu'aux âmes attentives & à qui le desir de la vérité donne cette promptitude pour l'entendre.

VIII.

*Qu'on soit lent à se mettre en colère.*  
ψ. 19.

COMME c'est la présomption qui porte à parler & à se répandre avec les hommes , & qu'il est bon de la réprimer par la connoissance de sa pauvreté : c'est aussi la même présomption qui porte à la colère. On s'image avoir beaucoup de mérite & de raison , & l'on croit facilement sur cela , que les autres ne nous rendent pas ce qu'ils nous doivent ; qu'ils nous ôtent ce qui nous appartient ; qu'ils ont tort de ne se pas rendre à nos sentimens. Si l'on est donc encore assez imparfait pour ressentir ces mouvemens qui sont les sources de la colère , il faut au moins que la connoissance de nos misères les réprime & les empêche de paroître. Celui qui est bien convaincu intérieurement de son néant , n'est pas si susceptible

de ces mouvemens ni si prompt à les produire au-dehors. Que peut-on ôter à un homme qui croit n'avoir rien ? Comment peut-on abaisser celui que l'humilité tient abatu & anéanti ? Si on lui reproche des défauts qu'il a, il s'en humilie. Si on lui en reproche qu'il n'ait pas, il s'occupe de ceux qu'il reconnoît en soi ; qu'il regarde comme beaucoup plus grans que ceux qu'on lui reproche ; & ainsi il se croit encore favorablement traité. Si on ne l'aime pas, il croit n'être pas digne d'être aimé ; & si on le traite mal, il se juge digne de ces mauvais traitemens. Ces sentimens sont justes, parce qu'ils sont conformes à la vérité ; & par conséquent ceux que la colère nous inspire sont injustes. Ce n'est pas qu'il soit juste que les autres nous outragent ; mais c'est qu'il est juste que nous le souffrions. C'est ce qui a fait dire à l'Apôtre saint Jacques, que la colère qui nous inspire des sentimens tout contraires, n'opère point la justice de Dieu : *IRA enim viri justitiam Dei non operatur.*

## IX.

CETTE présomption dont nous sommes pleins, & qui est la source de la colére, est aussi celle de l'opposition que nous avons à la vérité. Comme elle tend à nous détromper de la fausse idée que nous avons de nous-mêmes, nous nous irritons contre elle, comme nous voulant ôter quelque partie de notre bien. Il faut donc renoncer à cette présomption injuste pour ouvrir son cœur à la vérité. L'Apôtre saint Jacques appelle cette présomption, *impureté & abondance de malice*; parce que c'est ce qui corrompt le cœur, & qui est la source de tous les péchez. Mais quand Dieu nous fait la grace de reconnoître & de haïr cette corruption secrète, nous sommes alors en état de pratiquer ce que l'Apôtre nous prescrit,

¶ 21. *de recevoir avec douceur la parole de la vérité imprimée dans nos cœurs.* Il la faut recevoir avec douceur, c'est-à-dire, sans nous irriter de ce qu'elle nous reprend, de ce qu'elle nous rabaisse, de ce qu'au lieu de cette idée avantageuse que nous avons de nous-mêmes, elle nous oblige de reconnoître que nous

nous

nous sommes pleins de corruption & de misère.

Il la faut recevoir *avec docilité*, sans avoir un desir secret de la combattre ni de l'affoiblir. C'est en quoi consiste cette *mansuétude* que cet Apôtre nous prescrit : *Cum mansuetudine susci-*

V. 21.

*pite insitum verbum.* Et c'est à cette vérité ainsi reçue qu'il donne cet éloge magnifique, *qu'elle peut sauver nos*

Là même

*ames : Quod potest salvare animas ve-*

*stras.* Eloge qui la distingue de toutes les connoissances philosophiques & de toutes les lumières humaines.

Quelque éclat qu'elles aient, ce ne sont point des connoissances dont on puisse dire qu'elles nous peuvent sau-

ver. Ce ne sont point des connoissances qui donnent la vie. Si elles nous courent dans la mort, elles nous y

issent. Elles l'augmentent même souvent par l'enflure qu'elles causent. Il

y a que la vérité Evangelique qui puisse sauver les âmes, en les humiliant par la connoissance de leurs péchez, & en leur aprenant à en chercher le remède dans la grace de JESUS-

CHRIST.



SUR L'EVANGILE  
DU IV. DIMANCHE  
D'APRÈS  
PASQUE.

Vado ad eum qui misit me; &c.

Joan. 16. 5. 14.

*Maintenant je m'en retourne vers celui qui m'a envoyé, & aucun de vous ne me demande où je vais.*

I.

**J**ESUS-CHRIST reprend ses Disciples de ce que leur ayant annoncé son départ du monde & son retour vers son Père, cette nouvelle ne les avoit point portez à lui demander où il alloit. C'est que ce devoit être l'effet cette nouvelle. Il y a une curiosité permise à l'amour sincère; & chacun est obligé de savoir où JESUS-CHRIST est allé; parce qu'on est obligé de tendre à y aller après lui. Mais la petitesse de l'esprit humain étouffe souvent ces justes curiositez qui y de-

vroient naître. Quoi que bien des gens ayent de la complaisance dans l'étendue de leur esprit, il n'y a rien dans le fond de plus borné. Une pensée qui l'occupe, exclut toutes les autres. Et c'est une des causes les plus ordinaires du méconte où l'on tombe dans ses jugemens & ses entreprises, & des faux partis que l'on prend. Les hommes n'appliquent les mots d'inadvertance & d'inconsidération qu'à certains défauts de réflexion sur des choses visibles. Mais ils s'étendent infiniment plus loin, & ils comprennent une infinité de fautes qui naissent de ce peu d'étendue de notre esprit, qui fait qu'étant occupé de quelque passion, il ne pense point à tout le reste. Les Apôtres attachés à la présence visible de JESUS-CHRIST, furent saisis de tristesse par la nouvelle qu'il leur apprit de son départ de ce monde & des persécutions qu'il devoit souffrir des Juifs. Ces objets les remplissant, ils ne songèrent plus à demander à JESUS-CHRIST où il alloit, afin de se préparer à le suivre. Mais JESUS-CHRIST, qui connoît la foiblesse de l'homme & qui

124 *Sur l'Evang. du IV. Dim.*

fait distinguer les défauts d'attention qui naissent d'indifférence & de froideur, de ceux qui n'ont pour source qu'une passion humaine & excusable qui occupe notre esprit, ne presse point les Apôtres sur cela. Il ne leur en fait point de reproches : & après leur avoir marqué ce défaut en passant, pour les avertir de leur foiblesse ; il les en console par les paroles  
 v. 7. *suivantes : Je vous dis en vérité, qu'il vous est utile que je m'en aille, c'est-à-dire, que je me sépare de vous.*

II.

C'EST une étrange chose que la séparation de la présence de JESUS-CHRIST ait été nécessaire aux Apôtres, & que le saint Esprit n'ait pû leur être donné avec abondance pendant qu'ils jouissoient de la vûe de JESUS-CHRIST. C'est le langage de l'Ecriture de dire, que ce qui n'est pas conforme aux règles de la sagesse infinie que Dieu garde dans l'exécution de ses desseins, ne se peut pas faire. Or la mission du saint Esprit selon cet ordre, devoit proceder de JESUS-CHRIST glorieux & jouissant de toute la gloire & de toute la puissan-

ce. Il ne pouvoit donc être donné plutôt, parce qu'il n'auroit pas paru que cette mission fût le fruit de la mort de JESUS-CHRIST & l'effet de sa Résurrection & de son Ascension : outre que cette force divine étant destinée à attacher le cœur des Apôtres aux biens éternels & à JESUS-CHRIST connu par la foi, demandoit nécessairement l'exclusion de sa présence visible. Dieu ne veut point qu'on acquierre les vertus sans les exercer. Afin d'aimer JESUS-CHRIST invisible & dans son état divin, il falloit être privé de la vue de son état humain. C'est ce qui fait que Dieu prive souvent les siens des personnes qu'ils avoient raison d'aimer & selon la nature & selon la grace; parce que sans cette privation ils s'y seroient attachez, & ne seroient jamais parvenus à cette liberté parfaite, & à cet entier dégagement qui ne nous fait dépendre que de Dieu seul. Ce n'est pas qu'absolument parlant, il ne pût mettre les âmes dans cette disposition parfaite, pendant même qu'elles jouissent de la présence de ceux qu'elles aiment, comme il y mit la sainte



Vierge dès le tems même qu'elle étoit avec JESUS-CHRIST. Mais ce n'est pas là l'ordre commun de la sagesse. Il ne donne d'ordinaire les dispositions & les vertus intérieures qu'en les faisant aquerir par un certain ordre de moyens qui les précèdent, soit pour cacher ainsi les effets de la grace sous une apparence humaine, soit pour empêcher les hommes de s'imaginer de pouvoir avoir les vertus sans les pratiquer, & de se flater d'être effectivement dans certaines dispositions, lorsqu'ils ne font que les concevoir par l'esprit & qu'ils ne les ont jamais mises en pratique.

## III.

✓ 17. *MAIS si je m'en vais, ajouta JESUS-CHRIST, je vous l'enverrai. Si autem abiero, mittam eum ad vos.* Il étoit également de l'ordre de Dieu & que les Apôtres ne reçussent le saint Esprit qu'après la consommation de la gloire de JESUS-CHRIST, & qu'ils le reçussent incontinent après. Il devoit leur témoigner qu'il n'étoit venu que pour cela; que c'étoit la fin de toutes ses actions, & de toutes ses souffrances. Ainsi il ne devoit pas

différer davantage qu'il a fait , à envoyer le saint Esprit. L'action propre au chef comme chef , est d'animer son corps & de lui donner le mouvement. Or J E S U S- C H R I S T en envoyant le saint Esprit , a fait proprement cet Office ; parce que le saint Esprit est l'ame de l'Eglise , qui lui donna la vie & le mouvement. Tout ce que Dieu fait est tellement placé dans son tems , qu'il ne devoit être fait ni plutôt ni plus tard. C'est ce que nous devons imiter dans nos actions en y évitant la précipitation & la lenteur , l'empressement & la paresse. Il faut obéir à Dieu , non-seulement en faisant ce qu'il veut de nous , mais en le faisant dans le tems qu'il le veut ; en ne prévenant point ce tems , & en ne différant point aussi l'exécution de ses volontez. En agissant autrement on mêle sa volonté propre avec l'exécution de celle de Dieu. On y fait naître divers obstacles qui nous empêchent de réussir. Car souvent nos meilleurs desseins sont renversez par certains contretems où l'on tombe pas paresse ou par précipitation.

*Et lorsqu'il sera venu, il convaincra le monde touchant le péché, touchant la justice, & touchant le jugement, v. 8.*

LE S. ESPRIT a convaincu le monde de péché, c'est-à-dire (comme JESUS-CHRIST l'explique lui-même) d'incrédulité, qui est le principal de tous les péchez, en ce qu'elle en exclut le remède qui est la foi. Et il le fait en deux manières. L'une par une conviction qui corrige ceux qu'il en convainc. L'autre par une conviction à laquelle ceux qui sont convaincus résistent par une malice opiniâtre & inflexible. L'une & l'autre sorte de conviction a été l'effet de la descente du saint Esprit, mais principalement la première. Car il n'y a proprement que ceux qui se convertissant reconnoissent leur incrédulité, qui en soient parfaitement convaincus, & qui le soient par le saint Esprit qui produit en eux cette conviction. Comme il forme dans le cœur une disposition de sincérité, il en bannit l'aversion pour la vérité. Il fait qu'il s'y rend, qu'il s'y soumet, & qu'il reconnoît par

conséquent que l'opposition qu'il y avoit, étoit une pure opiniâtreté & une incrédulité de malice. Ceux qui se convertissent sont donc convaincus par le S. Esprit & de leur incrédulité & de celle des autres. Ils voyent clairement que c'est la source de tous les péchez, parce que non-seulement c'est ce qui empêche d'en obtenir le pardon, mais que cette aversion pour la vérité qui la fait rejeter, vient de la cupidité qui domine dans le cœur, & qui y produit tous les péchez.

## V.

NON-SEULEMENT le saint Esprit produit cet effet de convaincre les pécheurs, dès le commencement de leur conversion, de l'incrédulité qui leur faisoit rejeter la vérité; mais il le produit dans tout le cours de la vie des justes. Il y a toujours bien de secrètes racines d'incrédulité & de manque de foi cachées dans le cœur de ceux-mêmes qui ont été justifiés: & le saint Esprit les leur découvre peu à peu, à mesure qu'il s'empare de plus en plus du fond de leur cœur. Ce n'est qu'à l'aide de ce Soleil que nous découvrons la poussière de nos ames.

Le saint Esprit continuë donc dans toute leur vie à les convaincre de péché & d'incrédulité, parce qu'il les convainc de plus en plus de leurs attaches secrètes à la créature ; & de leurs retours sur eux-mêmes qui sont contraires à l'esprit de foi qui leur apprend à ne s'attacher qu'à JÉSUS-CHRIST. Moins les hommes participent à l'Esprit de Dieu, moins ils voyent leurs imperfections ; parce qu'ils conçoivent moins cette obligation de se séparer de l'amour des créatures & de se tourner totalement vers JÉSUS-CHRIST.

## VI.

LE S. ESPRIT en convainquant les âmes qui le reçoivent, des péchez contraires à la foi, les convainc aussi  
 ✱. 10. *de la justice* qui consiste à ne s'attacher à rien de visible, mais à porter toutes ses affections vers JÉSUS-CHRIST devenu invisible & assis à la droite de son Père : *De justitia verò, quia ad Patrem vado, & jam non videbitis me.* Il étoit nécessaire pour connoître cette justice de la foi, que JÉSUS-CHRIST allât prendre la place qui lui étoit due, pour y être l'objet

de nos adorations & y exercer l'office de mediateur , & qu'il se rendit invifible aux hommes en fe separant d'eux; afin qu'ils ne fuflent attachez à rien de vilible : Et il falloit de plus que le faint Efprit descendît fur eux pour y former cette juftice qui nous separant des chofes fenfibles & prefentes nous attachât uniquement aux chofes invifibles & abfentes, & nous fît chercher JESUS-CHRIST à la droite de fon Pere pour nous approcher de Dieu par fon moyen, & être reçus de Dieu, comme faifant partie du corps de fon Fils. C'eft là le propre effet du faint Efprit, lorsqu'il refluscite une ame; & c'eft ce qui fait que l'Apôtre S. Paul dit aux Colloffiens : *Si vous êtes* *Coloff. 3. 1.*  
*refluscitez avec JESUS-CHRIST cherchez les chofes d'en haut, où JESUS-CHRIST eft à la droite de fon Pere, & non pas les chofes qui font fur la terre. Voilà la juftice dont le faint Efprit devoit perfuader les ames qui le devoient recevoir. Juftice fans laquelle elles ne peuvent être qu'injuftes; parce que n'aimant point JESUS-CHRIST, elles aimeront néceffairement les créatures, & fe fonnettront à elles, ce qui eft*

une injustice qui dérobe à Dieu son honneur & sa gloire. Il est bien injuste que des ames rachetées par JESUS-CHRIST, se détachent de leur Redempteur; que des esclaves ne suivent pas leur Maître; que des membres se separent de leur chef. Or qui se separe de JESUS-CHRIST glorieux, commet toutes ces injustices & ne connoît point ainsi la veritable justice; & c'est ce que cet Esprit apprend aux ames dans lesquelles il habite.

## VII.

Y. II. ENFIN le saint Esprit convainc ces ames qui le reçoivent, *du jugement* porté contre le demon, par lequel il a été dépouillé avec justice de l'empire qu'il avoit sur les hommes. Car comme on n'est délivré de cet empire du demon, que par le saint Esprit, on ne connoît aussi cette délivrance que par le saint Esprit. Ceux qui sont encore assujettis à cette domination, ne la connoissent point. Ils la prennent pour un état de liberté, parce qu'ils l'aiment. Il n'y a que ceux dont le saint Esprit a rompu les liens, qui les puissent bien connoître, & qui en voyent la misere & la honte. Ils connoissent

par conséquent le jugement que JESUS-CHRIST a porté contre le diable, en le chassant de sa maison par une force supérieure à la sienne, qui est celle de son Saint Esprit. Ils souhaitent l'exécution de ce *jugement* en eux & dans les autres. Ils travaillent à détruire en eux tous les restes de ces liens & toutes les marques de leur servitude, & ils s'appuyent uniquement pour cela sur la force infinie de JESUS-CHRIST qui ne fait, en délivrant ses membres de la servitude du démon, qu'exécuter l'arrêt qu'il a rendu contre lui, par lequel il l'a condamné à perdre l'empire sur tous ceux en qui le Saint Esprit habiteroit.

## VIII.

M A I S la descente du Saint Esprit dans les cœurs des fidèles, ne convainc pas seulement ceux qui le reçoivent, de ces divines vérités, il en convainc aussi ceux mêmes qui les rejettent, non-seulement par les paroles qu'il met en la bouche des Prédicateurs de l'Evangile, mais par la vie même des vrais Chrétiens, qui leur font voir par leur exemple la force de la foi, la véritable justice,



& l'expulsion du démon des cœurs des fidèles par l'habitation du Saint Esprit. Toutes ces divines vérités auroient paru de belles idées, si le Saint Esprit n'avoit formé une société où l'on en vît l'effet & la pratique; où la foi en JESUS-CHRIST détruisît l'amour des créatures; où renonçant aux choses visibles, on s'attachât à JESUS-CHRIST devenu invisible par sa retraite du monde; où ceux qui la composent fissent voir par la sainteté de leur vie, que l'empire du démon étoit détruit. C'est ainsi que le Saint Esprit a repris & reprend continuellement le monde, *du péché, de la justice, & du jugement.* Ces preuves qui le doivent convaincre de la vérité, sont exposées à ses yeux. S'il les ferme pour ne les pas voir, c'est par une malice volontaire qui n'empêche pas l'évidence de ces preuves.

## IX.

C'EST ce qui fait voir que ceux dont la vie ne peut contribuer à enseigner aux hommes par leur exemple la vie de la foi, le détachement des créatures pour s'attacher à JESUS-

CHRIST glorieux, la délivrance du joug du démon, n'ont guères de marques d'avoir le Saint Esprit dans leur cœur. Car puisque JESUS-CHRIST déclare expressement que le Saint Esprit reçu dans les ames doit porter toutes ces lumières dans l'esprit du monde, ceux dont la vie ni les paroles n'ont rien de capable de convaincre les hommes de ces vérités, n'ont point par conséquent de marques d'avoir reçu le Saint Esprit. C'est un grand sujet de frayeur pour la plupart des Chrétiens qui remplissent les Eglises, & qui participent aux saintes solennitez que l'on y célèbre. Car combien y en a-t-il peu qui puissent prétendre que le Saint Esprit confonde par eux l'incrédulité du monde ? Hélas ! est-ce confondre le monde de ce qu'il n'a pas la foi vive des biens à venir, que de ne faire paroître par à vie que l'amour & l'estime des biens présens ; que d'employer toute à vie à s'établir & à s'élever dans le monde, sans que la foi de l'autre vie ait presque aucune part à notre conduite ? Est-ce prouver au monde la destruction du regne du diable, que

136 *Sur l'Évang. du IV. Dim.*

de porter ses livrées, & de seconder la plupart de ses dessein.

X.

PLÛT à Dieu au moins que ce reproche ne pût être fait qu'à ceux qui passent leur vie dans les emplois séculiers, qui par leur état même sont moins propres à inspirer le mépris du monde ! Mais le plus grand mal du Christianisme, est que l'on n'a que trop de sujet de le faire à plusieurs d'entre ceux qui sont particulièrement destinez à servir d'organes au Saint Esprit pour convaincre le monde du peché d'incrédulité, c'est-à-dire à plusieurs d'entre les Pasteurs, les Prédicateurs, & les Directeurs. Car comment pourroient-ils porter les ames à la vie de la foi, puisqu'ils ne témoignent pas eux-mêmes y être bien établis, & qu'ils font paroître une infinité de sentimens & d'inclinations contraires à la foi ? Tout leur extérieur, toutes leurs actions, toutes leurs paroles portent le caractère de gens qui tâchent de plaire au monde, & qui en cherchent la gloire. Et cette disposition est si contraire à l'esprit de foi, que JESUS-CHRIST dé-

claire qu'elle en rend les hommes incapables. Comment, dit-il aux Juifs, *pourriez-vous croire, vous qui recherchez la gloire que vous vous donnez les uns aux autres, & qui ne recherchez point la gloire qui vient de Dieu seul?* *Joan. 8. 44.*

## XI.

JESUS-CHRIST avertit ensuite ses Apôtres qu'ils n'étoient pas en état de *porter beaucoup de choses qu'il avoit à leur dire*; ce qui nous apprend une vérité très-importante pour la conduite chrétienne. C'est qu'il ne faut pas seulement dire la vérité à ceux que l'on est obligé d'instruire, mais qu'il faut la proportionner à leur force, & prendre bien garde de ne les pas accabler par des vérités trop fortes. Car la vérité a deux qualitez & deux effets. Elle soutient & elle fortifie ceux qui sont capables de la porter. Elle renverse & accable ceux qui ont trop peu de vigueur & de force pour en soutenir le poids. C'est ce qui nous doit obliger en demandant à Dieu ses lumières, de ne les demander qu'à proportion de nos besoins, & de nos forces. Car il fait souvent une plus grande grace à des âmes en

différant de les éclairer sur certaines vérités , qu'en leur en donnant une entière connoissance qui auroit besoin d'autres forces que celles qu'elles ont pour en bien user.

## XII.

★. 13. APRÈS cela JESUS-CHRIST promet à ses Disciples, que lors que le Saint Esprit sera venu , *il leur enseignera toute vérité.* Ce qui nous apprend qu'il n'appartient qu'au Saint Esprit d'instruire sûrement les âmes, parce qu'en donnant les lumières , il donne en même-tems la charité qui renferme la force de les porter. Ainsi il n'enseigne point de vérités disproportionnées. L'accroissement de la science, lors qu'elle est séparée de la charité, & qu'on n'a pas soin de croître autant en l'une qu'en l'autre, est un poids dangereux, & qui tenant lieu de loi, écrase souvent les âmes. Ce n'est souvent qu'une nourriture de leur curiosité, & un instrument de leur vanité, de leur ambition, de leur avarice : mais en y joignant le Saint Esprit & la charité, c'est une lumière humiliante & fortifiante tout ensemble, qui nous montre le vrai chemin

qui nous y fait marcher, & qui nous rend capables de le montrer aux autres. Il ne faudroit donc point rechercher l'une sans l'autre ; mais il est permis de chercher l'une avec l'autre. *Enseignez-moi*, dit le Psalmiste, *la bonté, la discipline, & la science.* Il ne demande point la science, ni la discipline sans la bonté, c'est-à-dire, sans la charité ; mais il demande toutes les trois ensemble à commencer par la charité. En un mot, rien n'est plus utile aux âmes qu'une piété éclairée, une charité lumineuse, & une science jointe à l'amour de Dieu. Mais rien n'est plus dangereux qu'une grande science qui n'est point établie sur une grande charité, parce que remplissant beaucoup l'esprit, elle laisse le cœur vuide & sans onction.

*Psalm. 119.*  
66.





S U R   L' E P I T R E  
D U   V.   D I M A N C H E  
D' A P R E' S  
P A S Q U E

Estote factores verbi, & non auditores tantùm. *Jac. 1. 22. 27.*

*Ayez soin d'observer la parole, & ne vous contentez pas de l'écouter.*

I.

**I**L semble que l'instruction que l'Apôtre saint Jacques nous donne par ces paroles, soit si commune qu'il y ait peu de personnes qui en ayent besoin; parce que tout le monde en est pleinement persuadé. Car qu'est-ce que la connoissance des choses qu'il faut faire, séparée des actions, que la condamnation de ceux qui ne les font pas? Or quelle peut être l'utilité d'une vérité qui ne fait que nous condamner? Cependant la connoissance du cœur de l'homme nous

oblige d'avouer que cette instruction est très-importante. Il est si porté à tromper, qu'il prend la connoissance de la vérité pour son accomplissement. Il s'attribue les vertus dont il a les idées, & il s'imaginer facilement qu'il est dans les dispositions où il conçoit qu'il devoit être. C'est pour nous détromper de cette illusion que cet Apôtre a crû nous devoir avertir qu'il faut être observateur de la parole de Dieu, & ne se pas contenter de l'écouter. Toute vertu connue & non pratiquée ne nous rend qu'auditeurs. On s'imaginer qu'on la possède, parce qu'on sent pour elle quelque léger attrait. Mais il s'en faut bien qu'on l'aime effectivement. Ces attrait qu'on peut ressentir pour des vertus qu'on n'a jamais exercées, ne sont que des impressions superficielles qui disparoissent quand il s'agit d'en faire les actions; parce que la concupiscence qui ne s'oppose pas à la simple connoissance du bien dont on se flatte, s'oppose fortement à la pratique qui nous est pénible. Il n'y a proprement que l'exercice des vertus qui soit capable de les



enraciner dans le cœur. Sans cela ce ne sont que des idées qui servent plus souvent à nourrir la vanité, qu'à édifier la charité.

## II.

*En vous séduisant vous-mêmes. v. 22.*

C E U X qui ne font qu'écouter simplement la vérité, sans avoir soin de la mettre en pratique, se trompent eux-mêmes en plusieurs manières.

Ils s'imaginent souvent avoir les vertus, parce qu'ils en ont l'idée. Ainsi sans être en effet plus vertueux, ils n'en deviennent que plus orgueilleux.

Ils se persuadent d'être plus disposés à les pratiquer, à cause de la connoissance qu'ils en ont : & cependant ils y sont souvent moins disposés que les autres. Car ces connoissances stériles émoussent la pointe des vérités, & les empêchent de pénétrer dans le cœur. Une vérité qu'on n'a jamais entendue, cause d'abord à l'ame une certaine surprise qui l'ébranle & qui la touche ; mais quand elle s'est accoutumée à l'entendre, elle n'en est plus touchée.

Ils croient être plus riches par l'a-

nas de ces vérités qu'ils ont dans l'esprit, & elles ne font au contraire qu'augmenter leur pauvreté. Car le lieu de la vérité n'est pas l'esprit, mais le cœur. Elle ne nous est donnée que pour y être adorée & pratiquée. Qui donc la retient dans son esprit sans la réduire en pratique, la retient dans un lieu indigne d'elle : & il est du nombre de ceux dont saint Paul dit : *Qu'ils retiennent la vérité sans l'injustice : Qui veritatem in injustitia detinent.* Rom. x. 18. Enfin il en est non un possesseur légitime, mais un injuste usurpateur. La vérité est dans lui comme un arrêt qui le condamne & qui rend témoignage contre lui. Ainsi le soin qu'il a d'en faire amas, est semblable à la folie d'une personne qui pour s'honorer feroit un amas de sentences & d'arrêts qui le condamneroient au fouet & à la potence.

## III.

L'APÔTRE saint Jacques, pour nous imprimer plus vivement l'inutilité d'écouter simplement la vérité sans la pratiquer, se sert d'une comparaison qu'il est bon de développer.

V. 23.

Il dit que celui qui se contente de l'écouter & qui ne la réduit point en pratique, est semblable à un homme qui regarde pour un moment son visage dans un miroir, & qui s'en séparant aussi-tôt, oublie incontinent l'idée qu'il en avoit prise. La parole de Dieu est ce miroir. Elle est seule capable de nous représenter à nous-mêmes tels que nous sommes. Elle nous avertit de nos défauts, & elle nous donne lieu de nous connoître. Mais afin de rendre cette connoissance durable, & d'empêcher qu'elle ne s'efface, il faut réduire la vérité en pratique, & que le cœur en soit pénétré. Autrement elle se perd & se dissipe, & on ne la connoît pas mieux que si on n'y avoit jamais fait de réflexion.

Il n'est pas même nécessaire pour cela de cesser de l'écouter. Il faut quitter un miroir pour cesser de s'y voir; mais on peut continuer de s'appliquer à la considération des vérités, & cesser en même-tems de s'y voir soi-même, parce qu'on les rapporte à d'autres objets. Il y en a qui n'y voyent que les défauts des autres. On pourroit, disent-ils, se ser-

vir

vir de ce passage de l'Ecriture contre tels & tels. Un Prédicateur n'y voit que l'usage qu'il en peut faire dans ses Sermons. Cette pensée, dira-t-il, sera bien placée dans tel & tel discours, & j'en puis faire telle & telle application. Il se conçoit prêchant cette vérité; mais il ne se prêche point lui-même. Un savant y verra le moyen de s'acquérir la réputation d'homme exact & pénétrant. Ainsi par l'application de ces vérités à ces usages, qui ne regardent que les autres, on s'accoutume à ne se les appliquer jamais à soi-même; & tant s'en faut qu'on y apprenne à se connoître, que c'est un moyen de ne se connoître jamais, & de ne point faire réflexion sur soi pendant qu'il semble qu'on est tout occupé des principales vérités du Christianisme.

L'usage que l'Apôtre veut donc que nous fassions de la vérité, est de nous en servir pour faire des réflexions sérieuses sur notre conduite & sur notre vie, & de réduire ces connoissances en pratique par la correction effective de nos mœurs & le changement de notre vie. C'est-là l'unique

moyen de l'imprimer dans nos cœurs, & d'empêcher qu'elle ne soit un vain ornement de notre mémoire, mais de la rendre une disposition réelle de notre âme. C'est par-là que nous devenons conformes à la vérité, qu'elle habite en nous, & que son règne s'y établit. C'est enfin en cela que consiste le vrai bonheur des hommes selon saint Jacques : *Hic beatus in facto suo erit.* Car la vérité ne manque jamais de récompenser ceux qui la suivent & qui la pratiquent. Ils se font par ces actions un trésor éternel. Ils deviennent riches & abondans, au lieu que ceux qui se contentent de l'avoir dans la mémoire & qui ne la pratiquent point, demeurent dans une honteuse pauvreté, & que leur âme est affamée parmi ces vérités mêmes, parce qu'elle ne s'en peut nourrir qu'en les pratiquant.

## I V.

*Si quelqu'un d'entre vous se croit être religieux & qu'il ne retienne pas sa langue comme avec un frein, mais que lui-même séduise son cœur, sa religion est vaine. v. 16.*

Il y a une telle communication

du cœur à la langue, que c'est presque la même chose de régler la langue, que de régler le cœur. Il est difficile que le cœur soit déréglé, sans que la langue le soit : mais il est impossible que la langue soit déréglée sans que le cœur le soit. Car toutes les fautes qu'on fait dans les paroles, sont en même-tems des fautes du cœur : & ne point vouloir reprimer sa langue, c'est ne vouloir point corriger la corruption de son cœur, puisque c'est le cœur qui fait parler la langue, selon l'Évangile. Tous les déréglemens de nos pensées ne paroissent pas dans nos paroles ; mais tous les déréglemens de nos paroles sont certainement dans nos pensées. Il y a même quelque chose de pis dans les paroles que dans les pensées : Car il y a bien des pensées qui ne sont pas volontaires, & qui se présentent d'elles-mêmes à l'esprit sans qu'il les approuve ni les autorise : mais les paroles sont des pensées toutes volontaires, puis qu'on ne parle que parce qu'on veut parler.

V.

On ne doit donc pas s'étonner que

G ij

*Math. 12*  
34.

148 Sur l'Épître du V. Diman.

l'Apôtre nous exhorte ici plutôt à corriger nos paroles que nos pensées. Car quoi que la source du dérèglement des paroles vienne de celui des pensées, c'est néanmoins en corrigeant ses paroles qu'on arrive à corriger ses pensées, & à n'en avoir que de justes & de raisonnables. En s'accoutumant à rejeter toutes les paroles que la raison condamne, & à se tenir dans les bornes d'une exacte vérité, l'esprit se règle peu à peu, & se desaccoutume de fournir à la langue des paroles qu'il ait besoin de rejeter. S'il est donc dit dans l'Écriture,

Proverb.

4. 23.

*Qu'il faut conserver son cœur avec toute sorte de soin, parce que c'est la source de la vie : OMNI custodia serva cor tuum, quia ex ipso vita procedit;* on peut dire par une suite nécessaire, qu'il faut garder sa langue avec toute sorte de vigilance, parce qu'on ne sçauroit conserver le cœur sans la garde de la langue. Et c'est aussi ce que le Sage nous recommande en une infinité d'endroits, en nous avertissant même que *la mort & la vie sont au pouvoir de la langue : MORS & VITA in manibus lingue ;* ce qui est

Proverb.

18. 21.

confirmé par l'Evangile qui nous de- *Matth.*  
clare que nous seront justifiés. ou con- *12. 37.*  
dannez par nos paroles.

## VI.

Pour réduire plus facilement en pratique la correction de nos paroles, on peut dire qu'il faut particulièrement y éviter trois principaux défauts; la malignité, la temerité, & la présomption. Il faut éviter la malignité, parce que la langue est l'instrument le plus prompt de toutes les passions malignes. C'est le canal que prennent ordinairement la colére, la haine & l'envie, la joye du mal d'autrui, & toutes les autres passions qui tendent à nuire au prochain. C'est par la langue que l'on produit au dehors les calomnies, les médisances, les soupçons injustes, les injures, & généralement tout ce qui peut blesser la charité. C'est la porte par où sortent les blasphêmes & les emportemens contre Dieu, & toutes les saillies d'un esprit déréglé & furieux. Enfin toutes les passions qui ôtent à l'esprit sa tranquillité, altèrent d'ordinaire le ton de nos paroles, & portent dans l'esprit des autres de semblables mou-



re ; on les reçoit sans examen ; on les produit sans discernement. Il suffit à la plupart du monde pour les avancer, qu'ils les aient dites plusieurs fois. Ce qu'on a reçu sans examen devient certain à notre égard, en le répétant. C'est ainsi que le monde se remplit de jugemens faux & d'opinions téméraires. Chacun croit qu'il est honteux de reconnoître qu'il ne fait pas tout. Et l'on aime mieux parler au hazard que de faire paroître qu'on ignore quelque chose.

Cette témérité est encore beaucoup plus dangereuse, quand on l'emploie à l'égard des cas de conscience. Car une décision téméraire peut être souvent la cause d'une infinité de mauvaises actions. On engage par-là les gens à des charges & des emplois qui ne leur conviennent point. On leur ôte le scrupule sur plusieurs choses dont ils en devroient avoir. Enfin on leur procure une fausse paix dans des états où le trouble leur seroit infiniment plus avantageux. Personne ne songe à observer cette règle du Sage :

*Si est tibi intellectus, responde proximo ; sin autem ; manus tua sit super os*

Ecd. 5.

14.

un air de hardiesse & de fierté. Elles ne doutent de rien , & elles parlent décisivement de tout.

## IX.

COMME il est clair que l'Apôtre saint Jacques a particulièrement dessein dans cette Epître d'instruire ceux qui ne sont pas chargez du soin d'autrui , & qui mènent une vie particulière ; ce qui paroît par ce qu'il leur recommande d'être prompts à écouter & lents à parler , & de n'aspirer pas à devenir maîtres des autres , c'est particulièrement à ces personnes que s'adresse cet avis qu'il donne , que *la religion pure & sans tache devant Dieu notre Pere, est de visiter les veuves & les orphelins dans leurs afflictions , & de se conserver pur de la corruption du siècle.* C'est à dire que cet Apôtre fait consister en deux choses , la piété solide du commun des Chrétiens. L'une à éviter la corruption du monde , qui consistant à l'aimer, ne s'évite qu'en ne l'aimant point. L'autre à pratiquer les œuvres extérieures de charité envers toutes les personnes affli-

v. 27.

gées & qui ont besoin de secours. Il prescrit généralement ces œuvres de charité à tous les Chrétiens, parce qu'ils les doivent regarder comme une vocation générale à laquelle ils sont suffisamment appelez. Il faut une vocation particulière pour instruire & pour enseigner; mais il n'en faut point pour secourir le prochain & pour pratiquer les œuvres extérieures de charité qui nous sont proportionnées. Il est vrai qu'il y a des personnes qui par un attrait particulier à la prière & à la contemplation, s'abstiennent même de ces œuvres, pour demeurer dans la retraite & dans le repos de la solitude. Mais on peut dire que ce n'est pas là la vocation ordinaire des simples Chrétiens. Peu de personnes se peuvent soutenir dans une entière retraite; & il y en a peu qui n'ayent besoin de s'occuper saintement aux œuvres extérieures de charité qui divertissent en quelque sorte l'esprit qu'une entière solitude rendroit languissant, & qui étant bien réglées, servent à le préserver de la corruption du monde, n'y ayant rien qui puisse plus

contribuer à faire mépriser l'éclat & les plaisirs de cette vie , que la vue continuelle des misérables. Et c'est pourquoi aussi ceux qui en aiment les aises , évitent , autant qu'ils peuvent , ces objets qui leur sont désagréables ; parce qu'ils les avertissent des misères de ce monde , dont il est impossible qu'ils ne voyent qu'ils sont menacez.





SUR L'EVANGILE  
DU V. DIMANCHE  
D'A P R E S  
P A S Q U E.

Amen , amen dico vobis : Si quid  
petieritis Patrem in nomine meo,  
dabit vobis. *Joann. 16. 23. 30.*

*En verité , en verité , je vous dis : Tout  
ce que vous demanderez à mon Pere  
en mon nom , il vous le donnera.*

I.

**J**ESUS-CHRIST , après avoir as-  
suré ses Apôtres dans cet Evangile,  
que son Pere leur accorderoit tout ce  
qu'ils lui demanderoient *en son nom*,  
leur reproche ensuite de ne lui avoir  
jamais rien demandé en cette manie-  
re : *Usque modò non petistis quidquam  
in nomine meo.* Il nous découvre par-  
là la cause de l'imperfection des Apô-  
tres pendant sa vie mortelle. Ils étoient  
sujets à beaucoup de défauts , à cause

de l'imperfection de leurs prières. Il leur marque même en particulier l'une de ces imperfections, qui est qu'ils ne demandoient rien au nom de JESUS-CHRIST, quoi que ce soit le seul moyen d'obtenir l'effet des prières. Chacun peut tirer la même conséquence de tous ses défauts. Car s'il se trouve sujet à quantité de foiblesses, s'il est peu ferme dans la vertu, s'il se sent dépourvu des graces de Dieu ; il faut qu'il y ait de l'imperfection dans ses prières, qu'il ne prie pas assez, ou qu'il ne prie pas comme il faut. Si un roi puissant, & qui eût des trefors inépuisables, s'étoit obligé d'enrichir tous ceux qui s'adresseroient à lui, & qui lui demanderoient de quoi soulager leur pauvreté, ce seroit une conséquence nécessaire, quand on verroit quelqu'un dans l'indigence, qu'il ne s'est donc pas adressé au Roi, & qu'il n'a pas eu recours à sa bonté. L'Evangile nous donne lieu de tirer la même conséquence à notre égard. Car puisque JESUS-CHRIST nous y promet que son Pere nous accordera tout ce que nous lui demanderons en son nom, ne s'ensuit-il pas

Inc. 4. 3.

que si nous sommes pauvres, imparfaits & dépourvus des biens de la grace, c'est que nous ne les demandons pas comme il faut. Ainsi tous nos défauts & toutes nos imperfections nous avertissent du défaut & de l'imperfection de nos prières. *Vous ne recevez pas*, dit l'Apôtre saint Jacques, *parce que vous demandez mal.* Et c'est la première réflexion que toutes nos misères nous doivent porter à faire. Nous devons toujours en chercher la cause dans notre peu d'ardeur à la prière, & le remède en purifiant nos prières des défauts que nous y mêlons, & qui en empêchent l'effet.

## II.

JESUS-CHRIST nous marque, comme il a été dit, un de ces défauts dans cet Evangile, qui est qu'on ne prie pas en son nom. Ce qui empêchoit les Apôtres de le faire est qu'ils n'étoient pas encore parfaitement instruits de ce qui étoit renfermé dans la foi du Médiateur & de la nécessité de s'appuyer uniquement sur lui, & non sur soi-même. C'étoit une connoissance que JESUS-CHRIST avoit

différé de leur donner jusqu'après sa résurrection. Mais ce n'est pas cette connoissance speculative qui nous manque. C'est la pratique de cette connoissance. Car ce n'est pas la pratiquer que de dire à Dieu simplement de bouche qu'on lui demande quelque grace au nom de JESUS-CHRIST. Il faut que ces paroles soient accompagnées d'une disposition effective & intérieure qui consiste à être pleinement dépouillé de toute confiance en soi-même, à être profondément convaincu de son indignité, & à avoir en même-tems une grande confiance en JESUS-CHRIST qui nous porte à nous adresser à Dieu en son nom avec une ferme esperance d'obtenir ce que nous lui demandons. L'une & l'autre de ces deux dispositions manquent souvent aux Chrétiens. Ils ne sont point assez humiliés devant Dieu, assez convaincus de leur néant & du peu de droit qu'ils ont aux graces de Dieu. Ils n'ont point une foi assez vive de l'infinité des mérites de JESUS-CHRIST par lesquels ils les peuvent obtenir de Dieu, nonobstant toute leur indignité. Ils ne conçoivent point assez la bonté



de Dieu & l'inclination qu'il a à donner ses graces à ceux qui les lui demandent humblement au nom de son Fils.

## III.

IL faut tâcher d'éviter ces deux défauts dans les prières que nous faisons à Dieu, & plusieurs autres qu'il seroit aisé de remarquer, comme celui de demander des choses au nom de JESUS-CHRIST qui sont indignes d'être demandées en son nom. JESUS-CHRIST ne peut autoriser ni appuyer que les prières dignes de lui. Il ne peut se rendre ministre de nos cupiditez & de nos caprices: & comme il n'a jamais fait que la volonté de Dieu, il ne peut pas intercéder pour nous, afin que nous fassions la nôtre. Il faut donc que toutes nos prières tendent uniquement à l'exécution des volontez de Dieu, & à nous y rendre conformes. JESUS-CHRIST de même ne sauroit offrir à Dieu des prières lâches & tièdes, des prières chancelantes, des prières desavouées par les autres actions, & qui seroient gâtées par divers autres défauts. Il faut donc s'appliquer à retrancher tous ces défauts, afin de rendre nos prières efficaces.

## I V.

MAIS il y a sur ce point une vérité importante qui nous doit empêcher de nous décourager dans la prière, & nous doit fortifier à prier toujours, quoique nous n'en voyions point de succès. C'est que si nos imperfections sont des marques que nous ne prions pas parfaitement, on n'en feroit néanmoins conclure que nos prières soient inutiles, & que nous ne soyons exaucez en rien. Car nous sommes toujours exaucez en ce que Dieu nous preserve de toutes les fautes que nous ne commettons pas, ce que nous pouvons regarder comme un effet de nos prières. Que savons-nous de plus s'il ne nous est point utile d'être sujets à beaucoup d'imperfections, & de ne voir rien en nous qui soit capable de nous flater? Que savons-nous si notre orgueil n'a point besoin de ce contre-poids, & si nous avons assez d'humilité pour voir en nous des vertus, sans nous en élever & en tirer vanité?

Il y a des personnes que Dieu exauce en ne les exauçant point en apparence. Car, en ne les exauçant point

à l'égard de leurs imperfections particulieres, dont ils demandent d'être délivrez, il les exauce en les conservant dans l'humilité, qui est le fond de la vie chretienne, & le but principal de nos prieres. Ainsi il n'y a qu'à prier sans relâche & sans découragement jusqu'à la mort, en tâchant de corriger fidelement les défauts que l'on remarque dans ses prieres, mais en laissant à Dieu le discernement de la maniere dont il lui plaira de nous exaucer, soit en nous corrigeant de nos défauts, soit en nous humiliant par nos défauts.

## V.

RIEN n'est plus difficile dans la vie chretienne que l'alliance qu'il y faut faire de la patience dans ses propres défauts avec le desir sincere de s'en corriger. Car il semble que l'un soit contraire à l'autre, & que l'on ne haïsse pas assez ce que l'on souffre si tranquillement. Cependant il n'en est pas ainsi. Ce n'est pas au contraire bien haïr ses défauts que de s'en impatienter. Car c'est supposer que nous avons beaucoup de force, & qu'il y a lieu de s'étonner de ce que nous

mmes tombez dans ces foiblesses. Or c'est l'orgueil qui produit cet enflèvement. Il n'est pas étrange que la foiblesse succombe, & qu'une rane corrompue produise des fruits corrompus. Nous devons même reconnoître que nous pouvions aller beaucoup plus avant, que c'est la grâce de Dieu qui nous en a preservé, & que nous l'en devons remercier. Mais comment haïr le péché avec cette disposition tranquille? Il le faut haïr; parce que nous ne laissons pas d'être coupables. Il le faut haïr, parce que cette foiblesse & cette corruption ne nous excusent point étant volontaires. Il le faut haïr, parce que le péché est contraire à la justice de Dieu & à sa sainteté, & qu'il renferme une injustice & une ingratitude infinie. Et avec cela il faut se résoudre à le combattre tout de nouveau; sans se décourager jamais, & être résolu d'avoir toujours recours à Dieu avec la même confiance, & de ne cesser jamais d'espérer qu'il nous en délivrera.

## VI.

Ainsi le solide fondement de l'es-

164 Sur l'Évang. du V. Dim.

✱. 27.

Rf 12. 6. 1.

perance du salut doit être toujours à l'égard de chaque ame, l'amour éternel qu'elle doit croire que Dieu lui porte, qui est ce que JESUS-CHRIST marque dans cet Évangile par ces paroles : *Ipse enim Pater amat vos : CAR mon Pere vous aime.* C'est par cet amour qu'il nous reveille de notre assoupissement ; qu'il nous soutient dans nos foiblesses ; qu'il nous relève dans nos chutes ; qu'il nous fait éviter mille dangers & mille pieges, sans même que nous nous en apercevions. Sans cet amour nos assoupissemens deviendroient éternels, & nos chutes sans remede. Il faut à la verité seconder cet amour par ses soins, ses efforts, sa vigilance, ses prieres ; mais c'est cet amour même qui excite ces soins, ces efforts, cette vigilance, ces prieres, & qui supplée aux défauts infinis que nous y mêlons. Sans cela tout seroit bien-tôt dissipé. *Si le Seigneur n'édifie la maison, c'est en vain que travaillent ceux qui la veulent bâtir.* Mettons donc notre unique confiance dans cet amour de Dieu pour nous : *Ipse enim Pater amat vos :* & dans les preuves que nous en avons.

et les séparations qu'il a faites de  
vous, en nous donnant le desir de le  
voir, & de l'horreur pour la voye  
des méchans.

Voilà ce qui nous peut affermir  
lorsquand nous sommes agitez d'inquié-  
tudes. Si nous regardions nos foiblesses,  
nous lâchetez, nos imperfections uni-  
quement, nous aurions en quelque  
sorte sujet de desesperer: mais en re-  
gardant cet amour éternel & tout-  
puissant, nous avons au contraire su-  
jet de tout esperer. Et plus notre es-  
perance sera forte, & pleine de con-  
fiance, plus elle sera efficace pour  
nous affermir dans la voye de Dieu,  
et pour nous faire arriver sûrement  
au terme de notre course qui est le  
glorieux salut. Car de tous ceux qui esperent en  
lui & qui attendent son secours, aucun  
ne sera confondu. ET ENIM universi qui  
confidunt te, non confundentur, dit le  
Prophete.

Ps. 14. 3.



SUR L'EVANGILE  
DU LUNDI APRES  
LE V. DIMANCHE  
D'APRES  
PASQUE.

Quis vestrum habebit amicum, & ibit  
ad illum media nocte, &c.

*Luc II. 5. 13.*

*Si quelqu'un de vous avoit un ami &  
qu'il l'allât voir au milieu de la  
nuit, &c.*

I.

**J**ESUS-CHRIST, pour instruire  
ses Apôtres de la nécessité non-seu-  
lement de prier, mais de prier avec  
perseverance, se sert de l'exemple d'un  
ami qui n'ayant point de pain chez  
lui pour donner à une personne qui  
y étoit arrivée fort tard, en obtient  
par son importunité & par sa perse-  
verance d'un de ses amis qui n'avoit  
gueres envie de lui en donner, &  
qui l'avoit refusé d'abord. Ce qui

*le V. Dim. d'après Pâques. 167*

paroît dissemblable dans cette comparaison, est ce qui la rend plus forte. Cet ami qui prête ces pains & qui n'avoit guères envie de les prêter, est fort différent de Dieu qui a une grande inclination à nous accorder ses graces. La mauvaise humeur de cet ami n'a point de rapport à la bonté de Dieu qui ne s'importune jamais de nos prières. Mais la conclusion que JESUS-CHRIST en tire n'en est que plus vive par ces différences mêmes. Car si cet ami facile à importuner & peu disposé à faire plaisir, se laisse fléchir par des prières persévérantes, que ne devons-nous point attendre de Dieu qui a des qualitez tout opposées? Ce qui empêche donc que nous n'éprouvions le même succès dans les prières que nous lui faisons pour les biens spirituels, est que nous ne les lui faisons pas avec la persévérance que les hommes ont à demander & à rechercher les biens temporels. Que ne font point les pauvres pour obtenir des aumônes? Que ne font point ceux qui passent leur vie à la Cour, pour obtenir des graces du Prince? Combien



*Rom. 4.  
13.*

sont-ils obligez de *se soutenir*, comme parle l'Ecriture, *par l'espérance contre l'espérance*? Car les Princes ne pouvant faire qu'un certain nombre de graces beaucoup moindre que celui des personnes qui les demandent & qui les desirent, il faut toujours que pour contenter les uns, ils mécontentent les autres. La Cour est pleine de gens qui y vieillissent sans rien obtenir, qui se montrent, qui s'empressent, qui ne manquent à rien, & ne parviennent jamais à ce qu'ils prétendent. Cependant ils ne se lassent point, & ils espèrent toujours. Mais il n'en est pas de même de Dieu que des Princes. Il ne s'appauvrit point en donnant. Il n'épuise point les tresors. Celui qui obtient ses graces, ne nuit point à d'autres qui les desirent. On ne manque donc jamais d'obtenir ce qu'on lui demande, pourvu qu'on persévère à le demander: & si l'on ne l'obtient pas, c'est toujours par la faute de celui qui prie, & non par celle de Dieu.

II.

DIEU est rempli de miséricorde & de bonté pour nous combler de graces

&

& de faveurs : mais il en fait le prix, & il ne veut pas que nous l'ignorions ni que nous les méprisions. Il nous vouloit faire comprendre cette vérité, quand il dit à la Samaritaine : *Si vous connoissiez le don de Dieu : Si scires donum Dei.* Notre mépris & notre indifférence pour ses graces en arrête le cours. Or ne persévérer pas à lui demander ses graces, est un mépris effectif qu'on fait de ses graces, & une infidélité contre sa bonté. Il faut qu'on croie, ou qu'elles ne valent pas la peine d'être demandées avec tant d'empressement ; ou que Dieu n'est pas assez bon pour nous les donner. Les prières de ceux qui ne persévèrent pas à prier, ne méritoient donc point d'être exaucées dès le commencement ; parce que Dieu voyoit qu'elles partoient d'un cœur peu persuadé de l'excellence de ses dons, ou qui avoit peu de confiance en sa bonté. Ainsi il rejette ces prières, parce qu'elles sont défectueuses dans leur principe. Quiconque prie au contraire avec résolution de ne se lasser jamais, reconnoît bien-tôt que sa prière n'est pas sans effet. Il

*Joan. 4.  
10.*

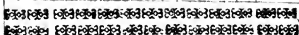
voit que ce lui est un grand bien de vivre dans cette dépendance de Dieu & de se tenir à sa porte, & que c'est beaucoup obtenir de lui que d'en obtenir la persévérance dans cet état de mandiant qui doit être l'état de tous les hommes pendant toute cette vie : que c'est beaucoup obtenir que d'obtenir de Dieu de sentir ses misères & sa pauvreté, & de lui pouvoir dire avec vérité comme le Prophète : *Pour moi je suis pauvre & abandonné. Ego autem mendiculus sum & pauper.* Car on ne périt que parce qu'on ne les sent pas.

*Pf. 39. 13*

### III.

Les refus & les retardemens de Dieu ne signifient donc autre chose sinon que nous devons prier avec plus d'ardeur, plus de soumission, plus d'humilité, plus de persévérance. C'est une voix de Dieu qui nous dit : corrigez votre lâcheté ; animez votre froideur ; soumettez-vous à mes ordres ; humiliez-vous sous ma main toute-puissante ; persévérez à prier. Ces refus & ces retardemens sont des instructions salutaires, pourvû que nous en usions comme il faut ; que nous ne preten-

dions point deviner témérairement les intentions de Dieu, & que nous sondions notre cœur avec sincérité, pour tâcher d'y découvrir ce qui s'oppose à l'effet de nos prières. Peut-être même qu'une plus grande prospérité spirituelle nous nuiroit, & que nous ne sommes pas capables de la porter. Dieu ne nous veut pas confier ses dons, parce qu'il nous voit disposés à en abuser. Il connoît nos foiblesses, & nous ne les connoissons pas. Il voit nos ténèbres, & nous ne les voyons pas. Que pouvons-nous donc mieux faire que de nous abandonner à sa conduite, & de nous régler par la déclaration qu'il nous a faite de sa volonté, qui est que nous devons toujours prier sans nous lasser, ni nous décourager jamais : *Oportet Luc 18.1. semper orare, & non deficere.* Voilà la voye qu'il nous marque par son Évangile. Qui y marche constamment jusqu'à la fin, a sujet de croire qu'il trouvera la vie : mais quiconque se lasse & se décourage, doit estre assuré qu'il ne sauroit la trouver par là, & que son découragement ne le peut conduire qu'à la mort.



SUR L'EVANGILE  
DU MARDI APRES  
LE V. DIMANCHE  
D'APRES  
PASQUE.

Factum est cùm esset in quodam loco orans, &c. *Luc II. 1. 4.*

*Comme il étoit en prière en un certain lieu, après qu'il eût cessé de prier, l'un de ses disciples lui dit: Seigneur, apprenez-nous à prier.*

I.

**L**A prière qu'un des Disciples fait à JESUS-CHRIST dans l'Évangile de ce jour, en lui demandant qu'il leur apprit à prier: DOMINE, doce nos orare, nous fait voir que la nature & la raison ne suffisent pas pour bien prier; & que ce n'est point une science naturelle. Il ne faut point d'instruction aux pauvres pour savoir demander leur pain. Le seul sentiment de

leur besoin les en instruit suffisamment. Il en est de même de toutes les autres necessitez temporelles. Il ne faut point de maître pour enseigner la science de les demander. Mais il en faut pour nous apprendre à prier Dieu. Saint Jean Batiste en avoit instruit ses Disciples, comme il est marqué dans cet Évangile : & c'est avec raison que ce Disciple de JESUS-CHRIST demande la même grace. Car non-seulement nous n'avons pas le sentiment de nos vrais besoins & de ce qui nous est vraiment nécessaire : mais nous avons des sentimens & des desirs de faux besoins & de fausses necessitez qu'il ne faut pas demander. Nous ne savons pas ce que nous devons principalement demander ; sur-quoi nous devons-nous appuyer dans nos demandes ; comment & avec quelle disposition nous le devons faire ?

Non-seulement nous devons demander à Dieu au commencement de notre conversion, qu'il nous apprenne à prier ; mais nous le devons demander toute notre vie. Ce doit être une priere continuelle, parce que nous en avons un besoin continuel. Nous ne

manquerions pas de substituer les desirs de la nature aux desirs de l'esprit, à moins que l'onction de la grace ne nous les fit discerner. Ainsi celui des Disciples qui demandoit à JESUS-CHRIST qu'il les instruisit touchant la prière, étoit déjà lui-même instruit d'une vérité très-importante sur cette matiere, qui est celle dont saint Paul instruisit depuis les Romains en leur disant : *Quid oremus si cut oportet, nescimus.* Nous ne savons ce que nous devons demander à Dieu. Ce Disciple nous instruit donc par cette demande, parce qu'il nous avertit de notre ignorance, & que c'est une grande science de la bien connoître.

Rom. 8.  
26.

## II.

JESUS-CHRIST ne rebute point la demande de ce Disciple ; & ce fut l'occasion qu'il prit pour instruire toute son Eglise de cette Oraison divine qui est la regle & le modele de toutes les autres ; qui nous apprend non-seulement à prier, mais à vivre ; qui est l'abregé de son Evangile, & qui comprend non-seulement tout ce qu'il faut faire pour être sauvé, mais

aussi le moyen d'obtenir de Dieu la grace de l'accomplir. Les plus grandes œuvres de Dieu , & les instructions les plus nécessaires à son Eglise, semblent être des suites d'occasions imprévues & particulières plutôt que d'un dessein de JESUS-CHRIST. Mais c'est que Dieu est maître des occasions aussi bien que des suites. Il les procure & les fait naître. Il n'avoit pas seulement prévu le desir de ce Disciple, mais il le lui avoit inspiré, afin d'avoir lieu de donner à son Eglise cette instruction incomparable. C'est ainsi qu'il a soin de cacher les desseins de sa providence, sous des événemens qui paroissent tout humains : & lors qu'il nous développera toute sa conduite sur nous, nous verrons que tout a contribué à notre salut ; que les moindres événemens de notre vie y étoient essentiels ; & que d'autres succès y auroient été tout-à-fait contraires. Nous verrons qu'il falloit que celui-là passât par ce chemin, & celui-ci par cet autre, & que Dieu rompît une infinité de desseins bons en apparence, mais qui les en auroient détournés. Et cela



176 *Sur l'Ev. du Mardi après*

nous apprend à desirer peu de choses en particulier ; à desirer peu fortement celles que nous desirons ; & à n'avoir qu'un desir efficace & invariable , qui est de nous tenir soumis à Dieu & de nous abandonner à sa conduite.

III.

IL est remarquable que quoi que JESUS-CHRIST eût instruit ses Apôtres touchant la prière , ils demeurèrent néanmoins très-imparfaits jusqu'à sa résurrection, aussi-bien à l'égard de la prière que des autres vertus ; ce qui fit qu'il leur reprocha peu de tems avant sa mort, *qu'ils n'avoient encore rien demandé en son nom.* C'est que l'instruction ne suffit pas pour bien prier. Nous ne sommes pas seulement ignorans à l'égard de ce qu'il faut demander , mais nous sommes de plus, foibles & impuissans pour le demander quand nous le savons. Car le demander c'est l'aimer & le desirer, & l'on ne desire point les biens du ciel, tant que l'on desire ardemment ceux de la terre. C'est pourquoi c'est particulièrement à l'égard de la priere que saint Paul dit *que l'esprit*

*Joan.* 16.  
24.

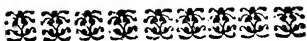
*Rom.* 8.  
26.

le V. Dim. d'après Pâques, 177

<sup>ai</sup> de notre infirmité : *SPIRITUS adjuvat  
n* firmitatem nostram. A quoi il ajoû-  
te que l'esprit prie pour nous par des  
gémissemens ineffables. Il faut donc  
demander à Dieu non-seulement qu'il  
regle nos desirs , & nos prières, mais  
qu'il répande sur nous l'*Esprit de prié-  
res*, *SPIRITUM precum* , & en un mot,  
qu'il nous fasse prier selon son Esprit &  
par son Esprit.

*Zac. 12 :*  
*10.*





SUR L'ÉPÎTRE  
DU JOUR  
DE L'ASCENSION.

Primum quidem sermonem feci de  
omnibus , ô Theophile , &c.

ACT. I. I. II.

*J'ai parlé dans mon premier livre , ô  
Theophile , de tout ce que JESUS a  
fait & enseigné depuis le commence-  
ment jusqu'au jour qu'il fut élevé  
dans le Ciel , après avoir instruit  
par le saint Esprit , les Apôtres qu'il  
avoit choisis.*

I.

L'ÉGLISE nous propose pour l'É-  
pître de cette Fête le commen-  
cement des Actes des Apôtres , qui  
est proprement la conclusion de l'E-  
vangile ; puisque l'Évangile étant l'hi-  
stoire de la demeure de JESUS-CHRIST  
dans le monde , son Ascension déci-  
te dans les Actes , en est la fin. Il y

avoit déjà quarante jours qu'il étoit ressuscité & qu'il ne paroïssoit à ses Apôtres qu'en certains tems pour leur donner des preuves de sa Résurrection , & les instructions dont ils avoient besoin selon leur état. Mais ces quarante jours étant finis, il quita les Apôtres, & monta visiblement au ciel en leur présence, de la manière qui est décrite par saint Luc. Jamais histoire n'eut une si belle fin: Jamais les hommes n'ont rien imaginé de plus grand & de plus illustre ; mais jamais rien ne ressentit moins l'homme que toute la conduite de JESUS-CHRIST & principalement depuis sa Résurrection jusqu'à son Ascension. Qu'on y prenne garde, & qu'on se consulte soi-même, & l'on trouvera que JESUS-CHRIST n'a presque rien dit ni rien fait de ce que l'esprit humain auroit dit ou fait ; & que cependant la conduite de JESUS-CHRIST durant ces quarante jours a une grandeur & une dignité qui ravit l'esprit de ceux qui la considèrent. Si l'esprit humain avoit réglé en particulier la manière dont JESUS-CHRIST devoit quitter le monde, il auroit voulu ou

que JESUS-CHRIST montât au ciel à la vûë même de ses ennemis pour les confondre , ou qu'il les negligât absolument , & ne leur fît point annoncer ensuite qu'il y étoit monté , mais les laissât dans leurs ténèbres pour les punir. JESUS-CHRIST ne fit ni l'un ni l'autre. Il priva par justice le commun des Juifs de la vuë de son Ascension , & il voulut qu'elle leur fût annoncée , & qu'ils la crûssent sur la foi de ses Disciples pour lesquels ils avoient un souverain mépris. Il donna à ses Disciples toutes les qualitez nécessaires pour rendre un témoignage sincère & capable de persuader les gens sincères & non prévenus ; mais il ne leur en donna aucune de celles qui attirent l'estime & la considération des gens possédez de l'esprit du monde , afin d'humilier l'orgueil des hommes , & de ne donner entrée à la foi que par l'humilité & la droiture du cœur. Dieu suit ainsi dans la plupart des choses des routes fort différentes de nos pensées , & ce n'est qu'après l'événement que nous pouvons concevoir qu'elles sont plus propres

pour produire l'effet que Dieu a prétendu , que toutes celles que nous aurions pû imaginer. Mais si nous ne les pouvons comprendre par avance , nous les pouvons adorer par avance & les préférer à toutes les vûes de l'esprit humain.

## II.

IL est remarquable qu'une des dernières instructions que JESUS-CHRIST donna à ses Apôtres avant que de les quitter , eut pour but de réprimer leur curiosité , & de les tenir dans l'attente paisible de l'exécution des desseins de Dieu. *Ce n'est pas à vous, leur dit-il , de savoir les tems & les momens que le Pere a mis en sa Puissance. NON est vestrum nosse tempora vel momenta quæ pater posuit in sua potestate.* Et c'est ce qui fait voir que cet avertissement est d'une importance particulière.

En effet rien n'est plus contraire à l'esprit d'un véritable Chretien que cette curiosité de connoître les tems de l'exécution des volontez de Dieu.

L'esprit chretien est un esprit d'une profonde humiliation sous la puis-

Mat. 1. 7.

sance de Dieu. Il se contente de savoir où il doit marcher. Il ne prétend à rien davantage. Il croit qu'il a assez à faire de songer à obéir à Dieu, & il s'en occupe uniquement. Il est donc bien éloigné de vouloir pénétrer dans les conseils de Dieu & de se repaître inutilement de ce qu'il n'a pas besoin de savoir. Il est bien aise de pouvoir contempler & adorer la science infinie que Dieu a de tous les événemens futurs; & son ignorance lui sert de degré pour la mieux comprendre. Il est bien aise de se préparer généralement à l'exécution de tous les ordres de Dieu sans exception. Or moins il les connoît, plus sa préparation est générale, & sa soumission entière. Enfin sentant en soi une source de curiosité qui se répand naturellement en pensées & en discours inutiles, & souvent téméraires, il s'efforce de la réprimer & non pas de la nourrir; & c'est cet esprit que JESUS-CHRIST a inspiré à ses Apôtres par cet avertissement : *Ce n'est pas à vous de savoir les tems & les momens que le Pere a mis en sa puissance.*

## III.

Nous avons l'esprit si étroit, que nous ne saurions lui donner le moindre effort sans faire tort à l'attention qu'il doit avoir à accomplir l'œuvre que Dieu nous impose. Nous l'avons si téméraire, que s'il avoit la moindre ouverture de se jeter dans l'avenir, il bâtiroit une infinité de chimères. Et c'est pourquoi Dieu a voulu laisser tout le futur dans une profonde obscurité, afin de rapeller les hommes à ce qu'il leur fait connoître de sa volonté pour le tems présent. S'il leur découvre donc quelque chose de l'avenir, c'est lors qu'ils ont quelque chose à faire pour s'y préparer. Ce fut par cette raison qu'il prédit à ses Disciples la descente prochaine du Saint Esprit; parce qu'il vouloit qu'ils l'attendissent ensemble à Jérusalem. Et comme il falloit encore que ce fût par ses ordres qu'ils entreprissent la prédication de l'Évangile par toute la terre, il leur renouvelle encore cet ordre sur le point qu'il étoit prêt de monter au Ciel, & ce fut par-là qu'il termina sa présence visible sur la terre.



UNE seule vuë de JESUS-CHRIST montant aux cieux, a suffi aux Apôtres pour les persuader qu'il y étoit effectivement monté. Mais JESUS-CHRIST se montra plusieurs fois à eux depuis la Résurrection, pour leur en imprimer la foi. C'est qu'il est aisé de croire qu'un corps ressuscité est monté au ciel; mais il est bien plus difficile de se persuader qu'un mort crucifié & enseveli soit ressuscité. On pouvoit craindre après avoir vû une fois JESUS-CHRIST ressuscité, que ce ne fût une illusion des sens. Il falloit plusieurs apparitions pour en confirmer la créance; au moins à l'égard de ceux qui n'en sont persuadez que sur le témoignage des Apôtres. On auroit dit qu'ils s'étoient imaginé d'avoir vû JESUS-CHRIST, & que quelqu'un avoit pris plaisir à les tromper par quelque artifice. Mais toutes ces pensées ne peuvent avoir lieu à l'égard de l'Ascension, qui n'est que la dernière apparition de JESUS-CHRIST ressuscité, accompagnée de cette circonstance qu'il s'éleva dans le ciel, & qui

renferme ainsi la preuve de sa Résurrection & de son Ascension tout ensemble.

## V.

CETTE nuée qui borna la vue de ses Apôtres, & qui leur cacha le Corps de JESUS-CHRIST montant aux cieux, borne aussi la connoissance des hommes touchant le lieu où il est. Nous savons *qu'il est monté au ciel*, & même *au-dessus de tous les cieux*, comme saint Paul le dit dans l'Épître aux Ephésiens. Mais quel est l'endroit qu'il a choisi ? Est-ce à l'Orient, à l'Occident, au Midi, au Septentrion ? C'est ce que personne ne fait. C'est une chose admirable combien Dieu a eu soin de cacher aux hommes ce qui ne seroit qu'à nourrir leur curiosité, & combien il a eu soin de leur imprimer par sa conduite sur eux l'éloignement où ils doivent être des'appliquer aux recherches inutiles qui amusent leurs esprits. Et c'est ce qui nous devroit être un motif de renoncer volontairement dans notre propre conduite à tout ce qu'il nous est inutile de savoir ; de nous priver de mille nouvelles qui occupent no-

Ephes. 4.  
10.

tre esprit & remplissent nos entretiens. Il y a quelque chose dans l'ignorance qui humilie l'esprit, & qui lui apprend ce qu'il est. Les connoissances inutiles le privent de cet avantage, & lui causent ordinairement de la vanité & de l'enflure.

## VI.

IL est assez difficile de marquer la disposition humaine des Apôtres, quand ils eurent vu JESUS-CHRIST monter aux cieux, & le combat qu'ils purent éprouver de la nature, touchée de cette privation, & de la charité qui se réjouissoit de ce que JESUS-CHRIST étoit allé prendre une pleine possession de sa gloire. Il est certain par le récit de saint Luc, qu'ils demeurèrent quelque-tems les yeux attachés au lieu où ils l'avoient perdu de vuë. Car c'est ce que marque le discours des Anges qui leur dirent:

*Act. 1: 11. Hommes de Galilée, pourquoi vous arrêtez-vous à regarder au ciel? Ut quid statis aspicientes in calum? comme s'ils eussent attendu que JESUS-CHRIST en descendit de nouveau après y être monté. Ce fut une dernière marque de l'amour humain qu'ils avoient pour*

lui. Mais les Anges les firent passer de cet état à des sentimens de foi, en ne leur donnant plus lieu d'espérer l'autre retour visible de J E S U S-CHRIST dans ce monde, que celui de son dernier avenement. Ainsi depuis ce tems-là ils n'espérèrent plus de le revoir sur la terre, & tout leur esprit se tourna à l'adorer dans le ciel & à attendre ce dernier avenement. Ce doit être aussi la disposition & la devotion de tous les Chrétiens: & ils ne sauroient s'occuper trop souvent de l'idée de J E S U S-CHRIST glorieux assis à la droite de son Pere, & descendant de-là pour juger les hommes; parce que cette idée les fait souvenir de l'obligation qu'ils ont de se mettre dans l'état où ils souhaitent d'être jugez, & de faire tout ce qu'ils voudroient avoir fait en ce tems-là.

## VII.

ETANT retourné à Jérusalem Act. 1.  
 de la montagne des Olives, ils y passèrent dix jours en prières étant tous unis ensemble dans l'attente de la descente du Saint Esprit, avec une disposition générale de faire tout ce 12.

qu'il plairoit à Dieu de leur ordonner par cet Esprit. C'est la disposition où nous devons être à l'égard de toutes les vocations , & de tous les emplois. Avant que le Saint Esprit nous ait marqué notre partage, nous n'y devons avoir qu'une disposition générale, sans prévenir le choix de Dieu. Il y en eût quantité dans cette sainte assemblée , qui ne furent appliquez par l'Esprit de Dieu , qu'à de petits ministères , comme par exemple , à avoir soin de certaines choses temporelles : mais pourveu que ce soit le Saint Esprit qui nous y applique , nul ministère ne nous doit paroître petit. Le grand desordre des hommes est , que chacun aspire aux plus grands emplois , & ne se contente pas de ceux qui lui sont proportionnez , ou qui lui sont destinez. Chacun veut aller en pleine mer, & conduire un grand vaisseau. Ainsi on ne voit que des naufrages : car la plupart ne sont propres qu'à mener une petite barque en costoyant les bords.

## VIII.

LES principales dispositions que les Disciples employèrent pour ob-

tenir le don du Saint Esprit, furent l'union & la prière. Ce sont aussi les principaux moyens dont nous devons user pour attirer les lumières de Dieu, & la conduite de son Esprit. Quand il s'agit, par exemple, d'obtenir de Dieu qu'il nous conduise par son Esprit dans quelque pas difficile, si l'on ne peut s'unir à tous les Chrétiens de corps, il faut s'y unir d'esprit, comme saint Paul s'assembla en esprit avec ceux de Corinthe pour le rétablissement de l'incestueux. Il faut déraciner de son cœur les moindres racines de division : & dans cet Esprit de charité, il faut demander à Dieu la grace dont on a besoin. Car elle est particulièrement promise à ce consentement de cœurs. Les prières de chacun considérées comme séparées de celles des autres, n'ont point la force de l'obtenir. Ainsi tout cœur divisé des autres, tout cœur aigri contre quelqu'un des membres de l'Eglise, tout cœur qui n'est pas disposé à rendre justice aux autres, & à quitter les préventions qu'il peut avoir conçues témérairement contre eux, est hors d'état d'obtenir les lumières de Dieu. S'il en

1. Cor. 5.

4.

reçoit , c'est pour le bien des autres, & non pas pour sa propre sanctification, & le plus souvent il n'en reçoit ni pour soi ni pour les autres.

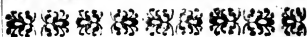
## IX.

IL est remarquable que quoi que la descente du Saint Esprit eût été promise aux Apôtres & aux Disciples , ils ne laissèrent pas de s'y préparer. Car Dieu ne separe point ses graces des moyens qui y preparent, & il ne veut point qu'on y pretende que par l'usage fidelle de ces moyens. Il y a même ordinairement une proportion entre la preparation & les graces auxquelles on se prepare : & les graces excellentes supposent des preparations excellentes. C'est pourquoi, comme il n'y eut jamais rien de plus grand dans l'ordre de la grace que celle que Dieu donna aux Disciples le jour de la Pentecôte, il en faut conclure qu'il n'y eut jamais de preparation plus excellente que celle qu'ils pratiquerent en attendant le Saint Esprit. Leur retraite est le modèle de toutes les retraites qui se sont faites & qui se feront jusqu'à la fin du monde ; & si l'on demande ce

qu'il y faut faire , il suffit de répondre qu'il faut y faire ce que les Apôtres firent dans leur retraite à Jérusalem pour y attendre le Saint Esprit; qu'il faut s'y dépouiller de toute inclination humaine, & se livrer à Dieu pour lui obéir dans tous les ministres & toutes les vocations auxquelles il lui plaira de nous appliquer , sans en prévenir aucune par des desirs qui aient l'amour propre pour principe: & sans en exclure aucune par des défiances qui naissent de l'esprit de pusillanimité.







## SUR L'EVANGILE

## DU JOUR

## DE L'ASCENSION.

Recumbentibus undecim . . . . dixit  
eis : Euntes in mundum univer-  
sum , &c. *Marc. 16. 14. 20.*

*Jesus apparut aux onze . . . . & il leur  
dit : Allez par tout le monde, prêchez  
l'Evangile à toutes les créatures.*

## I.

**S**AINT Marc dans son Evangile,  
joint la mission des Apôtres pour  
prêcher l'Evangile dans toute la terre,  
à l'Ascension de JESUS-CHRIST,  
quoiqu'il se soit peut-être passé quel-  
que chose entre deux ; parce que cer-  
te mission a été l'œuvre principale que  
JESUS-CHRIST devoit faire avant  
que de monter aux cieux. Jamais il  
n'y eût de commandement plus étran-  
ge , ni d'entreprise plus extraordina-  
re & plus hors d'apparence que cel-  
le-là. JESUS-CHRIST commande  
à douze

à douze pêcheurs , pauvres , ignorans , sans talens , dépourvûs de tout secours humain , d'aller reformer non un village , non les gens de leur connoissance , ce qui auroit été beaucoup , non les Juifs , non un royaume , mais toute la terre ; d'y changer & les opinions & les actions ; d'apprendre aux hommes à détester ce qu'ils avoient adoré , & à haïr tout ce qu'ils avoient aimé. Il leur ordonne de combattre également & l'esprit & le cœur des hommes , leurs anciennes préventions , & leurs passions presentes , & cela sans aucuns secours , & sans aucuns moyens humains de s'insinuer dans leurs esprits.

Ainsi il n'y eut jamais sans doute rien de si extraordinaire que ce commandement : mais aussi d'autre côté il n'y eut jamais de commandement fait par une autorité si capable de persuader & de fortifier ceux à qui il étoit fait. C'étoit JESUS-CHRIST ressuscité qui le faisoit. C'étoit JESUS-CHRIST prêt de monter aux cieux à la vûe de ses Apôtres. C'étoit JESUS-CHRIST promettant d'apuyer par son secours ce qu'ils feroient dans

l'exécution de ses ordres. *Assurez-vous*, leur dit-il, *que je serai avec vous jusqu'à la fin du monde.* Qui n'auroit entrepris toutes choses après une telle assurance? Les Apôtres s'y portèrent donc avec une confiance surprenante. Ils formèrent cette entreprise folle au sens humain; mais dont la folie apparente est une preuve convainquante de la certitude de l'ordre qu'ils en avoient reçu de JÉSUS-CHRIST ressuscité, & prêt de monter aux cieux. Ainsi plus elle est folle, plus elle est sage: & la preuve qu'elle contient de la résurrection de JÉSUS-CHRIST qui est le fondement de notre Religion, en est plus certaine & plus convainquante. Car il ne falloit rien moins que la vûe de JÉSUS-CHRIST ressuscité & montant aux cieux, pour donner aux Apôtres la confiance d'entreprendre cet ouvrage.

## II.

IL y en a qui pourroient croire que la foi étoit bien aisée aux Apôtres, puis qu'ils avoient vû de leurs yeux J. C. ressuscité & montant au ciel. Mais on peut dire avec vérité que nous n'avons pas de moindres secours & de

moindres preuves qu'eux , quoi que nous n'ayons pas vû ce qu'ils ont vû. Ce qui les pouvoit décourager, qui est l'infinie disproportion de l'entreprise qu'on leur ordonnoit avec les forces d'hommes tels qu'ils se pouvoient connoître, est devenu le fondement & l'affermissement de notre foi. Cette entreprise inouïe & sans aucune espérance humaine de succès, est exécutée & accomplie. Nous voyons l'Eglise édifiée , le paganisme détruit, la vérité reçue non par un petit nombre de personnes, mais par des peuples & des empires. Nous voyons les effets prodigieux de cet ordre donné aux Apôtres par JESUS-CHRIST ressuscité; & rien ne pourroit être plus contraire à la raison après l'accomplissement d'une chose si inespérée, que de douter que ce ne soit l'effet de la Résurrection & de l'Ascension de JESUS-CHRIST. Ainsi autant que nous voyons d'Eglises chrétiennes, autant les personnes vraiment raisonnables ont-ils de convictions de la Résurrection & de l'Ascension de JESUS-CHRIST. La Résurrection de JESUS-CHRIST,

& son Ascension servoient aux Apôtres de fondement solide pour ne douter point de réussir dans l'exécution de cet ordre: & le succès de leur prédication est un fondement non moins inébranlable pour affermir les Chrétiens de tous les siècles dans la foi de la Résurrection de JESUS-CHRIST & de son Ascension.

## III.

JESUS-CHRIST pour l'exécution de son œuvre, qui étoit la conversion des peuples à sa Religion, avoit besoin que ses Apôtres fussent fortement persuadés des veritez auxquelles ils devoient rendre témoignage par leur mort. Or il auroit été impossible, qu'ils l'eussent été, s'il ne fût rien arrivé de ce qu'il leur avoit prédit devoir arriver dans la conversion des peuples. Car comment les Apôtres auroient-ils pû croire en celui qui leur auroit prédit que ceux qui croiroient en lui, parleroient des langues nouvelles, qu'ils guéreroient les maladies, qu'ils chasseroient les demons, s'ils n'eussent vû aucun effet de cette prédiction & de cette promesse? Comment auroient-ils osé

écrire une telle fausseté, & l'écrire pour les nouveaux Chrétiens qui auroient pû les démentir. Il est donc certain que ces miracles sont arrivez, puisque les Apôtres ont osé dire que JESUS-CHRIST le leur avoit prédit, qu'ils ont continué de croire en lui, & qu'ils l'ont écrit. Ainsi ces miracles étoient pour les Apôtres une preuve perpétuelle de la Résurrection de JESUS-CHRIST. Et ce que les Apôtres en ont écrit, est une preuve à toute l'Eglise qu'ils n'ont pû être trompez, & qu'ils nous ont rendu un témoignage très-certain, en nous assurant qu'ils avoient vû JESUS-CHRIST ressuscité & montant aux cieux. Dieu dispense d'une manière admirable les preuves de ses veritez, & il n'y a que ceux qui ne prennent pas la peine de les considérer, qui puissent s'empêcher de s'écrier : *Les veritez que vous nous annoncez sont infiniment croyables : TESTIMONIA tua credibilia facta sunt nimis.* Les Apôtres convertissoient les peuples par la vue de ces merveilles : mais ils confirmoient en même-tems toute l'Eglise dans la foi de la véritable Religion.

ps. 92.5.

198 *Sur l'Evangile du jour*  
par ces miracles. Car ils n'auroient  
jamais osé écrire ces choses, si elles  
n'eussent été confirmées par le té-  
moignage de tous les premiers Chre-  
tiens, & il n'y auroit même point  
eu de Chrétiens s'ils eussent pu con-  
vaincre les Apôtres d'un mensonge  
si grossier; & si personne n'avoit parlé  
diverses langues; n'avoit chassé les  
demon, ni guéri les malades. Donc  
ces merveilles sont effectivement ar-  
rivées. Donc JESUS-CHRIST est  
ressuscité. Donc la Religion chrétien-  
ne est véritable. Remercions Dieu  
de la bonté qu'il a eue d'environner  
la véritable Religion de tant de preu-  
ves, qu'il n'y a que les aveugles vo-  
lontaires qui puissent ne les pas voir.

IV.

IL est remarquable que ces signes  
& ces effets miraculeux n'étoient  
point particuliers aux Apôtres; mais  
qu'ils leurs étoient communs avec  
ceux qui recevoient leur prédication:  
*Marc. 16. Ces miracles, dit JESUS-CHRIST,*  
*17. accompagneront ceux qui auront crû.*  
Dieu faisoit part de ces dons mira-  
culeux à toutes les nouvelles Eglises.  
Ainsi les nouveaux Fidèles ne les

crovoient pas seulement sur le rapport d'autrui : & l'on ne peut point dire qu'on ait abusé de leur crédulité pour les en persuader. C'étoient les nouveaux Fidèles eux-mêmes qui parloient des langues nouvelles, qui guérissent les malades, qui prédisoient les choses futures, qui chassoient les demons, & toutes les Eglises que les Apôtres établissent en tant de lieux différens, avoient toutes quelque participation de ces dons. Or personne ne peut ignorer s'il parle ces langues nouvelles; de sorte que ces nouvelles Eglises avoient une preuve sensible de la vérité de la Religion qu'elles embrassoient. Mais cette preuve n'est pas seulement pour ces premières Eglises, elle est aussi pour nous. Car il est impossible que ces peuples se fussent convertis, s'ils n'eussent été spectateurs de ces merveilles que les Apôtres leur avoient si solennellement promises. Ils ne pouvoient s'y tromper; car c'étoit en eux & par eux qu'elles s'operoient. Ils les ont donc vuës, & une infinité d'eux sont morts pour les attester. Rien n'est donc



plus constant que ces dons miraculeux. Jamais les Apôtres n'auroient crû en JESUS-CHRIST, s'il les avoit trompez dans cette promesse. Jamais les Apôtres ne l'eussent osé écrire, s'il eût été possible de les convaincre d'imposture. Jamais les peuples n'auroient crû en eux, & jamais ils n'auroient donné leur vie pour rendre témoignage à une Religion dont il leur auroit été si facile de reconnoître la fausseté.

## V.

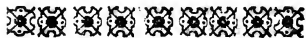
Mais pourquoi Dieu n'a-t-il pas continué ces dons miraculeux pour servir de preuves continuelles & subsistantes à la véritable Religion ? C'est le secret de sa sagesse que le monde ne sauroit comprendre. Il voudroit que Dieu convainquît l'incrédulité des hommes par des preuves si sensibles que leur esprit n'y pût rien opposer quand il le voudroit. Mais ils ne considèrent pas que si Dieu avoit suivi cette conduite, il auroit pris une voye de raison, & non pas de foi. Le cœur n'auroit point eu de part dans la conviction de l'esprit. Les humbles n'auroient point été distinguez

des superbes , & les cœurs purs & droits, des cœurs corrompus & déreglez. Il s'est donc contenté de donner aux hommes une certaine mesure de preuves , qui suffit aux cœurs non corrompus pour les persuader pleinement , & il n'a pas voulu qu'elles fussent telles qu'un cœur presomptueux & déreglé ne se pût mettre au-dessus de ces preuves , & ne pût engager l'esprit en des voyes d'erreur , & d'égarement. Ce n'est pas que les preuves ne soient en foi très-certaines & très-convainquantes : mais il faut s'y appliquer de bonne foi. La rectitude & la pureté du cœur donnent cette application. La corruption du cœur lôte & la bannit. Ces esprits déreglez par la malice de leur cœur, ou ne s'appliquent pas aux preuves de la Religion , & ils la laissent pour telle qu'elle est en se livrant aux choses sensibles ; ou s'ils s'y appliquent , c'est avec un desir malin de la contredire , & un éloignement secret de la vérité. Ainsi ils reussissent d'ordinaire à trouver des pretextes d'incrédulité : ils cherchent des tenebres , & ils y demeurent.

Après la promesses de ces signes miraculeux, & cet ordre d'annoncer l'Évangile par toute la terre, saint Marc rapporte l'Ascension de JESUS-CHRIST à la vuë de ses Apôtres. Ils le suivirent des yeux montant au ciel, & nous l'y devons suivre par nos desirs, & nous élever par la foi jusques à ce trône où il est assis à la droite de son Pere. C'est ce que font tous les Chrétiens qui participent à la grace de ce mystere.

*Pf. 83. 6. Heureux l'homme, dit le Psalmiste, dont vous êtes le secours : car il dispose des degrez dans son cœur pour s'élever à vous dans cette vallée de larmes : BEATUS homo cujus est auxilium abs te ; ascensiones in corde suo disposuit. in valle lachrymarum.* Il faut honorer l'Ascension du Fils de Dieu par ces ascensions du cœur, & c'est par ce mystere que l'on en obtient la grace. Qui ne s'élève point au-dessus des sens & des choses visibles, n'honore point l'Ascension de JESUS-CHRIST. JESUS-CHRIST n'est point monté au ciel à son égard, selon saint Bernard. Demandons-lui la grace

*dans l'Octave de l'Ascensf. 203*  
qu'il nous attire après lui, qu'il nous  
fassè monter tous les jours à quelque  
degré de vertu qui nous approche  
de lui, en nous separant de la vie des  
sens & de la nature.



SUR L'EPITRE  
DU DIMANCHE  
DANS L'OCTAVE  
DE L'ASCENSION.

Estote prudentes & vigilate in ora-  
tionibus. 1. Pet. 4. 7. 11.

*Soyez temperans & vigilans dans la  
prière.*

I.

L'APÔTRE saint Pierre nous re-  
commande la tempérance, & la  
vigilance dans la prière, non-seule-  
ment parce que ces deux vertus sont  
essencielles à la vie chretienne, mais  
parce que l'une est necessaire à l'au-  
tre. Car, pour être vigilant & re-  
cueilli dans les prières, il faut de ne-

I vj

*Luc. 21.  
34.*

cessité être tempérant selon toute l'étendue de cette vertu. Non-seulement il faut garder une exacte modération à l'égard du boire & du manger, en pratiquant ce que JESUS-CHRIST dit, *qu'il ne faut pas laisser appesantir son cœur par l'abondance des viandes & par l'ivrognerie.* Mais il faut user de la même retenue dans l'usage de toutes les choses du monde. Rien n'est plus contraire à l'esprit de prière que les grands divertissemens, les grandes agitations, les grandes affaires qui appliquent fortement l'ame. L'esprit se colle aux objets auxquels on l'applique. On ne sauroit ensuite l'en retirer, ni le retrouver quand il s'agit de louer Dieu. L'imagination devient vagabonde. Les objets qui se présentent entraînent l'esprit. Il court après eux, & ne peut plus s'appliquer à Dieu, ni veiller sur soi-même. C'est pourquoi il n'y a point de précepte plus généralement recommandé par tous les Saints que celui d'éviter l'épanchement & la dissipation de l'esprit. Mais c'est ce qui ne peut se faire que par une tempérance générale qui nous fasse

renoncer à la jouissance de tous les plaisirs non nécessaires, & nous porter à nous moderer dans ceux mêmes qu'on peut appeller nécessaires en n'y livrant pas notre esprit & notre cœur; ce qui renferme une grande moderation à l'égard de tous les objets des sens.

II.

IL y a une espece de cercle dans la production des vertus qui les rendroit impossibles, si elles ne dépendoient que de nous. Il faut être tempérant pour vaquer à la prière; il faut prier pour obtenir la tempérance. Comment donc peut-on avoir l'une & l'autre, quand on ne les a pas? Mais Dieu qui est auteur de toutes les vertus, fait bien allier cette espece de contrariété. Il commence cet édifice spirituel par quelle vertu il veut. Il les augmente ensuite l'une par l'autre. Il fait, par exemple, d'abord pratiquer la tempérance, & par cette tempérance il produit la vigilance dans la prière. Il fait prier ensuite avec plus d'ardeur, & il augmente par là la tempérance. La tempérance sert à la prière par voye de merite, & par-

ce qu'elle en retranche les empêchemens ; & la prière sert à la tempérance par voye d'impetration , & l'on peut dire même par le retranchement des obstacles qui la troublent. Un homme bien appliqué à Dieu est beaucoup moins touché des objets sensibles. Il y a toujours dans chacun une vertu qui est le principe des autres. Mais c'est Dieu qui les choisit, & il peut commencer , comme on vient de dire , la sanctification des âmes par où il veut. Il y a de même dans les chûtes certains vices par où l'âme commence à déchoir : mais il n'y en a point qui ne puisse être le principe de ses chûtes, lorsque par un jugement secret Dieu laisse aller les âmes à leur propre corruption. Un homme priera plus lâchement, parce qu'il se sera appliqué par intemperance à quelque objet qui le distrahit ; & un autre sera plus intempérant , parce qu'il aura été plus négligent dans la prière. Ainsi nous devons craindre tous les vices , non-seulement à cause de ce qu'ils renferment en eux-mêmes la malignité ; mais parce qu'ils peuvent tous être

le premier anneau de notre perte : & nous devons recourir à Dieu avec une humilité d'autant plus profonde qu'il est seul capable d'augmenter les vertus en la manière qu'il lui plaît ; & d'empêcher que l'ame ne tombe dans le précipice par tous les differens péchez qu'elle commet dans cette vie, qui bien qu'ils ne soient pas tous mortels, la peuvent tous conduire au péché mortel, en éloignant la grace de Dieu, en augmentant les ténèbres de l'ame, & en diminuant les forces qu'elle avoit pour résister aux tentations.

III.

*Mais avant tout, ayez une charité persévérante les uns pour les autres.*

ψ. 8.

L'APÔTRE saint Pierre nous apprend par ces paroles que le moyen le plus général & le plus efficace pour empêcher l'affoiblissement des vertus, est la pratique continuelle de la charité du prochain ; parce que cette vertu couvrant les péchez, elle empêche par conséquent que ces péchez ne nous nuisent, & qu'ils ne servent à Dieu de sujet de s'éloigner de



charité ne consiste pas toujours en œuvres extérieures qui ne peuvent pas être continuelles. Elle consiste dans la pureté du cœur, & dans la disposition de faire pour le prochain tout ce qui est en notre puissance. Or il n'y a que Dieu qui soit juge de la sincérité de cette disposition. Ce qui nous en peut donner quelque assurance, est de ne souffrir dans notre cœur aucune malignité contre nos frères; de former souvent des desirs de les servir & d'en chercher les occasions; & quand elles se présentent de les embrasser avec joie; d'éviter une infinité de choses, de peur de les choquer; de préférer leurs intérêts aux nôtres; & d'avoir une véritable douleur de ce qui fait tort à leur salut.

V.

*Exercez entre vous l'hospitalité sans murmure. ψ. 9.*

LA cause des murmures où l'on tombe dans l'exercice de la charité, est que l'on regarde ces œuvres comme des bienfaits & des graces que l'on fait aux hommes, & non com-

me des graces & des bienfaits qu'on reçoit de Dieu. Ainsi on exige des hommes de grandes reconnoissances & de grands égards, comme des récompenses du bien qu'on leur fait, & si l'on ne les trouve pas en eux, on en murmure & l'on s'en offense. On veut qu'ils soient raisonnables & modérez; qu'ils ne soient point pressans ni importuns: & quand on ne trouve pas en eux toutes ces qualitez qui conviennent à ceux qui reçoivent la charité, ou l'on cesse de la faire ou l'on la fait avec chagrin. Mais si l'on regardoit ces œuvres de charité d'une autre manière, on agiroit avec un autre esprit & une autre disposition. Or cette manière est celle qui est marquée par ces paroles : *Que*

✱ 10. *chacun de vous rende service aux autres, selon le don qu'il en a reçu, comme étant de fidèles dispensateurs des différentes graces de Dieu.* Car nous apprenons par là que ces biens que nous employons en charitez, ne sont pas à nous non plus que la volonté de les employer pour le prochain.

Ce sont non-seulement des dons de Dieu, mais de grands dons, &

*dans l'Octav. de l'Ascension. 211*

etels qu'étant employez dans l'exercice de la charité, saint Paul les appelle des dons ineffables : car c'est de ces sortes de graces dont il est dit en un endroit : *Dieu soit loüé de son ineffable don.* 2. Cor. 2. 15.

Quiconque pratique donc la charité, reçoit infiniment plus de Dieu, qu'il ne donne au prochain. Il ne donne que des biens temporels, des biens qui ne sont point à lui, & qu'il n'a reçûs que pour les donner. Il ne fait que rendre proprement ce qu'il doit. Mais il reçoit de Dieu un présent qui de soi-même est éternel, & dont il peut jouir à jamais. Dieu lui fait l'honneur de l'associer aux soins charitables qu'il a de ses créatures, & de le rendre l'instrument de sa providence envers elles. Il lui met entre les mains le rachat de ses péchez, & le prix de son Royaume : & il le lui met gratuitement, sans qu'il eût aucun droit à une si grande grace. Qui ne voit que les murmures dans lesquels on tombe en pratiquant la charité, ne viennent que de ce qu'on n'est pas assez pénétré de ces veritez ? Car si on en étoit touché comme on le devroit,

on regarderoit les pauvres comme les occasions qui nous ont attiré les grâces de Dieu. On croiroit leur avoir une extrême obligation. Ainsi, bien loin de pratiquer durement la charité envers eux, on la pratiqueroit avec humilité, avec reconnoissance, & avec amour.

## VI.

*Si quelqu'un parle, que ce soit comme Dieu parlant par sa bouche. ψ. II.*

COMMENT aurions-nous droit de regarder nos œuvres de charité comme étant à nous ; puisque nous ne devons pas regarder de la sorte, même nos discours, & que tout ce qu'il y a de véritable & de juste dans ce que nous disons au prochain, est une grâce de Dieu, comme les Conciles mêmes l'ont défini ? *Quidquid autem habemus justitia & veritatis, ex illo fonte est quem debemus sitire in hac creta.* Ainsi lorsque nous parlons au prochain, tout ce que nous lui disons de vrai & de juste appartient à Dieu, & il ne nous est pas permis de lui parler d'une autre manière ; parce que nous ne lui devons jamais

parler que véritablement & justement. Et c'est ce qui nous doit donner une extrême vigilance pour rendre nos discours dignes de Dieu, & pour n'y mêler rien qui ne convienne à celui au nom duquel nous parlons. *Si quelqu'un parle ; que ce soit comme Dieu parlant par sa bouche.*

VII.

Pour pratiquer ce devoir important, il ne faut pas seulement que tout ce que nous disons au prochain, soit véritable ; mais que nous le disions aussi par le mouvement de Dieu & par l'impression de son Esprit : ce qui nous doit faire discerner quand il est tems de parler ; & quand la charité nous y oblige. Il faut que nous évitions tout ce qui pourroit détruire l'effet de nos discours par l'image des passions qu'on y mêleroit. Car les discours ne représentent pas seulement les choses que l'on conçoit ; mais aussi les manières dont on les conçoit. Si donc nos pensées sont accompagnées de quelques mouvemens humains ; & si elles ne partent pas d'un bon trésor ; c'est-à-dire, d'un cœur bon, desintéressé, & rempli de

214 *Sur l'Épître du Dimanche*

charité, on en porte l'image dans l'esprit des autres; & l'on détruit par là l'efficacité de la vérité. Les discours de Dieu doivent être saints en toutes manières; & c'est les deshonorer que d'y mêler quelque chose qui ne porte pas le caractère de la sainteté.

VIII.

*Si quelqu'un sert dans quelque ministère, qu'il y serve comme n'agissant que parla vertu que Dieu donne. ψ. 11.*

Ce n'est pas seulement dans nos discours qu'il faut essayer de ne rien mêler qui ne resente leur origine & leur règle qui est Dieu même: c'est aussi dans tous les services que l'on rend au prochain, où l'on doit croire que tout ce qu'il y a de bon, soit dans la volonté, soit dans l'exécution, vient de Dieu *qui nous donne & la volonté & le pouvoir.* Ainsi nous devons toujours nous considérer à l'égard du bien, comme de purs instrumens qui ne peuvent rien faire d'eux-mêmes, s'ils ne sont appliquez & remuez de Dieu. Toute notre activité propre ne peut être que mauvaise; parce

que les mouvemens que nous avons de nous-mêmes, sont toujours excitez par des passions qui ont l'amour propre pour principe. Nous devons regarder bien diversement nos œuvres; celles qui viennent de Dieu, & celles qui viennent de nous. Celles qui viennent de Dieu sont bonnes; mais nous devons croire que Dieu en est tellement la cause principale que nous n'en sommes que comme les instrumens. C'est lui qui les a créées en nous : *Creati in operibus bonis*. Mais celles qui sont purement de nous, ne peuvent être que mauvaises, parce que ce sont des productions de notre amour propre, des vûes intéressées, des chagrins, des colères, des empressements.

*Ephes. 2.  
10.*

# IX.

EN considérant de cette sorte nos actions de charité, on glorifiera Dieu en toutes choses & à l'égard de nous & à l'égard des autres. On le glorifiera dans les graces que nous avons reçues de lui, en reconnoissant qu'il en est auteur, & que tout ce qu'il y a de bon dans ces œuvres de charité, vient de lui. Nous le glorifierons dans les

défauts mêmes de ces œuvres, en reconnoissant qu'il n'y a que cela qui nous y puisse appartenir : & nous porterons tous ceux envers qui nous les pratiquerons, à glorifier Dieu, parce qu'en retranchant les mouvemens humains que nous y mêlons, il n'y aura plus rien qui ne les édifie, & qui ne leur fasse reconnoître l'excellence de la loi chretienne, qui porte les hommes à agir d'une manière si charitable.

Il est vrai que ceux envers qui l'on pratique la charité, sont souvent ingrats & peu touchés des services qu'on leur rend. Mais si nous nous faisons justice, nous trouverons souvent aussi que c'est nous qui détruisons leur gratitude par les mauvaises manières que nous mêlons dans nos bonnes-œuvres. Ainsi nous anéantissons nous-mêmes la principale partie de notre charité, qui est la spirituelle. Car, au lieu que le principal effet des œuvres de charité devrait être de porter ceux à qui on les fait, à louer Dieu; on les porte souvent au contraire à murmurer, & l'on étouffe ainsi l'onction & l'édifi-

cation



cation de ces œuvres , qui en est la principale partie , & ce qu'on y doit principalement rechercher.



SUR L'EVANGILE  
DU DIMANCHE  
DANS L'OCTAVE  
DE L'ASCENSION.

Cum venerit Paraclitus, &c.

*Joan. 15. 26. 16. 4.*

*Lorsque le Consolateur , cet Esprit de verité qui procede du Pere , que je vous enverray de la part de mon Pere , sera venu , il rendra témoignage de moi.*

I.

**J**ESUS-CHRIST promet à ses Disciples le saint Esprit , & l'appelle en cet endroit *l'Esprit de verité* ; pour nous donner lieu de le discerner de l'esprit du monde qui est un esprit de fausseté. C'est la marque la plus claire que nous ayons pour recon-

218 *Sur l'Evang. du Dimanche*

noître le vrai principe de nos actions & de nos pensées. Et c'est pourquoi saint Bernard n'en donne point d'autre pour discerner si les pensées qui passent dans notre esprit, ont Dieu ou le démon pour auteur. Il veut que nous attribuions à Dieu toutes les pensées véritables, & au démon toutes les fausses pensées: & l'on ne doit pas juger autrement de nos œuvres. Car toutes celles qui sont faites selon une lumière véritable, doivent être attribuées à Dieu, puisque ce sont des œuvres de lumière; & celles qui sont faites en suivant de fausses lueurs, doivent être attribuées au démon, puisque ce sont des œuvres de ténèbres. C'est l'origine de ces expressions de l'Ecriture : *Faire la vérité, marcher dans la vérité*, qui ne signifient autre chose que se conduire selon la vérité. Mais il faut bien remarquer qu'il se fait quelquefois un certain mélange dans nos pensées mêmes, & que le diable a l'adresse de mêler quelquefois de fausses intentions & de fausses lumières qui viennent de lui, parmi les véritables qui viennent de Dieu. On voit un pau-

Ioan. 3.

21.

2. Ioan.

4. G. 3

Ioan. 3.

vre dans une grande & réelle nécessité; on est en état de l'assister; & l'on conclut qu'on le doit faire. Voilà une pensée qu'on doit attribuer au saint Esprit; parce qu'elle n'a rien que de véritable. Le diable qui la découvre dans notre esprit, nous montre en même-tems, qu'en pratiquant cette aumône nous passerons pour charitables; & il nous représente cette réputation comme un bien que nous devons desirer. C'est une lumière fausse. Car il est faux que cette réputation soit un bien qui doive être désiré. Cependant ces deux lumières, l'une véritable, l'autre fausse, nous portent à la même action; & quand nous la faisons, il est incertain qu'elle est celle qui nous y détermine.

II.

QUAND on s'aperçoit de ce mélange de vraies & de fausses lumières dans son cœur, faut-il omettre de suivre les véritables, dans la crainte de suivre les fausses? Non. Il faut se contenter de renoncer à ces vûes fausses, à moins que cette même action ne se puisse faire, en sorte que nous y évitions entièrement le danger de suivre les faus-

ses. Mais quand on ne s'en aperçoit pas, il est plus difficile de discerner le véritable principe de nos actions. Car souvent c'est la vanité qui nous porte à ces œuvres, lorsque nous nous imaginons de les faire pour la vérité; & c'en est une grande preuve quand nous sommes froids & sans mouvement, lorsqu'il n'y a que la vérité qui nous pousse, & que nous sommes pleins d'ardeur quand il s'y mêle de la vanité; quand nous n'avons aucune inclination aux œuvres qui n'ont que Dieu pour témoin, & que nous en avons beaucoup pour celles dont les hommes sont spectateurs. Cependant cela n'est pas universel, & il peut arriver que la charité se serve utilement du secours même de ses ennemis, qui sont la vanité & la crainte de déplaire aux hommes. Toutes les règles les plus austères ont puni par certaines confusions les actions qui bleissoient la regularité, afin que la crainte de cette confusion aidât les Religieux à être plus exacts. Et ce n'est point une mauvaise pratique, quand on veut sérieusement se donner à Dieu, que de s'attacher à lui

être fidelles en faisant des démarches qui nous exposassent à la moquerie du monde si nous y manquions. C'est au contraire un sentiment très-digne d'une ame chretienne, que de vouloir bien être l'objet du mépris de toute la terre, si elle vient à manquer de fidélité pour Dieu & à retourner en arrière. Quand on ne se sert donc de ces vûes des jugemens des hommes qu'en cette manière, ce ne sont point ces vûes qui nous conduisent & qui sont le principe de nos actions. C'est la charité & la verité qui s'en servent pour diminuer l'effort des tentations.

III.

ENFIN la vérité est tellement le propre caractère du saint Esprit, qu'il n'y a rien qui marque plus sensiblement sa présence dans les ames qu'un certain goût pour la vérité qui les porte à s'y rendre si-tôt qu'on la leur propose, suivant cette maxime de l'Evangile : *Celui qui est de Dieu entend la parole de Dieu*, qui leur fait discerner & suivre la vérité en toutes choses; qui les éloigne de toute duplicité, de tout déguisement, de tout artifice dans leurs paroles & dans leurs actions.

*Joan. 8.  
47.*

Les gens du monde qui sont animez d'un autre esprit, ont de coutume au contraire de cacher leurs véritables sentimens, comme dit saint Gregoire, & d'user d'une infinité de détours & de finesses pour arriver où ils prétendent. Ils méprisent même ceux qui agissent simplement, comme des gens sans adresse : mais ils ne prennent pas garde qu'ils sont eux-mêmes les dupes du diable qui se joue d'eux, en les engageant dans ces conduites artificieuses, au lieu qu'il est lui-même le jouet de ceux qui marchent dans la droiture & dans la vérité.

## IV.

JESUS-CHRIST dit que quand le saint Esprit sera venu, il rendra témoignage de lui, & que ses Apôtres en rendront aussi témoignage. Et par là il nous apprend que les vérités de la foi doivent être autorisées par deux témoignages. L'un extérieur qui est celui des Apôtres. L'autre intérieur, qui est celui du saint Esprit. Il n'a point voulu dans la voye ordinaire que la foi fut reçue par la seule inspiration du saint Esprit ; il l'a attachée au témoignage des Apôtres. Tout

ce que les Apôtres n'ont point enseigné, n'appartient point à la foi. C'est cette précaution de la Sagesse divine qui préserve la foi des Chrétiens de toute illusion. Car combien auroit-on pû y en faire glisser, s'il suffisoit pour faire recevoir quelque dogme comme de foi, de prétendre qu'on l'auroit appris par inspiration? Chacun voudroit que sa pensée fut reçue comme inspirée par le saint Esprit; & par là voilà les Chrétiens aux mains, sans qu'on pût discerner qui auroit raison, ou qui auroit tort. JESUS-CHRIST n'a point voulu laisser sa doctrine dans cette obscurité & dans cette confusion. Il exige l'union du témoignage du saint Esprit & de celui des Apôtres. *Il rendra, dit-il, témoignage de moi; & vous en rendrez aussi témoignage.* Il faut donc l'un & l'autre; & l'un sans l'autre ne suffiroit pas: ou plutôt ces deux témoignages sont inséparables. Car le saint Esprit n'autorise que ce qui a été annoncé par les Apôtres, & les Apôtres n'ont annoncé que ce qui a été autorisé par le saint Esprit.

*Joan. 15.*

*26 27.*

LE S. ESPRIT joint en deux manières son témoignage à celui des Prédicateurs de l'Évangile. Premièrement en répandant son onction dans leurs cœurs, & ensuite sur leurs paroles, ce qui les rend capables de toucher ceux qui les entendent. Secondement en agissant immédiatement sur les cœurs des auditeurs, & en leur inspirant l'amour des vérités qu'on leur propose. La seconde manière est absolument nécessaire pour le succès de l'Évangile. Car c'est inutilement que la parole du Prédicateur frappe les oreilles du corps, si l'Esprit de Dieu n'ouvre celles du cœur. Mais il est fort rare aussi qu'elle soit séparée de la première, & que l'Esprit de Dieu agisse sur le cœur des auditeurs, sans avoir agi auparavant sur celui des Prédicateurs. Et c'est la cause la plus ordinaire du peu d'efficacité de la parole de ceux qui, comme dit saint Gregoire de Nazianze, parlent des choses spirituelles sans l'Esprit de Dieu.

On prêche les mêmes vérités qu'autrefois : mais on ne les prêche pas avec le même succès & le même fruit,



parce que ceux qui les prêchent ne sont pas si remplis de l'Esprit de Dieu, & que leurs discours sont plus vuides de son onction. Or, commel'on vient de dire, l'Esprit de Dieu agit rarement sur le cœur des auditeurs, sans avoir agi premièrement sur le cœur de celui qui annonce les vérités de l'Evangile. Et c'est ce qui doit porter toutes les personnes qui sont soigneuses de ménager ce qui leur peut attirer les graces de Dieu, à préférer toujours les Sermons & les Livres de ceux en qui l'on voit plus de marques de l'Esprit de Dieu. Car il faut, autant que l'on peut, se mettre dans le cours le plus commun de la grace. Or la conduite ordinaire de Dieu est de toucher les ames par ceux qui sont eux-mêmes touchés & animez du S. Esprit. Ce sont donc ceux qu'il faut écouter. Et au contraire, il n'y a guères de lieu d'esperer de tirer du fruit des discours de ceux en qui il ne paroît que des marques de l'esprit de l'homme. Car c'est vouloir que Dieu suive à notre égard, une conduite extraordinaire, ce qui est une espèce de tentation de Dieu.

CE n'est pas qu'il ne faille écouter avec respect tous ceux qui nous parlent de la part de Dieu. Car il ne faut faire ce discernement entre les Prédicateurs, que lorsqu'il est absolument indifférent d'entendre plutôt l'un que l'autre. Mais lorsque quelque devoir nous attache plutôt à l'un qu'à l'autre, la fidélité à pratiquer ce devoir, supplée à l'onction du Prédicateur, & peut rendre sa parole plus efficace sur nous, que celle de ceux en qui il en paroît davantage. Outre qu'il ne faut pas mettre cette onction dans une manière plus affective de prononcer ce que l'on dit, mais dans l'impression que tout ce qu'on peut savoir du Prédicateur & tout ce qu'on en voit, forme dans l'esprit de ceux qui l'écoutent, en donnant lieu de juger que c'est un homme qui croit & qui fait ce qu'il dit, & que ses discours sont des effusions de son cœur. Quand un Prédicateur donne cette idée de lui, de quelque manière qu'il prononce, il fera toujours beaucoup plus de fruit que d'autres, plus exempts de défauts extérieurs, mais dont on

*dans l'Octav. de l'Ascension. 227*  
n'aura pas cette même impression.

VII.

JESUS-CHRIST ensuite prépare ses Disciples aux mauvais traitemens qu'ils devoient recevoir des hommes, & il leur declare que c'est pour empêcher qu'ils n'en soient surpris, & que ces mauvais traitemens ne leur soient une occasion de chute, qu'il les en avertit par avance. La plupart des découragemens & des foiblesses qui arrivent aux ministres de JESUS-CHRIST, ne viennent que de ce qu'ils n'ont pas assez dans l'esprit à quelles conditions ils ont reçu leur ministère. On ne s'étonne point d'être blessé à la guerre. On sait que c'est à quoi l'on s'expose en y allant, & que qui n'en veut point courir le hazard, n'y doit point aller. Mais on ne regarde plus les ministeres Ecclesiastiques comme dangereux. On croit que le tems de ces dangers est passé, & qu'on les peut considérer presentement comme un état de commodité & de repos. Et il n'est pas en effet étrange qu'on en prenne cette idée sur la manière dont la plupart y vivent & s'en acquient; mais ce

228 *Sur l'Evang. du Dimanche*

n'est pas celle qu'il en faut prendre sur les paroles de JESUS-CHRIST. Il donne presentement aux hommes le même pouvoir. Il les appelle à la même récompense. Il les expose aux mêmes ennemis. Le diable, qui a suscité ces persecutions contre les premiers Disciples de JESUS-CHRIST, n'est pas mort depuis ce tems-là, comme dit saint Augustin. Il n'a pas moins de malice ni moins de rage contre ceux qui servent Dieu. Pourquoi donc les conditions du ministère Ecclesiastique seroient-elles tellement changées.

*Epist. 21.*

Mais c'est qu'il faut extrêmement distinguer entre les diverses manières d'exercer ce ministère. „ Il n'y  
„ a rien, dit saint Augustin, en ce  
„ tems-cy, de plus agreable que les  
„ dignitez d'Evêque, de Prêtre, &  
„ de Diacre, ni de plus doux & de  
„ plus aisé que d'en exercer les fonc-  
„ tions quand on veut faire les cho-  
„ ses par manière d'aquit, & flater  
„ les hommes dans leurs desordres :  
„ mais aussi n'y a-t-il rien de plus  
„ malheureux, de plus pernicieux,  
„ & de plus damnable devant Dieu.

Au contraire, il n'y a rien de plus pénible, de plus difficile, de plus orageux en ce tems-ci, que les mêmes fonctions, quand on les veut faire selon les règles de Dieu: mais aussi il n'y a rien de plus saint. Saint Augustin trouvoit donc encore de son tems des peines & des dangers dans les fonctions ecclésiastiques, quand on veut s'en acquiter saintement, & on n'y en trouveroit pas moins en ce tems-ci que du tems de saint Augustin, si l'on avoit le même dessein. Il y a donc bien de l'apparence que cette facilité qu'on s'y imagine, ne se trouve que dans cette première maniere de s'en acquiter que saint Augustin appelle malheureuse, pernicieuse, damnable; & qu'on trouve dans celle qu'il appelle sainte, les mêmes dangers, les mêmes peines & les mêmes orages qu'autrefois.

VIII.

Il est vrai qu'on trouve rarement de ces faux zelez qui croient faire une œuvre agréable à Dieu, en répandant le sang des Ministres de JESUS-CHRIST. Mais le démon ne man-

230 *Sur l'Evangile du Dim.*

quera jamais d'adresses pour leur susciter des traverses d'un autre genre. Qu'y avoit-il de plus saint, de plus irréprochable, de plus apuyé que S. Charles? Cependant on trouva moyen de le commettre avec la puissance séculière, & de le rendre même odieux aux Cardinaux: On ne dira jamais la vérité impunément aux hommes, puisque la vérité même incarnée ne l'a pas dite sans s'attirer leur aversion. Elle sera toujours haïe, & par conséquent toujours persécutée, tantôt ouvertement, tantôt plus secrètement. Les sens sont plus frapés des persécutions ouvertes telles qu'étoient celles des premiers siècles; mais il ny a peut-être pas moins de difficulté à souffrir celles qui ont moins d'éclat, & qui naissent des diverses passions des hommes que le démon fait ménager pour affliger les gens de bien qui s'oposent à ses desseins.

IX.

IL faut donc que ceux qui sont appelés présentement au ministère de l'Eglise, ne se persuadent pas qu'ils n'ayent point de part à ces paroles de JESUS-CHRIST: *Jé vous ai dit ces choses, pour vous préserver des scandales. Ils*

*Joan. 16.  
1. 2.*

*dans l'Octave de l'Ascens.* 231

*vous chasseront de leurs Synagogues, & qu'ainsi ils ayent dans l'esprit ce que David a dit en la personne de JESUS CHRIST, & qui doit être la devise de tous les veritables Ministres: MON cœur s'est attendu aux outrages* Ps. 681.  
*& à la misère. Qui a fait son conte* 21.  
sur cela, n'est point scandalizé quand il lui arrive ce qu'il a prévu. Il le regarde même comme une marque glorieuse de son ministère, qui le rendant plus conforme & aux anciens Pasteurs de l'Eglise & au chef de tous les Pasteurs, lui donne plus de droit d'en espérer les récompenses. Mais ceux qui ne se sont attendus qu'à trouver du repos dans les charges de l'Eglise, sont nécessairement surpris & souvent renversez, quand il leur arrive des traverses de la part des hommes; & pour s'en mettre à couvert, ils ont souvent recours à des voyes basses & indignes, qui leur procurant un repos temporel, les privent de ce qu'ils devoient attendre de Dieu.

X.

DIEU fait à peu-près dans tous les tems une compensation des difficultez de la charge pastorale, par

lesquelles il a dessein de sanctifier les Pasteurs : & s'il y en a plus d'un certain genre d'un côté, il y en a moins de l'autre d'un autre genre. S'il y a quelquefois de plus grands maux à souffrir, il y a aussi de plus grands secours pour les soutenir. Il y a, par exemple, des tems où les dangers de perdre la vie & les biens, sont plus communs : mais où l'on y est encouragé par de plus grands exemples, & on n'est pas entraîné du côté de la foiblesse par des raisons si plausibles. Et il y a au contraire d'autres tems, où les obstacles qu'il faut surmonter & les dangers qu'il faut mépriser, sont beaucoup moindres, mais dans lesquels il faut s'élever au-dessus de la coutume, du mauvais exemple, des jugemens de personnes d'ailleurs estimables ; ce qui n'est pas souvent moins difficile.

## XI.

LES vents ne sont que de petites parties de vapeurs, dont chacune a peu de force ; mais ces petites parties ne laissent pas de renverser les plus grands arbres par leur union. Les



fleuves ne sont que des gouttes d'eau amassées ensemble ; mais ils rompent souvent les plus fortes digues. Une multitude de jugemens, dont chacun est méprisable séparément, ne laisse pas d'ébranler & d'emporter ceux mêmes qui auroient souvent résisté à une violence ouverte. Dès qu'il faut paroître singulier dans sa conduite, & condamner par son exemple une infinité de gens, il faut un degré très-singulier de courage & de fermeté pour se soutenir. Or cela n'est pas extraordinaire dans la charge pastorale dans laquelle on doit souvent s'opposer à des passions autorisées par la coutume & par l'exemple de quantité de gens que l'on appelle gens de bien, qui s'élèvent durement contre ceux qui ne sont pas de leur sentiment. En vain allégueroit-on que les maximes qu'on soutient sont suivies en d'autres lieux de l'Eglise, & qu'elles sont autorisées par les plus habiles & les plus pieux. Chaque ville, chaque Communauté tient lieu à ceux qui en sont, de tout le reste de l'Eglise. Quiconque ne suit pas les maximes de la ville & de la Communauté, est

declaré singulier, eût-il pour lui tout le reste de la terre.

## XII.

ENFIN, s'il y a de plus grands dangers en certains tems, il y a souvent plus d'obscurité en d'autres. La conduite qu'on y doit tenir, est beaucoup moins certaine. On ne fait s'il faut avancer ou reculer; s'il faut suivre une voye de condescendance ou de fermeté. Les regles sont obscurcies par les passions & par la coutume. Il ne faut pas s'opposer de droit fil au torrent. Il faut donner quelque chose au tems, à la crainte de scandalizer, de troubler, & de faire plus de mal que de bien. Mais quelles bornes doit-on garder en cela? Quel parti y doit-on prendre? C'est ce qui tourmente étrangement un Pasteur qui aime sincèrement la verité & la paix. Et c'est pourquoi l'Ecclésiastique attribué à la Loi de Dieu de *tourmenter ceux qui la connoissent*: *ET cruciabit eum in tribulatione doctrina sue*; n'y ayant rien de plus pénible que ces perplexitez où un Pasteur est continuellement dans la crainte de s'avancer trop, ou de se trop relâcher; de ne

soutenir pas assez les droits de la vérité, ou de nuire aux intérêts de la charité. Ces peines en obligent quantité de songer à renoncer par la retraite aux ministères de l'Eglise. Ainsi ce sont toujours les passions des hommes qui les en chassent : & c'est un des sens dans lesquels cette parole de JESUS-CHRIST : *Ils vous chasseront de leurs Synagogues*, se verifie dans tous les tems de l'Eglise. Que ce soit la violence des hommes ou les peines que l'on éprouve dans leur conduite, qui obligent les Pasteurs à se retirer, c'est la même chose quant à l'effet d'exclure de bons Pasteurs de leur ministère. On dira que ce n'est pas une raison de quitter. Je l'avouë. Mais il y a des ames dont ces obscuritez & ces contradictions continuelles surpassent tellement la force, que leur esprit y succombe. Il n'a plus d'autre pensée que de s'y soustraire par la retraite. Il n'y a point de siècles qui n'en fournissent quantité d'exemples ; mais ils sont particulièrement frequens dans le 6. 7. 8. & 9. siècle, où l'on trouve une infinité de saints Evêques qui ont renoncé à leurs fonctions, pour aller

1043 . 15.  
2.

finir leur vie dans des Monastères. Et cela y étoit si commun, que cette conduite extraordinaire en foi, faisoit la conduite ordinaire de ces tems-là.



SUR L'ÉPÎTRE  
DU JOUR

DE LA  
PENTECÔTE.

Cum complerentur dies Pentecostes,  
&c. Act. 2. 1.

*Quand les jours de la Pentecôte furent accomplis, les Disciples étant tous ensemble dans un même lieu, &c.*

F.

**O**N doit considérer ce qui arrive aujourd'hui comme le plus grand événement qui soit jamais arrivé. Tous les ouvrages des hommes périssent. Tous leurs établissemens s'aneantissent : & il n'y a rien de ce qu'ils font, qui ne soit, au moins

destiné à périr dans l'embrasement général du monde. Mais ce que Dieu fait aujourd'hui est un ouvrage immortel, & qui ne doit jamais périr. C'est la fin de l'incarnation de son Fils. C'est le fruit de sa mort. Il est venu pour sauver le monde : mais le salut du monde consiste à recevoir un nouvel esprit qui chasse l'ancien ; qui détruit le vieil homme ; qui fait de ceux qui le reçoivent de nouvelles créatures ; & qui leur donne une nouvelle ame & un nouveau cœur. C'est ce levain sacré qui rend la masse du genre humain auparavant fade, insipide & corrompue, une masse pleine d'esprit & de force. C'est ce feu divin que JESUS-CHRIST est venu apporter au monde pour embraser le cœur de tous ses Elus. C'est ce présent ineffable que JESUS-CHRIST monté au ciel envoie à ceux qu'il aime, pour les consoler de son absence. On ne sauroit donc trop considérer la manière avec laquelle il le donne, ni toutes les circonstances de ce grand événement.

Il faut pour cela se représenter quels avoient été les Apôtres & les Disci-

ples de JESUS-CHRIST avant la descente du Saint Esprit. C'étoient des hommes sinceres, mais foibles & sujets à toutes les passions humaines. Tout faisoit impression sur leur esprit, & principalement la crainte des hommes dont ils avoient fait une horrible épreuve dans la Passion de JESUS-CHRIST, l'ayant tous abandonné dans ce tems-là. Ce n'est point qu'ils n'eussent quelque affection pour lui, lors même qu'ils le quitoient & qu'ils le desavouoient : mais c'est qu'ils furent tellement saisis de la crainte de la mort, qu'ils ne songerent qu'à sauver leur vie. JESUS-CHRIST les veut transformer maintenant en de nouveaux hommes, pour les envoyer mettre le feu dans toute la terre, y détruire les superstitions & l'idolatrie qui y dominoient absolument ; renverser l'empire du démon, & fonder cet empire éternel qui devoit détruire tous les autres, & n'être jamais détruit. Voilà ce que JESUS-CHRIST se propose de faire aujourd'hui. Et il est bon de considérer comment il y dispose ses Apôtres; de quelle sorte il opéra cette mer-

veille; & les suites qu'elle eut dans ce commencement, & qu'elle aura dans le cours de tous les siècles.

## II.

APRÈS ce terrible ébranlement que les Apôtres ressentirent dans la Passion de JÉSUS-CHRIST, il employa les quarante jours qu'il demeura sur la terre jusqu'à son Ascension, à calmer ce grand orage, à les affermir dans la foi & dans son amour, Il ne faut pas s'imaginer que tout cela se fit, sans qu'ils reçussent le don du Saint Esprit. Ils l'avoient même reçu avant la mort de JÉSUS-CHRIST; tout ce qu'il y avoit de bon en eux, n'ayant pû naître d'un autre principe. Mais ils l'avoient reçu dans un degré beaucoup moindre, & qui ne les rendoit pas encore capables des grandes actions auxquelles ils étoient destinés. Il paroît qu'avant la mort de JÉSUS-CHRIST, le Saint Esprit les avoit rendus capables de vivre avec lui, quoique d'une manière imparfaite, & de marcher foiblement dans la voye de Dieu, en s'appuyant sur la présence visible de JÉSUS-CHRIST; qu'après sa résurrection il avoit ban-

ni de leurs cœurs beaucoup d'imperfections, & les avoit rendus capables de mener une vie sainte dans l'union de la charité & de la prière. S'ils n'eussent été destinez à rien davantage, cette mesure de grace auroit suffi pour les sanctifier. Il n'auroit point fallu de descente visible du Saint Esprit; & ils auroient passé leur vie dans les exercices d'une piété tranquille, comme de bons Religieux qui se retirent du monde pour en éviter les tentations. En un mot, ils étoient propres à demeurer dans la retraite & dans le silence & à fuir le monde, mais non à l'attaquer & à le combattre.

## III.

DIEU avoit d'autres desseins sur eux. Il les vouloit envoyer dans le monde, pour y fonder son royaume, & y détruire celui du diable; pour y attaquer toutes les erreurs & toutes les passions des hommes; & pour en soutenir tous les efforts. Il falloit pour cela une autre force que celle qu'ils avoient, un autre courage, une autre sagesse, une autre lumière, enfin une autre abondance de grace, & une autre plénitude du Saint Esprit. C'est



ce degré où JESUS-CHRIST les veut élever, & qui est le propre effet de la descente visible du Saint Esprit. Mais c'est ce qui nous montre en même-tems que tout degré de grace ne suffit pas pour toutes sortes d'emplois ni pour toutes sortes d'états; & que ceux qui dans un état de foiblesse entreprennent des choses fortes, s'engagent à leur perte & à leur ruine. Saint Augustin dit de quelqu'un *qu'il auroit pû se deifier dans la solitude: In solitudine poterat deificari*, c'est-à-dire, que la mesure de sa grace lui auroit suffi pour y subsister, pour y croître, & pour arriver à la perfection de cet état. Mais quand on entreprend plus que l'on ne peut, on tombe dans le relâchement & dans la dissipation; on s'affoiblit peu à peu; & enfin on est entièrement renversé. Cela fait voir que quoi que tout dépende de Dieu & de sa grace, il la dispense néanmoins dans un certain ordre dont il ne se faut pas écarter. Il ne donne pas ordinairement les grandes graces à ceux qui sont encore foibles. Il les y élève peu à peu, & il ne veut pas que nous nous portions de nous-mê-

mes à ces emplois qui ont besoin d'une force particulière. Il nous suffit qu'il nous donne notre pain quotidien, c'est-à-dire, la grace qui suffit à nos emplois ordinaires. C'est-là ce que nous lui devons demander. Mais quand il s'agit des états élevés & qui ont besoin d'une grande grace il faut non-seulement que Dieu nous y engage, sans que notre ambition y contribüe : mais il faut voir de plus si Dieu nous a établis dans les degrés qui les doivent précéder selon l'ordre de la grace ; si nous avons reçu quelques prémices de cet Esprit dont nous devons être remplis. Car Dieu n'est pas accoutumé, en destinant les hommes aux grands emplois, de commencer en eux l'édifice spirituel ; il ne fait que l'augmenter, le fortifier, & l'embellir. L'état où étoient donc les Apôtres, condamne tous les usurpateurs téméraires du ministère de l'Eglise. Il condamne tous ces audacieux qui entreprennent des choses infiniment au dessus de leurs forces sans y avoir été préparés de Dieu. nous découvrir la source de la plupart des desordres de l'Eglise, qui

viennent que de la mauvaise conduite des Pasteurs mal apelez & dépourvus des graces nécessaires à leur ministère.

## I V.

Il faut ensuite considérer la manière dont le Saint Esprit descendit sur cette sainte Assemblée, qui représente admirablement ce qui se devoit faire dans le monde par l'établissement & l'accroissement de l'Eglise : On entendit, dit saint Luc, *un grand bruit comme d'un vent violent qui venoit du ciel, & qui remplit toute la maison.* C'est ce qui a toujours accompagné la prédication de l'Evangile : & il étoit impossible qu'il en arrivât autrement, si l'on considère quels étoient ceux à qui les Apôtres ont prêché, & ce qu'ils leur ont prêché. Le monde étoit plongé dans l'amour des choses visibles. Il ne songeoit qu'à la vie présente. Il étoit envelopé des ténèbres de toutes sortes de superstitions & d'erreurs. On voit paroître tout d'un coup des gens, qui disent hautement; Cessez d'aimer tout ce que vous avez aimé. Cessez de craindre tout ce que vous avez craint. Cessez de désirer

Act. 2. 2.

tout ce que vous avez désiré. Il y a d'autres biens à désirer, & d'autres maux à craindre, en comparaison desquels les biens & les maux de la vie présente ne méritent pas qu'on y ait égard. Il y a un autre monde qui doit faire mépriser tout ce que l'on voit en celui-ci. Il faut vous dépouiller de toutes vos opinions; renoncer à tous ces Dieux que vous adorez; les détester comme des démons; enfin vous renouveler entièrement en quittant tout ce que vous avez été. Doit-on s'étonner qu'une doctrine qui produisoit un si prodigieux renversement, ait causé un grand fracas dans le monde?

*V.*  
 Mais il est remarqué avec raison que ce bruit venoit *du ciel*. Ce n'étoient point des hommes qui publiaient simplement leurs fantaisies. C'étoit Dieu même qui annonçoit ces veritez aux hommes par ses Ministres, & qui accompagnoit leurs paroles des marques visibles de sa puissance. C'étoient des hommes célestes dégagés de l'affection de toutes les choses de la terre, & dont la vie

étoit aussi sublime que la doctrine. Il se trouve quantité de gens qui disent les mêmes choses qu'eux, mais qui n'ont pas le même succès; parce que leur prédication n'est pas accompagnée de ce bruit du ciel. Il est souvent joint au contraire à un bruit de la terre. On connoît les mœurs & les passions de ces Prédicateurs, & le monde n'en publie rien que d'humain & d'intéressé; rien qui ne ressent la terre & qui ne tienne de la chair & du sang. On fait ce qu'ils prétendent & ce qu'ils desirent, & ces bruits qui les précèdent, ne préparent point du tout les esprits à changer de vie & de sentimens.

## VI.

OUTRE ce grand bruit, il y eut encore un autre signe visible de la descente du Saint Esprit. Ce furent des *langues de feu* qui se reposèrent sur chacun de ceux qui étoient assemblez, & qui les remplirent d'une ardeur intérieure qui se répandit de leur cœur sur leur langue & sur leurs paroles. Ces cœurs brûlans n'avoient que des paroles enflammées propres à mettre le feu dans les autres cœurs que

Dieu préparoit intérieurement pour le concevoir. Car il faut ordinairement ces deux choses pour faire du feu. Il faut une matière propre à le concevoir, & il faut un feu qui l'allume. C'est Dieu qui prépare les cœurs: mais il se sert ordinairement de la parole enflammée des Prédicateurs pour y mettre le feu visiblement, en joignant néanmoins à ce feu extérieur le feu intérieur du Saint Esprit. C'est-là la voye ordinaire de la conversion des ames. Et c'est ce qui découvre encore pourquoi on voit en ce tems-ci si peu de conversions. C'est qu'il y a bien peu de langues de feu propres à enflammer les cœurs. Ce sont pour la plupart des langues froides qui ne présentent aux hommes que des discours qui n'ont que les vains ornemens d'une éloquence toute humaine, & des lumières sans ardeur. Il ne faut pas néanmoins s'imaginer que les Prédicateurs les plus impétueux & qui s'agitent le plus, soient les plus propres à enflammer les cœurs. Ce sont souvent au contraire les moins propres à mettre le feu dans les ames, parce que tous

ces mouvemens qu'ils expriment ne font que des mouvemens contrefaits, qui naissent de l'art & non du cœur, & d'une ardeur intérieure. Il faut se dépouiller de tout cet appareil qui vient de l'art, afin d'enflammer véritablement les cœurs par la doctrine toute pure de l'Evangile.

## VII.

IL est remarquable qu'entre ceux qui étoient dans cette sainte assemblée, & sur lesquels le Saint Esprit descendit en langues de feu, il n'y avoit pas seulement des Apôtres & des Disciples de JESUS-CHRIST, mais aussi des femmes, & que le Saint Esprit descendit sur elles comme sur les autres en forme de langues de feu. Ce n'est pas que Dieu leur ait voulu donner par-là le droit du ministère évangélique; mais c'est qu'en se tenant dans les bornes de leur condition & de leur sexe, elles ne laissent pas de porter le feu dans les cœurs & d'enflammer les âmes de l'amour de Dieu par l'exemple de leur vie & par leurs discours. *La femme fidelle gagne le mari infidelle.* Les Vierges chrétiennes en attirent d'autres, & instruisent sou-

vent efficacement celles de leur sexe qui font la moitié du monde. L'esprit de Dieu n'est jamais sans action dans les cœurs : & quoi qu'il se resserre dans des bornes plus étroites , selon les différens états ; néanmoins tout ce qui est feu brûle , & met le feu dans toutes les matières qui sont disposées à le recevoir. Et c'est pourquoy on a vû tant d'exemples dans la suite de l'Eglise, de conversions opérées par des femmes, tant de saintes compagnies qu'elles ont gouvernées, & qu'elles ont animées par leurs exemples & par leurs discours. De sorte que l'on peut dire que le jour de la Pentecôte a été pour elles , comme pour les Apôtres, le jour de leur vocation à la conversion des ames en la manière qui leur convient selon les règles de l'Eglise.

## VIII.

Le premier effet & la première merveille extérieure que le Saint Esprit opéra dans les Apôtres lors qu'ils l'eurent reçu , fut de les faire parler toutes sortes de langues , & d'en faire l'essai le plus signalé qu'on se puisse imaginer, en parlant aux Juifs ramas-



sez à Jérusalem de toutes les parties du monde, la langue de leur païs. Ce fut un tableau racourci de ce qui devoit arriver en peu de tems dans l'étenduë de toute la terre, qui est que le Saint Esprit ayant converti plusieurs personnes dans chaque païs, la verité y fut annoncée, & Dieu y fut loué dans toutes les langues de ces peuples. Ainsi quoique ce don miraculeux qui rendit les Disciples de JESUS-CHRIST célèbres dans tout le monde; & qui étoit une preuve de leur mission, ait cessé; l'Eglise possède encore néanmoins la verité signifiée par ce don. Elle louë Dieu, & elle annonce sa verité dans toutes les langues, parce qu'elle a dans tous les peuples du monde des personnes qui lui appartiennent qui prêchent dans toutes les langues de ces peuples, les veritez qu'elle enseigne. Il étoit juste que le premier effet extérieur de la reception du Saint Esprit parût sur la langue & dans les paroles. Car le cœur plein de Dieu n'a point de canal plus naturel que la langue. Son premier effet est de la regler & de la rendre l'instrument de Dieu, au lieu qu'elle étoit l'instru-

ment des passions. On n'entend plus sortir de la langue des personnes vraiment converties, de médisances, d'injures, de murmures, de blasphèmes, de paroles d'envie, de jalousie, de dissension, & de vanité; mais on entend des paroles de louanges, de bénédiction, de charité, de vérité. C'est-là l'une des plus grandes marques de la réception du Saint Esprit.

## IX.

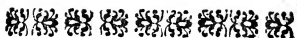
DE tout ce grand nombre de personnes qui furent spectateurs de cette merveille, ou qui en entendirent parler, & qui purent ensuite s'en éclaircir parfaitement, il y en eut peu qui se convertirent en comparaison de ceux qui demeurèrent incrédules. Ce n'est pas que le signe ne fût évident à tous ceux qui prirent la peine de s'en informer exactement, & qui en tirèrent les conséquences naturelles. Il est possible qu'un homme aprenne diverses langues : mais que six-vint personnes qui n'en savoient qu'une, commencent tout d'un coup à parler les langues de tous les peuples; que ce don se communique à ceux qui embrassent ce qu'ils enseignent, comme il se

communiquoit à ceux qui se faisoient Chrétiens, & qui recevoient le Saint-Esprit; c'est le miracle le plus évident & le moins sujet à illusion qui fut jamais. D'où vient donc que tous ces Juifs ramassez de toutes les parties du monde en tirèrent si peu de fruit? C'est qu'il y en avoit peu qui cherchassent sincèrement la vérité. Or quand le cœur n'est point animé d'un véritable desir de connoître la vérité, les plus grandes & les plus évidentes merveilles demeurent inutiles & sans effet. Il y eut peu sans doute de tous ces Juifs assemblez à Jérusalem qui n'entendissent parler de cette merveille; mais il y en eut une infinité qui n'ayant qu'entendu parler sans en avoir été témoins, ne prirent pas la peine de l'examiner. Il plut à la plupart de la croire fausse sans examen. C'est le parti ordinaire de la paresse & de la préoccupation. On trouve presque toujours plus court de croire les choses fausses que de s'en éclaircir. D'autres qui ne pouvoient se dissimuler ce miracle, parce qu'ils en étoient témoins, se formoient un nuage touchant ce qui pouvoit en être la cause;

252 *Sur l'Épître du jour*

& en demeuroident-là sans en tirer aucune conséquence. C'est, disoient-ils, une merveille dont nous ne savons pas la raison; & après cet aveu ils laissoient-là cet examen, & continuoient dans leurs opinions touchant J E S U S-CHRIST. D'autres attribuoient tout cela à l'impression d'esprits étrangers; en suposant que les démons parloient par la bouche des Apôtres. D'autres les accusoient d'être yvres, comme il est marqué dans les Actes. Les plus mauvaises raisons suffisent à un esprit qui n'est pas sincère pour le retenir dans sa préoccupation; & les plus évidentes ne suffisent pas pour la lui faire quitter. C'est ce qui fait voir la nécessité du don de la foi, dont le premier effet est de donner à l'ame, l'amour de la vérité, qui la lui fait rechercher sincèrement. Car on ne la recherche que parce qu'on l'aime, & on ne la cherche point quand on ne l'aime point.





SUR L'E V A N G I L E  
D U D I M A N C H E  
D E L A  
P E N T E C Ô T E.

Si quis diligit me, sermonem meum  
servabit. *Joan. 14. 23. 31.*

*Si quelqu'un m'aime, il gardera ma  
parole.*

I.

**L**A veritable charité est insépara-  
ble de l'accomplissement des  
Commandemens. Car on ne sauroit  
aimer Dieu, que l'on ne sache qu'il  
est ennemi de l'injustice : *Quoniam* *Ps. 5. 5.*  
*non Deus volens iniquitatem tu es.* Or  
c'est une manifeste injustice que de  
desobéir à Dieu, lors qu'il nous com-  
mande quelque chose. Ainsi, quand  
même on ne pénétreroit pas la raison  
& la justice des Commandemens, on  
voit clairement qu'il est injuste d'y

desobéir dès que Dieu les fait. Il est clair par-là que l'exécution de ce commandement de rapporter toutes nos actions à Dieu, n'est point si difficile qu'on pense, & qu'il suffit presque pour l'observer, d'avoir vraiment la charité dans le cœur. Car il suffit pour cela que le motif d'obéir à Dieu soit le principe de nos actions. Or ceux qui ont véritablement l'amour de Dieu dans le cœur, agissent par ce principe, sans même qu'ils y pensent. Qu'on propose à un véritable Chretien une mauvaise action, comme par exemple, un profit qui engageroit sa conscience, il le rejette incontinent; parce que Dieu le défend. Donc, quand il fait le contraire, ce qui le fait agir, est que Dieu l'oblige d'agir ainsi. Il est vrai qu'il se mêle souvent d'autres vuës; mais ce qui conduit & qui forme sa résolution, c'est le commandement de Dieu: & quand toutes ces autres vuës ne se présenteroient pas, il n'agiroit pas autrement.

Ce qui nous trompe souvent en ce point, est, que nous jugeons du principe de nos actions par nos réflexions & par nos pensées, & que nous

croions qu'elles en sont le principe, quand nous les apercevons dans notre esprit. Mais il s'en faut bien que cela ne soit. Car il arrive très-souvent que ceux qui rapportent leurs actions à Dieu par des réflexions formelles, n'agissent point en effet pour Dieu, & que ceux qui ne les lui rapportent pas de cette manière expresse, ne laissent pas d'agir par amour de Dieu. Ce n'est pas qu'on puisse agir pour une fin sans l'avoir dans la pensée en deux manières fort différentes. Car il y a des pensées expresses, connues, déclarées, & il y en a de secrettes & de cachées, dont l'esprit ne s'aperçoit pas par une réflexion expresse. Or souvent la pensée qui fait agir, n'est que de cette dernière espece.

II.

*Et mon Pere l'aimera, & nous viendrons à lui, & nous ferons en lui notre demeure.*

ON a peu d'idée dans cette vie, de ce que c'est que cette présence des trois personnes divines dans l'ame des justes. Nous savons néanmoins que c'est quelque chose de très-grand, &

258 Sur l'Evang. du Dim.

qui-élève les ames à une haute dignité. C'est l'effet inseparable de l'amour de Dieu: *Mon Pere*, dit notre Seigneur, *aimera celui qui garde ma parole; nous viendrons en lui, & ferons en lui notre demeure.* Or Dieu n'aime ses créatures que pour les combler de biens. Si la qualité de favori des rois est si estimée dans le monde, comment doit-on regarder celle de favori de Dieu? C'est par cette même présence que les ames deviennent le temple de Dieu; ou plutôt le seul temple digne de Dieu; parce qu'il n'y a que ce temple qui soit capable de recevoir les impressions de sa sainteté & de son amour. Dieu, qui est un feu devorant, ne peut être dans les ames qu'en les purifiant de leurs souillures: *Ipse est quasi ignis conflagrans.* Dieu, qui est lumière, ne peut être dans les ames qu'en les éclairant. *Quoniam Deus lux est.* Dieu, qui est charité, ne peut être dans les ames qu'en les enflammant d'amour: *Quoniam Deus caritas est.* Dieu, qui est saint, n'y peut être qu'en les sanctifiant & en les consacrant. Tous ces différens dons rendent les ames si grandes, que

Heb. 12

29.

Malach.

3. 3.

1. Joan. 1.

5.

1. Joan.

16.



si nous avions des yeux pour les connoître, toutes les grandeurs du monde ne nous paroîtroient qu'un pur néant. C'est la seule grandeur qui mérite une estime réelle & intérieure. C'est la seule où nous devons aspirer.

La foi doit donc suppléer au défaut de nos sens, & nous faire conclure de là, que c'est une chose bien terrible, que de profaner le temple de Dieu par le péché; de bannir Dieu de sa demeure pour la livrer à son ennemi; de le chasser de son temple pour y ériger des idoles en sa place. Et c'est ce que font néanmoins tous les Chrétiens qui perdent la grace par le péché; ce qui rend leurs crimes beaucoup plus énormes que ceux des payens. Elle nous doit faire conclure qu'il faut avoir une extrême horreur des moindres fautes, parce qu'elles deshonnorent toujours la sainteté de nos âmes. Ce sont toujours des fautes commises dans un temple qui nedoit être qu'une maison de prière & d'adoration : *Domus mea; domus orationis vocabitur.*

Elle nous doit faire conclure, que

Matt. 23.

13.

c'est une chose horrible que de scandalizer le moindre Chretien, & de le faire tomber dans le crime; puisque c'est profaner en lui le temple de Dieu, ce qui n'est jamais exempt de sacrilège. Enfin elle nous doit faire conclure que nous devons avoir un respect intérieur pour tous les Chrétiens, les regarder avec vénération dans le fond du cœur, & nous croire obligés de vivre avec eux dans une retenue qui égale ou qui surpasse celle avec laquelle les personnes pieuses sont dans les Eglises, qui ne sont que la figure des âmes des justes.

## III.

*Celui qui ne m'aime point, ne garde point mes paroles. V. 24.*

IL ne les garde point, parce que s'il en fait les œuvres extérieures, ce n'est point pour obéir à Dieu & pour l'honorer, mais pour quelque fin basse & temporelle. Et ainsi Dieu n'a aucun égard à toutes ces œuvres, & ne les compte pour rien.

Il ne les garde pas; parce qu'il ne garde pas le grand Commandement de l'amour de Dieu qui comprend la

Eoy & les Prophètes , qui est celui qui nous oblige d'aimer Dieu de tout notre cœur , de toute notre ame , de toutes nos forces.

Il ne les garde pas , parce qu'il n'a point la charité du prochain, que l'on ne sauroit aimer véritablement sans aimer Dieu. La plupart des préceptes regardent la charité du prochain.

Il ne les garde pas , parce qu'il est nécessairement dominé par la cupidité, dont il préfère toujours les desirs aux commandemens de Dieu , quand ils sont contraires à la concupiscence ; ce qui produit infailliblement des violemens criminels de ces Commandemens. Ce sont des raisons qui nous doivent faire admirer en ce jour la bonté de Dieu, de nous avoir donné son amour & son saint Esprit, sans lequel nous ne pourrions être que des profanateurs du temple de Dieu , & des violateurs de ses commandemens.





SUR L'EVANGILE  
DU LUNDI

D'A P R E S

LA PENTECÔTE.

Amen, amen dico tibi, nisi quis renatus fuerit ex aqua & Spiritu sancto, &c. *Joan. 3. 5.*

*En verité, en verité, je vous dis, que si un homme ne naît de l'eau & de l'esprit, il ne peut entrer dans le Royaume de Dieu.*

I.

**L**E discours que JESUS-CHRIST fit à Nicodème touchant la nécessité du Batême & de la renaissance spirituelle, qui est rapporté dans l'Evangile de ce jour, ne le surprit au point qu'il fit, & ne lui parut si inconcevable, que par le peu d'idée que les Pharisiens avoient de la véritable vertu. Ils la faisoient toute consister dans l'observation de leurs traditions, dans

L'accomplissement extérieur de la Loi, & tout au plus dans une exemption d'actions criminelles. Ils ne passoient point plus avant. Ils ne songeoient point au changement du cœur, au renouvellement intérieur, au retranchement des mauvais desirs. Ainsi, comme Nicodème n'avoit jamais ouï parler de cette doctrine, il ne comprit point d'abord ce que JESUS-CHRIST lui dit de la nécessité de renaître selon l'esprit, & ces paroles ne formèrent point en lui d'autre idée que celle d'une seconde naissance corporelle qu'il avoit raison de ne pas comprendre. Mais si les Chrétiens de ce tems ne sont pas en effet si grossiers que les Pharisiens dans l'intelligence des termes, on peut dire qu'ils en approchent bien dans les idées qu'ils se forment de l'état d'un Chrétien, & de l'essence de la vie chrétienne. L'idée qu'ils en ont paroît par leur pratique. S'ils sont quelquefois touchés du desir de changer de vie, & si ce desir a quelques effets, il se termine d'ordinaire à corriger quelques actions grossièrement criminelles, & à pratiquer quelques devoirs exte-

rieurs de piété. Mais quant au changement du cœur, à la mortification de leurs passions, au renoncement à l'amour du monde, c'est à quoi ils ne pensent point du tout. Ils sont fort contens quand ils sont arrivez jusqu'au retranchement des péchez grossiers, & ils regardent tout le reste comme des idées d'une devotion peu solide, ou au moins non nécessaire. En un mot, l'idée qu'ils ont de la vertu est fort conforme à celle qu'en avoient les Pharisiens, & ne passe guères plus avant. Ainsi ils ont sujet de craindre cette terrible parole de JESUS-CHRIST : *Si votre justice n'est plus abondante que celle des Pharisiens, vous n'entrerez point au royaume des cieux.*

## II.

MAIS comme tout le monde a sujet de craindre cette vertu purement extérieure & Pharisaïque qui n'aura point de part à la félicité du Ciel, il est important d'apprendre de JESUS-CHRIST quelle doit être la vertu nécessaire pour l'obtenir : & c'est ce que nous trouverons dans ce qu'il dit à Nicodème, & que Nicodème ne put entendre. Car il lui déclara

que pour entrer au royaume des cieux, il falloit être rené d'eau & d'esprit. On fait assez ce que c'est que d'être rené d'eau, car ce n'est autre chose que d'avoir été extérieurement bap-  
 tisé; & Nicodème l'auroit aisément compris. Mais ne il comprenoit pas ce que c'étoit que d'être rené de l'esprit; & c'est pour l'expliquer que J E S U S-  
 CHRIST ajoute; *Que ce qui est né de la chair est chair; & que ce qui est né de l'esprit, est esprit.* C'est-à-dire, que tout véritable Chretien qui est effectivement renouvelé par le saint Esprit, doit être un homme spirituel; qu'il doit se conduire par des vûes spirituelles; qu'il ne doit pas se contenter d'une justice extérieure ni d'un culte extérieur: mais qu'il doit *adorer Dieu en esprit & en vérité*, qu'il doit être intérieurement changé; qu'il doit avoir d'autres sentimens, d'autres desirs, d'autres desseins; qu'il doit travailler à éteindre en soi les desirs des biens périssables, des honneurs, des plaisirs du monde, au lieu qu'il s'y livroit auparavant sans scrupule.

ψ. 6.

III.

CE renouvellement du cœur est en

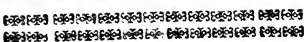
même-tems & sensible & insensible; On n'en voit pas le principe ni la manière. C'est le saint Esprit qui l'opère dans le cœur d'une manière secrète. Le monde ne s'aperçoit point du moment où il se fait, ni par où le saint Esprit s'est fait entrée dans les cœurs. Sa présence même y est insensible, aussi-bien que son absence.

- Y. 8. *L'Esprit souffle où il veut*, dit JESUS-CHRIST, *& vous entendez bien sa voix: mais vous ne savez d'où il vient ni où il va.* On ne distingue pas sensiblement un juste d'un injuste; un régénéré de celui qui ne l'est pas; une conversion intérieure d'une conversion extérieure & Pharisaïque. Cependant on en a des marques. Cet Esprit intérieur a sa voix qui est discernée par ceux qui y sont attentifs: *Vous entendez bien sa voix*, dit notre Seigneur. Il se fait entendre au cœur par les mouvemens de charité qu'il y forme pour Dieu & pour le prochain, par les vûes droites, sincères, & justes qu'il inspire. Il se fait entendre aux autres par l'idée qu'il porte dans leur esprit des caractères que saint Paul attribué à la charité. Un Chretien né de l'esprit,
- est



est un homme patient, debonnaire, qui ne pense point de mal; qui n'est ni vain ni ambitieux; qui ne cherche point ses intérêts; qui ne se plaît point dans l'injustice; & qui aime la droiture, l'équité & la vérité. Toutes ces dispositions étant dans son cœur, elles se font paroître au-dehors dans les occasions. C'est la voix & le langage de cet Esprit. C'est en cette manière que le Chretien né de l'Esprit, est un homme spirituel. C'est-à-dire, qu'il agit par les impressions de cet Esprit, & non par celles de la chair. Il peut bien y avoir encore quelque mélange de ce qu'il tient de sa première naissance; mais il faut que la seconde l'emporte, & que le corps de ses actions se rapporte à Dieu. C'est la plus basse idée que l'on puisse avoir d'une renaissance effective; & cependant il est bien à craindre qu'il y ait bien peu de gens qui aient sujet d'en reconnoître les marques en eux, parce qu'ils n'ont rien qui marque quelque chose de plus qu'une vertu pharisaïque.





SUR L'E V A N G I L E  
D U M A R D I  
D E L A  
P E N T E C Ô T E.

Qui non intrat per ostium in ovile ovium, &c. *Joan. 10. 1. 10.*

*Celui qui n'entre pas par la porte dans la Bergerie des brebis, mais qui y monte par un autre endroit, est un voleur & un larron.*

I.

**I**L N'Y A guères d'Evangiles qui nous puissent donner une idée plus terrible de l'état de l'Eglise que celui-ci. Car il réduit à deux sortes de personnes ceux qui entrent dans son ministère, à des Pasteurs, & à des voleurs. Car qui n'est point Pasteur, est un voleur cruel & impitoyable, puisqu'il est dit de ce voleur, qu'il ne vient que pour voler, & pour massacrer.

*v. 10.*

Ce qui est encore plus terrible , c'est que ces meurtres & ces vols ne s'exercent pas sur les corps , mais sur les ames , & qu'ils ont pour effet de les ravir à Dieu pour les assujettir au démon , & de leur donner une mort non temporelle , mais éternelle. Les mercenaires mêmes sont voleurs , puisqu'ils ne sont point Pasteurs. Car il n'y a point de milieu. Ils tuënt leurs brebis en ne les deffendant pas. Tout cela est renfermé expressement dans cet Evangile , par lequel l'Eglise afin d'exciter plus fortement tous ses enfans à prier pour ceux qui entrent dans le ministère ecclesiastique , a voulu leur représenter l'état effroyable de ceux qui y entrent mal. Car s'il est vray , comme on n'en peut pas douter, que de mauvais Pasteurs sont des voleurs & des meurtriers , qui ne peuvent que ravir les ames à Dieu & les massacrer , avec quelle ardeur de prière & de pénitence ne doit-on point recourir à Dieu dans ces tems-ci ?

Aussi l'Eglise dans la vuë du danger auquel elle est exposée , ne se contente pas de le faire connoître à ses enfans , elle leur ordonne de plus des

jeûnes & des prières particulières, afin d'obtenir de Dieu qu'il lui donne de bons ouvriers & de bons Ministres, & qu'il la préserve de ces mauvais Pasteurs qui ne sont propres qu'à faire mourir les âmes. Ces faux Pasteurs sont morts par la cupidité qui les domine & par la hardiesse qu'ils ont eue d'entrer dans la bergerie de JESUS-CHRIST par une autre porte que par JESUS-CHRIST même. Mais au lieu que les morts selon le corps n'ont plus de force pour tuer les corps, ces morts spirituels n'en ont que plus de force pour tuer les âmes & leur ôter la vie de la grace.

## II.

QUOIQUE ces idées se puissent appeler évangéliques, puisque c'est l'Evangile qui les fait naître, on a peine à les accommoder avec l'expérience, beaucoup de ceux qui doivent passer pour meurtriers selon l'Evangile, n'ayant point ce semble les marques & les caractères de meurtriers. Quoiqu'ils soient entrez dans l'Eglise par cupidité & par ambition, ils ne laissent pas d'y faire leur devoir en apparence. Plusieurs d'entr'eux prêchent

une assez bonne doctrine, & l'on ne fauroit nier qu'il ne se sauve quantité d'ames par leur ministère. On n'a donc pas lieu, dira-t-on, d'en concevoir une si terrible idée. Il est vrai même que quand un Pasteur s'aquite à l'exterieur de ses devoirs, on doit juger charitablement, ou qu'il est bien entré, ou qu'il a réparé les défauts de son entrée : & ainsi il n'est pas permis de lui appliquer ces idées que l'Evangile nous donne des mauvais Pasteurs. Mais cela n'empêche pas que quoi qu'il ne nous soit pas permis d'en juger durement, tout ce qui a été dit ne soit très-vrai devant Dieu, à l'égard de plusieurs. Si nous n'y voyons pas tout ce que l'Evangile nous marque, c'est que cette vue ne nous seroit pas utile dans cette vie, & qu'il nous est meilleur de ne pas faire ce discernement. Mais il ne laisse pas d'être vrai qu'il y a une infinité de faux Pasteurs qui ne le paroissent point aux hommes. Dès qu'un Pasteur est entré dans l'Eglise par la porte de la cupidité, & qu'il n'a pas réparé ce défaut de vocation, il est vuide de l'Esprit de Dieu. Il est

par lui-même incapable de résister au diable par ses prières, & par conséquent il lui donne entrée de toutes parts dans la bergerie. La doctrine qu'il annonce, quoi que bonne & saine, étant déstituée d'onction, est pour la plupart des ames une lettre morte & une semence sans vie. Si Dieu l'anime & la rend utile à certaines ames, c'est par une grace particulière qui n'est point dans l'ordre commun. Cette doctrine même n'étant point dispensée par l'Esprit de Dieu, ne se trouve point d'ordinaire proportionnée à ceux à qui on l'annonce. Cet homme privé de lumière ne découvre point les dangers des ames. Il n'en est point touché. Il ne les en détourne point. Il vit dans un repos misérable parmi une infinité de gens qui meurent de toutes parts, & dont Dieu lui imputera la mort. Il se contente de satisfaire non à l'Evangile, dont il ne connoît pas l'esprit, mais aux lois auxquelles les hommes ont attaché la réputation de bon Pasteur. Je dis que Dieu lui imputera la mort de ceux qui périssent sous son ministère, parce qu'encore

qu'un vrai Pasteur ne les en eût peut-être pas préservez , néanmoins ayant fait tout ce qu'il pouvoit pour les en garantir , il en seroit quitte devant Dieu. Mais il n'en est pas de même d'un mauvais Pasteur qui irrite Dieu par ses sacrifices , & qui ne pratique point les vrais moyens de sauver les âmes. Dieu ne laissera pas de lui imputer la mort de tous ceux qui périssent sous sa charge ; parce qu'il n'a pas fait ce qu'il devoit pour les sauver. Il n'a pas offert pour eux des sacrifices capables d'appaîser la colère de Dieu. Il n'a pas prié d'une manière propre à leur obtenir ses grâces. Il n'a pas fait pénitence pour appaîser la colère de Dieu. Il n'a pas annoncé la parole de Dieu d'une manière propre à les toucher. Il n'a pas connu les pièges du diable. Il ne les a pas prévenus. Il n'a pas appliqué les véritables remèdes aux plaies des âmes , & n'a pas eu la lumière pour discerner ce qui leur étoit utile. Comment Dieu ne lui imputerait-il pas la mort de ceux qui périssent , puisqu'il a droit de lui imputer celle de ceux qui ne périssent pas ? Dieu

les sauve : mais ce n'est pas par le mauvais pasteur. Quant à lui, il en fait assez pour leur donner la mort, quand ce ne seroit que par sa negligence & par son défaut d'onction & de charité. De sorte que l'on peut dire de ces ames qui demeurent vivantes sous son ministère, ce que saint Augustin dit sur un sujet semblable : *Et ille vivit, & tu homicida es.* Ces ames sont *vivantes* par le soin de Dieu ; mais vous ne laissez pas, faux Pasteur que vous êtes, d'en être *homicide* par votre negligence, & parce que vous ne les avez pas défendues comme vous deviez des attaques du démon. Voilà non ce que nous devons penser des Pasteurs qui mènent une vie réglée : mais ce que les Pasteurs doivent penser d'eux-mêmes, lors qu'étant convaincus qu'ils sont mal entrez, ils n'ont point réparé sincèrement le défaut de leur entrée.

## III.

C'est donc un état effroyable que celui d'un Pasteur mal entré dans la bergerie de JESUS-CHRIST, lors même qu'il n'est point reconnu pour tel ; qu'il passe pour bon Pasteur, pour



un homme qui s'aquite bien de ses devoirs ; qu'il prêche, qu'il reprend, qu'il se remuë, qu'il fait des aumônes & qu'il satisfait tout le monde. Tout cela ne sert qu'à l'aveugler & à lui ôter le discernement de son état. Dès qu'il est mal entré, & qu'il n'a point réparé, par une sérieuse pénitence, le vice de son entrée, il ne laisse pas d'être devant Dieu un voleur & un meurtrier. Les ames qui se sauvent sous son ministère, ne sont point un mérite pour lui, & toutes celles qui se perdent lui attirent une horrible condamnation. Il n'y a donc point d'autre moyen pour éviter cet horrible état, que de n'entrer dans l'Eglise que par la porte, soit en n'y entrant que d'une manière legitime la première fois, soit en réparant le défaut de la première entrée par une nouvelle qui soit sainte. Quoi qu'il en soit, c'est une chose indispensable d'entrer par la porte qui est JESUS-CHRIST, qui dit de lui-même : *En vérité, en vérité, je vous le dis : Je suis la porte des brebis.* Or entrer par JESUS-CHRIST, c'est entrer par la vocation de JESUS-CHRIST, tant

interieure qu'exterieure. C'est entrer non par la cupidité du monde, mais par la charité de JESUS CHRIST. C'est chercher dans l'Eglise non ses intérêts & son établissement, non sa grandeur & son élévation; non à se distinguer & se tirer de la foule; non à être quelque chose; non à avoir de la considération & de l'emploi dans le monde; mais à obéir à JESUS-CHRIST; à suivre sa voix & ses ordres; & à procurer ses intérêts aux dépens de toutes choses; à sauver les ames qu'il nous a confiées, & à consacrer tout ce que l'on a & sa vie même pour leur service. Voilà ce que c'est qu'un Pasteur qui entre par la porte. Mais celui qui n'y entre pas, ne peut espérer de Dieu que le rang & le partage des voleurs & des homicides.



*Sur l'Ev. du Dim. de la Trin. 275.*



SUR L'E V A N G I L E  
DU D I M A N C H E  
DE LA  
T R I N I T E.

*Data est mihi omnis potestas in cœ-  
lo & in terra. Mat. 28. ψ. 18. 20.*

*Toute puissance m'a été donnée dans le  
Ciel & dans la terre.*

I.

**L**A puissance donnée à J E S U S-  
C H R I S T en tant qu'homme,  
qui est la récompense de ses travaux  
& de ses souffrances , est si étendue  
qu'elle est presque incompréhensible.  
Il suffit de dire qu'elle s'étend à tou-  
te la nature & à tous les ouvrages de  
Dieu. Il se sert de tous & les rappor-  
te tous à la construction de son E-

M vj;

glise, qui est son principal ouvrage. Les Rois qui se glorifient tant dans leur puissance, n'ont rien qui approche tant soit peu de celle de JESUS-CHRIST. Ils ne dominent point sur les volontez des hommes. Tous ceux qui leur sont sujets, peuvent penser ce qu'ils veulent indépendamment d'eux & sans qu'ils le sachent. Il y a une infinité d'actions particulieres qui ne se font point par leur ordre. Ils ne sont principes que de certaines actions generales, & il y en a une infinité qui échappent à leur connoissance & à leur puissance. Mais rien ne se fait que par la permission ou par l'ordre exprès de JESUS-CHRIST. Les méchans ne vont que jusqu'au degré de malice où il permet qu'ils arrivent. Les bons ne souffrent que jusqu'au point auquel il veut que leur patience soit éprouvée. Tout est réglé par sa sagesse & par sa puissance. Tout coopère directement, ou indirectement à l'accomplissement de ses des-seins.

## II.

C'EST qui trompe les hommes sur ce sujet, & ce qui les flatte d'une puissance imaginaire, c'est que JESUS-CHRIST se sert de plusieurs d'entr'eux comme de ministres de sa justice, & qu'ainsi il leur laisse exercer leurs passions, parce qu'il s'en sert, ou pour punir ceux que sa justice veut châtier en ce monde, ou pour éprouver & purifier certaines ames qu'il veut sauver par cette voye. Il faut, que cet homme soit rabaisé, persécuté, & qu'il meure dans l'oubli. Il faut donc qu'il y en ait qui le persécutent & qui lui procurent ces souffrances. Ainsi leurs passions à cet égard, ayant l'effet où ils tendent, leur donnent une grande idée de leur puissance; & cependant c'est le plus misérable & le plus vil de tous les emplois, auquel Dieu puisse destiner ses créatures. Le plus grand honneur qu'il leur puisse faire est d'être les ministres de sa miséricorde envers les hommes, & les instrumens des biens temporels ou spirituels qu'il leur veut faire: & le souverain malheur est d'être les instrumens de sa justice, & de

278 *Sur l'Evangile du Dim.*

n'être destinez qu'à tourmenter & affliger les autres. L'un est l'office des Anges, & l'autre des démons. Et l'on peut dire même que les hommes employez à ce dernier ministère sont au-dessous des démons, parce qu'ils leur sont livrez pour seconder leurs desseins, & recevoir d'eux les impressions par lesquelles ils agissent. Ils croient suivre leur volonté, & ils ne suivent que celle du diable. Ils croient dominer, & ils sont eux-mêmes dominez.

Enfin Dieu remplit les ministres de sa miséricorde des biens qu'ils communiquent aux autres : mais à l'égard de ces exécuteurs de sa justice, il ne fait que permettre l'accroissement de leur injustice & de leurs passions, qui font à la vérité souffrir les autres, mais pour leur bien, & qui font toujours un mal beaucoup plus grand à ceux que Dieu y abandonne, ces verges & ces fleaux de Dieu n'étant destinez qu'à être brûlez dans les flammes éternelles après qu'il en aura tiré l'usage qu'il prétendoit.

III.

Le plus grand effet de la puissance

de JESUS-CHRIST, est la mission des Apôtres pour établir son Evangile dans toute la terre. Et c'est pour-quoi il l'a fondé expressément sur cette puissance. *Toute puissance*, dit-il à ses Apôtres, *m'a été donnée dans le ciel & sur la terre. Allez donc, & instruisez tous les peuples.* Il ne falloit pas une moindre puissance pour exécuter ce grand dessein, tant il y avoit de disproportion entre douze hommes sans adresse, sans science, sans éloquence, & la conversion du monde par le changement de toutes ses opinions & de toutes ses passions. Ce dessein auroit été imprudent & téméraire à tout autre qu'à JESUS-CHRIST & à des Ministres assurez de son secours : mais avec cette assurance, non-seulement tout est possible, mais tout est sûr & certain.

L'Eglise est un vaisseau qui ne peut périr. Quelque tempête qui l'agite, il arrivera sûrement au port. Ainsi quand on voit dans le cours des siècles tant d'oppositions à la vérité de la part des hommes & tant d'opressions de la justice, on doit être assuré que malgré tout cela elle demeurera

victricieuse. Il est vrai que les hommes semblent y perir & y être souvent accablez dans le combat: mais leur accablement est leur victoire. Dieu les retire du monde pour les couronner. Cependant il en substituë d'autres en leur place, & il fait mourir à leur tour ceux qui croyoient avoir triomphé de la vérité. Leur mémoire périt, leurs desseins avortent & s'évanoüissent: & ce qu'ils croyoient avoir détruit, demeure établi & subsiste malgré tout ce qu'ils avoient fait pour le détruire.

## IV.

LE travail des Apôtres & de leurs successeurs continuëra, selon JESUS-CHRIST, jusqu'à la consommation des siècles. Pendant ce tems ils engendreront toujours des enfans à l'Eglise par leur ministère. Ils instruiront toujours les peuples; ils les batiseront; ils les feront enfans de Dieu. Ils annonceront la mort du Seigneur dans la célébration de l'Eucharistie, comme dit saint Paul. Ainsi l'Eglise subsistera toujours & par l'instruction extérieure, & par l'administration des Sacremens, & par la présence



intérieure de JESUS-CHRIST, & par sa coopération avec ses Ministres, & par ses opérations dans les ames. Tout cela ne se terminera qu'à la consommation des siècles; c'est-à-dire lorsqu'il présentera toute son Eglise à son Pere. Voilà la fin de toutes choses, & ce que Dieu s'est proposé dans ce grand ouvrage. Il a voulu avoir un adorateur éternel qui est JESUS-CHRIST, égal à son Pere, adoré avec le Pere & le Saint Esprit comme Dieu, & adorateur comme homme de toute la sainte Trinité, à l'adoration de laquelle il associe toute son Eglise qui l'adorera éternellement avec lui & par lui. C'est pour cette raison que l'Eglise a voulu que la fête de la Trinité fût la consommation de toutes les solennitez qu'elle célèbre le long de l'année; pour nous montrer que tout ce qui se fait temporellement dans l'Eglise, tend à la disposer à rendre à la Sainte Trinité des honneurs éternels.

## V.

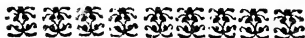
M A I S il ne faut pas se contenter d'apprendre par cette Fête que l'adoration de la Trinité sera l'unique

occupation de tous les Elus , & qu'elle est la fin de tous les Mystères : il faut apprendre aussi de cet Evangile que l'Eglise nous y propose que nous devons tout rapporter à cette adoration dès cette vie même. Et c'est pourquoi JESUS-CHRIST ordonne à ses Apôtres de batizer tous les peuples au nom du Pere , & du Fils , & du Saint Esprit , pour leur montrer que devant leur régénération à toutes ces trois personnes , ils doivent à toutes les trois leur culte, leur hommage , & leur adoration. Car ils ne sont pas nez d'une seule personne, mais d'un Dieu en trois personnes. Ils ne sont pas obligez seulement à adorer Dieu dans son unité , mais ils le doivent adorer dans la Trinité de ses personnes, puis qu'ils ont été batizez au nom de toutes les trois, & qu'ils ont fait par-là une profession solennelle de les reconnoître pour leur Dieu.

## VI.

C'EST proprement ce mystere qui distingue les Juifs des Chretiens. C'est ce mystere dont Dieu a réservé la connoissance à son Eglise, & qu'il

n'a montré que très-obscurément à la Synagogue. C'est ce mystère qui a esté attaqué par les premières & les plus grandes hérésies, & dont il a conservé la foi à son Eglise par le ministère de ses plus grands Saints, par les plus grands travaux, & les plus grandes souffrances de ses principaux Elûs. Nous devons donc à Dieu une reconnoissance très-particulière de ce que cette connoissance ne nous coûte rien; qu'il nous l'accorde gratuitement; & qu'il nous a fait entrer sans travail dans la participation des travaux des autres: *Jé vous ai envoyé moissonner ce qui n'est pas venu par votre travail. D'autres ont travaillé, & vous êtes entrez dans leurs travaux*, disoit JESUS-CHRIST à ses Apôtres, sur un pareil sujet. Et c'est ce qui nous doit porter à pratiquer avec devotion tout ce que l'Eglise fait pour nous renouveler la mémoire de ce mystère; à nous consacrer souvent au culte de la Trinité; & à adorer Dieu sans cesse dès cette vie, non-seulement dans l'unité de sa nature, mais aussi dans la Trinité de ses personnes.



SUR L'E V A N G I L E  
D U I. D I M A N C H E  
D' A P R E' S  
L A P E N T E C Ô T E.

Estote misericordes , sicut & Pater  
vester misericors est. *Luc. 6. 36. 42.*

*Soyez pleins de misericorde , comme votre  
Pere est plein de misericorde.*

I.

**L**E modelle de misericorde que  
**J**ESUS-CHRIST nous propo-  
se ici , & qu'il nous oblige de suivre  
dans notre conduite envers les hom-  
mes , est celle que Dieu exerce lui-  
même envers nous ; afin de nous  
convaincre que Dieu nous ayant trait-  
tez avec tant de misericorde , c'est  
une étrange ingratitude que de ne la  
vouloir pas pratiquer envers les hom-  
mes ; & pour nous obliger à répa-

rer au moins par l'humilité les fautes que nous y commettons tous les jours.

Il est utile pour cela de considérer la différence qu'il y a entre les offenses que Dieu nous remet, & celles que nous pouvons remettre aux hommes ; & la différence qui se trouve entre la manière dont Dieu nous pardonne, & la manière dont nous pardonnons aux autres. Les offenses que nous commettons contre Dieu, sont infinies par leur objet , parce qu'elles attaquent la Majesté infinie de Dieu. Elles sont innombrables quant à leur multitude, comme les Prêtres l'avouënt dans le Sacrifice de la Messe ; parce que devant tout à Dieu, & n'y ayant rien que nous ne soyons obligez de lui consacrer, nous commettons sans cesse des larcins à son égard par les recherches infinies de nous-mêmes que notre amour propre mêle dans nos actions. Elles sont réelles & non imaginaires ; parce qu'il n'y a rien de plus réel & de plus effectif que la corruption de notre cœur. Enfin elles contiennent la souveraine injustice , parce qu'il est essenciel-

lement injuste qu'une créature ne vive pas selon les ordres de son Créateur, & ne lui raporte pas tout son être & toutes ses actions. Cependant Dieu nous pardonne tout cela, & nous le pardonne continuellement, pourvu que nous recourions à lui avec une véritable humilité.

Qu'est-ce que les offenses que des hommes peuvent commettre contre d'autres hommes, en comparaison de celles-là? Elles ne regardent que de viles créatures, & ne sauroient ainsi être fort considérables. Elles ne peuvent être en fort grand nombre, parce que les hommes ne pensent pas long-tems aux autres, & qu'ayant beaucoup de passions différentes, ils ne peuvent s'occuper long-tems & fréquemment du desir de nous nuire. Souvent même elles ne sont pas réelles. Car il n'y a rien de plus ordinaire que d'attribuer aux autres des pensées & des desseins qu'ils n'ont point eûs, & de juger injustement d'eux au même-tems que l'on se plaint de leurs jugemens injustes. Souvent aussi lors qu'ils ont mauvaise opinion de nous, ce n'est ni par haine ni par malice; mais par une sim-

ple prévention , & parce qu'ayant l'esprit borné, ils ont considéré certaines choses d'un biais qui ne nous étoit pas favorable. Or il n'est pas juste de prétendre qu'on doit être exempt de ces préventions à notre égard; puisque pour peu que nous nous fassions justice, nous devons reconnoître que nous n'en sommes pas exemts à l'égard des autres. Voilà la nature des choses que nous avons à pardonner aux hommes , & nous devrions être ravis d'avoir à exercer envers eux cette petite miséricorde, pour reconnoître la miséricorde infinie que Dieu exerce envers nous.

## II.

O N peut dire même que les hommes ne nous font jamais d'injustice, quelque traitement qu'ils nous fassent; parce que quoi que leur volonté puisse être injuste, nous ne souffrons pourtant rien de leur part que nous ne meritions de souffrir. S'ils nous font certains reproches faux & calomnieux, ils ne nous en font pas une infinité d'autres qu'on nous pourroit faire avec vérité. Ils ne nous ôtent rien que nous ne meritions de

perdre , & dont il ne nous fût utile d'être privez , si nous recevions cette privation de la main de Dieu , & non de celle des hommes. Pourquoi donc avons-nous de la peine à leur pardonner , puisqu'ils ne nous font réellement que du bien , & que s'ils y mêlent quelque injustice de leur part, c'est un mal pour eux, & non pas pour nous?

## III.

Cependant Dieu nous pardonne toutes nos fautes. Il nous les pardonne sans retenir aucune volonté de nous en punir. Il nous les pardonne pour ne nous les reprocher jamais, & pourvu que nous ne fassions pas de nouvelles fautes, il ne nous distingue point de ceux qui ne l'ont jamais offensé. Mais combien le procédé des hommes est-il éloigné de celui de Dieu ? Si la bien-séance humaine & quelque mouvement de Religion les porte à pardonner quelquefois à ceux qui les ont offensés , ils en retiennent néanmoins le souvenir : & ce souvenir se réveillant en eux à la moindre occasion , renouvelle leur ressentiment. On remarque ai-

sément



sement qu'après avoir pardonné en apparence, ils ne laissent pas d'être bien aises de faire connoître dans leurs discours l'injustice de ceux qui les ont choquez. Les loüanges qu'on leur donne les incommodent. Et enfin ce pardon donné de bouche a très-peu d'effet dans toutes les actions particulieres.

IV.

*Ne jugez point, & vous ne serez point  
jugés. V. 37.*

COMME JESUS-CHRIST avoit proposé la miséricorde que Dieu exerce envers les hommes, pour regle de celle qu'il leur prescrivait les uns envers les autres, il leur enseigne ici que la manière dont ils jugeront les autres, sera la regle dont ils seront jugés de Dieu, c'est-à-dire non que s'ils jugent injustement des autres, ils seront jugés injustement de Dieu; mais que s'ils en jugent durement avec injustice, ils seront jugés de Dieu durement avec justice. Mais il faut remarquer, que Dieu ne condamne que les jugemens injustes. Car il ne défend pas de juger avec justice, &

ordonne même de porter des jugemens justes : *Justum judicium judicate*. Ainsi ce que Dieu condamne dans les jugemens qu'on appelle téméraires, c'est l'injustice qu'ils renferment. Et comme il n'est jamais injuste de juger selon la vérité que l'on connoît clairement, il n'y a jamais de témérité ni d'injustice dans les jugemens qui sont accompagnés de vérité & d'évidence. Je dis, dans les jugemens, & non pas dans les paroles qui les expriment. Car on peut avoir raison de juger d'une certaine manière que l'on n'en aura pas de rendre ce jugement public, le jugement n'ayant point d'autre règle que l'évidence de la vérité, mais les paroles pour être justes & exemptes de péché ayant besoin de beaucoup d'autres conditions.

## V.

Pour éviter les jugemens téméraires auxquels on se laisse si facilement aller à l'égard des autres, il n'y auroit qu'à remarquer ce qui nous choque dans ceux que les autres font de nous. Car il seroit aisé par ce moyen de se former certains principes

& certaines maximes pour nous regler dans nos jugemens, en se servant de la délicatesse de l'amour propre pour les découvrir, & de l'amour de l'équité & de la justice pour en user à l'égard du prochain, après nous être convaincus que nous voulons que les autres en usent envers nous-mêmes. Voici, par exemple, quelques-unes de ces maximes qu'on peut découvrir par cette voye. Car on ne manque guères d'être choqué quand les autres ne les observent pas envers nous.

Il est injuste, & contre la raison, de donner un nom injurieux, qui marque une habitude dans le vice, à ceux dont nous savons simplement qu'ils ont commis quelque faute passagère de ce genre-là. Un homme n'est pas imprudent pour avoir commis une imprudence. Il en est souvent au contraire plus prudent.

Il est injuste d'attribuer une action extérieure qui peut avoir divers principes, au principe qui est le plus mauvais.

Il est injuste d'attribuer à passion & à haine, ce qui peut être fait par persuasion & par conscience.

Il est injuste d'attribuer à toutes les actions semblables les mêmes intentions. Car elles en peuvent avoir de fort différentes.

Il est injuste de suppléer par nous-mêmes ce que nous ne voyons pas dans l'action dont nous jugeons : Car c'est passer les bornes de notre vue qui doit terminer nos jugemens. Il n'est pas proprement défendu de voir ; mais il est défendu de juger , c'est-à-dire , de former un jugement fixe & arrêté sur ce que nous ne voyons pas.

Il est injuste de regarder un défaut comme incorrigible , lorsque nous n'avons pris aucun soin d'y remédier.

Il est injuste d'attribuer un défaut à quelqu'un sur le raport de gens qui ne sont pas entièrement croyables & du jugement desquels nous avons droit de nous défier.

Il est encore injuste de préférer toujours dans les mêmes cas & les mêmes circonstances ceux qui nous sont favorables à ceux qui nous sont contraires, de prendre ainsi l'inclination que l'on a pour nous pour la règle de notre

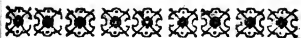
estime, en trouvant, par exemple, petits & supportables tous les défauts de ceux qui nous aiment, & grands & insupportables ceux des personnes de qui nous nous imaginons n'être pas aimez.

## VI.

IL est d'autant plus important de s'appliquer à éviter les jugemens téméraires, que c'est une source d'une infinité de pechez qui troublent toute la vie. Car les préventions qui ne sont dans le fond que des jugemens téméraires, sont les causes ordinaires des aversions, des haines, des séparations, des médisances, & de mille autres mauvais effets. Souvent les plus grandes dissensions ne naissent que de jugemens portez témérairement, qui deviennent les principes de notre conduite : & ces jugemens téméraires devenant publics, en produisent une infinité dans ceux qui les apprennent, parce qu'il y a peu de personnes qui prennent la peine d'examiner ce qu'ils entendent dire des autres. Le commun du monde s'en rapporte facilement

à celui qui juge du prochain en mal,  
parce qu'il satisfait par-là sa mali-  
gnité naturelle , & qu'il se justifie  
en même-tems dans cette maligni-  
té , sur ce que ce jugement a été  
formé par un autre , ne considérant  
pas que si l'autre est responsable de  
l'avoir fait , il est responsable de l'a-  
voir crû.





SUR L'EVANGILE  
DU JOUR  
DU SAINT  
SACREMENT.

Caro mea , verè est cibus ; & sanguis meus , verè est potus. *Joan.*  
6. v. 56. 58.

*Ma chair est véritablement viande ;  
& mon sang est véritablement  
breuvage.*

I.

**V**OILA un langage qui n'est jamais venu en l'esprit d'aucun homme avant JESUS-CHRIST. Et quoi qu'il y en ait eu qui ont pû croire qu'il étoit utile à d'autres de méditer leurs actions , ils ne se sont jamais avisez d'exprimer cette méditation par les mots de *manger* & de *boire*. Il y a même une absurdité visible à distinguer , dans la méditation :

N. iij;

des actions , le boire & le manger; puisque la méditation se nourrit également de toutes les actions , & qu'on n'y sauroit trouver la différence qui est marquée par ces termes. Il est donc visible que JESUS-CHRIST ne s'est servi de ces idées extraordinaires , que pour marquer des choses extraordinaires , & qu'il n'y a que la doctrine des Catholiques qui rapporte ces paroles au Sacrement de l'Eucharistie , qui ait de la vrai-semblance. Car c'est par cette doctrine que l'on voit pourquoi la chair de JESUS-CHRIST est vraiment viande , & son sang vraiment breuvage. Mais il ne faut pas s'imaginer , que parce que cette doctrine donne un fondement réel & solide aux expressions de JESUS-CHRIST , on soit obligé de ne les étendre point au-delà de la lettre. Au contraire, afin d'avoir droit d'expliquer par métaphore certains termes , il faut qu'il y ait un fondement dans le sens littéral, qui puisse soutenir ces métaphores. Si le Corps & le Sang de JESUS-CHRIST n'entroit point dans nos corps, sous la forme d'aliment & de breuvage,



il n'auroit pû dire : *Ma chair est vraiment viande , & mon Sang est vraiment breuvage.* Mais cette verité étant supposée , ces termes s'étendent naturellement & par une métaphore ordinaire à la nourriture spirituelle des ames. Ainsi ces paroles : *Ma chair est vraiment viande , & mon Sang vraiment breuvage ,* contiennent cette verité littéraire que la Chair & le Sang de JESUS-CHRIST entrent dans nos corps, sous la forme d'aliment & de breuvage, & contiennent de plus cette autre verité métaphorique , qui est la fin de la première, que cet aliment & ce breuvage sont la nourriture spirituelle de nos ames.

## II.

IL faut donc se nourrir spirituellement de la Chair & du Sang de JESUS-CHRIST. Il faut s'en nourrir en la manière qu'ils sont dans l'Eucharistie , en les regardant dans un état de mort , & comme ayant été separés l'un de l'autre par la mort. Etc'est pourquoi l'Apôtre ne dit pas seulement à ceux qui offrent le sacrifice , qu'ils doivent honorer la mort

298 *Sur l'Evang. du jour*  
de JESUS-CHRIST, en l'offrant;  
mais il étend cette obligation à tous  
ceux qui participent au Sacrement  
même. *Toutes les fois*, dit-il, *que*  
*vous mangerez ce Pain, & que vous*  
*boirez ce Calice, vous annoncerez la*  
*mort du Seigneur.* C'est JESUS-CHRIST  
mort, qui doit être la nourriture spi-  
rituelle de nos âmes. JESUS-CHRIST  
mort à la vie du corps, nous apprend  
à y mourir avec lui, & à rendre volon-  
tairement notre vie à Dieu, toutes les  
fois qu'il lui plaira de nous la rede-  
mander. Il nous apprend à lui offrir  
notre mort avec la sienne, & à faire  
par avance ce que nous ne serons gué-  
res en état de faire quand le tems de  
nous acquiter de ce devoir sera venu.  
JESUS-CHRIST mort à la ressem-  
blance de la chair du péché, nous  
oblige par cet état à mourir à toutes  
les inclinations de la nature corrom-  
pue. Ce sont les vûes que nous de-  
vons avoir en participant à l'Euca-  
ristie : & c'est l'Eucaristie qui nous  
donne la force de les exécuter.

### III.

MAIS il ne faut pas seulement  
s'entretenir de ces vérités, en recevant

I. Cor. II.  
23.

ce Sacrement , il faut s'en nourrir dans toute la suite de la vie. Et c'est pourquoi l'Apôtre se sert du mot *d'annoncer*; parce qu'il faut que les autres puissent voir dans notre vie les impressions de la mort de JESUS-CHRIST. L'Eucaristie ne doit pas être une nourriture passagère , mais perpétuelle. Et saint Basile a jugé cette impression de mort qui doit paroître dans toutes les actions des Chrétiens , si nécessaire & si essentielle, qu'il ne juge dignes de la participation de l'Eucaristie que ceux qui font paroître par leurs actions qu'ils sont morts au monde & au péché. Il faut une mort commencée , pour recevoir par ce Sacrement , des impressions de mort. JESUS-CHRIST comme mort n'opere rien sur les ames qui portent à ce Sacrement leurs passions toutes vivantes ; qui ne font aucun effort pour les détruire & pour les mortifier , & dans le cœur desquels il ne voit aucune pente à la mortification du vieil homme & de ses concupiscences. Ceux qui sont dans cette disposition , sont incapables d'annoncer la mort du Seigneur. Ils

ne sont propres au contraire qu'à annoncer la vie du vieil homme, c'est-à-dire, la vie des sens & des affections charnelles qui paroissent dans toutes leurs actions.

## IV.

*Celui qui mange ma chair, & boit mon sang, demeure en moi, & moi en lui. V. 57.*

„ IL est clair, dit saint Augustin,  
 „ que ces paroles ne s'entendent pas  
 „ de tous ceux qui mangent la chair  
 „ de JESUS-CHRIST de quelque  
 „ manière que ce soit; mais de ceux  
 „ qui la mangent d'une certaine ma-  
 „ nière: de ceux qui ne la reçoivent  
 „ pas seulement dans leurs corps; mais  
 „ qui la reçoivent dans le cœur par  
 „ la foi & par l'amour. Et comme  
 „ JESUS-CHRIST n'a voulu entrer  
 „ dans nos corps, qu'afin d'entrer dans  
 „ nos ames par ce moyen, ceux qui  
 „ arrêtent cet effet n'en tirant aucune  
 „ nourriture spirituelle, anéantissent,  
 „ autant qu'il est en eux, ce bienfait  
 „ incompréhensible de la bonté de  
 „ JESUS-CHRIST. Ils s'oposent à  
 „ la conduite de Dieu. Ils interrom-

pent l'enchaînement qu'il a mis entre les œuvres. Et enfin ils détruisent, autant qu'il leur est possible le Sacrement de l'Eucaristie. C'est en cela qu'ils se rendent coupables de la profanation du Corps & du Sang du Seigneur. Car JESUS-CHRIST n'ayant établi ce Sacrement que pour établir sa demeure dans les âmes, & pour leur communiquer sa vie, quiconque empêche cet effet par sa mauvaise disposition, & qui rejette son esprit en recevant son Corps, lui fait un outrage signalé; renverse l'ordre & l'économie de la grace; & commet une ingratitude horrible envers JESUS-CHRIST.

## V.

M A I S ces paroles nous apprennent de plus, que le Corps de JESUS-CHRIST ne vient point à nous par l'Eucaristie pour être le principe d'une sainteté passagère. Il veut prendre possession de nos âmes, & y établir une demeure durable. *Il demeure en moi, & moi en lui*, dit-il. Ce ne seroit pas regarder JESUS-CHRIST comme sa demeure, mais ce seroit tout au plus en faire une hotellerie de

voyageur , que de s'unir à lui pour le quitter incontinent. C'est pour-quoi il n'y a point d'idée plus indigne de la vie chretienne , que de s'imaginer qu'elle puisse se passer dans des révolutions continuelles de crimes & de sainteté ; aujourd'hui en grace , demain dans le péché ; aujourd'hui ressuscité , demain retombé dans la mort , en la faisant ainsi subsister avec une vicissitude continuelle de mort & de vie. Il est vrai que la grace des Sacremens , & même celle de l'Eucaristie , se peut perdre par la violence des tentations ; mais cela ne va pas à des changemens fréquens, tels que se l'imaginent ceux qui permettent l'usage des Sacremens aux personnes qui retombent incessamment dans des crimes. C'est une idée de la vie chretienne inouïe dans toute l'antiquité. Et l'Eglise a toujours supposé au contraire , non que ces gens eussent perdu la grace qu'ils avoient reçue , mais qu'ils ne l'avoient jamais recouvrée ; qu'ils étoient toujours demeurez dans la mort , & n'en étoient point sortis ; parce que leur pénitence étoit fausse & illusoire , &

que c'est se moquer de Dieu que de retomber sans cesse dans les mêmes crimes dont on vient de lui demander le pardon.

## VI.

JESUS-CHRIST représente comme deux choses inséparables la demeure des âmes en lui, & sa demeure en elles : *In me manet, & ego in eo.* C'est sa demeure dans elles qui fait qu'elles demeurent dans lui ; mais c'est leur demeure en lui, qui fait qu'elles ont une juste confiance qu'il demeure en elles. Or elles demeurent en lui par la foi, par l'amour, par la confiance, par la préférence qu'elles font de lui à toutes choses, par la soumission de ses ordres. Elles demeurent en lui en se souvenant de lui, en se proposant sa gloire, comme le but de leurs actions ; en sorte qu'on ait lieu de reconnoître que c'est pour lui qu'elles agissent, & à lui qu'elles tendent. Il faut que JESUS-CHRIST soit notre pôle, & que nos cœurs se tournent vers lui, comme les aiguilles frottées d'aimant se tournent vers les pôles du monde. Ceux qui sentent en eux ces marques, peuvent avoir

une juste confiance que J E S U S-  
C H R I S T demeure en eux ; & cette  
confiance doit diminuer à propor-  
tion que ces marques sont plus ob-  
scures & plus incertaines. Et quant  
à cette présence de J E S U S- C H R I S T  
dans nos ames , il faut concevoir que  
par elle les trois personnes divines  
y établissent leur trône & leur de-  
meure ; qu'elles y sont pour les san-  
ctifier , pour les remplir de tous les  
dons du ciel , pour être le principe de  
leurs actions , & enfin pour en faire le  
lieu de leurs delices & de leur gloire ;  
qui est le souverain honneur que la  
créature puisse recevoir.

## VII.

*Comme mon Pere qui est vivant m'a  
envoyé, & que je vis par mon Pere,  
de même celui qui me mange, vivra  
aussi pour moi. V. 58.*

J E S U S- C H R I S T nous enseigne  
par ces paroles , que le propre effet  
de l'Eucaristie est de communiquer  
la vie , & que cette communication  
de la vie est une suite de son Incar-  
nation. Dieu le Pere, de toute éter-  
nité, comme principe de son Fils, lui



communiqué la vie divine. Mais dans le tems il communique à JESUS-CHRIST homme cette même vie divine d'une manière ineffable. Car par cette communication l'humanité du Fils de Dieu reçoit une plénitude de cette vie. Or c'est sur ce modèle que JESUS-CHRIST a voulu régler la communication qu'il nous fait de sa vie par le moyen de la chair divine, quoi que dans un degré beaucoup inférieur. Car la première communication unit l'humanité à la divinité en unité de personne, & fait que l'homme est fils de Dieu selon sa nature. Mais la seconde ne nous rend qu'enfans adoptifs, quoi que nous ne laissions pas de vivre de la vie même de Dieu, & de participer à sa nature, comme dit saint Pierre. Et c'est pourquoi les Peres ont appelé l'Eucaristie, *l'extension de l'Incarnation*. De sorte que comme l'original de ce mystère passe infiniment la capacité de nos esprits, il n'est pas étrange que nous n'en concevions pas bien la copie. Mais il nous suffit de comprendre que JESUS-CHRIST est dans nous.

ce mystère , comme principe de vie ; que cette vie est la même que celle qu'il reçoit de son Pere entant qu'homme ; que cette vie renferme le saint Esprit. Il l'a reçu avec toute plénitude. C'est le témoignage qu'en rend saint Jean Batiste en ces termes : *Dieu ne lui a pas donné son Esprit par mesure.* Il nous le donne avec mesure & selon nos dispositions. Mais il nous doit suffire de savoir que l'Eucharistie est la source où nous le devons chercher.

Joan. 3.  
34

## VIII.

OR si l'Eucharistie est la source de la vie , il s'ensuit que toute la vie chretienne se doit regler par rapport à l'Eucharistie ; que notre principal soin doit être de nous y préparer ; que notre principal desir doit être d'y participer ; notre principal douleur d'en être privez : *Solus sit dolor hâc escâ privari.* Après cela nous étonnerons-nous que les Chretiens soient si languissans , qu'ils aient si peu de force & de vigueur pour les bonnes œuvres & pour resister aux tentations ; puisqu'ils ont si peu de soin de puiser la vie dans cette source divi-

ne, puisqu'ils sont si peu occupez du soin de se préparer à ce Sacrement, & si peu touchés de la grace que Dieu leur fait de les y admettre? On communie certains jours par coutume; mais après avoir communiqué on n'y pense plus. Communier ce n'est point dans la vie de la plupart des Chrétiens une action principale qui ait des suites considérables. Ainsi, comme on reçoit ce Sacrement avec indifférence, il ne produit point ces divins effets que JESUS-CHRIST est tout prêt de répandre dans les âmes bien disposées. Plût à Dieu même qu'il n'en produisît point de contraires; & qu'au lieu d'être dans la plupart des âmes un principe de vie, il n'y devint point un principe de mort, & qu'il n'augmentât point leurs ténèbres, leur froideur, leur dureté! Et c'est néanmoins à quoi se termine très-souvent la réception de ce divin Sacrement, qui étant établi pour vivifier les âmes bien disposées, donne la mort à celles qui ne le sont pas.

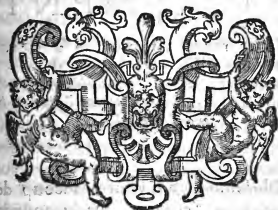
## IX.

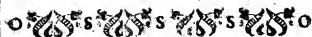
MAIS cette propriété de l'Eucharistie nous apprend de plus que tous les

besoins & tous les emplois de la vie chretienne nous appellent à l'Eucharistie pour y trouver ou le remede ou la force qui nous est nécessaire.

Si l'on est pressé de tentations, c'est dans ce Sacrement qu'il faut puiser la force d'y résister. Et c'est pourquoi l'ancienne Eglise ne croyoit pas que les Chretiens pussent être suffisamment disposez à confesser JESUS-CHRIST dans les tourmens, s'ils n'étoient armez de l'Eucharistie. S'il faut former des entreprises pour l'honneur de Dieu & pour notre salut, c'est dans ce Sacrement qu'il faut trouver la lumiere & la force de les excuter. Mais comme toutes les actions chretiennes dépendent en cette maniere de l'Eucharistie, on peut conclure de même de tous les défauts des Chretiens, qu'ils reçoivent mal l'Eucharistie. Toutes les bonnes actions sont les effets des bonnes Communions, & toutes les mauvaises sont des effets ou des Communions sacrilèges ou du mépris de la Communion. L'état même du péché ne laisse pas d'avoir un raport à l'Eucharistie. Car le plus grand mal des pé-

cheurs impénitens & qui contribuent le plus à leur damnation, c'est l'abus ou le mépris qu'ils en font : & la plus grande marque d'un pécheur vraiment touché de Dieu, c'est d'avoir une vraie douleur de ce qu'il a mérité d'en être privé, & un vrai desir de s'en rapprocher selon l'ordre & les regles de l'Eglise.





SUR L'ÉPITRE  
DU II. DIMANCHE  
D'APRÈS  
LA PENTECÔTE,  
DANS L'OCTAVE  
DU SAINT  
SACREMENT.

Nolite mirari , fratres , si odit vos  
mundus. *Joan.* 1. 3. 13. 18.

*Mes freres , ne vous étonnez pas si le  
monde vous hait.*

I.

**I**L semble qu'il y ait beaucoup de  
lieu de s'étonner que le monde  
puisse haïr de véritables Chrétiens.  
Car comment peut-on haïr des gens  
qui nous aiment , qui ne cherchent  
point leurs intérêts , mais les nôtres ,  
& qui sont prêts même de donner  
leur vie pour nous ? Cependant l'A-

pôtre dit qu'il ne faut point *s'étonner* que le monde nous haïsse : & il le dit avec raison ; parce qu'il connoissoit parfaitement le fond de la corruption de l'homme. Il y a dans le cœur de l'homme corrompu une source de haine contre les gens de bien, qu'ils ne sçauroient éviter , quelque soin qu'ils prennent pour ne pas choquer le monde. Et il est bon d'en considérer les raisons pour ne leur pas imputer de se l'être attirée par leur imprudence. Le monde aime à être aimé ; & la charité aime le monde , mais cet amour que la charité lui fait paroître , ne le contente pas. Il veut être aimé & favorisé dans ses passions. Il prend pour ennemis ceux qui s'y opposent , il croit qu'on ne les peut desapprouver sans malignité. Or si la charité aime le monde , ce n'est pas dans ses passions. Elle s'y oppose au contraire quand elle peut , & quand elle ne le peut , elle les condamne. Elle ne l'aime que pour procurer son salut : & c'est ce que le monde ne conte pour rien , au lieu qu'il conte pour beaucoup l'opposition qu'elle fait à ses passions ; qu'il

ne manque point de l'attribuer à malignité & à jalousie.

## II.

IL est difficile de satisfaire le monde ; parce qu'il exige plus qu'on ne lui peut accorder. La charité a des bornes dans les services qu'elle rend aux hommes : & la cupidité n'en veut point. La charité ne peut servir personne contre la charité , & contre l'intérêt d'un autre qu'elle est obligée de ménager. Elle ne s'engage point dans les affaires ou injustes ou douteuses. La cupidité ne peut souffrir toutes ces mesures. Elle prend toutes ses réserves pour des effets d'envie ou d'aversion , ou au moins de bizarrerie ou de phantasie. Ainsi elle regarde tous ceux qui se conduisent par ces regles , comme des gens qui ne sont bons à rien , & sur lesquels on ne sauroit faire aucun fond. Enfin la seule différence de la vie des gens de bien & celle des gens du monde , suffit pour exciter la haine de ceux-ci. Car c'est une condamnation publique de leurs passions & de leur conduite. Et c'est ce qui est exprimé dans le livre de la Sagesse par ces paroles :



Il nous a regardez comme des fous & des insensez. Les méchans découvrent ces jugemens dans les bons, & ne les peuvent souffrir. Ils veulent passer pour justes dans leurs injustices mêmes ; pour prudens dans leurs imprudences ; pour heureux dans leurs misères. Ils tirent tous ces aveux de la complaisance de ceux qui les environnent & qui desirrent de leur plaire. Et comme ils découvrent d'autres pensées dans l'esprit des gens-de-bien, ils s'en offensent & ils s'en irritent, & se portent à leur nuire en la manière qu'ils le peuvent. Les grans & les puissans les chassent, les bannissent, les exterminent : & ceux qui ne peuvent rien, peuvent toujours les haïr & en médire.

## III.

VOILA ce qui rend la haine du monde inévitable, & ce qui fait qu'un Chretien doit s'y attendre. Il en doit même faire sa gloire, puisqu'il est rendu par là semblable à JESUS-CHRIST qui a attiré la haine des hommes par la verité qu'il leur a dite : mais il n'en doit être que plus soigneux de ne ternir pas cette gloire,

en s'attirant la haine des hommes par des actions imprudentes & indiscrettes où la passion auroit plus de part que la raison & la charité. Et c'est ce qui arrive néanmoins souvent. Car il y a bien des gens qui gâtent leur souffrances par des actions téméraires, en parlant mal à propos, lorsqu'ils n'y sont point obligés; en faisant à contre-tems des actions de zèle; en passant même les bornes de la vérité lorsqu'ils prétendent la soutenir; & enfin en excitant par les pretexts qu'ils en donnent la haine de hommes contr'eux. L'Eglise ne canonise & ne béatifie point ces sortes de souffrances. Elle les condamne & les désapprouve plutôt; parce qu'elle n'a fait pas moins profession de sagesse & de retenue que de justice.

## IV.

*Nous reconnaissons que nous sommes passés de la mort à la vie, parce que nous aimons nos freres. 1. J. 14.*

LA marque de la résurrection d'ames, selon cet Apôtre, est l'amour du prochain. Ce n'en est pas seulement une marque incertaine, do

teuse, probable, c'en est une marque indubitable & certaine. Nous avons donc bien plus d'intérêt à aimer le prochain, que le prochain n'en a à être aimé de nous. Il peut être vivant, sans que nous l'aimions : mais nous ne le pouvons être si nous ne l'aimons pas. Ainsi nous nous procurons beaucoup plus de bien à nous-mêmes par la pratique de la charité, que nous n'en procurons aux autres. Nous ne pouvons par les assistances que nous leur rendons, que conserver ou guérir leurs corps : mais nous ressuscitons ou nous conservons notre propre ame en les aimant & en les assistant. La charité est donc un commerce où l'on reçoit beaucoup plus qu'on ne donne : & cependant c'est un commerce bien peu pratiqué.

## V.

Si la charité est une marque certaine de la vie de l'ame ; la haine est une marque assurée de sa mort, parce que c'en est une de l'extinction de la charité. Les hommes s'étonnent quand ils voyent en eux des signes & des présages des maladies mortelles.

comme des crachemens de sang, des frissons violents, des défaillances; mais ils devroient bien plus s'étonner quand ils sentent en eux des aversions & des jalousies; qu'ils s'aperçoivent qu'on leur fait plaisir de médire de quelqu'un, de le rabaisser, de le noircir; & que ses maux & ses disgrâces leur causent une joye secrète. Car ce sont des marques d'une fièvre bien plus dangereuse pour les âmes, que la fièvre corporelle ne l'est pour les corps. Il est vrai que ce ne sont pas toujours des signes certains; ces sentimens pouvant s'exciter sans que la volonté y ait de part. Mais ce sont toujours des signes d'une disposition qui tend à la mort. Ainsi, comme quand on sent les signes des maladies corporelles, on prend des remèdes & l'on pratique des régimes pour les prévenir: il faudroit de même, quand on apperçoit en soi ces signes des maladies spirituelles, aller au-devant du mal dont on est menacé. Il faudroit tâcher de faire du bien à ceux pour qui l'on sent ces aversions. Il faudroit être exact à ne rien dire à leur desavantage. Il faudroit

désavouer tous les sentimens contraires à la charité que nous leur devons. Mais le mal est que nous avons soin au contraire de les nourrir, en pronant tout en mauvaise part de ceux dont nous avons conçu quelque éloignement, & en n'expliquant rien favorablement de ce qui vient de leur part.

VI.

LA haine du prochain n'est pas une simple marque de mort. L'Apôtre déclare que ceux qui en sont possédez sont de plus *culpables d'homicide* : *OMNIS qui odit fratrem suum, homicida est.* Qui n'a point la charité, ne peut aimer la vie du prochain que par intérêt. De sorte que si son intérêt change, il ne l'aimera plus, & ne l'aimant plus, si son intérêt est qu'elle finisse, il en desiré la fin. La haine enferme donc le desir de la mort du prochain, pourvu qu'elle nous serve à quelque chose, qui est une espèce d'homicide spirituel, & elle tend même à la perte de l'ame du prochain, aussi bien qu'à celle de son corps. Car la haine empêche la charité spirituelle. Elle empêche

318 *Sur l'Ep. du Dim. dans l'OCT.*

de prier pour le salut du prochain ,  
étant impossible de prier comme il  
faut pour une personne que l'on hait.  
Ainsi en leur refusant les devoirs de  
la charité commune , on contribué  
autant qu'il est en soi , à leur mort  
spirituelle. Il n'est pas nécessaire pour  
cela de les exclure positivement de  
nos prières communes. Il suffit que  
Dieu voye que nous sommes dans  
une disposition qui ne nous permet  
pas de les y comprendre.

VII.

*Nous avons reconnu l'amour de Dieu  
envers nous, en ce qu'il a donné  
sa vie pour nous. V. 14.*

Nous connoissons la grandeur de  
la charité de JESUS-CHRIST par  
l'oblation qu'il a faite de sa vie pour  
nous ; mais nous sommes bien éloi-  
gnés de la pouvoir comprendre. Il  
faudroit pour cela que nous pûs-  
sions pénétrer le prix infini de cette  
vie qui a été offerte pour nous , &  
l'indignité infinie des pécheurs pour  
qui il a bien voulu l'offrir. C'est la  
distance infinie de ces deux termes qui  
rend cette oblation inconcevable.

Dieu hait le peché d'une haine infinie. Il le punit éternellement & sans miséricorde dans les anges prévari-  
cateurs. Il aime son Fils d'un amour infini. Comment s'est-il donc pû faire qu'il ait donné la vie de ce Fils qu'il aimoit infiniment pour ces pécheurs qu'il haïssoit infiniment? Voilà la merveille du mystère de l'Incarnation ; merveille qui surpasse l'intelligence de la créature ; que nous pouvons seulement apercevoir comme de loin, mais que nous ne devons pas prétendre de pénétrer.

## VIII.

Ce que nous en devons conclure est, que tout l'amour que nous pouvons avoir pour les hommes, est bien éloigné de celui que Dieu a eu pour nous. Ils ne nous sauroient blesser que par des fautes humaines. Mais qu'est-ce que ces fautes en ce qu'elles nous regardent? Ce sont de vains phantômes & de vrais néants. Qu'est-ce qui nous empêche d'aimer notre prochain? Il nous a fait tort, dit-on. Et en quoi nous peut-il avoir fait tort? En des choses temporelles & par conséquent finies, qui ne nous

reté est infiniment éloignée de la malice de l'homme : & c'est cet éloignement infini qui rend cette réunion incompréhensible. Nous ne comprenons pas bien la grandeur de la haine de Dieu contre les pécheurs ; & nous comprenons encore moins comment il a pu allier cette haine avec cette charité prodigieuse qu'il leur a témoignée en leur donnant son Fils.

I X.

MAIS comme les hommes seroient assez portez à croire qu'il leur suffit d'avoir pour les autres une idée imaginaire d'amour qui ne consisteroit que dans des pensées ; Saint Jean , pour les détromper de cette illusion , leur propose un exemple réel d'une nécessité pressante à soulager , & d'un riche qui le peut faire ; & il décide nettement que si ce riche refuse de donner à son frere le soulagement dont il a besoin , il ne doit point prétendre avoir part à la charité de Dieu. Car préférer la possession inutile de son bien au soulagement réel du prochain , est une marque certaine qu'on aime son bien plus que le prochain. Or cette préférence est notoirement





SUR L'EVANGILE  
DU II. DIMANCHE  
D'A P R E S  
LA PENTECÔTE.  
DANS L'OCTAVE  
DU SAINT  
S A C R E M E N T.

Homo quidam fecit cœnam magnam.  
*Luc. 14. v. 16.*

*Un homme fit un jour un grand  
souper.*

I.

**I**L ne paroît pas fort étrange sur  
le simple récit de la parabole de  
l'Évangile de ce jour, que ces gens  
invitez par le Perc-de-famille à son  
festin, ayent refusé de s'y trouver.  
Leurs excuses paroissent même legi-  
times : *J'ai acheté une maison aux*

O vj

V. 12. *champs*, dit l'un, & il faut nécessairement que je l'aille voir. Cela ne vaut-il pas bien de se priver d'un souper? Mais on reconnoitra l'injustice de cette excuse, si l'on considère ce qui est marqué par ce souper auquel le Pere de-famille nous invite. Car ce souper n'est autre chose que la félicité du ciel. C'est le festin éternel des Elus de Dieu, hors duquel il n'y a que desespoir & que misere. Il est bien clair que cet appel ne reçoit point d'excuse, & qu'il faut quitter tout ce qui ne s'accorderoit pas avec le bien qu'on nous propose, & qu'on met en notre choix. Car que peut donner un homme qui puisse égaler le prix de son ame? Ainsi ces gens sont injustes dés lors qu'ils cherchent des excuses dans une chose qui n'en reçoit point. Il faut que chacun soit fortement établi dans ce principe; de ne préférer rien à son salut. La volonté même d'y préférer quelque chose est criminelle. Et c'est pour le montrer que JESUS-CHRIST a voulu proposer les excuses les plus innocentes, afin de faire voir qu'il n'y en avoit point qui ne fussent criminelles.

ON dira peut-être que personne ne se sert de ces excuses, parce que ce ne sont pas des choses contraires, d'aller voir une maison des champs, d'éprouver des bœufs, d'épouser une femme, & de se trouver au festin du ciel. Mais c'est que JESUS-CHRIST nous a voulu faire connoître par là qu'il n'y a point d'attaches aux choses temporelles pour petites qu'elles soient; qui ne puissent être un obstacle au salut, lors que l'ame en fait l'objet capital de son amour. Combien y a-t-il de gens tour occupez du soin de leur subsistance, & dont toutes les pensées roulent autour de cet objet. Quand une personne n'a pas l'amour de Dieu dans le cœur, il faut nécessairement que quelque créature devienne son Dieu. Les uns mettent leur bonheur dans une maison des champs, les autres à ce qu'ils peuvent gagner par le trafic; les autres dans une femme. Or toute attache à une créature qui est telle que l'on en fait son bien principal, est un obstacle à la félicité du ciel.

## III.

L O R S même que ces attaches ne nous en privent pas immédiatement, elles le peuvent faire médiatement. Elles affoiblissent en nous la charité. Elles diminuent l'esprit de prière. Remplissant beaucoup notre esprit, elles l'empêchent de s'occuper de Dieu. Elles nous rendent donc plus foibles contre nos ennemis, & nous disposent à succomber à leurs efforts. Il y a peu de personnes qui tombent dans les grands crimes, dont la chute n'ait été préparée par des passions qui paroissent innocentes. Et c'est pour-quoi J E S U S- C H R I S T, pour nous faire remonter aux sources qui causent la perte des âmes, ne s'arrête pas aux grands crimes qui font exclure positivement du royaume de Dieu. Il remonte jusqu'à ces autres attaches qui paroissent innocentes, mais qui disposent aux actions criminelles.

## IV.

L A plupart des gens du monde font si bien, qu'ils n'ont pas le loisir de se sauver. Ils se chargent d'affaires, d'engagemens, de nécessitez qu

accablent leurs esprits ; de sorte qu'il se trouve toujours qu'ils n'ont point de tems à penser à eux, ni à donner au salut de leur ame. Le train commun de la vie des hommes est même tellement disposé, qu'à mesure qu'ils avancent en âge leurs occupations se multiplient, & les nécessitez deviennent plus grandes & plus pressantes. Les jeunes-gens ont d'ordinaire du tems de reste, & ils ne savent à quoi l'employer, parce qu'ils ne le veulent pas donner à leur ame & à leur salut, & que le monde ne les charge pas encore de beaucoup d'affaires. Mais si-tôt qu'on devient plus âgé, l'emploi devient plus grand, & il ne reste plus de tems pour soi. C'est ce qui arrive presque dans tous les ministères de la vie civile de Procureurs, d'Avocats, de Conseillers, d'Intendans, de Magistrats & de Ministres d'Etat ; & le même arrive à proportion dans les emplois ecclésiastiques. Plus on y vieillit, moins on a de tems à soi, plus on est accablé des affaires d'autrui ou des siennes. Plus on a de soins pour sa famille & pour les siens, plus on est

Amos 4.  
Ri

lié à ses emplois par des intérêts pressans. Car ils deviennent nécessaires pour la subsistance d'une famille & pour la conserver dans l'éclat & dans l'honneur. Des femmes accoutumées au faste & à la mollesse, ne pourroient souffrir que des maris abandonnassent un état nécessaire pour les y entretenir. Et c'est pourquoi un Prophète qui les représente sous la figure de *vaches grasses*, leur fait dire à leurs maris : *Apportez, & nous boirons* : c'est à dire, entretenez notre luxe & nos délices, & nous en jouirons. Il faudroit déchoir & se rabaisser pour se procurer du tems & du loisir ; & c'est ce que l'on ne sauroit souffrir. On se rend même par l'accoutumance les occupations si nécessaires, qu'on ne s'en peut plus passer. On languit, on s'ennuie, on se chagrine si-tôt qu'on en est séparé, de sorte qu'on ne sauroit plus mener d'autre vie dans ce monde ici qu'une vie qui nous ôte tout le tems de penser à l'autre.

V. **C**EPENDANT la plupart du monde a un besoin réel de prendre

beaucoup de tems pour penser à soi. Les affaires du salut ne se font pas en une heure, comme l'on pense. Il y a des gens qui ont besoin d'un grand repos pour calmer leurs passions, & qui seront toujours impétueux, violents, injustes, tant qu'ils seront dans des occasions continuelles de les exercer. On ne sauroit remédier à l'oubli de Dieu où l'on vit dans le monde, & qui en est un des plus grands maux, pendant que l'ame est plongée dans cette foule d'occupations qui le causent. Une pauvre ame desséchée, étiée, sans force, sans vigueur, vuide de Dieu, pleine du monde, a besoin de grands soutiens dans un si misérable état. Il lui faut de fréquentes lectures, de fréquentes prières, des conversations saintes & édifiantes pour la remettre peu à peu. Le moyen de trouver le tems de cela dans cette foule d'occupations ? Le monde veut bien qu'on prenne du tems pour guérir son corps, qu'on donne beaucoup de nourriture à ceux qui sont épuisés, & qu'on se sépare de toute affaire pour se rétablir ; mais on ne permet rien de tout

cela pour le bien de l'ame. Et cependant le soin, la nourriture, le repos ne lui sont pas souvent moins nécessaires qu'au corps.

Combien y a-t-il de devoirs particuliers auxquels on ne pense point dans la multitude des occupations, & dont la pensée même ne vient que dans la retraite & dans le repos ? Il faut prier Dieu, attirer ses graces, fléchir sa miséricorde, entrer dans un esprit de componction. Et le moyen qu'un esprit tout plein de pensées du monde, & accablé de mille affaires, le puisse faire comme il faut ? Enfin, il faut aimer Dieu. Il faut faire régner son amour dans notre cœur ; régler par cet amour toute notre vie, & lui assujettir toutes nos autres passions. Mais le moyen de l'aimer, si nous n'y pensons pas ? Et le moyen d'y penser, si tout notre esprit est occupé de pensées du monde, & rempli d'une foule infinie d'affaires qui l'empêchent de se souvenir de Dieu ?

#### V.1.

LA plupart du monde auroit donc besoin de se separer de ses affaires, ou en tout ou en partie ; mais c'est à



quoi, comme nous avons dit, toutes les passions & tous les intérêts s'opposent. On se justifie même sur ce que ces emplois sont permis d'eux-mêmes, & n'ont rien qu'on puisse condamner. Il est permis d'acheter une maison des champs, de faire provision de bœufs pour labourer, & d'épouser une femme. Il est permis d'exercer tous les emplois de la vie civile, d'être Procureur, Avocat, Conseiller, Ministre d'Etat. Cependant tous ces emplois avec les occupations qu'ils attirent, étant joints avec les dispositions d'une ame malade, languissante, pleine de playes & de passions, sans lumière, sans force pour résister aux tentations, sont souvent d'étranges obstacles pour le salut, & attirent cet arrêt terrible: *Nul de ceux que j'avois conviez, ne goûtera de mon souper.* C'est ce qui produit d'étranges embarras dans les conseils que l'on peut donner à ces personnes. On ne sait à quoi on les doit porter. Ils sont trop foibles pour suivre les avis de renoncer absolument à leurs emplois, & ils sont trop foibles encore pour vivre dans ces

v. 24.

emplois d'une manière chrétienne, & qui puisse contribuer à la guérison de leur ame. Ainsi on les abandonne ordinairement à eux-mêmes. Et ce qui en arrive est, qu'ils ne guérissent pas, & qu'ainsi ils sont exclus du festin des Elus & du royaume de Dieu. On ne doit donc point s'étonner après cela, que JESUS-CHRIST nous représente ces occupations du monde, & ces emplois qui paroissent permis, comme des causes d'exclusion de ce festin. Ce n'est pas leur nature qui les rend tels. C'est l'abus que les hommes en font. Celui qui avoit acheté une maison, n'étoit pas obligé de répondre qu'il ne se pouvoit trouver à ce festin, parce qu'il étoit obligé de l'aller voir. Il devoit mieux partager son tems, & ainsi il auroit pû faire l'un & l'autre. Mais parce que l'amour des choses temporelles est presque toujours accompagné de ce partage injuste du tems, & de cette préférence des intérêts du monde à ceux de Dieu, JESUS-CHRIST nous le représente comme la cause ordinaire qui rend inutile la vocation de Dieu.

## VII.

Le défaut commun de ces trois sortes de personnes qui refusèrent la vocation du Pere-de-famille, est qu'il paroît que c'étoient des gens à leur aise, qui n'avoient pas de besoins, & qui trouvoient chez eux-mêmes de quoi se satisfaire, sans avoir besoin de l'aller chercher ailleurs. L'un étoit content de sa maison des champs, l'autre de son trafic, l'autre de sa femme. Ils avoient peu de desir pour ce festin auquel ils étoient invitez. Rien ne rend les gens moins disposez à écouter la voix de Dieu, que de trouver leur bien & leur repos dans le monde; de ne s'y pas croire malheureux; & d'avoir ainsi peu de desirs pour l'autre vie. Et c'est pourquoi JESUS-CHRIST, pour nous marquer les dispositions qui nous rendent propres à suivre la vocation de Dieu, les représente par diverses privations des avantages de cette vie. *Allez vite*, dit ce Pere-de-famille à son serviteur; dans les rues de la ville & dans les places, & amenez ici les pauvres, les esropiez, les aveugles & les boiteux.

V. 12.

La condition commune de ces nouveaux conviez est de n'avoir pas sujet d'être satisfaits dans le monde. Cela les rend plus susceptibles de la vocation de Dieu. Ils se laissent d'autant plus facilement gagner par l'espérance des biens futurs, qu'ils étoient plus dépourvus de ceux de ce monde. Ainsi le bonheur temporel est un obstacle à recevoir l'Evangile, & la misère y est une espèce de préparation.

## VIII.

M A I S la préparation est bien plus prochaine lors qu'on est pénétré du sentiment intérieur de ce qui est figuré par ces misères. Quand, par exemple, on est touché du sentiment de sa pauvreté spirituelle ; quand on se reconnoît vuide des vrais biens qui sont ceux de l'ame, & que soit que l'on possède des biens temporels, soit qu'on n'en possède point, on ne les conte pour rien. Ce sont ces sortes de pauvres qui sont dans la disposition prochaine d'entrer au festin dont il s'agit ici. *Bienheureux*, dit notre Seigneur, *les pauvres d'esprit*, c'est-à-dire, les pauvres de cœur & d'affection ; *parce que*

*Mat. 5. 3.*

le royaume du ciel est à eux. Et c'est pourquoi le Pere-de-famille n'ordonne point à son serviteur de les y convier, mais de les y introduire. Il savoit qu'ils y étoient tout préparez, & qu'il n'y avoit rien sur la terre qui les y pût retenir. Il en dit autant des *estropiez*, c'est-à-dire, de ceux qui reconnoissant qu'ils seront toujours dans le monde privez de quelque chose essentielle à l'intégrité de leur bonheur, aspirent à une autre vie & à un autre monde où ils espèrent d'obtenir ce qu'ils désespèrent de trouver dans celui-ci. La felicité de ce monde est toujours estropiée. Il y manque toujours quelque partie considérable, dont le défaut ôte même le plaisir de la possession de ce qui ne manque pas. Pour en avoir une entière & parfaite, il faut la chercher ailleurs qu'en ce monde; & la forte persuasion où l'on doit être de l'impossibilité de la trouver ici-bas, est une grande préparation pour suivre sans résistance la vocation de Dieu.

## IX.

ENFIN pour être introduits par le serviteur du Pere-de-famille dans

le festin, il faut être aveugle & boiteux selon l'esprit. Car rien ne s'oppose davantage aux véritables lumières que la préoccupation des fausses; *Joan. 9. Si vous étiez aveugles, vous n'auriez point de péché; mais maintenant vous dites que vous voyez; & ainsi votre péché demeure toujours.* Une ame qui sent ses ténèbres, qui se souvient des égaremens où elle est tombée en suivant sa propre conduite & la vanité de ses fantaisies, renonce volontiers à tout cela pour s'attacher aux lumières de Dieu & à la conduite de ceux qu'il lui a donnez pour pasteurs. Et au contraire un esprit plein de lui-même, qui croit avoir assez de lumière pour se conduire, demeure toujours attaché à ses pensées, & n'est jamais flexible à la conduite de Dieu. Il veut aller par sa route, & non par celle de Dieu. Il ne se laisse pas conduire par ce serviteur qui l'appelle au festin des Elûs; & voulant y aller tout seul, il n'y arrive jamais. Il faut donc reconnoître qu'on est aveugle, & qu'on a besoin d'y être conduit; mais il faut de plus être persuadé qu'on est boiteux, & qu'on marche imparfaitement dans le che-  
min

min qui y conduit. C'est par l'aveu & la réconnoissance de ses propres imperfections & des fausses démarches que l'on fait dans le chemin du salut, que Dieu nous les pardonne, & qu'il nous juge dignes de recevoir pour récompense la guérison parfaite de nos imperfections que l'on n'obtiendra parfaitement que dans l'autre vie. Car pour celle-ci il faut toujours reconnoître qu'on est boiteux, qu'on est composé de deux parties qui ne s'accordent pas ensemble, & que si l'esprit est prompt, la chair est infirme.

## X.

Qu'on qu'il ne faille pas chercher un raport exact dans tous les termes des paraboles, on peut dire néanmoins que les deux premiers ordres que le Pere-de-famille commanda à son serviteur de convier à son festin, regardent les Juifs renfermez dans l'enceinte de la Loi, comme dans une ville, & obligez par-là de vivre dans des exercices de Religion qui les rendoient moins éloignez de Dieu; & que le troisiéme ordre qu'il ordonna à ce serviteur d'y appeller, en lui comman-

dant d'aller dans les grands chemins & le long des hayes, marque les Gentils égarez & vagabonds, & qui n'avoient rien qui les approchât de Dieu. Il ne faut pas douter que ce serviteur qui les convia au festin, ne trouvât parmi eux des gens qui lui répondoient comme les premiers : J'ai acheté une maison; j'ai épousé une femme. Il y trouva de même des estropiez des aveugles & des boiteux qu'il fit entrer au festin de la même manière que les seconds. Mais l'Evangile ne nous exprime qu'un certain caractère qui se rencontre particulièrement dans la foule des Gentils convertis. C'est d'être conduits au festin par une espèce de force & de violence. On peut remarquer cette qualité dans tous les païens en general; puisque n'étant pas par leur naissance partie du peuple de Dieu, & étant étrangers à l'égard de la première alliance, il a fallu les aller chercher dans leurs routes égarées, & les arracher comme par force à leurs superstitions & à leurs fantaisies. On la peut remarquer aussi dans tous les enfans dont le ciel sera rempli. Car on peut dire que les enfans sont plus des tr



quarts du nombre des élus; quoi qu'ils ne contribuënt rien par leur volonté propre à être reçus dans ce festin. C'est la Providence qui les prend entre ses mains, & qui leur faisant recevoir le Batême, les fait entrer dans le ciel. Cette sainte violence que Dieu leur fait, est leur appel & leur vocation. Ainsi la celeste Jérusalem ne sera presque peuplée que par des Elus qui n'y seront point entrez par leur volonté propre, & qui n'auront rien contribué par eux-mêmes à leur salut: Dieu ayant voulu faire voir par-là que les merites de son Fils fussent aux Elus, & que pour devenir parfaitement heureux, ils n'ont besoin que d'en être rendus participans.

## XI.

M A I S en même-tems que ce nombre prodigieux d'enfans dont le ciel sera rempli, nous fait connoître d'une manière admirable les richesses de la grace, & l'étenduë infinie des merites de JESUS-CHRIST, il nous doit donner une extrême terreur par une raison particulière. Car comme il est certain que le ciel aura beaucoup d'habitans, & que le nom-

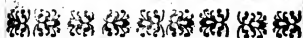
bre des Elûs sera fort grand, on est quelquefois porté à croire qu'il ne faut pas prendre si à la rigueur les préceptes du Christianisme; parce qu'autrement presque personne ne seroit sauvé, & qu'il faudroit croire que presque tous les Chrétiens se perdent. Mais cette raison est très-peu solide. Le ciel seroit rempli d'un nombre infini d'Elûs, quoi que presque aucun des adultes ne fût sauvé, parce qu'il sera rempli des enfans des Catholiques & des heretiques, qui sont en un nombre prodigieux, & qui ont tous été forcez d'entrer au festin par la charitable violence de la Providence. Ceux qui sont donc dans un âge plus avancé n'ont aucun lieu de se confier à cette pensée frivole, que Dieu ne voudroit pas perdre tant de Chrétiens. Il laisse périr tous les Idolâtres, tous les Mahométans, tous les hérétiques, sans préjudice de sa miséricorde. Il peut donc bien, sans cesser d'être plein de miséricorde & de bonté, en faire de même à l'égard de tous les Catholiques qui n'auront pas eu soin de garder exactement ses lois, ou de réparer leurs péchez par une sérieuse pénitence.

## XII.

M A I S outre cette foule d'enfans qu'on peut entendre par ceux qui sont forcez d'entrer au festin, & qui en feront même la plus considérable partie, Dieu pratique encore une charitable violence envers plusieurs autres pour les amener au ciel, malgré l'opposition de leurs passions. Il rompt les desseins des uns; il renverse la fortune des autres. Il s'oppose au succès de leurs entreprises. Il les lasso & les fatigue, en rendant inutiles tous les efforts qu'ils font pour aquerir les biens de la terre. Il revolte le monde contre eux. Il ne leur fait éprouver par tout qu'infidélitez & qu'injustices. Il les couvre d'opprobres & d'ignominies, pour les obliger à le chercher. Enfin il ne permet pas qu'ils trouvent aucun repos dans le monde; afin de les obliger de recourir à lui, & de se jeter entre ses bras. L'exclusion de toutes les autres voyes les contraint d'entrer dans celle du ciel. Et voilà de quelle sorte Dieu pratique envers eux ce qu'il ordonne à son serviteur de les forcer d'entrer: *Compelle intrare*. Il le pratique par toutes les créatures qui secondent ses des-

seins, & qui faisant précisément ce qu'il leur ordonne, tiennent lieu de ce serviteur qui a ordre de les forcer d'entrer au festin. Heureuse contrainte que Dieu n'exerce pas envers tout le monde, & qu'il n'exerce envers quelques-uns que par une singulière miséricorde! Rien n'est plus désirable que cette contrainte qui nous force d'être heureux; & qui nous éloigne malgré nous de notre souverain malheur. Et c'est pourquoi nous devons souvent demander à Dieu qu'il rompe & fasse avorter tous nos desseins qui seroient contraires à notre salut; qu'il nous ferme tous les chemins qui nous en éloignent, & qui nous le rendent plus difficile; & qu'il nous fasse entrer dans la voye qui y conduit le plus sûrement & le plus directement.





SUR L'EPI TRE  
DU III. DIMANCHE  
D'A P R E S  
LA PENTECÔTE.

Humiliamini sub potenti manu Dei.

1. *Pet. 5. 6.*

*Humiliez-vous sous la puissante main  
de Dieu.*

I.

**I**L n'y a point de devoir plus essentiel ni plus nécessaire à l'homme que celui de s'humilier sous la main de Dieu ; & il est prescrit également par la vérité & par la justice.

La vérité nous oblige de reconnoître ce que nous sommes & comme créatures & comme pécheurs. Elle nous fait voir que comme créatures nous ne pouvons rien, & que nous tenons tout de Dieu. L'humilité à cet égard n'est que la reconnoissance de ce qui est vrai ; mais une reconnoissance vo-

lement de détruire cet orgueil, & ce soulèvement injuste qu'elle sent en elle-même; & elle s'abaisse d'autant plus profondément sous la main de Dieu, qu'elle se sent obligée de détruire en elle-même l'inclination contraire que le péché y a imprimé.

II.

Aussi toute la conduite de Dieu envers l'homme, ne tend qu'à le réduire à la pratique de ce devoir: & il n'arrive presque rien dans le monde par où il ne lui donne cette instruction, puisque tout y porte les caractères de la puissance de Dieu & de la foiblesse de l'homme. Les plaies continuelles dont il le frappe, sont particulièrement destinées à lui en renouveler le souvenir; parce qu'elles ne font, comme dit S. Augustin, qu'un dur avertissement qu'il fait aux superbes: *INCREPATIO superborum*. Le spectacle de tant de morts exposez sans cesse à ses yeux, est une voix éclatante, qui lui dit: *Quel sujet as-tu de t'élever, toi qui n'est que poudre & que cendre?* Les misères ou les maladies qui l'accablent ou qui le menacent sans cesse, ne font que lui inculquer la mêm-

*Eccl. 19.  
9.*

346 *Sur l'Épître du III. Dim.*

me leçon, que Dieu est grand, & que l'homme est foible. Enfin il n'y a point d'instruction réitérée en tant de manières que celle-là, puis qu'elle accompagne toujours toutes les autres, & qu'elle est gravée dans tout ce qui arrive dans le monde.

III.

CEPENDANT l'orgueil de l'homme est tel, qu'il fait en sorte de ne l'entendre presque jamais. Il se met au dessus de tous ces avertissemens; & bien loin de s'abaisser de ce qui arrive, il tâche d'en profiter pour se rehausser. Il s'élève du bien qu'il fait, comme s'il en étoit la cause. Il s'élève du mal que les autres font; parce que par-là il les met au dessous de soi. Tout ce qui les rabaisse, le contente; & si Dieu le touche en particulier par des plaies destinées à humilier les superbes, il entre dans des sentimens d'impatience & de révolte contre Dieu. Voilà la conduite ordinaire de l'homme orgueilleux, c'est-à-dire, de l'homme agissant en homme: & c'est cette conduite malheureuse que l'Apôtre saint Pierre nous exhorte d'éviter, quand il nous dit : *Humiliez-vous sous la*

*main toute-puissante de Dieu.* Car c'est comme s'il nous disoit : Suivez la conduite de Dieu sur vous. Son dessein est de vous humilier. Entrez dans cette vuë, qui est une vuë de miséricorde & de justice. Tous les événemens du monde vous font connoître la grandeur de Dieu, & votre foiblesse : & votre bien est de les connoître, & de vous tenir dans le rang qui vous convient. Rendez donc à Dieu, dans tous ces événemens, la soumission qui lui est due, & qu'il n'y en ait aucun dans lequel vous ne lui disiez : *Vous ps. 118*  
*êtes juste, Seigneur, & votre juge- v. 137*  
*ment est plein de droiture.* Aprovez toute sa conduite sur vous, & que votre soin unique soit de lui obéir & de lui être soumis en tout ce qui vous arrive.

IV.

*Faisant dans son sein toutes vos inquiétudes. v. 7.*

L'A P Ô T R E veut que nous remettons à Dieu toutes nos sollicitudes; c'est-à-dire, que nous nous en dépourvions. Mais il ne nous prescrit pas de renoncer à tout soin & à toute



application. Car Dieu veut qu'on ait un soin raisonnable des affaires temporelles, afin de ne le pas tenter. Il ne veut pas qu'on prétende obtenir par des miracles & des voyes extraordinaires, ce qui se peut faire par des soins ordinaires, & par une application humaine. Ainsi la Religion chrétienne n'a rien que de sage & de réglé. Elle nous décharge des craintes & des inquiétudes qui ne servent de rien, & qui ne font que troubler la tranquillité de nos actions. Elle nous laisse l'application conduite par la raison, qui est d'autant plus capable de produire l'effet que l'on prétend, qu'elle est moins troublée par des passions inquiettes. Il ne faut donc point dire qu'elle porte à la négligence. Elle ne retranche au contraire que les causes des troubles inutiles. Au lieu des passions qui ne font agir que d'une manière turbulente, elle substitue la soumission à l'ordre de Dieu, qui fait agir fortement & tranquillement.

## V.

**M**AIS pourquoi nous obliger à nous dépouiller de toute inquiétude?

Est-il défendu de craindre ce qui est à craindre? C'est parce que toute inquiétude renferme un défaut de soumission aux ordres de Dieu, & qu'elle cause à l'esprit une peine inutile. Que craignons-nous? Il ne peut rien arriver que ce que Dieu voudra, & Dieu ne sauroit vouloir rien que de juste. C'est donc l'exécution de la justice, que nous craignons. Mais je dis plus, que c'est manquer de confiance en la bonté de Dieu, que d'appréhender qu'il n'ait pas soin de nous, & qu'il ne nous procure pas ce qui nous est nécessaire. Il nous l'a promis, & il s'y est engagé; & c'est lui faire injure que de douter de la fidélité de ses promesses. Nos défiances & nos craintes sont bien plus capables de faire que Dieu nous laisse tomber dans les inconvéniens que nous craignons, qu'une pleine confiance en sa bonté. Mais ne voit-on pas, dira-t-on, quantité de gens de bien accablez de misère & de pauvreté? Pourquoi ne craignons-nous donc pas des événemens si ordinaires? C'est qu'il ne faut pas craindre ce qui peut être un effet de l'amour & du soin de Dieu. Car il

délivre en deux manières ceux qu'il aime, des accidens de la vie, ou en les en préservant par les ressorts secrets de sa Providence, ou en les fortifiant contre ces accidens, & en leur donnant la patience nécessaire pour les souffrir. Cette seconde manière de les en délivrer, n'est pas moins un effet de l'amour de Dieu que la première. Elle n'est pas moins souhaitable à des Chrétiens qui en doivent savoir le prix. Les compagnons de Daniel furent délivrez par un miracle, de la fureur de Nabucodonosor : mais les martyrs Macabées furent délivrez de celle d'Antiochus par leur propre mort ; & leur délivrance n'en fut que plus pleine & plus glorieuse. Il faut laisser à Dieu le choix de ces deux sortes de délivrances ; parce que souvent celle que nous rebuterions, nous seroit la plus avantageuse. Et c'est ce qui rend nos inquiétudes injustes ; puisqu'elles tendent à prescrire à Dieu une certaine manière de nous délivrer, qui ne nous est peut-être pas la plus utile ni la plus conforme à sa volonté.

## VI.

ENFIN nos inquiétudes sont inutiles,

& fatiguent notre esprit sans aucun fruit. Nous craignons les hommes & leurs passions, comme si les hommes avoient quelque pouvoir de nous nuire ou de nous servir ; & nous ne sommes point assez persuadés que Dieu gouverne le monde par une force invincible, en ne réglant pas ses desseins sur les passions des hommes, mais en usant des passions des hommes pour l'exécution de ses desseins. Toutes nos inquiétudes ne changeront pas *la couleur d'un de nos cheveux*, selon l'expression de l'Evangile. Elles ne dérangeront point l'ordre & le cours de la Providence. Que ne nous occupons-nous donc plutôt du soin de nous y soumettre, & d'en accepter tous les ordres & tous les effets avec la résignation & l'obéissance que nous lui devons ? Par ce moyen ce qui nous paroît pénible, cessera de l'être ; & nous verrons souvent, que ce qui nous aura paru favorable, auroit été notre ruine temporelle & spirituelle, & que Dieu nous l'a fait éviter par une conduite secrète, en faisant réussir les choses, non selon nos inclinations, mais selon nos véritables intérêts.

*Matt. 5.*

*36.*

*Soyez sobres, & veillez : car le démon  
votre ennemi tourne autour de vous  
comme un lion rugissant , cherchant  
qui il pourra dévorer. v. 8.*

IL n'y a guères de choses plus terribles & dont cependant les hommes soient moins frappés, que celle que l'Apôtre saint Pierre nous découvre par ces paroles, qui est que tout le monde est rempli de lions invisibles qui rôdent à l'entour de nous, & qui ne cherchent qu'à nous dévorer. Les hommes sont si vains dans leur aveuglement, qu'ils se font un honneur de ne les pas craindre, & presque de ne les pas croire. C'est une faiblesse d'esprit, selon plusieurs, d'attribuer aux démons quelque effet; comme s'ils étoient dans le monde pour n'y rien faire, & qu'il y eût quelque apparence que Dieu les ayant autrefois laissé agir, il les ait maintenant réduits à une entière impuissance. Mais cette incrédulité est beaucoup plus supportable quand il ne s'agit que d'effets extérieurs. Le plus grand mal est qu'il y a peu de personnes qui

croient sérieusement que le diable les tente, leur dresse des pièges, & rôde à l'entour d'eux pour les perdre, quoi que ce soit ce qu'il y a de plus certain. Si l'on le croyoit, on agiroit autrement. On ne laisseroit pas au démon toutes les portes de son ame ouvertes par la négligence & les distractions d'une vie relâchée, & l'on prendroit les voyes nécessaires pour lui résister. C'est ce que l'Apôtre saint Pierre a dessein de nous imprimer dans l'esprit, par ces paroles que nous avons rapportées. Il nous découvre le danger où nous sommes. Il nous en apprend le remède. Et par l'un & par l'autre il nous fait connoître l'excès de l'aveuglement de la plupart des Chrétiens, qui ne songent ni à leur danger ni aux remèdes nécessaires pour s'en garantir.

#### VIII.

LES remèdes qu'il nous propose sont deux. La tempérance, & la vigilance : *Soyez sobres & veillez*, dit-il. La tempérance nous empêche de fournir au démon la matière & les instrumens des tentations. La vigilance

nous les découvre & nous fournit des armes pour y résister. Mais il faut commencer par la tempérance. Et pour entendre de quelle sorte elle affoiblit les tentations, il faut concevoir que le diable n'en est pas proprement le premier auteur. Il n'agit pas immédiatement sur nos âmes. Il faut, afin qu'il les puisse attaquer, que le corps dérégulé par nos passions, lui en fournisse la matière. Tout ce qui est dérégulé lui appartient; & par conséquent tous les effets que le désordre des passions produit dans le corps, sont de sa juridiction. Il les employe à ses fins. Il les fait agir dans les tems les plus dangereux pour nous, & les plus favorables pour ses desseins. Il frappe nos esprits par des imaginations vives des objets de nos passions. Ce sont-là les armes & les machines qu'il employe contre nous, pour se rendre le maître de notre cœur. Or le propre de la tempérance est de régler les passions corporelles; d'en empêcher les excès, & par conséquent les dérèglemens du corps qui en sont les suites. Ainsi, elle soustrait au démon ses armes. Elle affoi-

blit les tentations ; & accoutumant l'ame à se détacher de ces objets , & à ne les aimer point , elle la met en état de résister avec plus de force aux suggestions du diable, qui tendent à les lui représenter comme aimables.

**I. X.**

MAIS ce remède ne suffiroit pas , si l'on n'y joignoit le second de ceux que saint Pierre nous enseigne , qui est la vigilance , laquelle comme nous avons dit, nous fournit des armes pour résister. Ces armes consistent principalement en trois choses qu'elle nous découvre.

1. Elle nous fait connoître les tentations, & elle nous donne lieu ainsi de regarder les créatures par lesquelles le diable nous veut attirer, non-seulement en elles-mêmes, mais comme étant entre les mains du démon qui les employe pour nous perdre. Elle nous fait voir qu'il s'en sert comme d'un poison pour nous donner la mort ; comme d'une épée , pour nous percer le cœur ; comme d'un feu, pour nous embraser ; qu'ainsi quelques attraits qu'elles puissent avoir en elles-



mêmes, elles nous doivent causer de l'horreur étant employées contre nous par ce cruel ennemi.

2. Elle nous montre qu'il n'y a que Dieu qui nous puisse secourir contre cet ennemi, & elle nous oblige par là à recourir continuellement à lui, en disant : *Mes yeux sont tournez continuellement sur le Seigneur, parce que c'est lui qui garantira mes pieds de tomber dans les pièges.* Car c'est la vigilance qui tient nos yeux ouverts du côté de Dieu, comme c'est le sommeil & la négligence qui les ferme.

3. Enfin elle nous tient attentifs aux veritez de foi opposées aux illusions du diable. Car il ne nous représente pas les créatures, telles qu'elles sont en elles-mêmes, il nous les fait voir au travers de fausses opinions qui nous les font paroître plus grandes & plus aimables qu'elles ne le sont en effet; & qui nous en cachent les défauts & tout ce qui nous en pourroit diminuer l'estime & l'amour. Or c'est la foi qui détruit ces fausses opinions, non-seulement par les veritez qu'elle nous enseigne, qui nous apprennent le vrai prix & le vrai

usage des créatures, mais en nous découvrant d'autres objets & d'autres biens dont la grandeur & la beauté nous rend toutes les créatures méprisables. Et c'est en quoi consiste cette résistance de la foi à laquelle l'Apôtre nous exhorte par ces paroles : *Résistez-lui donc en demeurant fermes dans la foi.* ψ. 9.





SUR L'E V A N G I L E  
DU III. DIMANCHE

D' A P R E S

LA P E N T E C O T E

Erant appropinquantes ei publicani  
& peccatores, ut audirent illum.

*Luc 15. 1. 10.*

*Les publicains, & les gens de mauvai  
se vie se tenoient auprès de Jesus pour  
l'écouter.*

I.

CET Evangile nous représente d'a  
bord le murmure des Pharisiens  
de ce que JESUS-CHRIST souffroit qu  
plusieurs d'entre les publicains & de  
gens de mauvaise vie s'aprochassen  
de lui, & qu'il mangeoit même avec  
eux. Cela fait voir que les Pharisien  
avoient pour regle & pour pratique  
generale, de se retirer du commerc

des pécheurs, & qu'ils faisoient confister leur sainteté dans cette séparation. Mais cette maxime ainsi entendue est très-fausse, & elle est fondée sur des principes de présomtion & d'orgueil. Il est permis de se retirer du commerce des pécheurs par plusieurs raisons ; il est mauvais de s'en retirer par d'autres raisons. On peut se retirer du commerce des pécheurs par une juste précaution, lors que leurs péchez sont contagieux & qu'on apprehende d'en devenir imitateur, en conversant avec eux. On ne peut blâmer cette maniere de se retirer de leur conservation ; & il y a bien des gens qui sont au contraire très-blâmables de ne s'en retirer pas , & de se croire assez forts pour respirer sans se nuire, un air si empoisonné. JESUS-CHRIST n'avoit pas besoin d'éviter les pécheurs en cette manière-là. Car outre qu'il n'avoit rien à craindre, ce n'étoit pas pour les écouter ; c'étoit pour être écouté d'eux : & il ne leur parloit pas pour approuver leurs péchez, mais pour leur en inspirer l'aversion & l'horreur.

SECONDEMENT, on peut s'en retirer par discipline & par charité, lorsque les pécheurs étant séparés des autres fidèles par l'ordre de l'Eglise, on s'éloigne d'eux pour leur causer une confusion salutaire. C'est ce que saint Paul prescrit, en ordonnant de se séparer de tous les Chrétiens qui mènent une vie déréglée. Mais cette séparation de charité & de discipline n'étoit pas en usage parmi les Pharisiens. Elle a de plus ses exceptions. Lors, par exemple, qu'on voit manifestement qu'on est plus en état de ramener les pécheurs au bon chemin en leur parlant, qu'en ne leur parlant point, il est bon de leur parler. Jamais l'Eglise n'abandonne totalement le soin des âmes. Elle ne ferme jamais entièrement ses entrailles aux plus grands pécheurs. Et si elle a quelquefois refusé pour toujours ses Sacremens à quelques personnes dans la rigueur de sa discipline, comme à ceux qui étoient retombés après leur pénitence, elle n'a jamais refusé de leur faire entendre sa voix, lors qu'ils desiroient de l'écouter. Les pécheurs

cheurs mêmes à qui JESUS-CHRIST parloit, n'étoient point de cet ordre, & ne pouvoient être confiderez comme étant tombez dans une apostasie réitérée. C'étoient de simples pécheurs qui avoient plutôt toujours été privez de la justice qu'ils ne l'avoient abandonnée. Ce n'étoit point en toutes ces manières permises que les Pharisiens se séparoient d'eux. Ils s'en séparoient, parce qu'ils se croyoient justes, & qu'ils croyoient les pécheurs indignes de converser avec eux. Ils étoient tous de l'humeur de ce Pharisien qui disoit à Dieu: *Je vous rends graces de ce que je ne ressemble pas aux autres hommes, qui sont adultères & ravisseurs du bien d'autrui, & entr'autres à ce publicain ici.* Ainsi leur refus d'avoir commerce avec les pécheurs, étoit fondé sur une raison d'orgueil. Ils ne se mettoient pas fort en peine de les convertir. Leur salut leur étoit indifférent. Et l'accusation qu'ils formoient contre JESUS-CHRIST, de ce qu'il parloit aux pécheurs de leur salut, faisoit voir que leur coutume étoit d'en desespérer.

LUC. 18 II.

ENFIN cette pratique des Pharisiens étoit encore fondée sur un autre mauvais principe. C'est qu'ils ne faisoient état que des desordres extérieurs, & des péchez grossiers & visibles, & que quoi qu'ils eussent sujet de se croire coupables d'un grand nombre de péchez spirituels, ils ne laissoient pas de se croire justes, & de se préférer aux pécheurs par une préférence intérieure. Ce n'est point ainsi que les vrais Chrétiens se séparent des pécheurs. Ils ne se préfèrent point à eux. Ils craignent que leurs péchez intérieurs & cachez ne les rendent encore plus coupables qu'eux. Ils s'en séparent donc sans mépris, sans préférence, sans aversion, & pour obéir simplement à un ordre extérieur de l'Eglise, qui prescrit cette séparation par des vûes fort contraires à celle des Pharisiens. JESUS-CHRIST en donc raison de n'avoir aucun égard leur pratique, de ne traiter pas autrement les pécheurs visibles que ceux dont il connoissoit les crimes secrets & spirituels, & de communiquer sa doctrine également à tous; puis qu'il

étoient tous également coupables à ses yeux, & que les Pharisiens même l'étoient plus que les autres; parce qu'ils avoient plus d'opposition à la vérité, & plus de confiance en eux-mêmes, qui sont les principaux obstacles à la conversion.

IV.

JESUS-CHRIST pour réfuter le murmure des Pharisiens pouvoit leur alléguer une raison très véritable, qui est que s'il n'eût point voulu parler aux pécheurs, il ne devoit donc point leur parler à eux-mêmes; puisqu'ils étoient les plus grans pécheurs de tous. Il leur a insinué cette vérité en d'autres lieux; mais il ne le fait pas en celui-ci où il avoit dessein seulement d'apaiser leur murmure. Au contraire il ménage leur délicatesse par une comparaison favorable d'un pasteur qui quitte nonante-neuf brebis sur les montagnes, pour aller chercher une brebi égarée. Ce qui pouvoit faire conclure aux Pharisiens que si quelquefois JESUS-CHRIST se séparoit d'eux pour parler à des pécheurs, il les traitoit en innocens & en brebis qui n'étoient point éga-



rées. Et cela n'avoit rien de choquant pour eux. Rien n'est plus admirable que le ménagement dont JESUS-CHRIST a usé dans la dispensation des veritez de son Evangile, & le soin qu'il a eu d'éviter de choquer les hommes en leur proposant des veritez disproportionnées à leurs dispositions. Il faut souvent s'adresser : lui pour lui demander la participation de cette sagesse qui empêche de choquer inutilement les hommes par des veritez avancées mal-à-propos. Mais il ne faut pas prétendre néanmoins avec tous ces ménagemens éviter entièrement leur aversion; puisque JESUS-CHRIST même ne l'a point évitée. Ainsi il ne faut pas demander avec moins d'instance la force de soutenir la verité devant les hommes, lors qu'il est nécessaire de le faire, sans craindre les effets de leur colére & de leur haine, que la prudence pour la ménager.

V.

V. 4.

CE Pasteur auquel JESUS-CHRIST se compare, qui laisse les nonante-neuf brebis sur les montagnes, pour en aller chercher une qui est égarée,

aimoit-il mieux cette unique brebi  
égagée que les nonante-neuf qui ne  
l'étoient pas ? On ne le peut pas con-  
clure de la parabole ; mais seulement  
qu'il témoignoît à cette unique bre-  
bi plus de soin & plus d'application ;  
parce qu'elle en avoit plus de besoin.  
Il laissoit les nonante-neuf brebis sur  
les montagnes ; mais il les laissoit en  
sûreté. Quand Dieu a établi les âmes  
dans une vie sainte ; dans l'éloigne-  
ment du monde ; dans la pratique  
d'exercices réglez, leur vie même les  
soutient, & il ne faut plus qu'une  
grâce & une providence ordinaire  
pour les conserver dans la justice.  
Mais quand une âme s'est égarée &  
qu'elle s'est enfoncée bien avant dans  
le dérèglement, il faut souvent de  
grands renversemens pour l'en reti-  
rer : & c'est une chose étrange que ce  
que Dieu fait quelquefois pour sauver  
une seule âme. Ce n'est point une pen-  
sée fautive que de dire qu'il se peut faire  
que Dieu renverse quelquefois un  
royaume pour sauver un petit nom-  
bre d'élus. Car il n'y a rien de si grand  
devant Dieu qu'une âme qui est dans  
son élection éternelle, ni rien de si vil

à ses yeux qu'une multitude de répro-  
bez.

## VI.

MAIS cette parole de **JESUS-CHRIST** peut encore avoir une plus grande étendue, & se rapporter même aux véritables justes qui abandonnent Dieu & que Dieu abandonne ensuite quelquefois par des jugemens épouvantables, afin de tenir tout le monde dans une frayeur salutaire. Quand il permet, par exemple, que tout un pays soit infecté par l'hérésie, le crime des peres attire l'abandonnement des enfans, qui étant justes par la grace du Batême, ne laissent pas d'être presque tous emportez par l'exemple de leurs peres. Et cela n'arrive pas seulement par l'hérésie, mais aussi par la corruption répandue presque universellement dans toute l'Eglise. Peu d'enfans évitent l'imitation des mauvais exemples de leurs peres, ou de ceux avec qui ils sont nourris; & ne l'évitant pas, on ne peut nier qu'ils ne soient abandonnez. Dieu ne fait rien d'extraordinaire pour les en sauver; & pendant ce naufrage general d'innocens, il retire quelquefois

de grands pécheurs de l'abîme des vices où ils sont plongez, pour en faire des vases de miséricorde. C'est que Dieu ne veut point qu'il y ait d'état où l'on se puisse promettre une entière sûreté. Il veut que tous opèrent *Phil 2.12.* leur salut avec crainte & tremblement; parce que c'est lui qui est auteur de la bonne volonté qui nous sauve. Si tous les hommes, quelque saints qu'ils soient, n'ont pas en eux des causes de damnation, comme les Calvinistes ont osé le soutenir, ils ont au moins de justes sujets pour lesquels Dieu leur peut refuser le don de persévérance, & cet amas de secours & de protection sans lequel personne n'est sauvé. Il y a donc à craindre pour tout le monde: mais il est vrai pourtant qu'il y a inégalement à craindre. Il y a beaucoup à craindre pour les grands pécheurs: car il y en a peu à qui il fasse ces miséricordes extraordinaires dont ils ont besoin pour se convertir effectivement. Il y a beaucoup à craindre pour ceux qui n'ont point fortifié la grâce de leur Batême par la pratique d'une vie chrétienne; parce qu'il y en a peu qui évitent le

naufrage dans cette foule de mauvais exemples que le monde leur présente de toutes parts. Il y a encore beaucoup à craindre pour ceux qui mènent une vie relâchée dans les conditions du monde, quoi qu'elle soit exente de crimes, parce que la teneur de leur vie donne beaucoup de prise au diable pour les tenter. Mais il y a beaucoup moins à craindre pour ceux qui mènent une vie exacte & réglée; qui pratiquent la pénitence & la retraite, soit dans le monde, soit hors du monde; parce que Dieu en abandonne peu de cet ordre. Ainsi chaque degré de vertu qu'on acquiert, est en même-tems un degré de sûreté: & s'il reste toujours quelque sujet de crainte, parce qu'elle est nécessaire pour reprimer l'orgueil; la juste confiance qu'on doit avoir en Dieu augmente néanmoins à proportion du progrès que l'on fait dans la vertu, & sur tout dans l'humilité, qui est la base & le fondement de la vie chrétienne.

## VII.

Ce divin Pasteur qui avoit laissé ses nonante-neuf brebis sur les monta-

gâtes, pour chercher sa brebi égarée, ne pouvoit pas manquer de la retrouver. Il l'avoit suivie dans son égarement même, & n'avoit point détourné ses yeux de dessus elle; & il l'avoit préparée à son retour par divers événemens qu'il avoit permis. Quand le tems où il la devoit reprendre, fut donc arrivé, il la trouve fatiguée & lasse par ses courses vagabondes. Il l'arrête, il s'en saisit; & par un amour incomparable il la charge sur ses épaules. Elle n'étoit plus capable de marcher elle-même. Il la soulage par cette divine invention. Dieu porte au commencement les grands pécheurs par la grace forte dont il les touche, qui leur ôte toutes les difficultés de leur chemin; qui les tient comme liez par diverses nécessitez par lesquelles il ne permet pas qu'ils lui échappent; & il leur fait sentir sa bonté & sa miséricorde pour les garantir du désespoir où leur état les pourroit porter.

VIII.

Non-seulement il le fait par les mouvemens intérieurs de sa grace;

Q. v.

mais il inspire le même esprit à ses Ministres. Car la conduite qu'ils gardent envers ces grands pecheurs à qui Dieu a donné quelque desir de retourner à lui, n'est pas de leur rendre ce retour difficile, en leur parlant d'une manière dure & disproportionnée à leur foiblesse, & en leur représentant Dieu comme en fureur contre leurs dereglemens; mais c'est de les nourrir d'une douce espérance en la miséricorde de Dieu, de la leur représenter comme prête à submerger tous leurs pechez, pourvu qu'ils recourent sincerement à elle. C'est de porter une partie de leur penitence, & de ne leur prescrire d'abord que des œuvres qui ne les rebutent point. Ce n'est pas qu'un Pasteur fidele en veuille demeurer-là, & qu'il croye avoir droit de les dispenser de la penitence. Il fait qu'il leur feroit un extrême tort; puisqu'il leur ôteroit le moyen de satisfaire à la justice de Dieu, de détruire leurs mauvaises habitudes, de s'affermir dans la bonne voie: mais il attend en patience que ces pecheurs soient en état de pratiquer ces remedes; que leurs forces

spirituelles soient augmentées : & cependant il les porte, il s'accommode à eux, & les entretient dans les exercices proportionnez à leur foiblesse. C'est ainsi que Dieu porte les pecheurs & par lui-même & par les Pasteurs, & qu'il les ramene au troupeau hors duquel ils ne pouvoient que se perdre.

IX.

Il ne communique pas seulement cet esprit de douceur envers les pecheurs à ses Ministres qui sont sur la terre : il le communique aux Anges du ciel & aux ames spirituelles de l'Eglise. Car ce discours que le Pasteur fait à ses amis : *Réjoüissez-vous avec moi, parce que j'ai retrouvé ma brebis qui étoit perdue*, représente les mouvemens qu'il inspire aux Anges & aux ames vraiment spirituelles. Il les remplit de desirs pour la conversion de certains pecheurs, & d'une joie proportionnée à ces desirs, quand ils l'ont obtenue. Il veut qu'ils coopèrent à la penitence de ces pecheurs en y prenant part par leurs prières & leurs bonnes-œuvres : & il arrive ra-



rement qu'un grand pecheur soit bien converti qu'il n'y en ait quelque cause sur la terre dans la charité particuliere que Dieu inspire pour lui à des ames justes.

## X.

JESUS-CHRIST pour faire mieux comprendre ce qu'un Pasteur doit faire pour ramener les pecheurs à la voie du salut, se sert encore d'une autre comparaison, qui est celle d'une femme, qui ayant perdu une dragme de dix qu'elle avoit, allume une lampe & ballie toute la maison pour la retrouver. Et cette comparaison fait voir que les Pasteurs doivent exciter toute leur lumiere & employer tous leurs soins pour retrouver les ames égarées. Cette lumiere leur doit faire examiner toute leur propre conduite, pour découvrir si ce n'est point par leur faute qu'elles se sont perduës, & s'ils n'y ont point contribué par leur negligence. Et il est rare qu'ils puissent s'assurer de n'en être point les causes, ou parce qu'ils n'ont pas assez prié pour elles, ou parce qu'ils n'ont pas assez remedié à ce qui les a fait tomber. Cet examen de leur

propre conduite , & de l'état de l'Eglise qu'ils gouvernent , est représenté par le soin qu'a cette femme de balayer sa maison. Les choses égarrées se cachent aisément dans la confusion & dans le desordre d'une maison pleine d'ordures : mais quand on a soin , autant que l'on peut , de purifier la maison de son cœur , & de bannir les scandales de l'Eglise, on trouve les moyens de réduire les pécheurs à leur devoir.

XI.

C'EST ce qui fait voir en même-tems que les desordres & les scandales de l'Eglise sont la cause ordinaire de la chute des particuliers, & que ceux qui y contribuent , ou qui n'y remédient pas, se rendent coupables de tous les pechez qui en naissent. Ainsi pour convertir les pecheurs particuliers , il faut s'appliquer d'ordinaire à se réformer soi-même , & l'Eglise autant que l'on peut. Il faut tâcher d'y remettre tout dans l'ordre , & de l'éclairer par les lumières de l'Ecriture qui est la lampe qui dissipe les ténèbres de cette vie , & qui nous est donnée pour

nous y conduire. Par ce moyen les desordres ne demeurent point cachez. Ils sont découverts aux pécheurs mêmes, & rien n'a plus de force pour les ramener à la voye de la justice, que de se voir ainsi condamnez par tout le monde.

## XII.

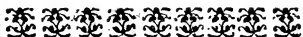
IL n'est pas étrange après cela que cette femme, figure de l'Eglise & des Pasteurs, desire qu'on prenne part à sa joye sur la conversion des pécheurs. Car cette conversion est un bien commun auquel tout le monde est obligé de piendre part. Un grand pecheur attire la colere de Dieu sur toute l'Eglise, comme celui qui cacha des dépouilles de Jérico, l'attira sur tous les Israélites. L'Eglise est obligée de se purifier de ce mauvais levain pour détourner les effets de la colere de Dieu. *Purifiez-vous du vieux-levain*, dit S. Paul, en parlant de l'incestueux de Corinthe. Quand l'Eglise réussit donc dans le desir qu'elle a de la conversion des pecheurs, ce doit être une joye commune, parce que c'est une marque que la colere de Dieu est apaisée, & parce que l'outrage que les

1. Cor. 5.

7.

pechez font à Dieu est réparé par la conversion des pecheurs: car c'est encore ce qu'elle considère le plus. L'outrage que Dieu reçoit par les pechez, doit affliger toute l'Eglise, & par conséquent la réparation de cet outrage la doit toute réjouir.





SUR L'ÉPÎTRE  
DU IV. DIMANCHE  
D'A P R E S  
LA PENTECÔTE.

Existimo quòd non sunt condi-  
gnæ passionēs, &c. Rom. 8.

ψ. 18. 23.

*Je trouve que les souffrances de la vie  
présente n'ont point de proportion  
avec cette gloire que Dieu doit un jour  
découvrir en nous.*

I.

CETTE vérité n'a pas besoin d'être  
expliquée : mais elle a bien  
besoin d'être méditée ; parce que les  
hommes qui n'en sauroient douter  
dans l'esprit, n'en sont guères péné-  
trés dans le cœur. Les moindres maux  
temporels les touchent plus vivement  
que les biens de l'autre vie tout éter-  
nels qu'ils soient. Il n'y a point de vi

petit intérêt, de si petit plaisir, & de si petite douleur pour laquelle on n'abandonne quelquefois son ame & son éternité. Qu'est-ce que le plaisir d'un jureur, d'un blasphémateur, d'un médisant ? Qu'est-ce que la douleur qu'on prétend repousser par un démentir & par des injures ? Qu'est-ce que la peine d'un jeûne qu'on évite par le violement d'un précepte de l'Eglise ? Enfin rien n'est si vil aux hommes que leur ame & leur salut.

II.

C E qui produit en eux cet effroyable dérèglement, est qu'ils conçoivent fortement le présent & le sensible, & qu'ils conçoivent très-faiblement ce qui est absent & spirituel. Ils ont une idée infiniment vive des moindres choses temporelles, & ils en ont une infiniment sombre de ce qui n'arrivera qu'après la mort. Il y en a qui sont persuadés qu'il faudra bien quelque jour changer de vie : mais en attendant, disent-ils, il est bon de jouir des biens du monde, & d'éviter les maux, & ils croient qu'ils auront toujours assez de tems pour

378 *Sur l'Épître du IV. Dim.*

penfer à l'autre vie , & que cela ne manque jamais à personne. Ces illusions font groffières ; mais elles n'en font pas moins communes. On s'y laiffe aller fans fe les avoïer expreffement à foi-même. Ce n'est pas proprement l'esprit qui y tombe : c'est le cœur toujours avide du plaifir , & impatient dans les moindres maux , ce qui fait qu'il n'applique l'esprit qu'au fentiment préfent ; & ne lui donne aucune liberté de penfer à l'avenir.

III.

Le remède unique de ce dérèglement fi dangereux , eft de demander à Dieu qu'il nous faffe fentir , & qu'il imprime fortement dans nos efprits , la difproportion des maux temporels avec les biens éternels. Et pour joindre notre application avec le fecours de Dieu , il eft bon de méditer cette difproportion en fuivant les idées que faint Bernard en avoit. Voyez ,  
 „ dit-il , combien ce que nous avons  
 „ à fouffrir en cette vie , a peu de rap-  
 „ port avec la gloire que nous atten-  
 „ dons en l'autre. Les fouffrances font  
 „ paflagères, felon l'Apôtre, & de plus

*De div.  
 ferm. 1. n.  
 2.*

légères ; la gloire non-seulement est éternelle , mais immense dans sa grandeur & dans son élévation. Pourquoi vous amusez-vous à conter , à l'incertain , les jours & les années que vous avez à souffrir quelque chose dans ce monde ? Le tems passe , & la peine passe avec le tems. Ces jours de souffrances ne se joignent pas ensemble. Ils se cèdent la place , & se succèdent les uns aux autres. Mais il n'en est pas ainsi de la gloire , de la récompense , du salaire & de nos travaux. Elle n'aura point de succession & de vicissitude , comme elle n'aura point de fin. Elle nous sera donnée tout à la fois , & elle demeurera éternellement. *Quand il aura donné le sommeil à ses serviteurs ,* dit le Psalmiste , *voilà l'héritage du Seigneur qui est tout prêt.* Le mal de chaque jour est consommé chaque jour , & ne se réserve point au lendemain : mais la récompense de tous vos travaux vous sera donnée dans un jour auquel aucun autre jour ne succédera. *Une couronne de justice m'est réservée ,* dit l'Apôtre , *que le juste*

Ps. 116.

2.

2. Tim. 4.

8.



380 *Sur l'Épître du IV. Dim.*

Ps.  
11.

83.

„ *Fuge me rendra*, non dans ces jours,  
 „ *mais dans ce jour unique & éternel.*  
 „ *Un seul jour dans vos parvis*, dit le  
 „ *Psalmist*, *vaut mieux que mille jours.*  
 „ On boit la peine goutte à goutte ; on  
 „ la prend peu à peu , elle passe par pe-  
 „ tites parties : mais la récompense se  
 „ répandra sur nous comme un tor-  
 „ rent ; comme un fleuve impétueux  
 „ de plaisirs. Ce sera un torrent de  
 „ joye , un fleuve de gloire , un fleuve  
 „ de paix , mais un fleuve qui nous  
 „ remplira de ses eaux ; & qui ne s'é-  
 „ coulera point ; un fleuve qui ja-  
 „ mais ne passera , mais qui nous inon-  
 „ dera éternellement de son abon-  
 „ dance.

IV.

*Les créatures sont assujetties à la va-  
 nité involontairement. v. 20.*

LA doctrine de saint Paul dans  
 ce passage & dans la suite de cette  
 Épître , est très-remarquable , & néan-  
 moins peu considérée par le commun  
 des Chrétiens. Il veut que la corru-  
 ption du péché soit répandue non-  
 seulement dans le cœur des hommes ;  
 mais aussi sur toutes les créatures en

la manière qu'elle le peut être, c'est-à-dire, que comme les hommes sont devenus susceptibles des impressions du péché, toutes les autres créatures en sont devenuës les instrumens. Car au lieu qu'elles avoient été créées pour servir aux hommes de motifs de louer Dieu, & que c'étoit l'unique effet qu'elles produisoient sur leurs esprits, elles sont presentement employées par les démons pour les tenter & les éloigner de Dieu. Cet usage des créatures étant contre l'institution de la nature; saint Paul dit que ce n'est pas volontairement que la créature y est assujettie, & qu'elle tend à en être délivrée, comme elle le fera dans le renouvellement du monde, lors que le péché sera détruit, & que Dieu ôtera aux démons l'empire qu'ils ont encore sur les creatures corporelles, qui les fait appeller par saint Paul, *les Princes du monde, & les puissances de l'air.* Ainsi, tant s'en faut qu'il ne faille rien attribuer aux démons de tous les desordres des saisons, & de tous les effets qui arrivent par le mouvement de la matière, qu'il y a de l'apparence qu'ils ont part à tout ce qui nuit

Ephes. 6.  
12.

aux hommes, & qu'ils sont les causes de la plupart des événemens du monde qui contribuent à augmenter les péchez, & ils produiroient peut-être un bouleversement entier de toute la nature, si Dieu ne bornoit la puissance qu'il leur a donnée, & ne les empêchoit par ses Anges d'exécuter tous les desseins que leur malice leur fait concevoir. Nous ne verrons que dans l'autre monde toute la part qu'ils ont en ce qui se passe dans ce monde ici : mais nous pouvons juger dès celui-ci sur les principes de l'Écriture, qu'ils y en ont beaucoup. Car ne pouvant tenter les hommes qu'en agitant les humeurs, & en remuant les esprits qui sont dans le corps, d'une manière propre à exciter certaines idées, & certaines pensées, on doit juger qu'ils produisent souvent ces sortes de mouvemens en nous ; parce qu'il n'y a rien de plus ordinaire que les tentations. Ainsi ce n'est point en vain que saint Paul

*dit, que nous avons un combat contre les puissances de l'air, & qu'il leur attribue des traits enflammés qui ne peuvent consister néanmoins que dans*

*Ephes. 6.  
12. 16.*

les mauvaises pensées qu'ils inspirent aux hommes, qui sont excitées par les mouvemens qu'ils causent dans les humeurs & dans la matière.

V.

CETTE doctrine produit naturellement deux conséquences importantes. La première est, que nous ne devons jamais user des créatures sans tâcher de détourner, par la prière, les mauvais effets de ces impressions que le démon fait sur les corps; & que l'usage que l'on en fait sans cela est imprudent & téméraire. C'est ce qui fait dire à S. Paul que les alimens sont sanctifiés par la parole de Dieu & par la prière. C'est le motif de toutes les bénédictions de l'Eglise, par lesquelles elle demande à Dieu de détourner les mauvais effets de cette puissance des démons sur toutes les choses du monde. C'est la raison qui lui fait consacrer certaines matières pour en être le remède, comme l'eau-benite. Toutes ces choses ainsi consacrées sont comme un monument de ses prières, & comme des prières continuelles & subsistantes : & Dieu se plaît à les employer pour confondre l'orgueil du

1. Tim. 4.

5.

diabie en le réduisant par des matières viles, mais fortifiées par la bénédiction de son Eglise, à l'impuissance d'agir & de nuire aux hommes. Et c'est ce qui fait voir que c'est une force d'esprit très-mal entendue, que de croire pouvoir user des créatures, sans détourner par la prière les effets de ce pouvoir que le diable a sur elles, & que c'est en quelque sorte se livrer au démon, que d'en user indifféremment & sans recourir à Dieu : qu'ainsi l'on ne sauroit trop fréquemment s'adresser à Dieu pour lui demander que les alimens dont nous nous servons, & tous les objets qui frappent nos sens, ne soient point employez à notre perte par le démon.

## VI.

M A I S la seconde conséquence est encore plus importante. C'est qu'il n'y a que la nécessité qui nous puisse excuser dans l'usage des créatures, & que ceux qui résistent le plus cet usage, sont les plus prudens. Car comme elles sont toutes empoisonnées, en user c'est toujours remplir son ame de poisons. C'est donner lieu au démon d'agir sur nous par le moyen de ces créatures

atures qui lui sont soumises. Dieu empêche ces mauvais effets, quand il n'y a que son ordre & la nécessité qui nous porte à en user, & que nous nous adressons humblement à lui pour les détourner. Mais qui nous a dit qu'il en fera de même quand nous voudrons user des créatures sans nécessité? Il ne faut donc point d'autre raison à un Chrétien pour se priver des spectacles, des délices de la vie, & en un mot, de l'usage de toutes les créatures dont il se peut passer, que de dire qu'il ne veut point des présens de son ennemi; qu'il redoute ses poisons; & que tout ce qui est sous sa puissance, lui est suspect.

VII.

Si la prière est nécessaire pour empêcher que le diable ne se serve des objets extérieurs pour faire de mauvaises impressions sur nos ames, elle est encore beaucoup plus nécessaire, quand il s'agit de traiter avec les hommes, & de recevoir en son ame l'impression de leurs pensées & de leurs mouvemens, ou par la lecture ou par l'entretien; puisque la plupart des discours des hommes ont en effet le

VIII.

Le diable n'a pas moins de puissance sur ceux qui lisent les meilleurs livres, quand ils s'y portent par des motifs corrompus. Il trouve moyen de les rendre, ou l'aliment de leur vanité, ou l'instrument de leurs passions. Il en trompe plusieurs par la lecture de l'Ecriture, ou il fait qu'ils s'en servent pour tromper les autres, ce qui fait qu'un Saint demandoit à Dieu que jamais ses Ecritures ne lui servissent ni à tromper les autres, ni à se tromper lui-même: *Nec fallar in eis, nec fallam ex eis.* C'est ce qui nous devoit porter à ne commencer jamais la lecture d'aucun livre de piété, sans demander à Dieu la grace de nous garantir de l'abus que notre corruption peut faire des vérités les plus saintes, & de nous préserver des illusions que le diable y peut mêler pour nous séduire.

August.  
Conf. lib.  
21. c. 2.

IX.

Si l'Apôtre représente toutes les créatures comme gemissant de servir ainsi d'instrument au démon pour perdre & pour corrompre les âmes, & comme desirant d'être délivrées de

ses changeront de face à l'égard des hommes; parce qu'ils n'y verront que les grandeurs de Dieu, & des motifs de le louer & de l'aimer! Ce sera-là l'unique usage des créatures; & c'est où nous devons aspirer par nos gémissemens & par nos desirs, principalement quand nous nous sentons pressés par le mauvais usage que le démon en fait contre nous pendant qu'il est encore le prince du monde.





SUR L'EVANGLE  
DU IV. DIMANCHE  
D' A P R E S  
P E N T E C Ô T E.

Cùm turbæ irruerent in eum, ut audirent verbum Dei, &c. *Luc. 5. 1. 11.*

*En ce tems-là Jéfus étant sur le bord du lac de Génésareth, & se trouvant accablé par la foule du peuple qui se pressoit pour entendre la parole de Dieu, il vit deux barques arrêtées au bord du lac, dont les pêcheurs étoient descendus, & lavoient leurs filets.*

I.

**J**ESUS rempli de toute la force de Dieu, a voulu néanmoins se laisser accabler & fatiguer par la multitude, & se soustraire à la foule pour se soulager; afin d'avertir les Pasteurs environnez d'infirmité, qu'il leur est dangereux de vivre dans le tumulte du

monde, & leur apprendre que l'unique moyen de s'y soutenir, étoit de s'en séparer autant qu'ils peuvent. Rien n'est plus contraire à la vie & au but que doit avoir un Pasteur évangélique, que de vivre dans la foule du monde, & d'être spectateur de tous les dérèglemens des hommes. S'il les reprend tous, & toujours, & en tous lieux, il en devient importun & insupportable, ou bien l'on vient à mépriser sa parole, & à n'en faire aucun état. S'il ne les reprend pas, on l'en fait approbateur; il en perd même le discernement; il s'y accoutume; & il ne conte presque plus pour rien les pechez qui ne sont pas énormes. C'est une chose étrange combien le commerce fréquent avec les hommes diminue la délicatesse de la conscience, & affoiblit l'idée que l'on doit avoir des fautes que l'on commet contre Dieu. Les Pasteurs ne s'en ressentent pas moins que les autres; parce qu'étant continuellement obligés de remédier à de grands maux; ils perdent peu à peu l'idée des moindres. D'ailleurs ce commerce avec le monde diminue

infiniment la créance qu'ils devroient avoir sur l'esprit des peuples. Ils ne sauroient vivre avec eux, sans les rendre spectateurs de leurs foiblesses : & cette vuë de leurs foiblesses, pour petites qu'elles soient, les fait regarder comme des gens ordinaires, sujets à tous les défauts des hommes. On s' imagine qu'étant semblables aux autres dans les petites fautes, ils le sont aussi dans les plus grandes. On donne lieu à mille discours & à mille soupçons. Car il est étrange combien le peuple si peu délicat & si peu clairvoyant sur sa propre vie, est délicat & clairvoyant sur celle des Pasteurs. On ne leur pardonne rien. Cependant, en vivant dans le monde, ils contractent nécessairement quantité de défauts, & par là ils s'en attirent le mépris.

*I. I.* Il faut donc qu'un Pasteur se retire de la foule, & qu'il répare ses forces dans la retraite & la solitude, lors même qu'il semble que les peuples ne le pressent que pour entendre de sa bouche la parole de Dieu. Il faut qu'il leur paroisse séparé de la vie commune, dégagé des embarras du

monde, & exent des passions qui agissent le reste des hommes. Il faut qu'il y ait de l'intervalle entre la vie des Pasteurs & celle du peuple, & que le peuple reconnoisse qu'il n'y sauroit atteindre. C'est ce qui attire la créance aux Pasteurs, & qui leur donne même moyen de se faire connoître à plus de personnes. Quand ils sont dans la foule, ils ne sont connus que de ceux qui sont les plus près d'eux; mais en étant un peu éloignez, ils sont vûs de tout le monde.

III.

C'est qui distingue la vie des Pasteurs de celle des Religieux solitaires, n'est pas que les Pasteurs doivent vivre toujours dans le monde, & que les Religieux en doivent toujours être séparés : car les uns & les autres doivent vivre dans la séparation du monde. Mais c'est que les Religieux s'y doivent soustraire totalement, & les Pasteurs au contraire ne s'en doivent point tellement séparer, que le monde ne puisse jouir de l'exemple de leur bonne vie, & qu'ils ne puissent de leur retraite même faire entendre au peuple la parole de Dieu.

& les instruire de leurs devoirs, sans prendre part à leurs intérêts & à leurs passions. C'est pourquoi la retraite des Pasteurs est en elle-même plus parfaite que celle des Religieux; parce qu'elle enferme en même-tems la séparation des hommes, & l'exercice de la charité envers les hommes. Mais si elle est plus parfaite, elle est aussi plus difficile; parce qu'elle expose les Pasteurs davantage à la vûe du monde qui est toujours dangereuse. Les Pasteurs sont plus utiles au monde; & le monde est moins nuisible aux Religieux. Ainsi, pour subsister dans la vie pastorale, il faut avoir plus de perfection & plus de vertu, que pour subsister en celle des Religieux entièrement séparés du monde.

IV.  
JESUS-CHRIST, des deux barques qui étoient au bord de la mer de Génézareth, choisit celle de saint Pierre, tant pour prêcher le peuple, que pour ordonner ensuite à saint Pierre d'aller en haute mer, afin d'y figurer par la pêche miraculeuse des poissons, le ministère auquel il l'avoit destiné, & lui expliquer à lui-même

cette figure, en lui marquant qu'il le vouloit rendre *pecheur d'hommes*. Il est donc clair que cette action de JESUS-CHRIST étoit une action figurative & prophétique, & que ce n'est point par hazard qu'il a choisi la barque de saint Pierre; mais qu'il a voulu représenter que c'étoit de cette barque qu'il falloit pêcher les hommes; c'est-à-dire, les attirer à l'Eglise; qu'il n'y avoit que ceux qui étoient dans cette barque, qui eussent droit de publier la vérité; qu'il n'y avoit qu'eux qu'on dût écouter; qu'il n'y avoit qu'eux qui eussent le don de convertir les peuples, & de les enfermer dans les filets de l'Eglise. Il suffit de n'être pas dans cette barque pour être privé de tous ces droits. Les hérétiques n'ont aucun droit de prêcher. Il ne les faut point écouter. Ils ne sauroient convertir personne; parce qu'ils ne sont point dans la barque de saint Pierre, ni liez de communion avec le siège de saint Pierre, qui est l'Eglise Romaine. Aussi voit-on que le privilège de convertir les ames, & de prêcher l'Evangile, est demeuré tellement pro-

Mat. 4.  
19.

pre à l'Eglise Romaine, que les hérétiques n'y aspirent pas. Qui a prêché l'Evangile depuis le neuvième & le dixième siècle, à tout le Septentrion, à une partie de l'Afrique, aux Indes Orientales, à la Chine & au Japon, & à tout le nouveau-monde? C'est l'Eglise Romaine. Les hérétiques n'y ont point de part, quoique leurs sectes prises ensemble ne soient pas moins répandues que l'Eglise Catholique.

## V.

Le privilège de prendre les hommes par la pêche spirituelle, est entièrement propre à l'Eglise, & ne peut convenir à aucune société hérétique ni schismatique. Ces sociétés illégitimes peuvent bien unir les hommes dans quelques opinions & dans quelques pratiques extérieures : mais ce n'est pas-là proprement les enfermer dans un même rets. C'est abuser leurs esprits par une même erreur : mais ce n'est pas unir à Dieu & entr'eux leurs cœurs & leurs volontez, en quoi consiste proprement cette prise. Il n'y a que la vraie Religion & la vraie Eglise qui réunisse les cœurs dans l'a-

mour d'un même bien qui est Dieu même. Toutes les Religions payennes , comme remarque S. Augustin dans un des livres de la Cité de Dieu, n'ont pas même essayé de régler les mœurs des hommes. Elles les ont laissé abandonnez aux mêmes passions qu'ils avoient auparavant, sans leur rien prescrire touchant ce qu'ils doivent aimer. Et c'est, selon ce saint Docteur, une marque évidente de leur fausseté. Les sociétés hérétiques essayent bien de le faire ; mais elles n'y réussissent point. Elles peuvent inspirer des vertus extérieures, mais elles ne peuvent inspirer la charité, que l'on ne transporte point hors l'Eglise catholique. Il n'y a que dans cette Eglise où l'on trouve des cœurs vraiment unis dans l'amour de Dieu, & enfermez dans les rets d'une même foi, en quoi consiste cette pri-se qui les rend vraiment membres de l'Eglise.

VI.

M A I S il ne faut pas s'imaginer que les Pasteurs de l'Eglise, qui sont les véritables pêcheurs d'hommes, établis par JESUS-CHRIST, fassent cela

Marc. 16.  
17.



par leurs propres forces. C'est la parole de Dieu qui opère cette merveille par eux. Sans elle ils pourroient travailler ; mais ils travailleroient vainement. Ils ressembleroient aux Apôtres qui travaillèrent toute la nuit sans rien prendre. Il faut lâcher les filets par l'ordre de JESUS-CHRIST & en suivant sa parole : *In verbo tuo laxabo rete*. C'est cette parole qui convertit effectivement les âmes ; qui captive leurs volontez ; & qui les renferme dans les filets de l'Eglise. Les hommes peuvent être les instrumens & les ministres des conversions ; mais ils n'en font jamais les causes & les principes.

# VII.

Quand saint Pierre dit donc qu'il jettera les filets sur la parole de JESUS-CHRIST, il marque que cette parole de JESUS-CHRIST étoit le fondement de sa confiance. Il ne s'appuyoit point sur son travail , ni sur son industrie. Il en avoit déjà éprouvé l'inutilité. Il fondoit uniquement le succès de sa pêche sur l'ordre de JESUS-CHRIST & sur le secours que cet ordre lui donnoit

lieu d'espérer. C'est la disposition où doivent être les Prédicateurs évangéliques. Ils ne doivent faire aucun fonds sur les talens humains qu'ils peuvent avoir. Bien loin de les rechercher, ils les doivent mépriser, pour n'anéantir pas la force de la croix. Ils mettent toute leur confiance dans le secours de Dieu, & s'en regardent comme simples instrumens destituez par eux-mêmes de toute force; mais qui peuvent tout par l'efficace de la parole de Dieu. Rien ne détruit plus l'effet des prédications, que la recherche trop grande des moyens humains, & la confiance dans ses propres talens. C'est cette confiance qui fait aussi que l'on prévient les ordres de Dieu, & que l'on s'ingere de soi-même dans ces ministeres, au lieu que ceux qui n'espèrent rien d'eux-mêmes, n'entreprennent jamais de les exercer que quand l'ordre de Dieu les y contraint.

VIII.

IL faut encore remarquer que cette pêche abondante ne se fit pas au bord de la mer, & que JESUS-CHRIST avoit auparavant donné ordre à saint

Pierre de le mener en pleine mer : Du *in altum*. Tant que les Predicateurs évangéliques ne sont guères éloignez de la terre par leur vie & par leurs discours, qu'ils ne tâchent de détourner les hommes que des grands crimes, & de ne les porter qu'à une vertu foible & commune, ils font peu de fruit; & c'est en partie ce qui a empêché les Ministres de l'ancienn Loï de faire de grands progrès; parce que, selon le tems, ils ne devoient les regler que dans l'usage des prospéritez du monde, & qu'en les leur promettant pour récompense de leurs bonnes actions, ils leur en inspiroient plutôt l'estime que le mépris. Le progrès de l'Evangile n'a commencé que lorsqu'on a mené les hommes en pleine mer; en leur annonçant ces grandes veritez : *Bienheureux sont les pauvres d'esprit : Bienheureux sont ceux qui souffrent persécution pour la justice*; en leur apprenant non à rechercher les prospéritez du monde, mais à les mépriser. Il est bien plus sûr de renoncer totalement à ses passions, que de prétendre les modérer; & de se priver du monde, que d'en bien user.

Mat. 5. 3.  
10.

C'est la cause du succès prodigieux des Apôtres & des hommes Apostoliques. Ils aprennent aux hommes à haïr le monde, à s'abstenir des passions mondaines, à mettre leur joie dans la souffrance : *Mes freres, dit l'Apôtre saint Jacques, considérez comme le sujet d'une extrême joye les diverses afflictions qui vous arrivent.* Plus les Prédicateurs se sont avancés dans la pleine-mer de la perfection chretienne, plus ils ont attiré de monde. C'est ce qui a peuplé les deserts. C'est ce qui a bâti tant de Monasteres. C'est ce qui a causé ce progrès merveilleux des Ordres Religieux par toute la terre. Car tout cela se doit attribuer à l'éminence de la vertu de ceux qui ont établi ce genre de vie si éloignée de celle du commun du monde.

Rit. 2. 12.  
Jac. 1. 2.

IX.

C'EST une chose inseparable de la multitude que les divisions, parce qu'il s'y trouve toujours beaucoup de charnels qui se conduisent par leurs passions, beaucoup d'audacieux & de temeraires qui aiment à se faire chefs de parti, à attacher les autres à eux & à s'établir par là dans une espece

de domination. Dieu n'a pas voulu exenter son Eglise de ce malheur ; parce qu'il n'a pas voulu qu'on la distinguât parfaitement par les sens, & qu'il a voulu au contraire que la corruption du cœur la pût faire méconnoître. Il s'est élevé des hérésies dans les tems mêmes où l'Eglise étoit la plus sainte ; c'est-à-dire durant les tems des persecutions. Mais alors il étoit plus facile de les discerner, parce que toutes les nouvelles sectes trouvoient le moyen de s'en garantir. Les persecutions étant cessées par la conversion des Empereurs, & la multitude des charnels étant entrée dans l'Eglise par des considérations temporelles, ce fut alors proprement que l'on vid l'effet de la multitude par le nombre infini de schismes & d'hérésies qui s'éleverent dans l'Eglise. Ce qui a donné lieu de lui appliquer ces paroles : *Ma douleur n'a jamais été plus amère que dans la paix.* Cela n'a pas seulement eu lieu dans ces commencemens, mais dans toute la suite, & l'on ne doit point attribuer les dernières hérésies à une autre cause qu'à celle-là : Que l'Eglise alors se trouva

chargée d'une multitude infinie de vicieux & de charnels, dont les uns eurent la hardiesse de se faire chefs de parti, & les autres se laissèrent séduire par ces ames orgueilleuses & remeraires. C'est ce qui est marqué par ce qu'on voit dans cet Evangile, que la multitude des poissons faisoit rompre le filet.

X.

IL est remarqué que saint Pierre ayant vû cette pêche miraculeuse, fut frappé d'un tel étonnement qu'il dit à JESUS-CHRIST : *Eloignez-vous de moi, Seigneur, parce que je suis un pêcheur*, & que ce même sentiment s'empara de l'esprit des autres disciples. C'est l'effet naturel que doit produire sur nous la manifestation de la puissance de Dieu, & de sa grandeur infinie. On ne se croit pas digne de paroître en sa présence, & l'on tâche de s'en soustraire pour un tems ; afin de travailler à se purifier de l'impureté de ses pechez. Il est vrai que ce sentiment est imparfait, s'il n'est temperé par la vûe de la bonté de Dieu, qui nous attire à lui malgré nos miseres & nos foiblesses. Mais

c'est néanmoins le premier des mouvemens que Dieu a accoutumé d'inspirer aux pecheurs qu'il convertit. C'est par ce sentiment qu'ils se sont toujours jugez indignes de la participation des mystères, & qu'ils s'en sont humblement retirez pour s'y preparer par la penitence. Si ces mouvemens sont rares présentement, ce n'est pas que les pecheurs y soient plus touchez de la bonté de Dieu, qu'autrefois, mais c'est qu'on a moins d'idée de sa grandeur, de sa sainteté, & du respect qui lui est dû, & que les vraies conversions y sont si rares, qu'on y voit même rarement les sentimens par où elles ont accoutumé de commencer.

## XI.

LA prise de cette multitude de poissons qui jeta S. Pierre dans un tel étonnement, n'étoit que la figure d'une merveille beaucoup plus grande, dont les Apôtres devoient être les Ministres, qui est la conversion des peuples. C'étoit un miracle qui figuroit un autre miracle, & même le plus grand des miracles, n'y ayant rien de plus merveilleux dans toute la con-

taite de Dieu que la manière dont il a formé son Eglise par des instrumens si foibles , & par des moyens si disproportionnez à un si grand effet. Jamais Dieu ne fit paroître, d'une manière plus éclatante, l'empire souverain qu'il a sur les cœurs. Ainsi la considération de cette merveille nous devoit remplir du même sentiment que cette pêche miraculeuse causa à saint Pierre , c'est-à-dire d'une admiration profonde de la grandeur de Dieu , & d'un sentiment d'humilité qui nous portât à nous purifier sans cesse pour paroître devant ses yeux.

XII.

Si le sentiment de la puissance de Dieu est capable de nous jeter dans l'étonnement & dans le trouble, il doit en même tems nous consoler. Car ce n'est point par nos forces que notre parfaite conversion se doit opérer ; que nos passions doivent être assujetties ; que nos péchez doivent être détruits ; & que nous devons être rendus de nouvelles creatures dignes de paroître devant la Majesté de Dieu. Il est vrai qu'il y a bien loin de l'é-



tat des pecheurs à celui où les Saints doivent être pour jouir de Dieu. Mais il est vrai aussi que Dieu est bien puissant pour operer ce changement. Ainsi tous les effets de la toute-puissance doivent fortifier notre esperance ; puisque c'est d'elle que nous attendons notre renouvellement, & non pas de nous. Travaillons-y comme nous pourrons. Imitons les Apôtres qui ne laisserent pas nonobstant le miracle dont ils étoient spectateurs, de prêter leur ministère à tirer les poissons des rets. Mais joignons-y nos efforts, sans nous appuyer sur ces efforts, & mettant toute notre confiance en la puissance de sa grace, tâchons de fortifier notre confiance par tant d'effets signalez de sa puissance qu'il a exposez à nos yeux. Entrons dans la pratique de ce que dit David : *Je me*

*Pf. 76. 12. suis souvenu des œuvres du Seigneur, & j'ai repassé dans mon esprit les merveilles qu'il a faites dès le commencement du monde : & tirons-en le même fruit que ce saint Prophete, qui est de fortifier nos esperances, & d'attendre avec plus de confiance le renouvellement de nos ames & de nos corps.*



SUR L'ÉPITRE  
DU V. DIMANCHE  
D'APRÈS  
LA PENTECÔTE.

Omnes unanimes, &c.

1. Pet. 3. v. 8. 115.

*Qu'il se trouve en vous tous une  
parfaite union.*

I.

**L**A Religion chrétienne a des principes fertiles qui produisent une infinité de conséquences, soit pour les dispositions intérieures, soit pour les devoirs extérieurs. Et les Apôtres les proposent souvent dans leurs lettres, sans marquer même la liaison qu'elles ont avec ces principes; parce qu'ils la supposent assez claire. C'est ce que l'on peut voir dans saint Paul en plusieurs de ses Epîtres, comme quand il décrit dans la pre-

*II. Cor. 13.* miere aux Corinthiens les qualitez de la charité. Et c'est ce que saint Pierre fait ici. Après avoir expliqué dans le commencement de cette Épître aux Chrétiens à qui il écrit, les fondemens de la Religion chretienne, il en tire ici diverses consequences qu'il ne marque qu'en un mot, en laissant à méditer à ceux à qui il écrit, de quelle sorte elles naissent du fond de la Religion, dont il les suppose instruits.

La premiere de ces consequences, est que les Chrétiens doivent être parfaitement unis : *Enfin, qu'il se trouve en vous tous*, dit saint Pierre, *une parfaite union*. C'est-à-dire les Chrétiens ne doivent avoir qu'une même ame & un même cœur. Et cette expression ne contient point une pensée metaphorique ni exagérée, mais une verité précise & exacte. Car tous les Chrétiens ne doivent pas seulement avoir entr'eux une union de volonté, une union metaphorique, une union mystique; mais une union réelle par la participation du même Esprit de Dieu qui les doit tous animer. Cet Esprit doit être l'ame de leur

leur

leur ame, comme leur ame est l'ame de leur corps. Il doit être le principe de tous leurs mouvemens, leur inspirer les mêmes desirs & les mêmes inclinations, & leur faire rechercher un même bien. Enfin il les doit unir aussi étroitement que si une même ame animoit plusieurs corps. Et c'est pourquoi saint Hilaire ne veut pas qu'on fasse passer l'union des Chrétiens entr'eux pour une union simplement d'affection & de volonté. Il veut qu'on l'appelle une union naturelle : & c'est en cela qu'il met la ressemblance entre l'union des trois personnes divines, & celle que les Chrétiens ont entr'eux ; parce que comme les personnes de la sainte Trinité n'ont qu'une même nature, les Chrétiens aussi n'ont qu'un même Esprit qu'il leur doit conduire dans toutes leurs actions. Tant qu'ils se laissent gouverner par cet Esprit, il est donc impossible qu'ils soient desunis. Car l'esprit de l'homme peut être contraire à l'esprit de l'homme : mais l'Esprit de Dieu ne peut être contraire à soi-même.

## II.

*Qu'il se trouve en vous tous une bonté compatissante.*

LA seconde conséquence que S. Pierre tire du fond du Christianisme c'est que les Chrétiens doivent être compatissans, *compatientes*. Et cette conséquence n'est pas moins claire. La compassion vient de ce qu'on regarde les autres comme étroitement unis à nous. Car les hommes ne se regardent pas d'ordinaire seuls. Ils s'unissent quantité d'objets, dont ils composent en quelque sorte leur être, & pour lesquels ils ont les mêmes sentimens que pour eux-mêmes. Un homme ne veut pas seulement être heureux en soi, il le veut être dans sa femme, dans ses enfans, dans ses parens, dans ses amis : & il se croit de même malheureux par les maux de ces personnes qui lui sont unies. Or quelle union plus étroite que celle des Chrétiens ? Ils se tiennent lieu les uns aux autres, de peres, de meres, de freres, & de sœurs, selon l'Évangile. Ils ont tous été rachetez d'un même sang. Ils sont nez d'un même

Dieu qui est leur Pere commun. Ils sont animez d'un même Esprit. Ils sont nourris d'un même pain. Ils participent à un même breuvage. Ils tendent à une même fin. Et ils espèrent que cette union sera consommée par cette union souveraine & ineffable qui sera entre tous les Bienheureux, qui les faisant connoître parfaitement les uns aux autres, bannira d'entr'eux toute diversité d'affections & de sentimens. Comment se pourroit-il faire que des personnes si étroitement unies ne ressentissent pas naturellement les maux les uns des autres ? Ainsi la dureté envers le prochain est une grande marque qu'on n'est guères lié au corps de J E S U S C H R I S T, & que l'on considere peu tous ces nœuds sacrez qui nous unissent les uns avec les autres. Et c'est pourquoi le Prophète compare les Juifs déreglez & corrompus à des *monceaux de sable* qui n'ont aucune union intérieure. *Et dabo Jerusalem* Jer. 9. ix. *in acervos arena.* Ils sont joints entr'eux par l'extérieur de la Religion; mais il n'y a point entre la plupart, de lien intérieur & spirituel qui en

412 Sur l'Épître du V. Dim.

faße un même corps. C'est la cause du peu de compassion qu'ils ont les uns pour les autres.

### III.

*Qu'il se trouve en vous tous une  
amitié de frère.*

CE mot marque que nous devons aimer nos frères en tous états. Car il y en a qui ne témoignent leur affection que dans les maux. Il faut être misérable pour en éprouver les effets : & ainsi on souhaite de n'être jamais l'objet de cette sorte d'affection. Mais ce n'est pas le naturel de la vraie charité. Elle fait paroître en tout tems, en toutes sortes d'occasions, & dans les devoirs les plus communs, une affection qui édifie le prochain. Elle prend part à ses biens comme à ses maux. Elle est toujours prête d'entrer dans ses intérêts & dans ses justes desirs. C'est cette charité générale que saint Pierre recommande par ces paroles : *Fraternitatis amatores*. Il faut que les Chrétiens sentent & éprouvent que nous les regardons avec une tendresse de frères, & que

si nous avons par quelque endroit quelque avantage sur eux, nous nous réduisons par cet amour fraternel à une parfaite égalité avec eux. Nous les considérons comme nos frères, & nous voulions être traités d'eux de la même sorte, sans prétendre aucun avantage de la diversité de nos conditions ou de nos talens.

IV.

*Qu'il se trouve en vous tous une affection pleine de tendresse.*

Ce qui est marqué par ce mot n'est qu'une suite de ce qui est exprimé par le précédent, mais y ajoute que cette affection generale que nous devons témoigner à nos frères ne doit pas consister seulement en des témoignages extérieurs, mais qu'elle doit naître d'une disposition intérieure & sincere. Car le terme dont l'Apôtre se sert, signifie une bonté intérieure qui nous rend véritablement sensibles aux biens & aux maux du prochain, & qui marque que soit qu'on les assiste dans leur misere, soit qu'on prenne part à leurs biens, on ne le fait pas pour satisfaire seulement extérieur.



tement à ses devoirs, mais par un sentiment intérieur de bonté & d'affection. Il n'y a que cette disposition intérieure qui soit capable de plaire à Dieu, qui ne peut approuver les effets extérieurs qu'en tant qu'ils naissent d'un principe intérieur dans lequel consiste la vraie charité. Ainsi le manque de biens extérieurs ne prive point les Chrétiens du moyen de plaire à Dieu par l'exercice de la charité du prochain, parce que Dieu a beaucoup plus d'égard à ces dispositions intérieures qu'aux effets extérieurs.

*Luc. 21. 2.* *La veuve qui ne donna que deux petites pièces de monnoie, donna plus, selon l'Évangile, que ceux qui faisoient de grans présens au Temple. Et une autre veuve qui n'auroit pas même un denier, mais en qui Dieu verroit un fond de bonté, ne donneroit pas moins, ou plutôt ne seroit pas moins approuvée de JESUS-CHRIST que celle qui mérita ses louanges par l'offrande qu'elle fit. Il y a des gens qui seront jugez très-libéraux, devant Dieu quoi qu'ils n'aient jamais rien donné, & d'autres qui seront jugez avares quoi qu'ils aient beaucoup*

donné, parce qu'ils l'auront fait sans ce fonds de bonté & de charité qui en fait le prix..

IV.

*Qu'il se trouve en vous tous une modestie  
& une douceur qui gagne les cœurs.*

CES deux mots, selon la langue originale, ne signifient en ce lieu qu'une même vertu, qui retranchant de nos actions tout ce qui peut choquer les autres, n'y fait paroître que ce qui peut gagner le cœur. La vertu chrétienne aplanit toutes les inégalitez de nos humeurs, & en retranche toutes les rudesses. Ce n'est pas qu'il n'y ait des tempéramens naturellement farouches, qui ne sont pas absolument incompatibles avec la charité. Mais ceux qui sentent en eux cette disposition, en doivent faire un exercice continuel de mortification, en tâchant de vaincre tout ce qu'il y a d'âpre & de rude dans leur naturel, par des actions contraires de bonté & de tendresse. C'est ce que l'on demande au saint Esprit dans cette prière : *Faites fléchir ceux qui sont aliers & inflexibles : FLEGTE quod est rigidum.*

## VI.

*Ne rendez point mal pour mal, ni outrage pour outrage. v. 9.*

QUI CONQUE rend le mal pour le mal, augmente le mal d'autrui sans diminuer le sien; ou plutôt il augmente le mal du prochain, & se fait un nouveau mal beaucoup pire que celui qu'il avoit reçu. Celui qui s'est porté à nuire au prochain & à lui faire quelque outrage, est déjà bien à plaindre. Il a fait une plaie dangereuse à son ame. Il faut donc éviter de lui en faire une nouvelle. Or on lui en fait une en se vengeant de lui. Car on augmente par là sa haine & son aversion qui fait sa plaie. Mais de plus on s'en fait une à soi-même par cette vengeance. Car on se prive par là du bien de la patience & de la charité; & l'on se rend criminel, d'innocent qu'on étoit auparavant.

## VII.

*Mais au contraire benissez ceux qui vous maudissent, sachant que c'est à cela que vous êtes appellez, afin de recevoir comme héritiers la bénédiction que Dieu vous réserve. v. 9.*

L'A P Ô T R E saint Pierre rend ici la raison pourquoi nous ne pouvons pas rendre injure pour injure, ni procurer aucun mal à ceux qui nous en ont fait. C'est que nous ne sommes point établis de Dieu pour être les ministres de sa justice, mais simplement pour être les instrumens de sa miséricorde envers les hommes. Il s'est réservé la punition & la vengeance. *C'est à moi, dit-il, que la vengeance est réservée;* & il n'a chargé les hommes que de procurer le bien des autres en toutes les manières qu'ils le peuvent. Il n'y a point de bornes dans l'exécution de ce devoir; c'est-à-dire, que la malice des hommes ne peut être telle qu'elle nous puisse dispenser de leur souhaiter du bien, & de leur en faire si nous le pouvons. Car jamais les hommes ne sauroient être si indignes que nous leur fassions du bien, que nous l'avons été & que nous le sommes encore d'obtenir les grâces de Dieu. Il ne veut point que nous ayons égard à leur misère ni à leurs défauts, comme nous ne voulons point que Dieu ait égard à nos misères & à nos défauts. Il nous

Rom. 12.  
19.

mesurera, selon l'Évangile, à la même mesure sur laquelle nous aurons mesuré les autres. Notre vocation, selon saint Pierre, est donc d'exercer envers le prochain une miséricorde qui n'ait point de bornes; afin que Dieu ne borne point ses miséricordes sur nous, & que nonobstant nos indignitez & nos infidelitez il n'arrête point le cours de ses graces.

## VIII.

*Car qui vous fera du mal; si vous ne pensez qu'à faire du bien? &c. 13.*

C'EST un principe qu'on ne sauroit avoir trop dans l'esprit que celui que saint Pierre propose en cet endroit: Que rien ne peut nuire à ceux qui demeurent fidèles à Dieu. Un Chrétien peut faire un bon usage de tout, & même des choses les plus terribles, de la pauvreté, des douleurs, de la mort. Toute la malice des hommes & des démons ne peut par tous ses efforts que lui fournir des sujets de nouveaux mérites. Qui ont fait les efforts du démon contre Job & contre les Martyrs, que d'augmenter leur gloire & leur récompense. La

Philosophie humaine a tâché de rendre le sage invulnérable aux traits de la fortune, & de le mettre au-dessus de tous les accidens humains. Mais ce qui n'étoit qu'une vaine idée dans les discours des Philosophes, est une réalité très-effective dans la philosophie chrétienne. Un Chrétien par son humilité & par son attachement à Dieu est au-dessus de tout. Il ne lui arrive rien dont il ne tire avantage, & dont il ne se fasse un trésor. Tout ce qui lui vient de la part des hommes, ne sert qu'à augmenter ses richesses. Enfin il n'y a que lui-même qui puisse troubler sa félicité, qui le puisse blesser, qui lui puisse nuire. C'est la source de cette autre maxime célèbre qui est une suite de celle-ci, & qui la renferme : *Nemo laedat nisi à seipso* : RIEN ne peut nuire à l'homme que lui-même. Et c'est pourquoi l'Apôtre ajoute que si nous souffrons quelque chose pour la justice, nous n'en sommes que plus heureux. D'où il s'ensuit nettement que les hommes ne sont point à craindre : *Ne craignez point*, dit saint Pierre, *les hommes dont ils vous veulent donner de la crainte*.

Y. 14.

parce qu'avec toute leur mauvaise volonté ils ne sauroient nous faire aucun mal.

## IX;

*Mais rendez gloire dans vos cœurs à la  
sainteté du Seigneur notre  
Dieu. ψ. 15.*

UN Chrétien étant donc délivré de la crainte des hommes ne doit avoir que l'unique soin d'honorer JÉSUS-CHRIST dans son cœur, & de rapporter toutes ses actions à sa gloire. Il faut que ce culte soit intérieur, qu'il occupe le fond de nos cœurs, & qu'il rende JÉSUS-CHRIST maître de nos âmes. Dieu ne veut point de devoirs purement extérieurs. Les hommes se contentent des dehors, parce qu'ils ne voyent que le dehors : mais Dieu qui voit le fond des cœurs, ne peut être satisfait que par les mouvemens du cœur. Le culte intérieur produit nécessairement l'extérieur : mais l'extérieur ne naît pas toujours de l'intérieur. C'est pourquoi saint Pierre se contente de nous recommander le culte intérieur de JÉSUS-CHRIST,

sachant assez que ce culte se répand naturellement au-dehors, & que possédant le cœur, il se rend maître de toutes les actions extérieures qui en dépendent. *Rendez gloire, dit-il, dans vos cœurs à la sainteté du Seigneur notre Dieu.*







SUR L'EVANGILE  
DU V. DIMANCHE  
D'APRÈS  
LA PENTECÔTE.

Nisi abundaverit justitia vestra, &c.

*Matth. 5. 20.*

*Si votre justice n'est plus pleine & plus parfaite que celle des Docteurs de la Loi & des Pharisiens, vous n'entrerez point dans le royaume du ciel.*

I.

**L**E peu de crainte que cette parole de l'Evangile imprime dans l'esprit du commun du monde, est une grande marque de leur indifférence pour leur salut. JESUS-CHRIST menace tous les Juifs, & en leur personne tous les Chrétiens, qu'ils n'entreront point dans le royaume de Dieu, si leur justice n'est plus abondante que celle des Pharisiens. Il y

va donc de leur salut de savoir en quoi ils la doivent surpasser. Cependant, combien y en a-t-il peu qui s'informent en quoi consiste le défaut de la vertu des Pharisiens, & en quoi celle des Chrétiens doit être plus grande? Si l'on disoit aux hommes, que quiconque n'observera pas certaines formalitez, sera privé de son bien, ils ne manqueroient jamais de s'en instruire. Mais quand on les menace de l'exclusion du royaume de Dieu, s'ils n'ont certaines dispositions, il semble qu'ils n'y aient point d'intérêt; ils vivent en repos dans l'ignorance d'une vérité si nécessaire: & il faut la leur apprendre comme malgré eux, si l'on veut qu'ils en soient instruits. Cependant le desir du salut est essentiel au salut; & le desir du salut enferme la recherche exacte de tout ce qui est nécessaire pour être sauvé. Ces paroles de l'Evangile nous marquant donc une chose nécessaire pour le salut, c'est une très-grande négligence que de ne se pas mettre en peine du sens qu'elles enferment.

IL faut donc savoir premièrement que JESUS-CHRIST ne fait aucun reproche aux Pharisiens touchant la foi. Ils savoient ce que Dieu en avoit revelé aux Juifs. Ils attendoient le Messie, & avoient du zele contre les erreurs opposées à la vraie Religion. On ne leur peut reprocher aussi qu'ils violassent ouvertement le Décalogue. Ils n'étoient ni parjures ni blasphémateurs, ni violateurs du Sabbat, ni meurtriers, ni adultères, ni ravisseurs du bien d'autrui, ni faux-témoins. Ils avoient bien quelques fausses explications de certains articles, comme du commandement d'honorer son pere & sa mere: mais elles étoient couvertes du pretexte de zele pour Dieu, & autorisées par la tradition de leurs principaux Docteurs. Ils pratiquoient une exactitude prodigieuse dans l'observation de la Loi de Moïse, jusqu'à y-ajouter des choses qui n'étoient pas commandées, comme de payer la dîme des moindres herbes de leur jardin, & de faire toujours plus que ce qui leur étoit précisément ordonné, de peur de manquer à ce qui

étoit d'obligation. Ils faisoient de longues prières. Ils jeûnoient deux fois la semaine. Ils avoient un grand zèle pour convertir les Infidèles à la religion des Juifs. On feroit, ce semble, de ces Pharisiens des gens irréprochables parmi les Chrétiens. Cependant c'est la vérité même qui nous apprend que qui ne les surpasse point en justice, n'entrera point dans le royaume de Dieu.

III.

A I N S I la première instruction qu'on doit tirer de cette parole de J E S U S - C H R I S T, est que la seule exemption des crimes grossiers ne suffit point pour être sauvé, & qu'on peut observer l'extérieur des Commandemens de Dieu & de l'Eglise, sans avoir aucune part au royaume de Dieu. Il faut aller plus avant. Il faut avoir ce que les Pharisiens n'avoient pas; & c'est ce qu'il faut apprendre des divers reproches que J E S U S - C H R I S T leur fait dans l'Evangile.

Le premier est, qu'ils faisoient consister toute la vertu dans la pratique extérieure des préceptes, sans se met-

426 Sur l'Evang. du V. Dim.

Matth.

23. 2. 26.

27.

tre aucunement en peine de tout ce qui se passoit dans le cœur. Ils ne croyoient pas que les desirs de vengeance, d'impureté, d'avarice, d'envie, fussent des pechez, pourvu qu'on n'en commît pas les actions. Ainsi ils n'avoient aucune vigilance sur leurs mouvemens intérieurs. Ils ne retenoient que la main, & non pas le cœur; ce qui leur fait reprocher par JESUS-CHRIST qu'ils ne nettoyoient que le dehors du vase, sans avoir soin d'en purifier le dedans, & qu'ils étoient semblables à ces sepulchres qui paroissent beaux à l'extérieur, ne sont pleins au dedans que de corruption & de pourriture. C'est ce qui nous apprend d'abord que qui ne veille point à la garde de son cœur, qui donne liberté à ses desirs, qui ne se purifie point de ses souillures cachées, qui s'abandonne à ses mauvaises pensées, mérite tous les reproches que JESUS-CHRIST a faits sur ce sujet aux Pharisiens.

IV:

DE cette idée qu'ils avoient de la vertu, il en naissoit nécessairement une confiance en eux-mêmes, & une

présomption en leur propre justice. Car comme les actions extérieures sont visibles & certaines, y faisant consister la justice, ils ne doutoient point qu'ils ne fussent justes. Ils marchoient donc devant Dieu la tête levée, sans crainte, & sans confusion intérieure. Les desordres de leur cœur ne les humilioient point, parce qu'ils ne les contoient pour rien. Ils ne se croyoient ni foibles ni misérables. Ils ne disoient point comme saint Paul : *Malheureux homme que je suis.* Ils ne connoissoient point la plaie de la concupiscence, ni la plupart de ses effets. Ils ne s'en humilioient point devant Dieu. Ils ne portoient point contr'eux-mêmes ce jugement de justice, par lequel on se reconnoît non-seulement pecheur & misérable, mais aussi pecheur orgueilleux, & par conséquent digne de mépris, d'abaissement & d'humiliation.

V.

C'est un abus ordinaire des hommes de se considérer plutôt comme obligés à éviter les vices qu'à avoir les vertus. Cependant toutes les vertus

tus sont de précepte, au moins dans la préparation du cœur. Ce n'est point un conseil, mais un précepte que d'être humble de cœur, & de se juger digne de mépris. Et bien loin qu'il soit permis de tendre à se relever dans l'estime & l'approbation des hommes, on est obligé au contraire d'avoir une volonté effective de combattre son orgueil en s'humiliant à l'égard de Dieu & des hommes. Cette disposition manquoit absolument aux Pharisiens. Et quiconque ne l'a pas, ne peut avoir qu'une vertu pharisaïque, qui non-seulement n'est d'aucun mérite devant Dieu, mais dont il a plus d'aversion que de tous les vices extérieurs. Il y a des défauts de dispositions qui sont criminels. N'avoir point de charité, c'est un crime. C'en est un de même que de n'avoir point d'humilité, ni point de reconnaissance. C'est néanmoins sur quoi presque personne ne s'examine. On croit être en assurance, quand on n'a point fait d'actions formellement contraires à la charité, à l'humilité, à la gratitude; parce que les occasions ne s'en sont pas présen-

tées : & l'on ne songe point que Dieu n'exige pas moins le fond de ces vertus que les actions extérieures, & qu'il ne sauroit aimer les âmes où il ne les voit pas.

V-I.

CETTE confiance en soi-même produit nécessairement le mépris des autres, & une préférence superbe de soi-même à ceux qui sont engagez dans les pechez grossiers. C'est cette disposition qui nous est marquée par la prière orgueilleuse de ce Pharisien de l'Evangile, qui faisoit à Dieu un dénombrement de ses bonnes actions, & en prenoit sujet de se préférer aux pecheurs, & en particulier à un Publicain qui prioit humblement dans le Temple. *Mon Dieu, disoit-il, je vous rends grâces de ce que je ne suis point comme le reste des hommes qui sont voleurs, injustes, & adultères, ni même comme ce Publicain.* La vraie humilité oblige les plus exents des fautes extérieures, à ne se point préférer aux plus grans pecheurs; parce qu'il se peut faire d'une part que les pechez des autres soient reparez & couverts par la penitence, & de l'autre, que les

Luc. 18.

11.



vertus extérieures qui paroissent en nous , soient gâtées par le mélange des vices spirituels. Mais les Pharisiens n'entendoient point cette Philosophie chretienne. Ils mesuroient les vertus aux œuvres extérieures. Ainsi , quand ils en faisoient plus que les autres , ils seiferoient nettement à eux , & ne prenoient point cette préférence pour un orgueil , mais pour une action de justice. Et c'est par là qu'il arrive souvent que des personnes n'étant pas bien établies dans les vertus intérieures , se perdent ou s'affoiblissent par la multiplication de leurs bonnes œuvres extérieures ; parce qu'elles en prennent sujet de tomber dans une disposition pharisaïque , qui consiste à mesurer la vertu sur ces actions extérieures , & à croire qu'on a autant d'avantages sur les autres , qu'on les surpasse en nombre de bonnes œuvres.

## VII.

IL est fort naturel que ceux qui s'estiment eux-mêmes , desirant aussi d'être estimez des autres. Et c'est pourquoi le desir de l'honneur & de l'estime étoit encore un des caractères des

Pharisiens. Ils ne faisoient rien que par ostentation & pour être vûs & estimez des hommes, comme J E S U S-CH R I S T le leur reproche. S'ils jeûnoient, ils vouloient qu'on le vît, & qu'on le sût; & ils affectoient pour cela de paroître pâles. Il en étoit de même de leurs prières & de leurs aumônes. Ils y avoient toujours en vuë d'attirer l'estime des hommes, & ils n'en faisoient pas même scrupule; parce que ces vices ne détruisoient pas l'œuvre extérieure dans laquelle ils faisoient consister toute la vertu. Ce qui nous apprend que quoi que la vuë de l'estime des hommes ne détruise pas le mérite des actions vertueuses, lors qu'elle n'en est pas le principe, & qu'elle n'est pas volontaire, elle l'aneantit néanmoins, quand elle est le principal motif qui nous les fait entreprendre; ou elle les corrompt, quand après les avoir faites par un bon motif, on les rapporte volontairement à une mauvaise fin. Et comme nous ne savons jamais quel est le vrai principe de nos actions, ni jusqu'à quel point nos pensées & nos desirs sont volontaires ou involontaires, nous ne sa-

vous point aussi si ce qui paroît de bon en nous, est réel, ou faux, chrétien ou pharisaïque.

## VIII.

L'ORGUEIL & la vanité étoient suivis dans les Pharisiens de tous les vices quides accompagnent ordinairement. Ils prétendoient par tout les premières places. Ils exigeoient qu'on leur fit de grans honneurs. Ils vouloient regner dans l'esprit des femmes devotes, & s'insinuoient dans leurs maisons. Mais sur tout ils étoient envieux de la réputation d'autrui. Et c'est ce qui les rendoit si fort ennemis des vrais Prophètes, & principalement de JESUS-CHRIST, & qui fit qu'ils s'oposèrent davantage à sa doctrine que les plus vicieux d'entre les Juifs. Le progrès des vices spirituels est plus grand que celui des vices corporels; parce que l'ame s'y livre plus pleinement, qu'elle y trouve moins d'obstacles; que les objets en sont plus continuels, & qu'ils paroissent moins vices à celui qui s'y abandonne.

## IX.

LES Pharisiens étoient les plus vertueux

tueux d'entre les Juifs à l'extérieur : mais ils étoient réellement néanmoins les plus méchans des Juifs & les plus capables des grans crimes. Aussi ce sont eux qui ont eu le plus de part à la mort de JÉSUS-CHRIST. C'est une chose bien humiliante pour les gens de bien , que quelque exents qu'ils soient des crimes extérieurs, ils ne sauroient s'assurer de n'être pas aussi criminels que les plus méchans des hommes ; parce qu'ils ne savent pas la mesure de leur orgueil , ni de leur ingratitude. Dieu ne nous impute pas les pechez que nous pourrions commettre par la corruption secrète qui est en nous , lors qu'elle est involontaire : mais quand nous la nourrissions volontairement, les crimes y sont en quelque manière tout formez ; & Dieu qui les voit, nous juge par les effets qui sont conçus dans notre cœur , & qui ne manquent de se produire au dehors que faute d'occasion.

X.

Ce que l'Evangile ajoute ensuite tend encore à nous faire comprendre

combien ce que Dieu exige des Chrétiens, est au dessus de ce que la lettre de la Loi sembloit exiger des Juifs. Car la Loi en défendant de tuer, sembloit avoir négligé tout ce qui étoit au dessous, & qui n'alloit pas à procurer la mort au prochain. Mais JESUS-CHRIST nous apprend que la Loi éternelle défend non-seulement le dernier effet de la haine du prochain, qui est le meurtre, mais aussi les plus légers commencemens, comme la colére. C'est-à-dire, en un mot, que Dieu ne discernera pas la haine du prochain simplement par les effets extérieurs, mais qu'il la condamnera en elle-même, encore même qu'elle ne produise que des paroles, qui semblent bien éloignées de la malice du meurtre. *Quiconque*, dit saint Jean, *hait son frere, est homicide*, c'est-à-dire, qu'il sera traité de Dieu, comme un homicide, parce que la haine en renferme la malice. Cela fait donc voir qu'il y a des paroles qui paroissent peu considérables, qui sont néanmoins des pechez dignes de la damnation, parce qu'elles naissent d'un fond de haine qui suffit

1. *Joan 3.*  
1.

pour les rendre criminelles.

X I.

Il ne faut donc pas distinguer ces trois degrez dont parle l'Evangile, par la seule différence des effets extérieurs, mais aussi par les différens degrez de la haine du prochain, qui est tantôt commencée, tantôt plus forte, & tantôt consommée. Elle n'est ordinairement que commencée, quand elle ne produit qu'un certain chagrin qui ne va pas même jusqu'aux paroles de reproche : & cependant dans cet état même elle n'est pas innocente. Dieu la punira plus sévèrement, que les Juifs ne punissoient les crimes ordinaires. Que si le mouvement de haine est plus fort & plus formé, & qu'il produise au dehors les reproches communs que la passion suggere, quoi qu'il ne marque pas encore une haine toute formée; Dieu les punira plus sévèrement que les Juifs ne punissoient les crimes extraordinaires, & qui étoient jugez par le souverain conseil de l'Etat. Mais si la haine est telle qu'elle porte à faire de certains reproches qui mar-

quent un dessein formé de détruire la réputation du prochain, & qui ne soient pas simplement les effets d'une passion passagère, mais d'une haine enracinée qui tend à le deshonorer entièrement parmi les hommes, comme faisoit parmi les Juifs l'injure de fou; il ne faut plus chercher dans la conduite des hommes, d'exemples de la sévérité avec laquelle Dieu punira ce crime; & il faut savoir qu'il le punira par la dernière de ses peines, qui est la damnation & la gêne du feu. On doit donc concevoir par-là que dans les querelles qui arrivent parmi les hommes, quoi qu'elles ne se terminent qu'à des paroles, il y en a plusieurs où l'on perd entièrement la grâce de Dieu, & où l'on se rend digne de l'enfer; & que cela se rencontre quand la haine est arrivée jusqu'à un certain degré, où, de dessein formé l'on veut deshonorer le prochain par des reproches qui le privent d'honneur & de considération parmi les hommes.

## XII.

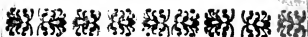
LE remède que JESUS-CHRIST propose ensuite, & qu'il représente

comme si nécessaire, qu'il veut que pour le pratiquer, on quitte le présent qu'on est prêt d'offrir à l'autel, qui est d'aller se reconcilier avec le prochain qu'on a offensé, en lui demandant pardon : ce remède, dis-je, est doublement utile pour celui qui a offensé, & pour celui qui a été offensé. C'est une marque que celui qui a offensé a changé de volonté, & qu'il condamne la faute qu'il a faite : ce qui est le fondement d'une reconciliation sincère. C'est de plus un remède salutaire, de la plaie que l'on a faite au prochain. Car une injure reçue est une semence continuelle de haine dans le cœur de celui à qui on l'a faite. Elle lui cause une tentation qui tend à lui faire perdre la charité toutes les fois qu'il s'en souvient. Souvent on y résiste au commencement, & l'on y succombe long-tems après lors que la mémoire s'en renouvelle. On doit donc regarder cette injure comme une plaie dangereuse, où le feu & la gangrène se peuvent mettre à tout moment. Ainsi celui qui l'a faite est obligé de prévenir ce malheur dont



il est cause , en s'humiliant sincérement sous celui qu'il a offensé , & en lui en demandant pardon , qui est l'unique moyen d'éteindre cette étincelle de haine qu'on a jettée dans son cœur , & qui peut toujours y produire un funeste embrasement.





SUR L'ÉPITRE  
DU VI. DIMANCHE  
D'APRÈS  
LA PENTECÔTE.

An ignoratis quia quicumque baptizati sumus in Christo Jesu, &c.

Rom. 6. 3. 11.

*Ne savez-vous pas que nous tous qui avons été baptizés en JESUS-CHRIST, nous avons été baptizés en sa mort ?*

I.

Ces paroles de l'Apôtre : *Que nous tous qui avons été baptizés en JESUS-CHRIST, nous avons été baptizés en sa mort*, ne nous marquent pas seulement que la mort est la source des graces que nous recevons par le Batême ; que nous y sommes en quelque maniere lavez dans son sang, puisque c'est la vertu de ce sang qui

T. iiij.

nous purifie de nos péchez, & qu'ain-  
 si les eaux du Batême qui touchent  
 & nettoient notre corps, sont la fi-  
 gure du sang de JESUS-CHRIST,  
 qui nettoie notre ame de ses souil-  
 lures ; mais cette expression mysté-  
 rieuse nous enseigne aussi une autre  
 vérité plus conforme à son intention,  
 & qu'il explique dans la suite. C'est  
 que l'action du Batême & cette sainte  
 cérémonie par laquelle nous sommes  
 plongez dans l'eau, ou au moins cou-  
 verts d'eau, représente la mort de  
 JESUS-CHRIST qui se termina par  
 son ensevelissement, comme le mo-  
 dele de notre mort spirituelle. Le  
 tombeau reçut le corps de JESUS-  
 CHRIST privé de la vie d'Adam,  
 par laquelle il portoit la figure du  
 péché : & le Batême doit recevoir nos  
 ames mortes à la corruption d'Adam  
 & à la concupiscence que l'Écriture  
 appelle *le corps du péché & le vieil-*  
*homme.* Ainsi le Batême figure deux  
 morts. L'une, que nous représentons  
 par cette cérémonie sacrée, qui est la  
 mort de JESUS-CHRIST. L'autre,  
 que nous éprouvons dans le Batême  
 même, & que nous promettons de

*Rom. 6.*  
*6.*

consommer, qui est la mort au péché, laquelle commence dans le Bâême, & doit continuer toute notre vie.

II.

IL se doit donc passer dans le Bâême une mort présente, qui est la mort au regne du péché. Car comme ce regne du péché consiste dans la préférence de la créature au Créateur & dans l'amour de soi-même plus que de Dieu, nous le détruisons en rentrant sous l'obéissance de Dieu, & en renonçant à tous les crimes par lesquels nous nous y sommes soustraits. Nos péchez y périssent par la remission que nous en recevons, comme les Egyptiens, qui en étoient la figure, périrent dans la mer rouge qui représentoit notre Bâême. Mais il y a une autre mort qui n'y est encore que commencée, & que nous promettons de rendre accomplie & parfaite tout le reste de notre vie. C'est que nous y faisons profession par cette même cérémonie extérieure d'une vie de mort, c'est-à-dire, de mourir continuellement à l'amour des créatures, & de mortifier sans cesse l'inclina-

tion que nous avons à en jouir ,  
qui est ce qu'on appelle le vieil hom-  
me.

## III.

Si la préférence des créatures à Dieu est la mort de l'âme, l'amour des créatures pour elles-mêmes, quoique sans cette préférence , est la voie de la mort. Car en aimant les créatures pour elles-mêmes , on se dispose à les préférer à Dieu. Non-seulement c'est une disposition & un acheminement à la mort , mais c'est une mort commencée. Car l'amour des créatures diminuant toujours celui de Dieu, nous prive d'une partie de notre vraie vie qui consiste toute dans l'amour de Dieu. L'âme qui s'arrête aux créatures, retarde le cours du voyage par lequel elle tend à Dieu ; & en voulant jouir d'elles , elle se prive à proportion de la jouissance de Dieu. Nous nous engageons donc dans notre Batême à travailler toute notre vie à mourir à cet amour , & à mortifier les mauvaises inclinations qui nous y portent. Nous le promettons à Dieu par cette sainte cérémonie, dont la rénoncia-

tion au démon, à ses œuvres, & à ses pompes, n'est que l'explication. Car le démon ne regne sur nous que par l'amour des créatures. Ainsi on ne renonce au démon, qu'en renonçant à cet amour.

IV.

Le renoncement à l'amour des créatures, étant donc un des engagements de notre Batême, il s'ensuit que nous nous y obligeons à n'user d'aucune que par nécessité, & que nous y promettons d'observer cette règle de la tempérance chrétienne *de n'en désirer aucune pour elle-même, & de garder dans l'usage que nous en ferons une telle modération qu'il n'y ait rien de la passion qui porte à en jouir.* Et de-là on doit conclure que toutes les recherches de plaisirs non nécessaires, sont contraires aux engagements de notre Batême, quoi qu'elles ne soient pas toujours des pechez mortels; parce que la jouissance de ces plaisirs est cette vie d'Adam à laquelle nous avons fait profession de mourir; & que nous avons figurée par notre ensevelissement sous les eaux du Batême. C'est cette vie d'Adam

à laquelle JÉSUS-CHRIST nous a obligez de mourir en mourant lui-même sur la Croix, & en se dépouillant de la vie mortelle qu'il tenoit d'Adam, & qui figuroit le vieil-homme, selon saint Paul. Ainsi ceux qui passent leur vie dans les plaisirs ou de l'esprit ou du corps, la passent dans un violement continuel de leur Batême. Et l'on ne peut pas douter que cette sorte de vie ne soit essentiellement contraire à la vie chretienne; puisqu'elle est contraire au premier engagement que nous avons contracté en faisant profession du Christianisme.

## V.

IL paroît encore de là, que ce qu'on appelle les vœux de Religion, & tous les autres qu'on peut faire pour s'obliger à renoncer absolument à la jouissance de certains plaisirs, & à la possession de quelques créatures, ne sont que des facilitez que le Saint Esprit a inspirées aux Chrestiens pour observer plus aisément les obligations de leur Batême. Par les promesses qu'ils y ont faites, ils sont obligez à n'aimer aucune créature pour elle-même. Or la voie la plus courte &

la plus facile pour ne les pas aimer, est de s'en priver absolument, & d'y renoncer pour toujours. Il est difficile de ne pas aimer un objet dont on jouit avec plaisir. Le plaisir est une glu qui y colle & y attache l'ame ; & il est bien mal-aisé qu'on ne passe de cette attache jusqu'à l'amour volontaire. Ainsi la vie de ces personnes qui renoncent absolument au monde & à la jouissance des créatures, est plus difficile comme vie humaine ; mais plus facile comme vie chrétienne. Il est plus facile de jouir des créatures que de s'en priver ; mais il est plus difficile de jouir des créatures sans les aimer, que de s'en priver, afin de ne les aimer pas.

VI.

IL paroît par-là clairement que si ceux qui demeurent dans le monde, se veulent sauver (ce qu'ils ne peuvent faire qu'en vivant chrétiennement) non-seulement leur vie ne deviendra pas plus commode que celle des Religieux les plus réformez ; mais elle deviendra en quelque sorte plus pénible, plus incommode, & plus difficile. Ils sont obligez à la même fin,



qui est de n'aimer point les créatures, & de résister au torrent de la concupiscence qui nous y pousse. Ils ne peuvent pas pratiquer le moyen le plus naturel & le plus facile d'éviter cet amour, qui est de se priver absolument de leur usage. Il faut donc qu'ils pratiquent d'autres moyens pour s'en garantir : & tous ces autres moyens sont plus difficiles, & demandent de plus grans efforts ; & une plus grande mortification intérieure. Plus ils sont exposez au torrent du monde, plus ils doivent se roidir pour n'en être point entraînez. Car s'ils cessent un peu de faire effort au contraire, ils en seront emportez. En jouissant des créatures ils les aimeront ; en les aimant ils s'y attacheront ; en s'y attachant, ils viendront à les préférer à Dieu ; & les préférant à Dieu, ils violeront criminellement les promesses de leur Batême. Tout amour des créatures y donne quelque atteinte, comme nous l'avons prouvé. Et elles sont violées d'une manière criminelle par la préférence de la créature à Dieu.

## VII.

**M**ais l'état d'un Chrétien bap-

zé ne doit pas être seulement distingué de celui où il étoit auparavant, par la mort au monde & à la concupiscence : il le doit être encore davantage par le nouvel état où il entre , & la nouvelle vie qu'il doit mener après son Batême. S'il est nécessaire de mourir au monde pour vivre de cette vie ressuscitée , il est nécessaire de vivre de cette vie pour mourir au monde. Car l'amour ne se bannit que par un autre amour , & il n'y a que l'amour de Dieu qui puisse éteindre l'amour du monde. Il faut donc que l'amour des choses du ciel , l'amour de la justice , l'amour de la vérité , l'amour de l'éternité prenne la place de l'amour des choses temporelles. Cette vie ressuscitée renferme une nouveauté d'actions. Et il ne faut pas s'imaginer que cela puisse être entièrement insensible aux hommes , & qu'un Chrétien véritablement régénéré , & menant une vie nouvelle puisse être aisément confondu avec ceux qui ne vivent encore que de la vie du vieil-homme. Il est vrai que la concupiscence n'étant pas entièrement détruite , il y a encore quelque sorte de mélange dans les

actions des plus gens de bien : mais néanmoins comme la vie nouvelle y doit être la plus forte, elle y doit être aussi la plus continuelle. Les actions du vieil Adam n'y doivent plus être que comme des actions qui échappent, & qui se dérobent en quelque manière à la vue de l'ame ; mais les actions de religion, de justice, & de sainteté y doivent regner, & occuper la plus grande partie de la vie. Et comme l'impression se forme sur ce qui domine le plus dans les mœurs, celle qui naît du corps des actions d'un homme vraiment chrétien, doit être très-différente de celle qu'on prend de la vie de ceux en qui l'esprit du monde domine.

## VIII.

L'A P Ô T R E nous apprend, que comme la mort au péché nous rend semblables à la mort de J E S U S - C H R I S T, la nouvelle vie des Chrétiens nous représente l'état de J E S U S - C H R I S T ressuscité, & en est même l'effet. Car c'est J E S U S - C H R I S T ressuscité qui opère cette vie en nous. Or elle la doit représenter principalement dans l'exemption totale de la mort. Je-

SUS-CHRIST ressuscité d'entre les Rom. 6.  
morts, ne meurt plus. Et un Chretien ?

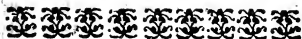
veritablement regénéré ne doit plus mourir de même par le peché. La grace chretienne n'est point un état inconstant, comme bien des gens se l'imaginent. C'est un état durable, qui a de la fermeté & de la stabilité. C'est une chose inouïe dans tous les Peres qui ont connu l'esprit du Christianisme, que ces vicissitudes de vie & de mort dans lesquelles plusieurs se persuadent qu'un Chretien peut vivre. L'Esprit de Dieu ne prend point possession d'un cœur pour si peu de tems & il n'y rentre point si facilement quand on l'en a banni. Ce sont des imaginations formées sur l'état des Chretiens de ces derniers siècles dans lesquels on voit ces changemens & ces inconstances ; mais l'idée que l'Apôtre nous donne de la vie chretienne, nous doit faire conclure, non que cette inconstance se peut rencontrer dans de veritables Chretiens, mais que ceux en qui elle se rencontre, ne le sont pas.

# IX.

Ces changemens si fréquens, sont

même contraires à la nature de la volonté. Elle peut bien changer d'actions extérieures, pourvu que ce soient des effets de la même passion qui regarde les choses diversement & par différentes faces. Mais elle ne change pas aisément d'amour dominant, ni de fin dernière. Un ambitieux qui met son souverain bien dans la grandeur, ne se dépoüille pas facilement de cette passion qui le domine. Il n'est point humble aujourd'hui, & demain orgueilleux. Dieu a voulu que l'amour qui fait l'essence de la vie chrétienne, y fût semblable. C'est une passion; mais une passion dominante, & qui est d'ordinaire aussi durable que toutes les autres passions.





SUR L'EVANGILE  
DU VI. DIMANCHE

D'A P R E S  
LA PENTECÔTE.

Cùm turba multa esset , nec haberent quod manducarent , &c.

*Marc 8. 1. 9.*

*Le peuple qui suivoit Jesus étant en fort grand nombre & n'ayant point de quoi manger , JESUS appelant ses disciples , leur dit : J'ai pitié de ce peuple.*

I.

CE que l'Evangile nous rapporte du zele de ce peuple qui suivoit JESUS-CHRIST dans un lieu desert sans avoir de quoi manger , & qui s'exposoit par là à la défaillance , si JESUS-CHRIST ne l'eût nourri par un miracle , donne lieu à plusieurs réflexions importantes. La premiere est

qu'il peut arriver que par un saint oubli de soi-même, par une grande ardeur de piété on ne ménage pas assez les forces de son corps, sans que Dieu nous impute cette imprudence. Car ce peuple en commit une de cette nature, puisqu'il s'exposoit à la défaillance, si JESUS-CHRIST ne l'eût secouru par un miracle. On pouvoit donc dire qu'il tentoit Dieu en quelque sorte, puisqu'il l'obligeoit à ce miracle : & cependant son ardeur n'a fait qu'attirer la miséricorde de JESUS-CHRIST, & nullement ses reproches. La plupart des Saints ont commis de ces sortes d'imprudences, & ont souvent abrégé leur vie par des austeritez & des travaux qu'ils ne croyoient pas au-dessus de leurs forces, mais qui l'étoient effectivement, sans que Dieu leur ait imputé ces sortes de défauts; parce qu'il voyoit que c'étoit leur amour & l'ardeur de leur piété qui les causoit. Dans les choses douteuses les plus grans intérêts & les plus fortes passions nous déterminent ordinairement & cela n'est point imprudent. Ain-  
comme l'on ignore la mesure pré-

de ses forces , quand on a beaucoup d'ardeur de piété , on ne manque point de prendre le parti le plus fort , & de se porter aux choses qui sont en soi plus utiles à son âme. Les personnes qui dans ces sortes de doutes prennent toujours le plus foible & le plus conforme aux inclinations de la nature , font bien connoître par là que leur piété est fort languissante. De sorte qu'il se peut faire & qu'ils soient en effet trop foibles pour entreprendre certaines actions , & pour pratiquer certaines pénitences , & que néanmoins ils pèchent en ne les pratiquant pas ; parce que cette foiblesse de leur corps ne leur étant pas clairement connue , c'est par l'amour de leur corps & non par raison qu'ils prennent le parti de cette prudence timide qui évite avec tant de soin tout ce qui peut nuire à leur santé.

## II.

L'ARDEUR de ce peuple pour écouter la parole de Dieu étoit grande ; mais elle n'étoit que passagère. Ils n'étoient pas pour cela véritablement convertis ni justifiés : ou s'ils



l'étoient , ils l'étoient d'une manière très-foible , puisque tout cela se dissipa & qu'il ne paroît point qu'aucun ait réellement persévéré, y ayant eu peu de véritables & de durables conversions avant la résurrection de JESUS-CHRIST. Cela fait voir que ceux qui sont nouvellement touchés, sont capables de se porter à certaines actions de zèle & de charité, qui paroissent grandes; mais qu'il y a néanmoins bien de la différence entre ces ardeurs que les premiers mouvemens de conversion font concevoir, & une piété ferme & solide. La devotion des novices est d'ordinaire plus ardente, parce qu'elle est plus nouvelle; mais elle se passe bien-tôt, lors que les objets qui les occupoient, cessent d'avoir à leur égard l'attrait de la nouveauté. Le tems affoiblit tous les sentimens, & même ceux de piété; mais au défaut de cette devotion sensible, les personnes vraiment touchées substituent une piété forte & courageuse, qui enracine les vertus, fortifie les résolutions, & qui paroissant moins vive dans le sentiment, a beaucoup plus de force & de solidité.

te dans le fond. Nous ne devons donc pas faire grand état de tous les sentimens vifs que des mouvemens passagers nous peuvent donner, si nous n'avons soin de les enraciner dans notre cœur par un long exercice d'une vie vraiment chrétienne.

III.

IL est dit que JESUS-CHRIST fut touché de compassion pour ce peuple. Et comme la compassion étoit véritable & qu'elle le porta à faire un miracle signalé, on ne doit point douter que ce miracle ne fût destiné par la charité de JESUS-CHRIST, non-seulement à nourrir leur corps, mais aussi à fortifier leur ame. Car ce doit être la fin de toutes les charitez corporelles; & on les pratique mal, quand on n'a pas principalement en vue le bien spirituel du prochain. Cependant cette miséricorde de JESUS-CHRIST quoi que très-réelle & très-effective, n'étoit pas jointe avec la volonté de leur donner ces graces speciales qui produisent la persévérance. Il les leur eût accordées s'ils les eussent demandées. Ils pouvoient & ils devoient les demander.

Ps. 50. 1.

mais il n'avoit pas dessein de leur donner cette grace forte & particuliere de prier, qu'il donne à quelques-uns, sans qu'ils l'ayent meritée. Il y a donc deux sortes de miséricordes en JESUS-CHRIST. L'une plus commune, & l'autre plus grande. L'une qui produit ces graces passageres, & l'autre qui produit ces graces perseverantes. C'est ce que David entendoit parfaitement, lors qu'il demandoit à Dieu *qu'il eut pitié de lui, non selon sa miséricorde commune, mais selon sa grande miséricorde* : Et c'est ce que nous devons faire de même dans tous les bienfaits temporels & spirituels que nous recevons de Dieu. Comme nous ne savons encore si ce sont des effets de sa miséricorde commune, ou de sa grande miséricorde, il veut qu'en les recevant avec gratitude, nous lui demandions toujours cette grande miséricorde qui est la source de la persévérance, & dont il ne nous assure jamais durant cette vie, afin que nous ne cessions jamais de la demander.

## IV.

CETTE miséricorde commune que  
Dieu

Dieu exerce envers ceux qu'il pré-voit en devoir abuser, n'empêche pas qu'il n'ait encore d'autres vuës de rendre ces mêmes graces utiles à d'autres qui n'en abuseront pas; & c'est ce que JESUS-CHRIST fit en cette occasion. Car ce miracle qu'il opéra pour les Juifs, étoit en même-tems fait pour les Chrétiens qui en devoient mieux user que les Juifs. Il vouloit qu'il servît à fortifier leur foi & à nourrir leurs ames par les instructions qu'il renfermoit. Ainsi, comme nous sommes du nombre de ceux qui y ont part & que JESUS-CHRIST a eûs en vuë, nous ne devons point regarder ce miracle comme fait simplement pour les Juifs, mais comme fait pour nous. Et comme ces Juifs auroient été des ingrats s'ils n'en avoient eu aucune reconnoissance, nous le sommes beaucoup plus qu'eux quand nous ne sommes point touchés de ce que Dieu a bien voulu nous le faire connoître pour édifier notre foi, & pour nous servir d'une nourriture spirituelle.

V.

CE miracle de JESUS-CHRIST

*II. Partie. Tome I.*

V.

458 *Sur l'Evang. du VI. Dim.*

étant une marque de sa puissance infinie & de ses richesses inépuisables, par lesquelles il nourrit toutes les créatures & fournit à tous leurs besoins, nous donne lieu d'admirer non-seulement l'usage qu'il en a voulu faire en de certaines occasions, mais beaucoup plus la réserve avec laquelle il en a si peu usé. Car ce même JESUS qui pouvoit nourrir sept mille personnes avec sept pains, se laissoit manquer lui-même de toutes choses. Il vouloit bien que d'autres suppléassent à ses nécessitez, & recevoir d'eux exterieurement ce qu'il leur donnoit lui-même. Et par là il pratiquoit en même-tems & la paupreté & l'humilité, qui ne lui étoient pas moins cheres que sa puissance, & dont la pratique même lui étoit bien plus ordinaire que les demonstrations qu'il faisoit quelquefois de son pouvoir. Et c'est ce qui nous apprend qu'autant que nous le pouvons, nous nous devons réduire aux voies communes & humbles, & ne faire paroître l'autorité, si nous en avons, que dans des rencontres extraordinaires que la charité nous fait discerner. JESUS-CHRIST

a donné aux hommes un exemple continuel d'humilité : & nous y sommes d'autant plus obligez que lui , que JESUS-CHRIST n'avoit que faire de s'humilier pour lui-même ; au-lieu que nous avons un besoin continuel d'humilier notre orgueil , & qu'ainsi l'humilité est plus destinée à notre propre bien qu'à celui des autres.

VI.

O N peut encore connoître par ces marques de grandeur & de puissance que JESUS-CHRIST donnoit quelquefois , combien son humilité étoit différente de la nôtre. Car elle étoit toute volontaire en lui ; au-lieu qu'en nous elle est presque toute nécessaire. Il supprimoit continuellement sa grandeur , & l'empêchoit de paroître : mais toute l'humilité des hommes ne va qu'à ne supprimer pas leur bassesse , & à vouloir bien que les autres en connoissent une partie. Ce n'est qu'un aveu sincere de ce qu'ils sont dans la vérité : & par cet aveu même ils s'honorent beaucoup davantage qu'en voulant déguiser aux hommes ce qu'ils ne leur sauroient cacher.

COMME JESUS-CHRIST avoit encore plus en vuë dans ce miracle les Fideles qui naïtroient dans la suite des tems que les Juifs qui l'environnoient, il leur a voulu sans doute apprendre par les motifs qu'il a eûs de faire ce miracle pour les Juifs, ce qui le peut porter à faire des miracles spirituels sur les Chretiens. Les qualitez qui paroissent exterieurement dans ces Juifs, nous representent donc celles qui doivent être effectivement dans les Chretiens. Ces peuples que JESUS-CHRIST nourrit par miracle, l'avoient suivi dans le desert. Il faut donc suivre aussi JESUS-CHRIST dans le desert pour mériter ses graces. Il faut le suivre dans la pratique des veritez que le monde ne connoît point, & qui sont comme desertes & abandonnées. Il faut se retirer soi-même, non-seulement d'esprit, mais de corps, de la foule des affaires. Il y aura une infinité de gens qui ne participeront point aux graces de JESUS-CHRIST; parce qu'ils auront vécu dans le tumulte du monde, & qu'ils n'auront pas eu le courage de suivre

**M**AIS est-on donc obligé de quitter le monde, d'abandonner ses affaires, de renoncer aux occupations ? Je ne dis pas cela. Il y a des gens qui ne le peuvent faire ; parce qu'il y a des devoirs de justice qui les obligent à demeurer dans le monde. Mais ce que je dis, c'est qu'il faut écouter **JESUS-CHRIST** à quelque prix que ce soit : & pour cela si l'on ne se peut retirer de corps, il faut au moins se faire une retraite dans son cœur. Il faut éviter de se plonger dans les affaires, & être plus attaché à Dieu, & plus occupé de Dieu que des choses du monde. Si l'on peut vivre de cette sorte dans le monde, à la bonne heure. Si l'on y peut posséder son ame, travailler à la mortification de ses passions, adorer, prier, & écouter **JESUS-CHRIST**, je n'ai rien à dire. Mais si l'on ne fait rien de tout cela, & qu'on se laisse dominer & accabler l'esprit par les choses temporelles, quel moyen de s'empêcher de périr ? Il faut donc nécessairement ou se separer du monde, réellement,



452 *Sur l'Evang du P<sup>r</sup> I. Dim.*

qu'il peut arriver que par un saint oubli de soi-même, par une grande ardeur de piété on ne ménage pas assez les forces de son corps, sans que Dieu nous impute cette imprudence. Car ce peuple en commit une de cette nature, puisqu'il s'exposoit à la défaillance, si JESUS-CHRIST ne l'eût secouru par un miracle. On pouvoit donc dire qu'il tentoit Dieu en quelque sorte, puisqu'il l'obligeoit à ce miracle : & cependant son ardeur n'a fait qu'attirer la miséricorde de JESUS-CHRIST, & nullement ses reproches. La plupart des Saints ont commis de ces sortes d'imprudences, & ont souvent abrégé leur vie par des austeritez & des travaux qu'ils ne croyoient pas au-dessus de leurs forces, mais qui l'étoient effectivement, sans que Dieu leur ait imputé ces sortes de défauts; parce qu'il voyoit que c'étoit leur amour & l'ardeur de leur piété qui les causoit. Dans les choses douteuses les plus grans intérêts & les plus fortes passions nous déterminent ordinairement & cela n'est point imprudent. Ain-  
comme l'en ignore la mesure pré-

de ses forces , quand on a beaucoup d'ardeur de piété , on ne manque point de prendre le parti le plus fort , & de se porter aux choses qui sont en soi plus utiles à son âme. Les personnes qui dans ces sortes de doutes prennent toujours le plus foible & le plus conforme aux inclinations de la nature , sont bien connoître par là que leur piété est fort languissante. De sorte qu'il se peut faire & qu'ils soient en effet trop foibles pour entreprendre certaines actions , & pour pratiquer certaines pénitences , & que néanmoins ils pèchent en ne les pratiquant pas ; parce que cette foiblesse de leur corps ne leur étant pas clairement connue , c'est par l'amour de leur corps & non par raison qu'ils prennent le parti de cette prudence timide qui évite avec tant de soin tout ce qui peut nuire à leur santé.

II.

L'ARDEUR de ce peuple pour écouter la parole de Dieu étoit grande ; mais elle n'étoit que passagère. Ils n'étoient pas pour cela véritablement convertis ni justifiés : ou s'ils

l'étoient , ils l'étoient d'une manière très-foible , puisque tout cela se dissipa & qu'il ne paroît point qu'aucun ait réellement persévéré ; y ayant eu peu de véritables & de durables conversions avant la résurrection de JESUS-CHRIST. Cela fait voir que ceux qui sont nouvellement touchés , sont capables de se porter à certaines actions de zèle & de charité , qui paroissent grandes ; mais qu'il y a néanmoins bien de la différence entre ces ardeurs que les premiers mouvemens de conversion font concevoir , & une piété ferme & solide. La devotion des novices est d'ordinaire plus ardante , parce qu'elle est plus nouvelle ; mais elle se passe bien-tôt , lors que les objets qui les occupoient , cessent d'avoir à leur égard l'attrait de la nouveauté. Le tems affoiblit tous les sentimens , & même ceux de piété ; mais au défaut de cette devotion sensible , les personnes vraiment touchées substituent une piété forte & courageuse , qui enracine les vertus , fortifie les résolutions , & qui paroissant moins vive dans le sentiment , a beaucoup plus de force & de solidité.

te dans le fond. Nous ne devons donc pas faire grand état de tous les sentimens vifs que des mouvemens passagers nous peuvent donner, si nous n'avons soin de les enraciner dans notre cœur par un long exercice d'une vie vraiment chrétienne.

III.

Il est dit que JESUS-CHRIST fut touché de compassion pour ce peuple. Et comme la compassion étoit véritable & qu'elle le porta à faire un miracle signalé, on ne doit point douter que ce miracle ne fût destiné par la charité de JESUS-CHRIST, non-seulement à nourrir leur corps, mais aussi à fortifier leur ame. Car ce doit être la fin de toutes les charitez corporelles; & on les pratique mal, quand on n'a pas principalement en vue le bien spirituel du prochain. Cependant cette miséricorde de JESUS-CHRIST quoique très-réelle & très-effective, n'étoit pas jointe avec la volonté de leur donner ces graces spéciales qui produisent la persévérance. Il les leur eût accordées s'ils les eussent demandées. Ils pouvoient & ils devoient les demander :

mais il n'avoit pas dessein de leur donner cette grace forte & particuliere de prier, qu'il donne à quelques-uns, sans qu'ils l'ayent meritée. Il y a donc deux sortes de misericordes en JESUS-CHRIST. L'une plus commune, & l'autre plus grande. L'une qui produit ces graces passageres, & l'autre qui produit ces graces perseverantes. C'est ce que David entendoit parfaitement, lors qu'il demandoit à Dieu *qu'il eut pitié de lui, non selon sa misericorde commune, mais selon sa grande misericorde*. Et c'est ce que nous devons faire de même dans tous les bienfaits temporels & spirituels que nous recevons de Dieu. Comme nous ne savons encore si ce sont des effets de sa misericorde commune, ou de sa grande misericorde, il veut qu'en les recevant avec gratitude, nous lui demandions toujours cette grande misericorde qui est la source de la persévérance, & dont il ne nous assure jamais durant cette vie, afin que nous ne cessions jamais de la demander.

## IV.

CETTE misericorde commune que  
Dieu

Dieu exerce envers ceux qu'il pré-voit en devoir abuser , n'empêche pas qu'il n'ait encore d'autres vuës de rendre ces mêmes graces utiles à d'autres qui n'en abuseront pas ; & c'est ce que JESUS-CHRIST fit en cette occasion. Car ce miracle qu'il opéra pour les Juifs , étoit en même-tems fait pour les Chrétiens qui en devoient mieux user que les Juifs. Il vouloit qu'il servît à fortifier leur foi & à nourrir leurs ames par les instructions qu'il renfermoit. Ainsi , comme nous sommes du nombre de ceux qui y ont part & que JESUS-CHRIST a eûs en vuë , nous ne devons point regarder ce miracle comme fait simplement pour les Juifs , mais comme fait pour nous. Et comme ces Juifs auroient été des ingrats s'ils n'en avoient eu aucune reconnoissance , nous le sommes beaucoup plus qu'eux quand nous ne sommes point touchés de ce que Dieu a bien voulu nous le faire connoître pour édifier notre foi , & pour nous servir d'une nourriture spirituelle.

V.

CE miracle de JESUS-CHRIST  
*II. Partie. Tome I.* V.

458. *Sur l'Evang. du VI. Dim.*

étant une marque de sa puissance infinie & de ses richesses inépuisables, par lesquelles il nourrit toutes les créatures & fournit à tous leurs besoins, nous donne lieu d'admirer non-seulement l'usage qu'il en a voulu faire en de certaines occasions, mais beaucoup plus la réserve avec laquelle il en a si peu usé. Car ce même JESUS qui pouvoit nourrir sept mille personnes avec sept pains, se laissoit manquer lui-même de toutes choses. Il vouloit bien que d'autres suppléassent à ses nécessitez, & recevoir d'eux exterieurement ce qu'il leur donnoit lui-même. Et par là il pratiquoit en même-tems & la paupreté & l'humilité, qui ne lui étoient pas moins cheres que sa puissance, & dont la pratique même lui étoit bien plus ordinaire que les demonstrations qu'il faisoit quelquefois de son pouvoir. Et c'est ce qui nous apprend qu'autant que nous le pouvons, nous nous devons réduire aux voies communes & humbles, & ne faire paroître l'autorité, si nous en avons, que dans des rencontres extraordinaires que la charité nous fait discerner. JESUS-CHRIST.

a donné aux hommes un exemple continuel d'humilité : & nous y sommes d'autant plus obligez que lui , que JÉSUS-CHRIST n'avoit que faire de s'humilier pour lui-même ; au-lieu que nous avons un besoin continuel d'humilier notre orgueil , & qu'ainsi l'humilité est plus destinée à notre propre bien qu'à celui des autres.

VI.

O N peut encore connoître par ces marques de grandeur & de puissance que JÉSUS-CHRIST donnoit quelquefois , combien son humilité étoit différente de la nôtre. Car elle étoit toute volontaire en lui ; au-lieu qu'en nous elle est presque toute nécessaire. Il supprimoit continuellement sa grandeur , & l'empêchoit de paroître : mais toute l'humilité des hommes ne va qu'à ne supprimer pas leur bassesse , & à vouloir bien que les autres en connoissent une partie. Ce n'est qu'un aveu sincere de ce qu'ils sont dans la vérité : & par cet aveu même ils s'honorent beaucoup davantage qu'en voulant déguiser aux hommes ce qu'ils ne leur sauroient cacher.



COMME JESUS-CHRIST avoit encore plus en vuë dans ce miracle les Fideles qui naîtroient dans la suite des tems que les Juifs qui l'environnoient, il leur a voulu sans doute apprendre par les motifs qu'il a eûs de faire ce miracle pour les Juifs, ce qui le peut porter à faire des miracles spirituels sur les Chretiens. Les qualitez qui paroissent exterieurement dans ces Juifs, nous representent donc celles qui doivent être effectivement dans les Chretiens. Ces peuples que JESUS-CHRIST nourrit par miracle, l'avoient suivi dans le desert. Il faut donc suivre aussi JESUS-CHRIST dans le desert pour mériter ses graces. Il faut le suivre dans la pratique des veritez que le monde ne connoît point, & qui sont comme deserts & abandonnées. Il faut se retirer soi-même, non-seulement d'esprit, mais de corps, de la foule des affaires. Il y aura une infinité de gens qui ne participeront point aux graces de JESUS-CHRIST; parce qu'ils auront vécu dans le tumulte du monde, & qu'ils n'auront pas eu le courage de suivre

M A I S est-on donc obligé de quitter le monde, d'abandonner ses affaires, de renoncer aux occupations ? Je ne dis pas cela. Il y a des gens qui ne le peuvent faire ; parce qu'il y a des devoirs de justice qui les obligent à demeurer dans le monde. Mais ce que je dis, c'est qu'il faut écouter JESUS-CHRIST à quelque prix que ce soit : & pour cela si l'on ne se peut retirer de corps, il faut au moins se faire une retraite dans son cœur. Il faut éviter de se plonger dans les affaires, & être plus attaché à Dieu, & plus occupé de Dieu que des choses du monde. Si l'on peut vivre de cette sorte dans le monde, à la bonne heure. Si l'on y peut posséder son âme, travailler à la mortification de ses passions, adorer, prier, & écouter JESUS-CHRIST, je n'ai rien à dire. Mais si l'on ne fait rien de tout cela, & qu'on se laisse dominer & accabler l'esprit par les choses temporelles, quel moyen de s'empêcher de périr ? Il faut donc nécessairement qu'on se sépare du monde, réellement,

ou en être au moins séparé de cœur.

## IX.

ON voit encore dans ce peuple une autre disposition excellente. C'est la pratique de ce precepte de JESUS-CHRIST: *Cherchez premierement le Royaume de Dieu, & tout le reste vous sera donné comme par surcroît.* Il suit JESUS-CHRIST, il l'écoute, il ne se met en peine de rien. Les nécessitez les plus pressantes ne le font pas songer à s'en retourner. On fait tout le contraire dans le monde. On commence toujours par le soin de l'établissement & de la fortune. La piété n'est que l'accessoire. On y songera quand on aura pourvû à ce qu'on appelle nécessaire. Ainsi, le Royaume de Dieu est la dernière chose que l'on cherche. Ce n'est pas le moyen de porter JESUS-CHRIST à nous nourrir, ni d'exciter sa miséricorde. C'est pourquoi il renvoie la plupart de ces gens sans nourriture; & il leur arrive alors ce que JESUS-CHRIST apprehendoit pour ces Juifs, qui est de tomber en défaillance dans le chemin, c'est-à-dire, de manquer de force & de vigueur pour marcher dans la voie

Mat. 6.  
33.

des commandemens de Dieu.

X.

QUAND JESUS-CHRIST trouve des âmes dans la disposition de chercher le Royaume de Dieu avant toutes choses, il les met encore dans une autre pour les rendre susceptibles de ses grâces. C'est de les humilier actuellement & de les rabaisser à leurs propres yeux. Et c'est ce qui est figuré par l'ordre que JESUS-CHRIST donna au peuple de *s'asseoir sur la terre*, pour recevoir la nourriture qu'il leur vouloit faire donner. Tant que nous serons debout & que nous témoignerons de la confiance en notre vigueur & en notre force, nous ne serons pas encore en état de recevoir les grâces de Dieu. Il faut être dans un vif sentiment de sa faiblesse, & de son impuissance : & c'est alors que Dieu se plaît à nous remplir de force & de vigueur spirituelle. La force des Infidèles naît de leur cupidité qui les élève, & celle des Chrétiens vient de leur humilité qui les rabaisse.

XI.

MAIS quoi que Dieu agisse par lui-même dans les âmes, & qu'il les nour-

risse lui-même par sa vérité & par sa sagesse, il ne les rend pas pour cela indépendantes du ministère de l'Eglise, ni de l'autorité de ses Pasteurs. C'est par eux qu'il leur fait distribuer cette nourriture. Ce sont eux qui ont soin que personne n'en manque, & qui pourvoyent à tous les besoins des particuliers. Les Apôtres donnoient au peuple ce qu'ils recevoient de JESUS-CHRIST, & c'étoit entre leurs mains que se faisoit le miracle de la multiplication des pains. Qui n'auroit voulu rien recevoir des Apôtres, n'auroit rien reçu de JESUS-CHRIST. Ils ne recevoient de JESUS-CHRIST les pains que pour les donner. C'est aussi de JESUS-CHRIST que les Pasteurs doivent recevoir la nourriture qu'ils distribuent au peuple. S'ils la cherchent dans eux-mêmes & dans leurs propres lumières, ils n'y trouveront rien de proportionné aux besoins du peuple. Il faut que Dieu leur donne les veritez qu'ils annoncent, & qu'elles se multiplient dans la distribution qu'ils en font. Une même vérité suffit à plusieurs, sans que la nourriture que l'un en reçoit, diminue celle qu'en

reçoit un autre. Les Apôtres ne distribuèrent que sept pains : mais ces sept pains qui figuroient les sept dons du saint Esprit, suffirent à tout ce peuple ; & il en resta même pour en nourrir d'autres.

XII.

JESUS-CHRIST ordonna aux Apôtres de ramasser ce qui restoit & que le peuple avoit laissé, après avoir été rassasié suffisamment. Dieu veut de même que nous fassions un sage ménagement des graces qu'il nous donne, & que nous ne prétendions point qu'il nous doive donner à chaque pas de nouvelles lumières. Il y a bien des gens qui tombent dans ce défaut. Quand ils ont reçu la grace de la dévotion, ils supposent que Dieu la leur donnera toujours avec la même abondance. Mais cela n'est pas ainsi. Il veut que l'on vive des restes de la nourriture qu'il nous a donnée, & qu'on ne les dissipe pas. Les sentimens sont d'ordinaire passagers ; & cette dévotion qui contente l'ame & qui la rassasie, ne dure pas toujours ; mais les lumières de

la vérité nous restent avec une certaine mesure d'amour lorsque ces sentimens paroissent passer. Il faut donc vivre de ces vérités dans ce tems de sécheresse, & les suivre exactement : & ainsi l'on vit des restes de ce qu'on avoit reçu de Dieu dans le tems où il nous avoit fait une plus abondante effusion de ses graces.





SUR L'ÉPÎTRE  
DU VII. DIMANCHE  
D'APRÈS  
LA PENTECÔTE.

Humanum dico propter infirmitatem  
carnis vestræ. Rom. 6. v. 19. 23.

*Je vous parle humainement, & je me  
rabaisse à cause de la foiblesse de  
votre chair.*

II.

**L**É peu que Dieu exige des hom-  
mes pour les guérir de leurs ma-  
ladies spirituelles, est une condécen-  
dance prodigieuse, & un excès de mi-  
séricorde. Que de maux ne souffre-  
t-on point pour prolonger une vie  
mortelle que l'on ne fait s'il est meil-  
leur de prolonger ? A quoi ne s'af-  
fajettit-on point pour se délivrer de

Greg.

Naz.

Orat. 31.

V. vj.



certaines maladies ? Quelles douleurs ne souffre-t-on point pour se guérir d'une fistule ou de la pierre ? Combien la cure même des maladies les plus ordinaires comme des fièvres est-elle pénible par l'assujettissement aux remèdes , & à des régimes incommodés ? Quand Dieu nous auroit donc proposé des moyens aussi difficiles que ceux-là pour guérir nos âmes de leurs maladies , n'auroit-il pas usé envers nous d'une extrême miséricorde ? Car quelle proportion y a-t-il des maux du corps qui finissent aussi-bien que le corps, avec les maux des âmes qui sont de leur nature éternels comme les âmes sont immortelles ? Qui veut connoître l'énormité du péché , qu'il en juge par sa punition qui est l'enfer. Car il faut qu'il y ait au moins autant de malice dans le péché, qu'il y a de rigueur dans les tourmens qui le punissent. C'est donc un mal effroyable que le péché. Et si pour en être délivré, Dieu exigeoit de nous , tous les maux & toutes les douleurs dont l'homme est capable en cette vie , ce seroit encore une bonté incomparable. Qu'on choisisse la vie

la plus extraordinaire en austerité qui ait jamais été pratiquée par aucun des anacorettes de la Syrie, si Dieu, pour nous délivrer de nos pechez nous la prescrivoit, nous la devrions recevoir avec une reconnoissance infinie. Cependant il ne nous ordonne point ces sortes de vies. Il se contente de beaucoup moins; & c'est ce que l'Apôtre nous marque dans cette épître, & que nous expliquerons dans la suite. Mais cependant pour connoître l'excès de la condescendance de Dieu envers nous, il est bon de faire réflexion sur ces degrez, & de considerer attentivement ce que la justice de Dieu avoit droit d'exiger de nous, pour nous accorder la délivrance de nos péchez.

II.

La cause de cette condescendance de Dieu est celle que marque saint Paul, qui est l'infirmité de notre chair, qui nous fait concevoir une grande idée des maux corporels, & une idée très-foible & tres-obscur de la grandeur des maux spirituels. S'il falloit que les hommes souffrissent de grans maux & qui fussent de longue durée, l'infirmité de la chair feroit succomber.

presque tout le monde. Dieu donc, qui connoît cette infirmité, les en dispense par une bonté ineffable; & c'est cette dispense qu'il leur a fait annoncer par son Apôtre. *Je vous parle humainement, & je me rabaisse*, dit-il, *à cause de l'infirmité de votre chair.* Mais à quoi se réduit ce rabaissement de Dieu? Il se réduit à exiger de nous des œuvres de justice, au lieu des œuvres de péché qu'il nous veut bien pardonner. Mais au moins en pourroit-il exiger beaucoup davantage. Et quand il nous ordonneroit, comme il a dit par un de ses Prophètes, *de faire dix fois plus pour notre salut que nous n'avons fait pour notre perte*, il n'y auroit rien que de miséricordieux & de juste. Cependant il se contente encore de moins, & il porte plus loin sa condescendance. Il lui suffit que nous en fassions autant. *Comme vous avez fait servir*, dit-il, *les membres de votre corps à l'impureté & à l'injustice, pour commettre de mauvaises actions; faites les servir maintenant à la piété & à la justice, pour mener une vie sainte.*

## III.

CE principe de l'Apôtre nous étant ouvert, c'est à chacun des Chrétiens d'en faire l'application par l'examen particulier des dérèglemens où sa corruption l'a engagé. Et cet examen lui doit faire prendre la résolution de réparer par des œuvres de justice, ses dérèglemens passés, mais des œuvres de justice qui y soient opposées. Or quoi que ce soit peu de chose en comparaison de ce que Dieu pourroit exiger de nous; néanmoins cela va beaucoup plus loin qu'on ne pense. Que doit faire, par exemple, un homme qui a vécu dans l'oubli de Dieu, & qui a manqué dans toute sa vie passée à l'adorer & à l'aimer, sinon d'employer toute sa vie à l'adorer & à l'aimer depuis que Dieu lui a fait la grace de le toucher? Que doit faire un homme qui a donné une liberté entière à sa langue de se répandre en paroles, ou de médifance, ou de raillerie, ou de curiosité, sinon de faire servir cette même langue à des œuvres de justice contraires à celles-là, & à édifier le monde, ou par son silence, ou par des paro-

les de charité & de support envers le prochain, & qui puissent éloigner les hommes des mêmes vices où les pechez les ont pû porter?

## IV.

Ephes. 2.  
3.

Pour montrer que ce précepte de l'Apôtre nous conduit à la pratique des principaux devoirs de la vie Chrétienne, il ne faut que considérer ce que dit saint Paul : *Que la vie payenne consiste à faire la volonté de sa chair & de ses pensées.* Car cela convient à tous ceux qui ne sont pas conduits par l'esprit de Dieu ; puisque hors la conduite de cet Esprit qui nous éclaire par les lumières de la vérité, & qui nous fait marcher dans ses voies, l'on ne se peut conduire que par deux lumières, celle des sens qui nous attire aux plaisirs, ou qui nous effraye par la crainte des maux corporels celle de l'esprit humain qui ne pouvant sortir de lui-même, ne nous propose que de suivre nos propres volontez, nos intérêts & notre gloire. On ne sauroit vivre d'une autre manière, quand on ne suit que sa chair, ou les pensées

de son propre esprit. Ainsi , pour suivre la regle de l'Apôtre , & pratiquer les œuvres de justice opposées à nos deréglemens passez , il faut renoncer à toutes les satisfactions des sens , à toutes les recherches de nous-mêmes , & passer tout le reste de notre vie dans une exécution fidelle de ce que Dieu veut de nous dans chaque rencontre. Quiconque vit en cette manière , & qui s'attache dans toutes ses actions particulières à suivre la volonté de Dieu , peut avoir une juste confiance qu'il mène une vie vraiment chretienne. Mais cette sorte de vie est étrangement différente de celle de la vie que l'on mène dans le monde.

V.

COMBIEN cette même règle nous oblige-t-elle à pratiquer l'humilité? Tant que nous n'avons point pensé à Dieu , la plupart de nos actions ont été mêlées de vûes de vanité , & c'étoit l'objet de la plupart de nos pensées. Il faut donc , pour pratiquer cette justice que l'Apôtre nous prescrit , que nous tendions désormais à nous humilier dans toutes nos actions.

& que comme nous nous sommes entretenu l'esprit des avantages que nous croyions avoir, ou auxquels nous aspirions ; nous n'ayons point au contraire de vûes plus ordinaires que celles de notre pauvreté & de notre misère. Ainsi, comme en agissant par l'esprit de monde nous portions dans l'esprit des autres presque par toutes nos actions une impression d'orgueil, il faut, selon la règle de l'Apôtre, tâcher au contraire de porter dans l'esprit des autres par toutes nos actions, une impression d'humilité, selon ce que prescrit saint Pierre par ces paroles : *Tâchez de vous inspirer tous l'humilité les uns aux autres.*

v. Pet. 3.  
3.

## VI.

L'APÔTRE saint Paul n'a pas dessein seulement par ces œuvres de justice qu'il nous ordonne, de nous porter à réparer nos deréglemens passés. Son but est aussi de remédier par là à nos faiblesses présentes. Car l'on a pour l'ordinaire autant de faiblesses qu'on a commis de pechez dans sa vie passée. Ces plaies ne sont presque jamais si parfaitement guéries, qu'el-

les ne soient prêtes à se rouvrir. Il faut donc, pour empêcher cet effet, en consolider les cicatrices, en fortifiant son ame par les œuvres de justice contraires à ces défauts. C'est le seul moyen d'éviter les rechutes, & c'est l'omission de ce moyen qui les rend si fréquentes. Ainsi ces œuvres ne sont pas seulement nécessaires comme réparation & comme satisfaction pour les pechez passés, mais elles le sont aussi comme remèdes & comme préservatifs pour les foiblesses présentes.

## VII.

MAIS ce qui relève encore infiniment la bonté de Dieu, c'est que ce qu'il exige de nous pour la réparation de nos pechez, ce qu'il nous prescrit pour le remède de nos maladies, bien loin d'être une peine inutile en soi, & qui n'ait point d'autre prix que de diminuer les maux dont il nous veut délivrer, comme la plupart des remèdes corporels; est au contraire un bien desirable en soi qui orne & embellit l'ame, & qui merite d'être recherché comme une grande récompense. Car Dieu nous guérit



des vices par les vertus. Or les vertus en elles-mêmes sont un si grand bien que nous les devrions pratiquer pour elles-mêmes, quand même Dieu ne nous en donneroit aucune récompense. Ou plutôt elles tiennent lieu à tous ceux qui les pratiquent d'une très-grande récompense. Quelle comparaison y a-t-il d'un homme tempérant & juste, qui conserve son corps pur & son âme pure, que la charité fait entrer dans tous les besoins du prochain, qui pratique exactement tous ses devoirs : Quelle comparaison, dis-je, y a-t-il d'un tel homme avec une âme cruelle, brutale, & plongée dans l'impureté, qui n'a ni respect pour Dieu ni fidélité pour les hommes, & qui s'aime d'une manière si déréglée, qu'elle se couvre sans cesse de honte & d'infamie, en se plongeant dans toutes sortes de désordres ?

## VIII.

IL y a donc dans la vertu dès cette vie même une récompense de la vertu, & il y a dans le vice, même dès cette vie une punition du vice. L'homme de bien y reçoit son centuple.

C'est-à-dire, qu'il est cent fois plus heureux en vivant dans l'ordre & dans la justice, qu'il ne l'auroit pu être, en vivant dans le désordre & dans l'injustice. La pratique de la vertu est toujours accompagnée d'une paix, d'une consolation intérieure, & d'une douce espérance qui soutient & qui soulage. L'esprit y trouve toujours de l'appui & un secours favorable. Le vice au contraire, dans sa plus grande ardeur, est accompagné de dégoûts, d'ennui, & d'une pente au désespoir. Il ne sauroit s'empêcher de sentir l'instabilité des créatures sur lesquelles il s'appuie, & de se regarder ainsi, comme sans soutien & sans secours. Ces considérations sont renfermées dans cette demande que nous fait l'Apôtre : *Quel fruit tiriez-vous donc alors de ces désordres, dont vous rougissez maintenant ?* & dans ces autres paroles par lesquelles il relève les avantages présents & futurs de la vertu : *Mais à présent étant affranchis de la domination du péché, & devenus esclaves de Dieu, vous avez pour fruit votre sanctification, & pour fin la vie éternelle.*

Y. 12

Y. 10

L'A P Ô T R E ne se contente pas de nous découvrir les différens effets de ces deux sortes de vies , il nous en découvre la cause & le principe. C'est que l'homme ne trouvant pas son bonheur dans soi-même , est obligé de le chercher hors de lui. Or le cherchant hors de lui , il s'assujettit naturellement à l'objet dans la possession duquel il met son bonheur, & il en devient nécessairement esclave. Ainsi , il ne peut éviter de devenir l'esclave ou de Dieu , ou du péché , de la justice , ou du vice. Mais l'assujettissement à Dieu est son état naturel. C'est le plus grand honneur dont il soit capable. C'est son bonheur & sa gloire. C'est la fin de son être, & la perfection de sa nature. Et au contraire, l'assujettissement aux créatures & au péché est une dégradation de la noblesse de son âme. C'est un esclavage indigne de lui , une servitude honteuse qui l'avilit , le corrompt , & le prive de tous les avantages de son être. Tout cela est renfermé dans ces paroles de l'Apôtre : *Car lors que vous étiez esclaves*

*du péché, vous étiez dans une fausse liberté à l'égard de la justice. C'est-à-dire, qu'en prétendant éviter l'assujettissement à Dieu, on tombe nécessairement dans la servitude du vice, & qu'en se séparant d'un maître qui nous combloit d'honneurs & de biens, on se rend esclave nécessairement d'un maître impitoyable qui nous comble de misère & d'infamie.*



SUR L'EVANGILE  
DU VII. DIMANCHE  
D'APRÈS  
LA PENTECÔTE.

Attendite à falsis prophetis, &c.  
*Matth. 7. 15.*

*Gardez - vous de faux-prophètes , qui  
viennent à vous vêtus comme des bre-  
bis , & qui au dedans sont des loups  
ravissans.*

I.

**I**L n'y a point de précepte dans  
l'Evangile , ni plus terrible que  
celui-ci , puis qu'en ne l'observant  
pas on devient la proie des loups  
ravissans , ni plus difficile dans la pra-  
tique. Car ce ne sont point seulement  
les savans , les éclairés , les esprits  
intelligens & subtils qui doivent dis-  
cerner les faux-prophètes : c'est le  
commun du monde & les esprits les  
plus

plus grossiers. Ce n'est point du dehors qu'il faut juger, c'est du dedans. Car cette cruauté qui les rend *des lous ravissans*, est intérieure. Or quel moyen de sonder ce dedans, puisqu'il nous est défendu de juger de ce qui nous est caché, & qu'il ne paroît au dehors que la peau de brebis? Il est vrai qu'ils sort quelquefois des effets extérieurs de ce fond caché. Mais combien y en a-t-il peu qui nous donnent lieu de porter un jugement aussi terrible que celui de condamner quelqu'un comme un loup ravissant & un faux-prophète? Les gens de bien ne sont pas exents de défauts. On les condamneroit donc tous comme faux-prophètes, s'il suffisoit pour cela d'avoir des défauts. Ainsi on doit distinguer nécessairement entre les défauts compatibles avec la piété, & ceux qui ne le sont pas. Mais, comment faire ce discernement? Combien connoissons-nous peu de chose des actions de ceux dont nous avons à juger? Elles sont pour la plupart incertaines; & de celles qui sont certaines, la plupart ne sont pas suffisantes pour nous donner lieu de porter un juge-

ment assuré. Il ne s'ensuit pas même de ce qu'un homme sera méchant, qu'on doive rejeter ce qu'il dit. Il peut dire vrai, & vivre mal; comme il peut être regulier dans sa vie & derégulé dans ses maximes. Il n'y a point de consequence certaine de la doctrine à la vie, ni de la vie à la doctrine. Comment donc pratiquer ce précepte de l'Evangile, qui nous ordonne de juger des faux-prophètes & des faux directeurs par leurs œuvres, afin de les éviter.

## II.

Ce que l'on peut dire d'abord est que si la chose est difficile en foi, elle n'est pas plus difficile aux simples qu'aux savans : & même que si les ignorans sont humbles, & s'ils ont le cœur droit, ils sont en quelque sorte plus à couvert des faux-prophètes, & ils ont des marques plus claires pour les discerner, que les plus habiles & les plus savans. Car à l'égard de la foi, la première règle que l'on y doit suivre, est de ne la faire dépendre d'une seule personne ne plus que de son propre examen. Il faut former notre foi sur les instru-

tions publiques de l'Eglise, & sur le consentement des pasteurs, & non sur l'autorité d'aucun particulier, ni sur nos propres raisonnemens. Rien n'est de foi que ce qui est reçu généralement dans toute l'Eglise, & autorisé par ses Conciles. Ainsi voilà déjà la foi des simples à couvert de la seduction des faux-prophètes. Ils n'ont qu'à suivre la foi de l'Eglise, la foi commune, la foi générale; les voilà en assurance. Il en est de même des principes généraux des mœurs, & des préceptes de la loi naturelle. Il y a dans tous les hommes une lumière intérieure qui nous les leur fait discerner. Et les simples qui ont le cœur pur, ne l'ont pas moins que les grands esprits. Ils ne sont donc en danger d'être trompez par les hommes qu'à l'égard de certaines conclusions de ces principes qui sont plus obscures. Or dans ces sortes de choses il y a toujours un parti qui est clair. Car s'il est incertain si une chose est licite, il est d'ordinaire certain qu'il est permis de s'en abstenir; & il y a une règle de prudence qui nous peut préserver d'égarement dans ces rencontres, qui



est de prendre toujours le parti le plus  
seur, principalement quand on n'a de  
la lumière que d'un côté, & que l'on  
voit bien qu'il est permis d'agir d'une  
certaine manière, mais que l'on ne  
fait pas s'il est permis de faire le con-  
traire.

*Vid. Chry-  
sost. de di-  
ver. locis,  
n. T. p.  
942.*

## III.

IL faut remarquer de plus qu'on  
se met à couvert des faux-prophètes  
& des faux directeurs en deux maniè-  
res, par une juste condamnation, &  
par une sage précaution; par une con-  
damnation fondée sur l'évidence de  
leur déreglement, & par une précau-  
tion fondée sur l'inévidence de leur  
saincteté. Ainsi la plupart du monde  
est inexcusable de s'y laisser tromper:  
car s'ils n'ont pas assez de lumière  
pour condamner les faux directeurs,  
ils en ont assez pour ne se livrer pas à  
eux. C'est une temérité visible de  
faire des choses importantes, dont on  
ne connoît pas la justice par soi-mê-  
me, sur l'autorité d'une seule per-  
sonne dont on connoît peu la lumière  
& la probité.

## IV.

**VOILA les deux voies générales**

de se garder des faux directeurs. Et ce qui fait que l'on n'est pas excusable quand on se laisse séduire par eux, c'est que cette séduction vient toujours de la corruption du cœur. Comme il n'est pas pur, ni dans la droiture où il devroit être, il ne discerne pas la malice & la corruption des faux prophètes. C'est sa propre injustice qui lui ôte la lumière. Si nous avions le cœur pur, nous reconnoîtrions sans peine tout ce qui s'éloigneroit de la droiture, & Dieu augmentant ses lumières nous préserveroit infailiblement de ceux qui nous voudroient tromper. Les ames simples ne jouissent pas moins de cet avantage que les plus intelligentes. *La simplicité des justes*, dit l'Ecriture, *les mènera dans une voie droite.* Lors donc qu'on se laisse séduire, c'est que notre propre séduction s'unit avec celle des mauvais directeurs. Et nous nous trompons nous-mêmes avant que d'être trompez par les autres. C'est pourquoi le grand secret pour se préserver de toutes sortes d'illusions, est de bien purifier son cœur, & d'en déraciner tout ce que saint Paul appelle:

Prov. I. 5.  
5.

le levain de la malice, pour ne le remplir que d'équité & d'amour de la justice.

## V.

Ce défaut de lumière nous engage ordinairement à un défaut de vigilance & d'attention. On n'est point sur ses gardes à l'égard des faux-prophètes, & on ne pratique point ce que Dieu nous prescrit par ces paroles: *Gardez-vous d's faux-prophètes.* Or cette vigilance n'est pas tant un examen curieux de leurs actions, que de celles qu'ils nous inspirent, & auxquelles ils nous portent. Il faut examiner leurs conseils, & considérer de près à quoi ils nous veulent engager: s'ils ne nous veulent point rendre partisans de leurs passions, de leurs jugemens téméraires, de leurs préoccupations. Car encore qu'il ne soit pas toujours clair qu'ils se trompent, il est clair que leurs conseils sont mauvais à notre égard, lors qu'ils nous veulent inspirer de prendre part à des choses qui ne nous sont point nécessaires, & dont nous ne sommes point capables, & qu'ils nous veulent faire juger de points dont

Dieu n'exige pas de nous la connoissance & l'examen.

VI.

Tous les auteurs des factions & des hérésies étoient reconnoissables par cet endroit. Ils ont voulu engager les peuples à juger des choses dont l'humilité les devoit persuader qu'ils étoient entièrement incapables de juger. Toute l'Eglise Romaine, leur ont-ils dit, est pleine d'erreurs. Vous devez les condamner avec nous. Mais les simples leur devoient répondre, qu'étant évidemment incapables de reconnoître ces erreurs, dont on leur vouloit faire juger, il leur étoit évident que ceux qui leur donnoient ce conseil, étoient des trompeurs. Ainsi ce n'est que par la faute des peuples, & par un défaut d'humilité qu'ils se sont laissez emporter à ces loups ravissans qui les ont séparés de l'Eglise, & qui se couvroient pour les tromper, d'un faux zèle pour la pureté del'Evangile, & pour l'Ecriture sainte. C'étoit la peau de brebis qu'ils avoient empruntée pour séduire les ames foibles & peu éclairées; mais qui n'étoit pas néanmoins

488 *Sur l'Evang. du VII. Dim.*  
difficile à discerner & à reconnoître  
aux plus simples, s'ils eussent eu l'hu-  
milité qu'ils devoient avoir.

VII.

Il semble néanmoins que ce que  
dit l'Evangile, ne s'entende pas seu-  
lement de ce qui peut regarder la  
doctrine, mais généralement de toute  
la conduite des faux prophètes, &  
que J. E. S. U. S. - C. H. R. I. S. T. nous veuille  
enseigner qu'il y a dans cette condui-  
te des marques qui nous les doivent  
faire discerner. Et c'est aussi ce qui  
arrive ordinairement. Car il est fort  
difficile de contraindre sa cupidité à  
l'égard de certains objets, sans lui  
donner lieu de se répandre à l'égard  
d'autres. L'hypocrisie est rarement  
générale. L'amour propre s'échape  
toujours par quelque endroit, & cet  
endroit nous donne lieu de nous dé-  
fier du reste. La vraie piété bannit  
généralement tous les vices, parce que  
l'Esprit de Dieu les hait tous. Mais  
bien loin que la cupidité les haïsse  
tous, qu'elle en aime nécessairement  
quelqu'un. La crainte d'être décou-  
verte en fait étouffer plusieurs : mais

cette crainte n'est pas toujours assez agissante, ni assez attentive pour éloigner l'ame de toutes sortes de dérèglemens. C'est même un effet de la providence de Dieu de ne le permettre pas. Car pour donner aux vrais Chrétiens un moyen facile de discerner ceux qu'ils ne doivent pas croire, il permet ordinairement que les hypocrites tombent dans des vices grossiers; & c'est ce qu'il fait à l'égard de la plupart des nouveaux réformateurs, par la vie scandaleuse qu'il a permis qu'ils ayent menée.

VIII.

Au moins les hypocrites ne feroient éviter de tomber en un certain défaut; qui suffisoit pour empêcher les gens de bien de se laisser séduire à eux. C'est qu'il naît de toutes leurs actions particulières une certaine impression générale qui éloigne d'eux les personnes qui ont le sentiment droit. Car cette impression qui naît de toutes les actions est fort différente, lors que les vertus sont sincères & effectives; & lors qu'elles ne sont que contrefaites. On n'en sauroit

marquer au juste la différence ; mais on la sent, & on ne s'y trompe pas quand on a le cœur pur. Or cette impression suffit à tous ceux qui n'ont pas le cœur corrompu, pour empêcher qu'on se livre à eux. Elle ne suffit pas pour condamner ces faux directeurs ; car on s'y pourroit tromper en prenant une antipathie naturelle pour un sentiment produit par la lumière de la vérité ; mais elle suffit pour ne les pas suivre. Ainsi la crédulité téméraire de ceux qui les suivent, est toujours accompagnée de ce défaut de sentiment que la pureté du cœur donneroît, & que l'impureté & la corruption du cœur gâte & émousse. De sorte qu'il paroît encore par là que l'on n'est séduit par les faux directeurs, qu'à cause de la mauvaise disposition de son cœur.

## IX.

Y. 18. C'EST pourquoi encore que cette parabole de JESUS-CHRIST, qu'un bon arbre ne peut produire de mauvais fruits, & un mauvais arbre n'en peut produire de bons, ne se puisse entendre de chaque action par-

ticulière, n'y ayant point de gens de bien qui ne fassent des fautes qui peuvent passer en un sens pour de mauvais fruits, ni de méchants qui ne fassent quelques bonnes actions, qui peuvent passer pour de bons fruits : elle peut être fort bien entendue de l'impression qui naît de toute la vie. Car en ce sens il est vrai qu'un bon arbre ne sauroit produire de mauvais fruits : c'est-à-dire qu'il n'ait toujours du corps des actions des gens de bien une impression édifiante qui se fait discerner par ceux qui n'ont pas le cœur corrompu par la malignité & par l'envie. Et il est vrai au contraire en ce même sens, qu'un mauvais arbre ne sauroit produire de bons fruits : c'est-à-dire qu'il n'ait toujours du corps des actions des méchants une impression peu édifiante qui donne de l'éloignement d'eux à ceux qui aiment sincèrement la vertu. On y remarque toujours une recherche de leurs intérêts, de leur propre gloire, de leur réputation, de leur commodité. Ils veulent toujours dominer & se maintenir dans un certain empire sur les autres. Il y a tou-



jours en eux une malignité cachée qui explique tout en mauvaise part, & qui tend à rabaisser les autres pour s'élever au-dessus d'eux. On a beau dissimuler ses passions dans ses paroles, elles parlent par les actions qui sont le langage du cœur, comme les paroles sont le langage de l'esprit. Or ce langage du cœur est toujours intelligible à ceux qui n'ont pas le cœur gâté, & c'est toujours la faute de ceux qui l'ont mal disposé, de ce qu'ils ne l'entendent pas, & qu'ils se laissent ainsi séduire par les faux docteurs, & n'ont pas pour les bons les sentimens qu'ils devroient avoir.

## X.

LE mauvais choix que la plupart du monde fait des directeurs étant donc un effet de la corruption de leur cœur, & ce choix étant la cause de la plupart des desordres des Chrétiens, il paroît que l'avertissement que JESUS-CHRIST nous donne par ces paroles : *Gardez-vous des faux prophètes*, est d'une telle importance que la perte d'une grande partie des Chrétiens, vient du peu de soin qu'ils

ont de le suivre. Les hommes ne sont point d'ordinaire attachez au mal par des passions si fortes qu'on ne les pût porter à le quitter, si leur passion n'étoit fortifiée par de mauvais directeurs : & c'est pourquoi entre les instrumens du demon, il n'y en a point de plus propres qu'eux à empêcher la conversion des ames : & l'on peut dire que le diable n'a point de ministres qui coopèrent plus efficacement à ses desseins.

XI.

*Tout arbre qui ne produit point de bon fruit, sera coupé & jeté au feu. v. 19.*

LES hommes se croient à couvert de la justice de Dieu, lors qu'ils ne commettent point de crimes, & qu'on ne leur peut reprocher de mauvaises actions. Cependant JESUS-CHRIST nous avertit ici, qu'il suffit pour être condamné au feu éternel de n'en faire point de bonnes; & la raison en est claire. C'est que celui qui ne fait point de bonnes actions, n'a point la charité dans le cœur. Car l'amour de Dieu n'est

ment assuré. Il ne s'ensuit pas même de ce qu'un homme sera méchant, qu'on doive rejeter ce qu'il dit. Il peut dire vrai, & vivre mal; comme il peut être regulier dans sa vie & deréglé dans ses maximes. Il n'y a point de consequence certaine de la doctrine à la vie, ni de la vie à la doctrine. Comment donc pratiquer ce précepte de l'Evangile, qui nous ordonne de juger des faux-prophètes & des faux directeurs par leurs œuvres, afin de les éviter.

## II.

Ce que l'on peut dire d'abord est, que si la chose est difficile en foi, elle n'est pas plus difficile aux simples qu'aux savans : & même que si les ignorans sont humbles, & s'ils ont le cœur droit, ils sont en quelque sorte plus à couvert des faux-prophètes, & ils ont des marques plus claires pour les discerner, que les plus habiles & les plus savans. Car à l'égard de la foi, la première règle que l'on y doit suivre, est de ne la faire pas dépendre d'une seule personne non plus que de son propre examen. Il faut former notre foi sur les instru-

etions publiques de l'Eglise, & sur le consentement des pasteurs, & non sur l'autorité d'aucun particulier, ni sur nos propres raisonnemens. Rien n'est de foi que ce qui est reçu généralement dans toute l'Eglise, & autorisé par ses Conciles. Ainsi voilà déjà la foi des simples à couvert de la seduction des faux-prophètes. Ils n'ont qu'à suivre la foi de l'Eglise, la foi commune, la foi générale; les voilà en assurance. Il en est de même des principes généraux des mœurs, & des préceptes de la loi naturelle. Il y a dans tous les hommes une lumière intérieure qui nous les leur fait discerner. Et les simples qui ont le cœur pur; ne l'ont pas moins que les grands esprits. Ils ne sont donc en danger d'être trompez par les hommes qu'à l'égard de certaines conclusions de ces principes qui sont plus obscures. Or dans ces sortes de choses il y a toujours un parti qui est clair. Car s'il est incertain si une chose est licite, il est d'ordinaire certain qu'il est permis de s'en abstenir; & il y a une règle de prudence qui nous peut préserver d'égarement dans ces rencontres, qui

est de prendre toujours le parti le plus  
seur, principalement quand on n'a de  
la lumière que d'un côté, & que l'on  
voit bien qu'il est permis d'agir d'une  
certaine manière, mais que l'on ne  
fait pas s'il est permis de faire le con-  
traire.

*Vid. Chry-  
sost. de de-  
ver. locis,  
n. T. p.  
942.*

## III.

IL faut remarquer de plus qu'on  
se met à couvert des faux-prophètes  
& des faux directeurs en deux maniè-  
res, par une juste condamnation, &  
par une sage précaution; par une con-  
damnation fondée sur l'évidence de  
leur dérèglement, & par une précau-  
tion fondée sur l'inévidence de leur  
saineté. Ainsi la plupart du monde  
est inexcusable de s'y laisser tromper:  
car s'ils n'ont pas assez de lumière  
pour condamner les faux directeurs,  
ils en ont assez pour ne se livrer pas à  
eux. C'est une témérité visible de  
faire des choses importantes, dont on  
ne connoît pas la justice par soi-mê-  
me, sur l'autorité d'une seule per-  
sonne dont on connoît peu la lumière  
& la probité.

## IV.

VOILA les deux voies générales

de se garder des faux directeurs. Et ce qui fait que l'on n'est pas excusable quand on se laisse séduire par eux, c'est que cette séduction vient toujours de la corruption du cœur. Comme il n'est pas pur, ni dans la droiture où il devrait être, il ne discerne pas la malice & la corruption des faux prophètes. C'est sa propre injustice qui lui ôte la lumière. Si nous avions le cœur pur, nous reconnoîtrions sans peine tout ce qui s'éloigneroit de la droiture, & Dieu augmentant ses lumières nous préserveroit infailliblement de ceux qui nous voudroient tromper. Les ames simples ne jouissent pas moins de cet avantage que les plus intelligentes. *La simplicité des justes*, dit l'Ecriture, *les mènera dans une voie droite.* Lors donc qu'on se laisse séduire, c'est que notre propre séduction s'unit avec celle des mauvais directeurs. Et nous nous trompons nous-mêmes avant que d'être trompez par les autres. C'est pourquoi le grand secret pour se préserver de toutes sortes d'illusions, est de bien purifier son cœur, & d'en déraciner tout ce que saint Paul appelle:

Prov. 11.  
5.

le levain de la malice, pour ne le remplir que d'équité & d'amour de la justice.

## V.

C E défaut de lumière nous engage ordinairement à un défaut de vigilance & d'attention. On n'est point sur ses gardes à l'égard des faux-prophètes, & on ne pratique point ce que Dieu nous prescrit par ces paroles: *Gardez-vous des faux-prophètes.* Or cette vigilance n'est pas tant un examen curieux de leurs actions, que de celles qu'ils nous inspirent, & auxquelles ils nous portent. Il faut examiner leurs conseils, & considérer de près à quoi ils nous veulent engager: s'ils ne nous veulent point rendre partisans de leurs passions, de leurs jugemens téméraires, de leurs préoccupations. Car encore qu'il ne soit pas toujours clair qu'ils se trompent, il est clair que leurs conseils sont mauvais à notre égard, lors qu'ils nous veulent inspirer de prendre part à des choses qui ne nous sont point nécessaires, & dont nous ne sommes point capables, & qu'ils nous veulent faire juger de points dont

Dieu n'exige pas de nous la connoissance & l'examen.

## VI.

Tous les auteurs des factions & des hérésies étoient reconnoissables par cet endroit. Ils ont voulu engager les peuples à juger des choses dont l'humilité les devoit persuader qu'ils étoient entièrement incapables de juger. Toute l'Eglise Romaine, leur ont-ils dit, est pleine d'erreurs. Vous devez les condamner avec nous. Mais les simples leur devoient répondre, qu'étant évidemment incapables de reconnoître ces erreurs, dont on leur vouloit faire juger, il leur étoit évident que ceux qui leur donnoient ce conseil, étoient des trompeurs. Ainsi ce n'est que par la faute des peuples, & par un défaut d'humilité qu'ils se sont laissez emporter à ces loups ravissans qui les ont séparés de l'Eglise, & qui se couvroient pour les tromper, d'un faux zèle pour la pureté de l'Evangile, & pour l'Ecriture sainte. C'étoit la peau de brebis qu'ils avoient empruntée pour séduire les âmes foibles & peu éclairées; mais qui n'étoit pas néanmoins



488 *Sur l'Evang. du VII. Dim.*  
difficile à discerner & à reconnoître  
aux plus simples, s'ils eussent eu l'hu-  
milité qu'ils devoient avoir.

VII.

Il semble néanmoins que ce que  
dit l'Evangile, ne s'entende pas seu-  
lement de ce qui peut regarder la  
doctrine, mais généralement de toute  
la conduite des faux prophètes, &  
que JESUS-CHRIST nous veuille  
enseigner qu'il y a dans cette condui-  
te des marques qui nous les doivent  
faire discerner. Et c'est aussi ce qui  
arrive ordinairement. Car il est fort  
difficile de contraindre sa cupidité à  
l'égard de certains objets, sans lui  
donner lieu de se répandre à l'égard  
d'autres. L'hypocrisie est rarement  
générale. L'amour propre s'échape  
toujours par quelque endroit, & cet  
endroit nous donne lieu de nous dé-  
fier du reste. La vraie piété bannit  
généralement tous les vices, parce que  
l'Esprit de Dieu les hait tous. Mais  
bien loin que la cupidité les haïsse  
tous, qu'elle en aime nécessairement  
quelqu'un. La crainte d'être décou-  
verte en fait étouffer plusieurs : mais

cette crainte n'est pas toujours assez agissante, ni assez attentive pour éloigner l'ame de toutes sortes de dérèglemens. C'est même un effet de la providence de Dieu de ne le permettre pas. Car pour donner aux vrais Chrétiens un moyen facile de discerner ceux qu'ils ne doivent pas croire, il permet ordinairement que les hypocrites tombent dans des vices grossiers; & c'est ce qu'il fait à l'égard de la plupart des nouveaux réformateurs, par la vie scandaleuse qu'il a permis qu'ils aient menée.

VIII.

Au moins les hypocrites ne feroient éviter de tomber en un certain défaut; qui suffise pour empêcher les gens de bien de se laisser séduire à eux. C'est qu'il naît de toutes leurs actions particulières une certaine impression générale qui éloigne d'eux les personnes qui ont le sentiment droit. Car cette impression qui naît de toutes les actions est fort différente, lors que les vertus sont sincères & effectives, & lors qu'elles ne sont que contrefaites. On n'en sauroit

marquer au juste la différence ; mais on la sent, & on ne s'y trompe pas quand on a le cœur pur. Or cette impression suffit à tous ceux qui n'ont pas le cœur corrompu, pour empêcher qu'on se livre à eux. Elle ne suffit pas pour condamner ces faux directeurs ; car on s'y pourroit tromper en prenant une antipathie naturelle pour un sentiment produit par la lumière de la vérité ; mais elle suffit pour ne les pas suivre. Ainsi la crédulité téméraire de ceux qui les suivent, est toujours accompagnée de ce défaut de sentiment que la pureté du cœur donneroit, & que l'impureté & la corruption du cœur gâte & émousse. De forte qu'il paroît encore par là que l'on n'est séduit par les faux directeurs, qu'à cause de la mauvaise disposition de son cœur.

## IX.

Y. 18. C'EST pourquoi encore que cette parabole de JESUS-CHRIST, qu'un bon arbre ne peut produire de mauvais fruits, & un mauvais arbre n'en peut produire de bons, ne se puisse entendre de chaque action par-

ticulière, n'y ayant point de gens de bien qui ne fassent des fautes qui peuvent passer en un sens pour de mauvais fruits, ni de méchants qui ne fassent quelques bonnes actions, qui peuvent passer pour de bons fruits : elle peut être fort bien entendue de l'impression qui naît de toute la vie. Car en ce sens il est vrai qu'un bon arbre ne sauroit produire de mauvais fruits : c'est-à-dire qu'il n'ait toujours du corps des actions des gens de bien une impression édifiante qui se fait discerner par ceux qui n'ont pas le cœur corrompu par la malignité & par l'envie. Et il est vrai au contraire en ce même sens, qu'un mauvais arbre ne sauroit produire de bons fruits : c'est-à-dire qu'il n'ait toujours du corps des actions des méchants une impression peu édifiante qui donne de l'éloignement d'eux à ceux qui aiment sincèrement la vertu. On y remarque toujours une recherche de leurs intérêts, de leur propre gloire, de leur réputation, de leur commodité. Ils veulent toujours dominer & se maintenir dans un certain empire sur les autres. Il y a tou-

ont de le suivre. Les hommes ne sont point d'ordinaire attachez au mal par des passions si fortes qu'on ne les pût porter à le quitter, si leur passion n'étoit fortifiée par de mauvais directeurs : & c'est pourquoi entre les instrumens du demon, il n'y en a point de plus propres qu'eux à empêcher la conversion des ames : & l'on peut dire que le diable n'a point de ministres qui coopèrent plus efficacement à ses desseins.

XI.

*Tout arbre qui ne produit point de bon fruit, sera coupé & jeté au feu. v. 19.*

LES hommes se croient à couvert de la justice de Dieu, lors qu'ils ne commettent point de crimes, & qu'on ne leur peut reprocher de mauvaises actions. Cependant JESUS-CHRIST nous avertit ici, qu'il suffit pour être condamné au feu éternel de n'en faire point de bonnes, & la raison en est claire. C'est que celui qui ne fait point de bonnes actions, n'a point la charité dans le cœur. Car l'amour de Dieu n'est

ne fait point de bons fruits, & que l'on est stérile & infructueux en bonnes œuvres.

XII.

Ces bons fruits ne consistent pas dans des paroles ni dans des prières qui ne sont point suivies d'actions. Et c'est pourquoi JESUS-CHRIST ajoute que ce ne seront point ceux qui lui diront: *Seigneur, Seigneur, qui entreront dans le royaume de Dieu; mais ceux qui feront la volonté de son Père.* Il faut mener une vie réglée selon toutes les loix de Dieu; & qu'il en paroisse dans les actions une exécution fidele. Ce sont-là les bons fruits que Dieu demande de nous, & qui ne manquent jamais d'édifier le prochain. Mais c'est en vain qu'on prétend contenter Dieu, ou édifier les hommes, quand on manque à l'accomplissement de ses devoirs. Dieu a imprimé dans le cœur du commun des hommes un discernement assez juste de la vraie vertu; & quand ils suivent simplement la lumière qu'ils y trouvent, ils ne se laissent pas séduire par des paroles trompeuses qui sont démenties par les actions. Et de tout



SUR L'ÉPÎTRE  
DU VIII. DIMANCHE

D'A P R E S

LA PENTECÔTE.

Frâtres, debitores sumus non carni ,  
ut secundum carnem vivamus.

Rom. 8. 12. 17.

*Nous ne sommes point redevables à la  
chair pour vivre selon la chair.*

I.

L'APÔTRE reconnoît par ces paro-  
les une dette de l'homme envers  
soi même ; mais il nie que cette dette  
soit de vivre selon les desirs de la  
chair. En effet nous nous devons  
regarder comme ayant reçu en dépôt  
& notre ame & notre corps , & com-  
me ayant été établis de Dieu pour  
procurer ce qui est nécessaire à l'un &  
à l'autre. Nous sommes chargés de  
les faire arriver à leur fin & à leurs

*Næque enim est ullus sensus in corpore*, 1. *Tuscul.*  
 comme Cicéron l'a lui-même reconnu. *quæst.*  
 Il faut entendre l'ame qui s'applique au corps, & en qui résident les sentimens que nous attribuons au corps. C'est cette application de l'ame au corps qui fait la vie de la chair, quand elle y met son plaisir & sa joie à recevoir ces impressions, & qu'elle ne les reçoit pas seulement par nécessité; mais qu'elle les recherche, qu'elle les aime, qu'elle s'y plaît, & qu'elle en fait son bonheur. C'est aussi ce que l'on appelle la vie des sens: & cette vie est non le bien de l'ame, mais sa maladie, parce qu'étant créée pour aimer Dieu & pour en jouir, c'est un effroyable avilissement pour elle & un horrible desordre, qu'elle veuille jouir de ses sens. Car elle ne peut pas faire l'un & l'autre, ni jouir de Dieu & des créatures corporelles tout ensemble. Dieu merite tout son amour. Il n'y veut point de partage. Il est seul capable de la satisfaire. Ce qu'elle en donne aux créatures, elle l'ôte donc à Dieu; & elle commet une double injustice envers Dieu, en lui ravissant ce qu'elle lui doit, & envers soi-même.



500 *Sur l'Épître du VIII. Dim.*

me, en se privant de son bonheur, & en se rendant par là misérable contre l'ordre & la volonté de Dieu.

III.

LA pente au plaisir du corps & à la vie sensuelle étant donc la maladie de l'ame & du corps; ce que nous lui devons n'est pas d'aigreur & d'augmenter cette maladie; c'est au contraire de la guérir par des remèdes convenables. Or elle s'aigrit en suivant cette pente & ces desirs corrompus; & on y remédie au contraire par la mortification & la privation des plaisirs. Ainsi, tant s'en faut qu'on soit obligé de se procurer les satisfactions des sens, qu'on est obligé de se les refuser, parce qu'on est obligé de se guérir. Que dit-on d'une personne à qui on auroit confié le soin d'un malade, & qui lui accorderoit tout ce qui peut augmenter son mal, & ne lui feroit entreprendre aucun remède pour le soulager? On diroit que cette personne seroit injuste & cruelle. Or nous commettons cette injustice, & nous exerçons cette cruauté envers nous-mêmes, quand nous n'avons pas soin de mortifier nos sens, & que nous

leur accordons ce qu'ils nous demandent. Ainsi la mortification & la privation des plaisirs est un devoir de justice. Un homme intempérant est injuste envers soi-même, quand il ne se prive pas des plaisirs illicites par la mortification & par le jeûne : & l'on est même injuste envers soi-même, quand on se permet tous les plaisirs licites où notre inclination nous porte. Car ils ne sont licites qu'autant qu'ils sont nécessaires ; & dès lors que c'est un devoir de s'en abstenir, ils ne sont plus nécessaires. On se doit la mortification & la privation des plaisirs , comme on se doit une médecine & un autre remède : & on est aussi injuste en ne les pratiquant pas, que si on laissoit devorer son corps par une gangrène dangereuse, faute d'y apporter les remèdes nécessaires.

LV.

C'EST ce qui nous oblige de changer les idées que nous nous formons de la vie des hommes, & de la regarder d'une manière toute opposée à celle dont on la regarde ordinairement. Les personnes austères

& mortifiées qui se refusent tous les plaisirs du corps, & toutes les délices de la vie, passent pour ennemis de leur corps, & ce sont ceux néanmoins qui l'aiment le plus véritablement & le plus efficacement. Tout ce qu'ils font, ne tend qu'à le guérir, à éteindre en lui les semences de la mort, à le rendre immortel, incorruptible, glorieux. Tout ce qu'ils pratiquent à son égard, ne tient lieu que d'un régime prescrit par le plus habile de tous les médecins qui est JESUS-CHRIST, & pratiqué par toutes les personnes vraiment sages: & ce régime, quoi que dur en apparence, l'est pourtant beaucoup moins que celui qu'on se trouve tous les jours obligé de suivre pour se guérir de certaines maladies corporelles. Ceux qui vivent de cette sorte, sont donc les vrais amateurs du corps; parce que ce sont ceux qui lui procurent ses vrais biens. Dieu qui les oblige à cette justice, le fait par un motif de miséricorde pour eux, parce qu'il voit que c'est la vraie voie pour les garantir des maux qui les menacent. Au contraire, les vrais ennemis de leur corps, & qui le

traitent non-seulement avec injustice, mais avec inhumanité, sont ceux qui le flatent & qui le caressent, & qui le suivent dans l'inclination qu'il a de jouir des plaisirs du monde. Car quelle plus grande cruauté, & quel procédé plus digne d'ennemis envenimez que d'empoisonner sans cesse leur propre corps, & de lui préparer sans cesse des tourmens infinis & éternels? C'est néanmoins l'unique occupation des voluptueux, & de ceux qui passent leur vie dans la recherche des plaisirs du monde, & dans la fuite des mortifications & des austérités. Et c'est pourquoi l'Ecriture, qui regarde les choses par leurs véritables idées, donne le nom de cruelle à une femme impudique qui semble ne rechercher que le plaisir. *N'abandonnez-pas, dit-elle, vos années à une cruelle.* Car elle est véritablement cruelle, & envers elle-même, & envers ceux qu'elle attire, puisque tout ce qu'elle fait, ne tend qu'à procurer la mort & aux autres & à elle-même.

Prov. 5.  
9.

V.

COMME ON doit se porter aux mortifications par un motif de justice

& par un amour réglé de son corps, on se doit accorder les soulagemens dont il a besoin par le même motif de justice : & c'est ce qui fait voir de quelle manière on peut pratiquer les actions les plus ordinaires dans la vuë de Dieu, & par l'amour de sa justice. Car ayant reçu de lui le dépôt de notre vie pour la conserver autant que sa providence le permettra, nous sommes obligez de faire ce qui est nécessaire pour cela, en évitant néanmoins ce qui peut causer ces autres maladies dont nous avons parlé. La justice de Dieu oblige donc l'homme à avoir un soin raisonnable de son corps, & à lui procurer ses besoins essentiels. C'est le motif par lequel on doit prendre les alimens & les remèdes, & s'assujettir aux autres nécessitez. Et ce motif, quand il est sincère, sanctifie les actions les plus ordinaires, & qui paroissent n'avoir point d'autre fin que le corps. Car ce sont en même-tems des actions de justice, & des payemens d'une dette à laquelle Dieu nous a assujettis. Et ainsi on les doit pratiquer par obéissance à Dieu & à sa justice. Il est rare  
de

de manquer à ces devoirs ; mais il est très-ordinaire de manquer à y satisfaire par ce motif : car on y manque toujours, quand on ne se porte à pourvoir aux justes necessitez du corps que par l'amour du plaisir. Ainsi l'on perd encore par là le mérite qu'on auroit pu aquerir en suivant les loix de Dieu , & l'on ne satisfait pas véritablement aux necessitez du corps ; puis qu'on l'empoisonne en même-tems qu'on le nourrit.

VI.

*Si vous faites mourir par l'esprit les passions de la chair, vous vivrez. ψ. 13.*

CET esprit est l'esprit de charité, non-seulement envers Dieu , mais envers soi-même ; non-seulement envers son ame , mais envers son corps. Il ne tend point à détruire le corps, mais à le conserver. Il ne veut détruire en lui que ce qui lui peut causer la mort éternelle , il ne veut en bannir que les poisons qui le corrompent ; & les ulcères qui s'y forment pour le faire mourir. Voilà ce que l'Esprit de Dieu prétend détruire,

& dans nous & dans les autres. Et il paroît de-là qu'il ne tend qu'à notre bien véritable , & qu'il ne fait rien que par un motif d'amour , mais d'un amour sage & réglé qui fait discerner les vrais moyens de procurer le bien de ceux qu'il aime. Les hommes sont donc bien déraisonnables d'avoir tant d'éloignement de ce qu'on appelle mortification ; puis qu'elle ne tend qu'à faire vivre le corps , & à lui procurer les biens dont il est capable. Car cette vie que l'Apôtre promet à ceux qui mortifient les œuvres de la chair , n'est pas seulement la vie de l'ame ; c'est aussi celle du corps ; mais du corps dans le ciel , & non sur la terre.

## VII.

*Tous ceux qui sont poussez par l'Esprit de Dieu , sont enfans de Dieu.*

✠. 14.

ON n'est point enfant de Dieu par une grace stérile , oisive , & sans mouvement. L'Esprit de Dieu , quand il est dans le cœur , le pousse & le fait agir. Il devient le principe de ses actions , & les rapporte à des fins

dignes de lui. Car c'est principalement par là qu'on le reconnoît & qu'on le discerne. Il est inconnu en quelque sorte comme principe, mais il est connu par la fin à laquelle il rapporte nos œuvres. Et cette fin est celle à laquelle JESUS-CHRIST a rapporté les siennes. Car cet Esprit de Dieu est en même-tems l'Esprit de JESUS-CHRIST. Et l'Esprit de JESUS-CHRIST produit en nous les mêmes inclinations & les mêmes sentimens qu'il a produits dans JESUS-CHRIST, & nous fait aimer les mêmes objets. Il n'y a donc qu'à étudier les inclinations de JESUS-CHRIST, pour connoître celles que l'Esprit de Dieu doit produire en nous. L'Esprit de JESUS-CHRIST est un esprit d'humilité & de douceur. *Apprenez de moi*, dit-il, *que je suis doux & humble de cœur.* Ce même Esprit agissant dans les Fideles, leur doit inspirer un desir de s'humilier en toutes choses, & un esprit de douceur, de patience & de support à l'égard du prochain. L'Esprit de JESUS-CHRIST est un esprit d'adoration, d'amour & de confiance

Philipp.  
2. 5.

Matth.  
11. 29.



Y. 15.

envers Dieu son Pere. Cet Esprit doit donc nous porter à Dieu par des mouvemens d'amour , d'adoration & de confiance : & c'est pourquoi il est dit dans cette Épître, *que l'Esprit d'adoption que nous avons reçu, nous fait crier : Mon Pere, mon Pere.* Enfin l'Esprit de J E S U S-C H R I S T est un esprit de pauvreté, & de détachement de toutes les choses du monde. Si nous l'avons, il nous les fera mépriser, & nous empêchera ainsi de les rechercher. Voilà les marques de cet Esprit. Plus on en a, plus on a sujet d'avoir confiance de le posséder, & qui n'en a point du tout, s'en flatte inutilement, & prétend ainsi vainement à la qualité d'enfant de Dieu.

## VIII.

Galat. 5.  
17.

Il est vrai que ces mouvemens de l'Esprit de Dieu ne se trouvent pas en nous sans opposition & sans combat. *L'esprit convoite contre la chair, & la chair contre l'esprit,* dit le même Apôtre, mais c'est ce combat même qui le doit rendre plus reconnoissable. Car il fait voir que l'esprit d'un chrétien est continuellement occupé à

reprimer les mauvais desirs qui naissent de la corruption. Il n'est pas exempt d'inclinations pour les plaisirs: mais il les reprime, & il ne les sauroit reprimer que par une mortification continuelle. Car le seul moyen de les empêcher de régner en nous, est de les combattre & de les mortifier. Il ne regarde pas si ces plaisirs sont absolument défendus. Il lui suffit que ce soient des plaisirs non nécessaires pour les éviter. Il n'est pas exempt non plus de sentimens de vanité: mais il les réprime en s'humiliant, & en s'annéantissant en toutes choses, comme JESUS-CHRIST s'est anéanti, & n'a jamais cherché sa propre gloire. Ainsi c'est se tromper volontairement que de s'imaginer qu'on puisse participer à l'Esprit de JESUS-CHRIST, en faisant tout ce qu'on peut pour s'élever dans le monde, & en tâchant d'y vivre d'une manière douce & commode, exempte de peines & de mortifications.

## IX.

*Pourvu qu'il soit que nous souffrions avec lui, afin que nous soyons glorifiés avec lui. V. 17.*

ENFIN l'Apôtre nous donne la marque la moins suspecte de toutes, qui est la souffrance qu'il propose comme une condition nécessaire pour parvenir à l'héritage qui nous appartient comme enfans de Dieu, & pour participer à la gloire de JÉSUS-CHRIST. Et ces souffrances ne consistent pas seulement à accepter humblement tous les maux, & tous les accidens qui nous viennent de la part de Dieu, qui ne manque jamais d'en départir à ses enfans une certaine mesure; mais elle est même inséparable de l'état d'un chrétien. L'opposition qu'il trouve à ses sentimens soit au dehors, soit au dedans, lui tient lieu d'une persécution continuelle. Il ne sauroit souffrir sans douleur & sans amertume l'aveuglement des hommes qui ne pensent point à Dieu, & qui ne le content pour rien dans la conduite de leur vie. Le combat qu'il est obligé de soutenir contre lui-même, le lasse & le fatigue,

d'après la Pentecôte. 511

& lui fait crier à Dieu : *Qui me délivrera du corps de cette mort ?* Enfin l'amour de J E S U S-CH R I S T le presse, & l'amour de J E S U S-CH R I S T crucifié, ce qui lui donne nécessairement une inclination pour les croix, & le rend amateur des souffrances, & ennemi des plaisirs & des aises de la vie, & fait naître en lui dans quelque degré la disposition que S. Chrysostome exprime par ces paroles : *Que l'amour de la croix est une disposition d'esprit qui nous rend préparé à toutes sortes de combats, qui nous fait désirer la mort, & qui ne sauroit souffrir rien qui tende au relâchement & à la mollesse.*  
ὅτι ὑπὸ σταυροῦ ψυχὴν ὁδοποιεῖται  
μὴν, ἰσχυρὰ πᾶσι, ἵνα αὐτὸν  
ἐπιζητήσῃς.





SUR L'ÉVANGILE  
DU VIII. DIMANCHE  
D'APRÈS  
LA PENTECÔTE.

Homo quidam erat dives, qui habebat villicum. *Luc. 16. 1. 9.*

*Un homme riche avoit un écônôme qui fut accusé devant lui d'avoir dissipé son bien.*

I.

C'EST une règle des Peres : Qu'il ne faut pas prétendre que tout soit semblable dans une parabole, & qu'il suffit d'y considérer les vérités que Dieu a eu dessein de nous faire entendre. Il ne faut donc point avoir égard à l'injustice de cet écônôme qui avoit dissipé le bien de son maître, ni à la fraude par laquelle il changea & diminua les obligations de ceux qui devoient à son maître; mais seu-

tement à l'état où il se trouva ; qui représente celui de tous les hommes , & aux moyens auxquels il eut recours pour se mettre à couvert de la pauvreté qu'il apprehendoit , qui sont les mêmes que ceux que les hommes doivent pratiquer. Cet homme étoit éconôme d'un riche , & nous sommes tous les éconômes de Dieu qui est le grand riche , puisque tout lui appartient. Que les hommes fassent tout ce qu'ils voudront pour amasser des richesses , & qu'ils emploient toutes sortes de moyens justes & injustes , pour cela ils ne sauroient réussir dans ce dessein. Il y a une pauvreté essentielle à la créature , dont il leur est impossible de se tirer : & cette pauvreté consiste en ce que tout ce que les hommes croient posséder , ne leur sauroit appartenir. Dieu y a toujours un droit inaliénable , par lequel il les leur ôte quand il veut. C'est une vérité certaine & fondée sur ces loix éternelles : Que tout est à Dieu ; puisqu'il en est le créateur ; qu'il conserve toujours un domaine sur tous les biens dont il nous accorde l'usage ; qu'il ne nous fait aucun tort ni auon-

Y v

ne injustice en nous en privant ; & que nous ne pouvons dire avec justice de ces privations , que ce que disoit

*Job. 1. 21. Job : Dieu nous l'a donné, Dieu nous l'a ôté, il en a disposé comme il lui a plu.*

II.

Non-seulement il le peut faire avec justice , mais il le fait effectivement par la mort qui renferme une privation totale de tous les biens de la terre. Que les riches & les grans s'élèvent tant qu'ils voudront de l'abondance de leurs biens & de la grandeur de leur puissance : ils seront tous réduits par la mort à l'extrémité de la pauvreté. Et il ne faut pas qu'ils disent que ce n'est rien d'être privé de ces biens lors qu'on est incapable d'en jouir. S'ils meurent dans l'amour des richesses , ils en sentiront si vivement la privation , que leur pauvreté leur sera infiniment plus pénible, qu'elle ne l'est en ce monde ici aux plus misérables & aux plus ambitieux d'entre les hommes. Quoi que l'on perde par la mort le pouvoir de jouir des biens du monde, on n'en perd pas le desir quand on en a été possédé durant sa vie. Le seul moyen d'évi-

ter cette pauvreté , c'est d'éteindre ces desirs avant sa mort. C'est-à-dire que ceux qui auront été détachés des richesses dans ce monde , n'auront aucune douleur d'en être privés en l'autre , & que ceux au contraire qui auront été riches d'esprit par l'amour des biens périssables , & qui les auront préférés à Dieu , seront à jamais tourmentés par la privation de ces biens : & même quand ils ne les auroient pas préférés à Dieu , ils ne laisseront pas , quand ils en seront privés par la mort , de ressentir une douleur beaucoup plus grande que celle que les pauvres peuvent ressentir en ce monde de la plus extrême pauvreté.

III.

NON-seulement nous n'avons aucun droit réel sur les biens du monde , parce qu'étant toujours essentiellement à Dieu , ils ne peuvent jamais appartenir aux créatures ; mais nous sommes aussi bornés par les lois de Dieu dans l'usage de ces biens. Car il ne faut pas s'imaginer que Dieu nous les donne pour en disposer comme nous voudrons. Il est trop juste



pour en avoir fait une distribution si inégale. Ces biens étant des moyens destinez par la providence à la subsistance des hommes, il ne les donne à quelques-uns que pour les distribuer aux autres. Un riche comme riche n'est donc qu'un simple dispensateur des biens de Dieu : & dans cette dispensation même il ne lui est point permis de se conduire simplement par ses caprices & ses phantasies. Il faut qu'il ait égard aux necessitez du prochain, aux engagements de la providence, & en un mot à l'ordre de la charité. Voilà la condition des riches & ce qui leur est prescrit non par des loix temporelles qui peuvent changer, mais par des loix fixes, invariables, & éternelles.

*V. S. Ba-  
fil. hom.  
de ava.  
p. 312.*

## IV.

ON ne fera point reçu dans ce conte qu'on nous demandera de notre administration, à répondre qu'on n'a reçu de Dieu aucunes richesses, & qu'ainsi on n'a aucun conte à en rendre. Car au défaut des biens extérieurs, il faudra rendre conte des biens naturels, de sa santé, de ses sens, de son corps, de son ame, de ses pensées, de ses

desirs. Il faudra même rendre compte de toutes les privations dont on pouvoit faire un bon usage, de ses maladies, de ses pertes, des sujets qu'on a eus de s'humilier, & des moyens qu'on a eus de pratiquer toutes les vertus. On étoit obligé de faire un bon usage de toutes ces choses. C'étoient des espèces de talens, dont par conséquent on sera obligé de rendre compte. Ainsi personne n'en sera exempt : & cette parole : *Rendez compte de votre administration*, regarde généralement tous les hommes.

V.

Si ce conte est terrible, parce qu'il regarde tous les hommes, & tout ce qu'ils ont reçu de Dieu, il l'est encore beaucoup davantage, parce qu'il sera impossible d'y rien cacher. Nos actions se produiront d'elles-mêmes pour nous accuser. Elles y seront dépouillées de tous les déguisemens dont nous nous efforçons de les couvrir en ce monde, non-seulement aux autres, mais à nous-mêmes. Car nous sommes bien-aisés de nous cacher autant que nous le pouvons le vrai motif qui nous fait agir, & de nous imaginer que nous

avons agi par des vuës désintéressées, lors que nous ne recherchions que nous-mêmes. Toutes ces fausses couleurs disparoîtront alors, & l'on verra nos intentions toutes nuës, & telles qu'elles sont dans le fond du cœur. Aussi cet éconôme de l'Evangile ne fonde point sa sûreté sur ce qu'il pourra cacher à son maître une partie de ses dettes. Il fait bien que cela est impossible. Il a recours à d'autres moyens; & ce sont ceux-là mêmes que nous devons pratiquer aussi bien que lui, si nous voulons nous garantir d'une misère éternelle.

## V I.

LE moyen dont l'Evangile nous dit qu'il se servit pour se mettre à couvert de la pauvreté, fut de faire largesse des biens de son maître, & de remettre à ses débiteurs une partie de leurs dettes. Ce moyen seroit injuste à l'égard des hommes; parce qu'ils ne veulent pas d'ordinaire qu'on dissipe leurs biens, & que l'on diminue leurs revenus: mais il n'est point injuste à l'égard de Dieu qui est figuré par cet homme riche. Il veut bien que nous fassions cet usage de ses biens,

& que nous les employions à ces œuvres de miséricorde. Il nous permet cette intention de nous préparer des amis qui nous garantissent de la pauvreté dont nous sommes menacés. Et bien loin que cela nous soit défendu, c'est au contraire l'usage le plus légitime que nous puissions faire de ses biens, & celui qu'il approuve davantage. Il veut qu'au lieu de les employer en des dépenses de faste & de vanité, à la recherche des plaisirs, & enfin à des superfluités qui ne regardent que nous-mêmes, nous en fassions des œuvres de charité, qui nous acquièrent des défenseurs dans l'autre vie.

## VII.

CETTE nécessité d'avoir des défenseurs en l'autre vie, est particulière & générale. Elle est particulière, parce qu'il y a, selon S. Augustin, de certains pécheurs qui ne sauroient se sauver que par des aumônes extraordinairement abondantes. Ce n'est pas que les aumônes telles qu'elles soient, soient suffisantes pour sauver quelqu'un sans une vraie pénitence; mais c'est que Dieu n'accorde souvent cette

920 *Sur l'Evang. du VIII. Dim.*

vraie pénitence qu'à des aumônes extraordinaires. On n'obtient donc jamais la remission de ses péchez sans une véritable conversion du cœur; mais souvent on n'obtient la véritable conversion du cœur que par les aumônes. C'est en ce sens que JESUS-CHRIST dit aux Pharisiens

*Luc. 11. qu'ils donnassent seulement le superflu*  
*41. de leur bien aux pauvres, & qu'ils se-*

*Dan. 4. roient purifiez de tout leurs péchez, &*  
*24. que Daniel conseilla à Nabuchodonosor de racheter ses péchez par ses aumô-*

nes. Car il ne faut pas prétendre que Dieu puisse pardonner les péchez à des âmes impénitentes & non converties. Mais les riches doivent savoir que le principal moyen que Dieu leur donne pour obtenir cet esprit de pénitence, c'est d'avoir recours à l'aumône, & de se faire par ce moyen des intercesseurs auprès de lui.

VIII.

MAIS ce moyen n'est pas seulement particulier, il est aussi général. Personne ne se sauve que par la pratique des œuvres de miséricorde, comme il paroît par l'arrêt même que JESUS-

CHRIST prononcera dans son dernier jugement à l'égard des élus & des réprouvez , en déclarant les uns dignes du ciel , à cause qu'ils auront pratiqué ces œuvres , & en condamnant les autres pour ne les avoir point pratiquées. Mais comme c'est un moyen général , il est aussi au pouvoir & dans les mains de tout le monde. Qui ne peut pratiquer la charité par des aumônes corporelles , la peut pratiquer par des aumônes spirituelles , par le support , par la patience , par la douceur , par l'édification qu'il donne aux autres , qui est une charité continuelle. Enfin , il la peut pratiquer par sa compassion , par ses souhaits , par ses prières , qui sont des richesses qui ne manquent jamais à ceux qui ont le trésor de la charité dans le cœur.

IX.

PERSONNE ne doit donc croire dans l'Eglise qu'il n'ait point besoin d'être aidé par le secours des autres pour entrer en l'autre monde dans les tabernacles éternels , & que ses seuls merites l'y puissent faire recevoir ; parce que le secours que l'on

reçoit de la charité des autres est nécessaire à tout le monde, & que l'on n'obtient le don de persévérance que par l'union des prières des fideles avec les nôtres. C'est une divine invention que Dieu a trouvée pour unir les Chrétiens ensemble par la nécessité de ce commerce de charité. Ces besoins reciproques en sont le plus fort lien. Si le pauvre a besoin du riche pour vivre de la vie du corps, le riche a besoin du pauvre pour vivre de la vie de l'ame, & pour obtenir les grâces de Dieu; & c'est pour cela qu'il nous est commandé de traiter les autres comme nos superieurs. Car ayant besoin de l'entremise & de l'intercession des autres pour notre salut, nous sommes obligés de nous regarder comme dépendans d'eux, comme inférieurs à eux, & par conséquent de nous mettre au-dessous d'eux. Ainsi l'esprit du Christianisme est incompatible avec la fierté & l'arrogance, parce que ces défauts ne peuvent subsister avec le sentiment de cette dépendance mutuelle que Dieu a établie parmi les Chrétiens.

MAIS ne pourroit-on pas conclure de là qu'on peut borner sa charité aux personnes saintes, spirituelles & reconnoissantes, qui offrent actuellement leurs prières pour nous? Nullement. Quelque ingratitude qu'il y ait en ceux envers qui l'on exerce la charité, & quoi que l'aversion qu'ils auroient pour nous, les empêchât de prier, ou que leur peu de vertu privât leurs prières d'efficace, Dieu nous traitera comme s'ils avoient fait pour nous les prières les plus ferventes qu'il soit possible de faire. Il ne considère pas ce qu'ils font, mais ce qu'ils doivent faire : & il nous suffit pour obtenir les graces de Dieu, d'avoir fait ce qui étoit nécessaire pour les engager à les demander pour nous. C'est pourquoi saint Chrysostome décide qu'encore que les prières des personnes saintes & spirituelles aient beaucoup plus d'efficace auprès de Dieu, que celles du commun du monde, nous devons néanmoins préférer les besoins plus pressans & plus grans de ceux qui ont moins de vertu, aux nécessitez communes & moins



§ 24 Sur l'Evangile du V<sup>e</sup> III. Dim.

pressantes de ceux qui en ont beaucoup davantage. Rien par exemple, ne peut plus attirer sur nous les miséricordes de Dieu que la charité que nous ferons à nos ennemis, quoi qu'il arrive rarement qu'ils prient pour nous. Mais Dieu supplée au défaut de leurs prières, & nous tient compte non de ce qu'ils font, mais de ce qu'ils devroient faire pour nous.

X h.

- JESUS-CHRIST finit cette parabole par une instruction générale qui est d'une extrême étendue, & qu'il renferme dans ces paroles : *Que les enfans du siècle sont plus prudents dans la conduite de leurs affaires que ne le sont les enfans de lumières.* Ce que JESUS-CHRIST veut dire, c'est que les gens du monde qu'il appelle les *enfans du siècle*, parce qu'ils n'ont des prétentions que pour le siècle, se conduisent avec plus de sagesse pour arriver à leurs fins basses & temporelles, que ne font ceux qui ont pour fin des biens incomparablement plus grans & plus relevez, c'est-à-dire les biens éternels & la félicité de l'autre vie. Car quoi que les biens éternels

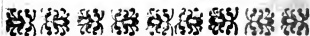
méritent qu'on ait tout un autre soin & une autre application pour les acquérir, que tous les biens passagers dont la privation est souvent plus avantageuse que la possession, il se trouve néanmoins par expérience qu'on s'applique tout autrement à ce qui n'est que temporel qu'à ce qui doit durer éternellement. C'est ce qu'il est utile de considérer en détail, afin de se mieux convaincre que les gens du monde ménagent tout autrement les intérêts de leur fortune pour le monde, que les gens de bien ne ménagent d'ordinaire les intérêts de leur salut. Avec quel soin, par exemple, ne font-ils point leur cour à ceux qui les peuvent servir auprès des Princes & des Grans du monde? Combien sont-ils attentifs à les obliger? Quelle application n'ont-ils point à se les conserver & à leur plaire? Si la charité nous donnoit une application semblable à tout ce qui nous peut servir pour nous avancer dans la piété, ne seroit-ce pas assez pour devenir saints?

## XII.

QUAND on considère les travaux

qu'il faut souffrir dans tous les emplois du monde pour avancer sa fortune, la persévérance qu'il faut avoir pour attendre les tems favorables, l'espérance ferme par laquelle on se soutient pour ne se pas décourager des mauvais succès, la patience qu'il faut pratiquer dans les rebuts & les oppositions que l'on rencontre, la dissimulation dont il faut user envers ceux dont on est maltraité; l'on trouvera que les gens du monde feroient des Saints s'ils faisoient pour Dieu ce qu'ils font pour leur fortune: & que les gens de bien feroient de fort mauvais courtisans s'ils ne faisoient pour le monde que ce qu'ils font pour Dieu. Cependant Dieu est si bon qu'il ne laisse pas de se contenter, pourvû qu'en suivant de loin, dans ce qui regarde le salut, cette ardeur & cette application des gens du monde pour leur fortune, on s'humilie en comparant la lâcheté & la tiédeur que l'on a, avec la chaleur que la cupidité inspire à ceux qui aiment le monde, & qui ne cherchent qu'à s'y établir.

*Sur l'Evang. du VIII. Dim.*



SUR L'ÉPITRE  
DU IX. DIMANCHE  
D'A P R E S  
LA PENTECÔTE.

Nolo vos ignorare, fratres, quoniam  
patres nostri omnes sub nube  
fuerunt. 1. Cor. 10. 1. 13.

*Vous devez savoir, mes Freres, que nos  
peres ont tous été sous la nuée.*

I.

**I**L y a dans les hommes une incli-  
nation naturelle à tirer avantage des  
marques extérieures de la Religion,  
& à se promettre les récompenses qu'elle  
propose, pourvu qu'ils en conser-  
vent l'extérieur. Saint Augustin té-  
moigne dans le livre de la foi & des  
œuvres, qu'il y en avoit qui pro-  
mettoient le salut à tous les baptisez,  
quelque vie qu'ils menassent, pour-  
vu qu'ils ne renonçassent point ex-

§ 18 *Sur l'Épître du IX. Dim.*

pressément à la foi. Et quoi que cette hérésie ait eu peu de partisans qui défendissent extérieurement ce dogme; il y a toujours eu une infinité de gens qui ont été bien aises de se flatter de cette fausse espérance. On ne sauroit s'imaginer que Dieu fasse une telle différence entre ceux qui font également profession de la même Religion, & qui participent aux mêmes Sacremens. Et c'est pourquoi l'on voit que des gens qui violent visiblement les préceptes de Dieu, ne laissent pas d'avoir du zèle pour la Religion, d'avoir les heretiques en horreur, & de travailler de bonne-foi à leur conversion; parce qu'ils mettent le capital de la vie chretienne & l'espérance de leur salut dans cette profession extérieure. Il y a de plus une illusion dont on a peine à se défaire. On ne sauroit s'imaginer que Dieu veuille faire périr tant de monde. Les péchez qui nous causeroient de la terreur s'ils nous étoient particuliers, cessent de nous épouventer quand ils sont communs. On dort en repos quand on se regarde entouré d'une multitude, comme si Dieu étoit

étoit obligé de l'épargner.

II.

C'EST cette erreur que l'Apôtre a dessein de déraciner de l'esprit des Chrétiens, par l'exemple le plus signalé que Dieu en pouvoit donner. Cet exemple est celui des Juifs, qui quoi que tirez de la captivité d'Egypte, spectateurs de toutes les merveilles de Dieu, distinguez des infidèles par tant de bienfaits, sont néanmoins tous périés dans le desert à l'exception de deux par un effet de la justice de Dieu. Car il semble que l'honneur de Dieu étoit engagé à les faire entrer dans la terre promise, après les avoir retirez avec tant d'éclat de la captivité d'Egypte. Cependant Dieu les fait tous mourir dans le desert, sans que de toute cette multitude il y en ait eu plus de deux qui ayent été exceptez de cette vengeance générale, sçavoir Josué & Caleb.

III.

AFIN qu'on ne dise pas que cela ne nous regarde point, saint Paul fait voir que tout ce qui étoit arrivé aux Juifs, étoit la figure de ce que Dieu fait pour les Chrétiens; que la nuée

& la mer étoient la figure du baptême, que la manne & l'eau de la pierre étoient la figure de l'Eucharistie : & il en conclut que les sacremens des Juifs étant la figure de ceux des Chrétiens, les châtimens exercez sur les Juifs sont aussi la figure de ceux que Dieu exercera sur les Chrétiens, & que la participation universelle aux mêmes sacremens n'ayant point empêché la punition presque universelle de tous les Juifs, la participation de tous les Chrétiens au Baptême & à l'Eucharistie ne les empêchera point de même de périr presque universellement, s'ils imitent l'infidélité des Juifs. Ainsi en empruntant ces idées de l'Apôtre, on peut craindre avec raison que de toutes ces foules de Chrétiens qui s'assemblent dans les Eglises, & de ces villes nombreuses où il n'y a personne qui ne fasse profession de la vraie Religion, il n'y ait quelquefois aucun adulte de sauvé.

IV.  
L'APÔTRE n'a pas craint de nous donner ces idées, pour nous réveiller de l'assoupissement où nous sommes. Car en vérité les menaces de l'en-

ter ne font point sur nous l'impression qu'elles y devroient faire : & il y a quelque chose d'incompréhensible dans l'insensibilité des hommes sur ce point. Car si on leur disoit que de tous les hommes il y en aura seulement un seul de donné , cela devroit causer beaucoup de crainte à chacun que ce malheur ne tombât sur lui : & le peu de probabilité de l'événement ne les en devroit pas exempter. La raison en est claire. C'est qu'il y auroit encore plus de grandeur dans ce mal , qu'il y auroit peu de probabilité dans l'événement. Qui ne craindroit , si de deux personnes il y en avoit un qui dût être roüé , & qu'aucun des deux ne fût précisément sur qui ce sort tomberoit ? Or , en supposant qu'il n'y eût qu'un de cent qui fût condamné à un certain supplice , mais que ce supplice fût cent fois plus grand que d'être simplement roüé tout vif , si la crainte étoit conduite par la raison , on devroit autant craindre que l'on craindroit si l'on étoit assuré que de deux personnes , dont on seroit l'une , il y en eût une qui dût souffrir le supplice de la



rouë. Cependant il est clair que le supplice d'un misérable reprouvé, condamné aux flammes éternelles, surpasse infiniment plus tout ce que l'on peut souffrir en cette vie, que le nombre de tous les hommes ensemble ne surpasse le nombre de deux. Car enfin il y a quelque proportion entre le nombre de deux & quelque nombre fini que ce soit. Mais il n'y a point de proportion entre le tems & l'éternité. Et par conséquent quand il seroit vrai qu'il n'y eût qu'un seul homme qui dût être damné, on devroit faire plus de choses pour éviter cet accident, que l'on n'en fait pour éviter tous les maux de cette vie. Qui peut donc comprendre la stupidité des hommes; puis qu'on ne leur dit pas seulement qu'il y aura un homme éternellement damné, qu'on ne leur dit pas seulement qu'il y en aura plusieurs; mais que la comparaison de l'Apôtre les oblige de conclure que c'est beaucoup si d'un grand nombre de Chrétiens il y en a quelques-uns de sauvés?

V.

ENCORE si on leur donnoit des mar-

ques bien claires par lesquelles ils pussent connoître & s'assurer qu'ils ne sont point de ce nombre malheureux des réprouvez. Mais hélas ! ces marques sont fort obscures ; & pour le reconnoître il n'y a qu'à diviser les Chrétiens en deux classes ; l'une, de ceux qui ont fait des crimes certains, qui les ont privez pour un tems du droit du Royaume de Dieu , & leur ont fait mériter l'enfer ; l'autre, de ceux qui n'ont point commis de ces sortes de crimes ou qui ne s'en sentent point coupables. A l'égard de ceux qui se sont rendu certainement criminels ; l'incertitude est très-grande : car ils n'ont pu sortir de cet état que par une vraie pénitence. Mais cette pénitence est toujours fort incertaine , principalement dans la manière dont on la fait aujourd'hui. Elle ne sauroit être véritable , si elle ne renferme un amour sincere de Dieu qui nous le fasse préférer à toutes choses. Or il n'est pas facile de discerner en nous le règne de cet amour. On peut s'abstenir des actions criminelles par divers motifs. La coutume , la crainte , le desir d'un repos

humain peuvent faire cet effet. Car il y a quelque chose d'incommode , même pour cette vie , dans la pensée qu'on est dans un état certainement criminel ; & l'on peut fort bien en vouloir sortir par le seul motif d'éviter cette inquiétude. Il n'y a rien en tout cela de divin. Une infinité d'hérétiques s'aquient fort exactement des devoirs de leur Religion par des motifs qui ne sauroient être qu'humains ; puisqu'on ne transporte point la charité hors de l'Eglise Catholique : & il ne faut point douter qu'il n'y en ait plusieurs parmi les Catholiques qui ne fassent que de ce genre, & qui après être morts par le péché, se convertissent d'une manière qui n'a rien que de naturel , & ne s'aquient des actions de Religion que d'une manière purement humaine.

## V.I.

IL ne se rencontre guères moins d'incertitude dans ceux que l'on appelle innocens ; parce qu'il y a quantité de crimes dont on ne peut dire avec une entière certitude, qu'on en est exempt. On peut perdre la vie de l'ame par une pensée criminelle. On

la peut perdre par l'ingratitude, par l'orgueil, par l'envie, par le manque de charité envers le prochain, par la recherche continuelle de soi-même, & enfin par la privation de l'amour de Dieu. Qui peut s'assurer qu'il n'est point engagé dans aucun de ces péchez spirituels, puisque c'est le propre de tous ceux qui y sont, de ne le pas savoir ? Le diable répand toujours des ténèbres sur les âmes qu'il y fait tomber : & ainsi nous n'avons point de certitude que le jugement favorable que nous portons de notre état, ne soit point un effet de ces ténèbres. Je ne prétens point pousser les âmes jusqu'à une entière défiance. Qui ne voit point en soi de crimes visibles, doit espérer qu'il est du nombre de ceux qui possèdent le saint Esprit, & à qui le Royaume de Dieu appartient. Mais cette sorte de confiance n'étant point jointe à une charité extraordinaire, ne doit nullement exclure la crainte, qui nous doit porter à nous en assurer de plus en plus. Et c'est pourquoi on ne sauroit trop s'y exciter, parce qu'une des plus mauvaises marques que nous

puissions avoir, est le peu de crainte que nous ressentons.

## VII.

ON appréhende d'ordinaire qu'en excitant en soi des sentimens de crainte, on ne diminuë sa confiance & sa charité : mais on se trompe en cela. La charité & la confiance s'affoiblissent beaucoup plus par les distractions d'une vie relâchée que par la crainte. Nos prières ne sauroient être accompagnées d'une grande confiance, lors que notre cœur nous reproche une vie de paresse & de négligence. *Si notre cœur, dit l'Apôtre saint Jean, ne nous reproche rien, nous nous approcherons de Dieu avec confiance.* S'il nous fait donc des reproches, nous ne pouvons nous en approcher, & Dieu nous paroîtra éloigné de nous. La crainte corrigeant donc la paresse & la négligence, nous conduit directement à la confiance. Les graces de Dieu s'obtiennent dans un certain ordre & en pratiquant une certaine suite de moyens. Or la voye de la charité, c'est la crainte, selon qu'il est dit que la crainte est le commencement de la sagesse. Et cela ne se doit

*1. Jean. 3.  
21.*

*Ps. 110.  
10.*

pas seulement entendre des commencemens de la charité, mais de son accroissement même & de sa perfection. Car on n'y arrive que par une vie exacte & en s'éloignant de tout péché. Or il est rare que l'ame se soutienne dans cette vie exacte & appliquée à tous ses devoirs, si elle n'est vivement pénétrée de la crainte de Dieu.

## VIII.

IL est donc bon de considérer encore dans cet avertissement que l'Apôtre saint Paul nous donne, que ce qui est arrivé aux Juifs, étoit la figure de ce qui se fait dans le Christianisme; qu'il y a la même différence entre ce qui est arrivé aux Juifs & ce qui arrive aux Chrétiens, qu'entre la figure & la vérité, la copie & l'original, l'ombre & le corps. On en peut juger par la différence qui se rencontre entre la nuée & le passage de la mer rouge, qui ne regardoit que les corps, & le Batême chrétien qui purifie les âmes & les nettoie de leurs péchez; entre la manne figure de l'Eucharistie, qui toute miraculeuse qu'elle étoit, ne servoit qu'à nour-

rir les corps, & le corps même de JÉSUS-CHRIST entrant dans les nôtres pour donner la vie à nos ames & les remplir de ses graces. Il ne faut donc point douter aussi qu'il n'y ait la même proportion entre la punition des Chrétiens qui abusent des graces de Dieu, & celle des Juifs, qu'il y a entre les faveurs que Dieu a faites aux Chrétiens, & celle que les Juifs avoient reçues. C'est à-dire que tous les châtimens des Juifs ne sont qu'une légère figure de la sévérité avec laquelle Dieu punira les Chrétiens ingrats & méconnoissans.

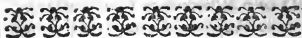
## IX.

AINSI ne nous flatons point. Les Chrétiens par leur profession même sont destinez ou à être excessivement malheureux, ou à être souverainement heureux. Il n'y a point de milieu pour eux, leur punition sera mesurée sur la grandeur des bienfaits de Dieu, dont ils auront abusé. Ainsi il y aura un terrible renversement dans le monde futur. Les Chrétiens paroissent en cette vie les plus favorisez de tous les hommes, & il paroît une effroyable inégalité entr'eux & ces nations que

Dieu a laissées dans l'ignorance de la vraie Religion. Cependant il se trouvera, à la fin du monde, que presque tous les Chrétiens seront les plus misérables de tous les hommes, & que les payens mêmes, quelque misérables qu'ils y soient, & quoi qu'engagez dans la damnation éternelle, seront l'objet de leur jalousie, parce qu'ils seront infiniment moins malheureux que les Chrétiens. Voilà le danger que nous courons tous, & il est étrange qu'il fasse si peu d'impression sur notre esprit.







SUR L'E V A N G I L E  
DU IX. DIMANCHE

D'A P R E S

LA PENTECÔTE.

Ut appropinquavit Jesus Jerusalem,  
videns civitatem flevit super illam.

*Luc: 19. 41. 47.*

*JESUS étant arrivé proche de Jérusalem,  
& jettant les yeux sur la ville, il  
pleura de compassion pour elle.*

I.

**J**ESUS-CHRIST a voulu ressentir les mouvemens de certaines passions, tant afin de les sanctifier en les ressentant, & de nous obtenir la grace d'en bien user, qu'afin de nous apprendre jusqu'à quel point il est permis de les porter, & quels sont les objets qui les doivent exciter. Il s'est mis en colère, pour nous mon-

trer que notre colére ne doit avoir que les vices pour objet, & sur tout les outrages que l'on fait à Dieu. Il a voulu éprouver le sentiment de la crainte de la mort, pour nous apprendre à demeurer soumis dans nos craintes & dans nos foiblesses à la volonté de Dieu, & à la préférer au desir naturel de l'exemption des maux temporels. Il a desiré ardemment certaines choses, comme de consommer son batême, c'est-à-dire sa passion, & de faire la dernière Pâque avec ses disciples; afin de nous faire voir à quoi nos desirs nous doivent porter. C'est ainsi qu'il a usé dans cet Evangile de ce sentiment de compassion qui lui fit verser des larmes sur la ville de Jérusalem. Car comme il n'y a point de passion dont on puisse faire un si saint usage que de la tristesse & des larmes, pourveu qu'on les sache ménager, il a jugé important de nous donner un exemple de ce sage ménagement. Il a donc pleuré; non sur ses propres intérêts, non sur les maux qu'il devoit souffrir, mais sur l'aveuglement des Juifs, sur l'abus qu'ils faisoient des graces qu'il leur offroit, sur la destruction de Jérusalem qui en devoit être

la punition, & qui étoit la figure de la réprobation de tous les mauvais Chrétiens. Voilà les objets qui lui ont fait verser des larmes. Ne craignons point d'en répandre, quand ce seront les pechez des hommes & leur aveuglement qui les feront couler, & quand notre compassion naîtra des maux qu'ils s'attirent. Mais ne les prodiguons pas à pleurer sur des pertes de biens temporels, ni sur des maux passagers qui nous peuvent être plus avantageux que nuisibles. Elles sont trop précieuses pour être employées à des usages si vils & si méprisables.

## II.

Ne pleurons pas seulement comme JESUS-CHRIST, c'est-à-dire, pour les mêmes sujets que lui, mais pleurons aussi dans le même-tems que lui. Il pleure lors qu'il est prêt d'entrer en triomphe dans Jérusalem. Il prévient sa pompe par ses larmes, & il pratique excellemment cet avis du Sage: *Ne perdez pas le souvenir du mal au jour heureux.* Il nous apprend par là à ne nous pas laisser éblouir par la prospérité du monde, & à dissiper par la vérité le nuage qu'elle répand sur l'es-

prit. Sa lumière nous découvre non-seulement la fragilité & l'inconstance de tout ce qui nous y flate; mais elle nous fait voir de plus que tous ces avantages passagers sont des semences de douleurs & de misères, si nous souffrons que notre ame s'y attache & s'y cole par le plaisir de la jouissance, & qu'ainsi le moyen de se défendre de ce danger, est de ne perdre point de vuë la fin qui doit anéantir tous les biens humains dans peu de tems. JESUS-CHRIST voyoit dans ces acclamations des Juifs leur prochain changement, & leur lâcheté à le défendre contre ses ennemis qui y devoient succéder peu de jours après. Nous devons de même voir dans les louanges & les applaudissemens des hommes l'incertitude & la foiblesse des jugemens qu'ils portent de nous, l'inconstance & le peu de fermeté de l'affection qu'ils nous témoignent, & la disposition prochaine où ils sont pour la plupart, de se déclarer contre nous, si leur intérêt & leurs passions les y engagent.

III.

JESUS-CHRIST pleure sur l'in-

crédulité des Juifs : & cependant c'est par cette incredulité des Juifs qu'il a prouvé sa mission. Sans cela les prophéties n'auroient point été accomplies : & par consequent la preuve des prophéties auroit été imparfaite. Ainsi l'incredulité des Juifs étoit essencielle à la preuve de la vérité de notre Religion, & elle étoit de plus nécessaire à l'accomplissement de la rédemption des hommes. Cependant JESUS-CHRIST ne laissa pas d'en pleurer ; parce que comme le bon usage que Dieu fait de la malice des hommes, n'empêche point la juste haine qu'il a de cette malice : de même la malice des hommes n'empêche point leur misère. Il y a trois choses dans tous les pécheurs. Ils sont misérables, ils sont coupables, ils sont instrumens de la miséricorde de Dieu par leur malice même. Ces trois qualitez considérées separément doivent exciter trois sortes de mouvemens. La misère doit exciter la compassion ; la malice qui les rend coupables, excite l'indignation ; & le bien que Dieu tire de la malice, doit exciter la joie. JESUS-CHRIST a voulu

ressentir ces trois sortes de mouvemens dans son humanité; & c'est ici celui de la compassion qu'il fait paroître.

IV.

Ce qu'il y a de plus admirable, c'est que quoi que JESUS-CHRIST fût le mauvais usage que les Juifs devoient faire de la grace qu'il leur presentoit, il ne laissa pas néanmoins de la leur presenter. C'est un grand secret de la conduite de Dieu, qui est beaucoup au-dessus de la portée de l'esprit des hommes. L'idée que nous avons humainement de la charité, nous porteroit à ne pas faire aux autres des biens dont nous saurions qu'ils doivent abuser, & qui les doivent rendre plus misérables: mais la charité de Dieu infiniment plus pure que la nôtre, n'est pas détournée de faire du bien aux hommes par la prévision de l'abus qu'ils en feront; parce qu'elle voit en même-tems le bien qu'elle tirera de cet abus. Si cette conduite est trop haute pour être comprise par nous, nous la devons adorer sans la comprendre. Car elle est d'ailleurs très-certaine étant

marquée dans toute la conduite de Dieu. Il a su l'abus que les anges prévaricateurs & le premier homme devoient faire de ses graces. Il n'a pas néanmoins laissé de les leur faire. C'est un secret qui surpasse les hommes; mais qui étant une fois crû & reçu, dissipe toutes les petites objections qu'une vaine subtilité tâche de répandre sur nos mystères. Pourquoi, dit-on, Dieu répandroit-il ses graces sur des âmes mal disposées, s'il les donnoit par des volontez particulières? Il les a pourtant données aux anges & à Adam, quoi qu'il prévît leur péché. Il faut que la subtilité se taise & s'humilie sous le poids des veritez de Dieu, & que quoi qu'elle ne les puisse comprendre, elle les croye sans les comprendre.

V.

L'E principal objet des larmes de JESUS-CHRIST fut l'abus qu'il prévoyoit que Jérusalem alloit faire de la grace qu'il lui faisoit de la visiter, qui pouvoit être pour elle, si elle en eût bien usé, une source de paix & de salut. *Ab*, dit-il, *si tu avois*

reconnu au moins en ce jour qui t'est donné, ce qui te pouvoit apporter la paix ! Mais maintenant tout ceci est caché à tes yeux. Le salut des élus n'a point de cause dans l'homme ; mais la réprobation y en a. Un péché en produit un autre ; & il est vrai de dire au moins à l'égard de ceux qui ont été une fois justifiés , que sans de nouveaux péchez ils n'eussent point été dannez. Car la perte des hommes n'est point un objet que Dieu desire. Il voudroit qu'ils ne lui en donnassent point de sujet, & il seroit prêt de leur faire miséricorde , s'ils avoient sincèrement recours à lui. Ainsi la ruine des ames & leur perte éternelle est d'ordinaire attachée à l'abus de quelque grace de Dieu. Cet abus fait que Dieu se retire d'elles , qu'il leur soustrait sa protection & ses graces. Et de cette soustraction il arrive qu'elles se précipitent de plus en plus dans de grans déréglemens qui attirent leur ruine. Dieu ne se retire pas même d'ordinaire pour les premières infidélitez. Il ne laisse pas d'éclairer encore souvent l'esprit , & de toucher le cœur de ceux qui les ont com-



mises. On voit encore dans certains pecheurs de bons mouvemens & des semences de conversion; mais il y a certains abus des visites de Dieu, qui sont comme le sceau & l'accomplissement de la mort des ames, après lesquels on ne voit plus en elles de ces retours, Dieu ne leur faisant plus que des graces si foibles & si éloignées, qu'on ne s'en aperçoit plus. Tel fut le mépris que les Juifs firent de la dernière visite de JESUS-CHRIST, & le parricide exécrationnable qu'ils firent ensuite en le crucifiant. Car après ce crime, il se retira de la plupart d'eux. Il les laissa dans un effroyable aveuglement, qui leur cacha même la cause de ce qu'ils souffroient. La mort de JESUS-CHRIST fut vengée dès ce monde même de la manière la plus effroyable dont Dieu ait jamais puni les crimes des hommes. Et cependant les Juifs ne connurent jamais que c'étoit la cause du terrible châtimement que Dieu exerçoit sur eux. C'étoit donc ce dernier abus de ses graces qui devoit combler la réprobation des Juifs que JESUS-CHRIST pleuroit en approchant

de Jérusalem. Et c'est ce qu'il marque par ces paroles: *Ah, si tu avois reconnu au moins en ce jour ce qui te pouvoit procurer la paix! Mais maintenant tout ceci est caché à tes yeux.*

VI.

LA punition visible que Dieu exerça sur Jérusalem coupable de la mort de son Fils, paroît effroyable. Cependant ce n'est qu'une très-foible image de celle qu'il exercera contre les Chrétiens qui étouferont JÉSUS-CHRIST dans leur cœur après l'y avoir conçu; qui le crucifieront en eux-mêmes une seconde fois, comme parle saint Paul, & qui seront ingrats à la grace qu'il leur a faite. Car la grandeur de la punition des uns & des autres se doit regler sur l'excellence des visites dont ils auront abusé. Celle qu'il a faite aux Juifs n'a été qu'une visite extérieure. Il ne prit point possession de leurs cœurs. Il n'y rétablit point son royaume. Elle tendoit à leur procurer la paix; mais elle ne la leur donnoit pas. Elle les laissoit ennemis de Dieu. Mais par la visite qu'il fait aux

*Heb. 6. 6.*

Chrétiens, il se rend le maître & le roi de leurs cœurs; il leur donne effectivement la paix qui consiste dans la réconciliation avec Dieu; il fait une nouvelle alliance avec eux; il y met son trône, & y établit son royaume. Ainsi l'injure qu'ils lui font en le chassant de leur cœur après l'y avoir reçu, en éteignant la vie divine qu'il y avoit allumée, est tout autrement grande que celle qui lui fut faite par les Juifs lors qu'ils le firent mourir. Et il ne faut point douter qu'elle n'ait été le principal sujet des larmes de JESUS-CHRIST, & qu'il n'ait pleuré la perte des Chrétiens dans celle des Juifs qui n'en étoit que la figure.

## V.II.

QUAND JESUS-CHRIST marque que la fin de sa visite étoit de procurer la paix à Jérusalem, il marque clairement que Jérusalem étoit en guerre avec Dieu, & il nous donne lieu par là de concevoir l'état effroyable de tous les pecheurs, & celui où nous sommes en danger de tomber en pechant. L'état de tous les pecheurs, c'est d'être en guerre

contte Dieu. Il les regarde comme les ennemis; parce que le peché attaque directement sa sainteté & sa justice. Les hommes quelque animez qu'ils soient, ne sauroient faire la guerre qu'en hommes. Ainsi les effets de cette guerre ne sauroient aller plus loin que la mort du corps. Mais Dieu fera la guerre aux pecheurs en Dieu tout-puissant & éternel. Il leur fera sentir à jamais les effets de sa colére; & ceux qui l'auront meritée, ne seront pas un seul moment sans en porter le poids, & ne perdront jamais de vuë l'objet si effroyable d'un Dieu tout-puissant & irrité. Voilà le danger où sont tous les hommes. Et l'unique voie de l'éviter, est de bien discerner les moyens que Dieu leur donne de se procurer la paix par le bon usage de ses visites.

VII.

Tous les effets de la bonté de Dieu envers les hommes, peuvent être mis au nombre de ses visites, puis qu'ils devroient se servir de tous ces effets pour se procurer la paix, & qu'ils en devroient tirer des motifs de réconnoissance, d'amour & de

Rom. 2.  
4.

Rom. 1.  
19.

penitence. C'est le fondement de ce reproche que saint Paul fait aux pecheurs : *Est-ce ainsi que vous méprisez les richesses de sa bonté, de sa patience, & de sa longue tolerance ? Ignorez-vous que la bonté de Dieu vous invite à la penitence ?* Il marque dans le chapitre précédent que c'est Dieu qui a fait connoître aux païens tout ce qui se peut découvrir de son essence, de sa divinité, & de sa puissance éternelle, & que cette connoissance les rendoit inexcusables. Toutes ces graces, de quelque nature qu'elles fussent, étoient donc des espèces de visites de Dieu à l'égard de ceux qui les ont reçues; puisqu'ils étoient coupables de n'en avoir pas fait usage. Ainsi Dieu nous visite par tous les biens qu'il nous fait, par tous les maux qu'il nous envoie, parce que tout cela nous doit porter à recourir à lui. Nous sommes donc continuellement environnez de ces visites. Il nous parle par toutes les créatures intelligentes & non intelligentes, animées & inanimées. Ce n'est que notre endurcissement qui nous rend sourds à sa voix, & qui nous empêche de la discerner.

discerner. Mais outre ces bienfaits généraux , il y en a de certains qui s'appellent plus proprement des visites ; & ce sont ceux par lesquels Dieu se manifeste plus clairement à nous , & nous parle comme de plus près. De ce genre sont les instructions qu'il nous donne par ses Ecritures & par ses ministres ; les exemples extraordinaires de vertu qu'il expose à nos yeux ; les lumières par lesquelles il éclaire nos esprits ; les inspirations & les mouvemens par lesquels il remuë nos cœurs ; les châtimens qui ont une proportion sensible avec nos deréglemens ; les occasions particulières qu'il nous présente d'opérer notre salut , en exerçant la charité envers le prochain, en protégeant les innocens, en secourant les affligés. Par toutes ces diverses rencontres, JESUS-CHRIST nous visite & se présente à nous ; il nous met entre les mains le prix de notre salut ; il nous marque la voye pour y arriver : & nous n'avons pour y parvenir qu'à reconnoître que c'est lui qui nous visite , & à seconder ses intentions & ses desseins.

CHACUN est donc dans l'obligation d'examiner les manières dont Dieu l'a visité par le passé, & l'usage qu'il a fait de ses visites. Et comme il est impossible qu'on ne reconnoisse qu'on les a mal ménagées, & que par l'abus qu'on en a fait, on a mérité souvent d'être abandonné de Dieu, & d'être privé de la continuation de ses grâces; ce mauvais usage des grâces de Dieu doit être un des principaux objets de notre pénitence. Il est certain qu'à la mort, Dieu mettra devant les yeux de chaque ame en particulier toutes les grâces qu'il lui aura faites, & toutes les diverses manières dont il l'aura visitée pendant qu'elle aura été dans le corps: & cette vue remplira de confusion & de desespoir celles qui n'auront pas usé de ces visites pour se convertir à Dieu. Prevenons donc par la pénitence ces regrets inévitables, mais infructueux. Voyons pendant notre vie ce que nous verrons nécessairement, mais inutilement alors. Nous devons donc, en considérant la multitude des bienfaits dont Dieu nous a accablés, & le peu

d'usage que nous en avons fait, reconnoître devant lui avec humilité & componction de cœur, que nous avons souvent changé en instrumens de notre perte ce qu'il nous accordoit pour opérer notre salut ; que nous avons pris sujet de l'offenser des faveurs mêmes qu'il nous a faites ; que nous avons dissipé ses trésors ; & que nous nous sommes laissez dépouiller par le démon de la plupart des biens que nous avions reçus de Dieu.

Le diable a usé de notre stupidité, comme ceux qui ont découvert le nouveau monde ont usé de l'ignorance des peuples qu'ils y ont trouvez. Car comme ils ont tiré leurs richesses en échange de bagatelles de nul prix : le démon nous ravit de même les plus excellentes graces de Dieu en nous donnant en échange des choses temporelles qui ne sont dignes que de mépris. Cette comparaison même ne représente que très-imparfaitement notre illusion. Car comme le prix de ce qu'on estime précieux ne dépend que de l'imagination, ces peuples n'étoient trompez qu'en imagination ; & s'ils ne recevoient que des choses vaines, ils n'en



donnoient aussi que de vaines en échange. Mais le prix des biens que le diable nous ravit, ne dépend point de l'imagination. Ce sont des biens solides & inestimables que nous nous laissons ravir, pour recevoir en échange des choses de néant & de nul prix.

## X.

Nous devons même regarder cette revue que nous ferons sur le peu d'usage que nous avons fait par le passé des graces & des visites de Dieu, comme une espèce de visite que sa bonté nous accorde. Nous méritions par notre ingratitude qu'il nous laissât dans l'aveuglement, ce qui nous auroit fait tomber dans un entier oubli des graces de Dieu. C'est donc par son secours que nous avons cette pensée, & que nous faisons ces réflexions : & l'usage que nous en devons faire, est de lui demander d'être à l'avenir plus fidelles à ses visites, de les discerner, & d'en user selon ses desseins; & que si nous avons été assez aveuglez pour en abuser jusqu'ici, notre aveuglement finisse à cet instant qu'il nous fait la grace de le reconnoître.

tre, & que le reste de notre vie soit consacré à faire pénitence de l'abus que nous avons fait dans le passé des visites de Dieu, & à les mieux ménager à l'avenir. Ce sont les deux objets que tout Chrétien se doit proposer: & pourvu qu'il le fasse comme il faut, il peut réparer en quelque sorte ce qu'il a perdu, & se préparer à recevoir JESUS-CHRIST avec confiance lors qu'il le visitera à l'heure de la mort, non plus d'une manière cachée, mais claire & manifeste, pour lui rendre en qualité de juge ce qu'il aura mérité par ses actions.

XI.

ON peut remarquer dans l'exemple du passé, que le mauvais usage que nous avons fait des visites de Dieu, vient principalement de deux causes, dont la première est que nous n'en avons pas discerné la plus grande partie, parce que nous les avons regardées au travers du voile de nos passions, & non par les lumières de la foi. Notre cupidité ne nous a fait considérer dans les biens du monde, que le plaisir d'en jouir, & non pas les moyens d'en faire des œuvres de piété.

Elle n'a regardé les maux qu'en ce qu'ils s'opposoient à ses desirs, & non dans les avantages que nous en pouvions tirer. Pour remédier donc à l'avenir, à ce desordre qui nous a rendu tant de graces inutiles, il faut s'accoutumer à regarder toutes choses par des vuës de foi & de verité, & tâcher d'affoiblir, autant que nous le pourrons, l'activité des passions qui nous séduisent, & qui ne nous découvrent dans tous les objets qui nous environnent, que ce qui se rapporte à elles.

## XII.

LA seconde cause qui nous rend inutiles les visites de Dieu, lors même que nous les discernons, c'est que nous ne sommes pas assez persuadés du besoin que nous avons d'une nouvelle grace pour en bien user. Il nous semble qu'il suffit de connoître le bien que nous devons faire, pour l'accomplir effectivement, ou d'avoir commencé de bonnes œuvres, pour les continuer. C'est une autre sorte d'aveuglement qui n'est pas moins dangereux, & qui ne nous prive pas moins du fruit & de l'utilité des graces de

**Dieu.** Les graces reçues ne se conservent que par de nouvelles graces qu'il faut obtenir : & ainsi chaque grace de Dieu enferme une obligation indispensable de reconnoître notre impuissance à les conserver , & d'en demander la continuation. De sorte que la résolution de faire à l'avenir un bon usage des visites de Dieu, doit enfermer celle d'avoir continuellement recours à lui pour obtenir de sa miséricorde la grace d'une fidelle coopération à ses visites & à ses graces.

XIII.

IL ne faut pas se laisser aller aux pensées de défiance qui peuvent naître de ce que Dieu dans la distribution de ses graces, donne quelquefois les premières sans les secondes ; qu'il visite souvent les hommes sans leur donner la grace de discerner ses visites ; & même qu'il les leur fait souvent discerner, & en faire bon usage pour quelque-tems , sans leur donner la grace de perséverer dans ce bon usage ; qu'ainsi ces graces ne font qu'augmenter la condamnation de ceux qui les reçoivent. Il faut résister, dis-je , à

ces pensées de défiance par trois principes immobiles qui nous doivent affermir dans la confiance en Dieu.

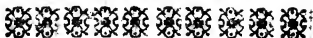
Le premier est, que Dieu est bon dans toutes les graces qu'il fait aux hommes, quelque mauvais usage qu'ils en fassent; qu'elles ont toutes leur source dans sa miséricorde, quoi que nos yeux soient trop foibles pour la discerner. Il faut donc reconnoître & adorer par la foi cette bonté de Dieu dans toutes ses graces.

Le second est, que le mauvais usage des graces de Dieu, vient uniquement de la volonté de l'homme, & d'une malice inexcusable au jugement de la souveraine justice. D'où il s'ensuit que toutes les vuës qui nous font trouver des excuses à nos pechez, sont necessairement fausses. Ce n'est point une impuissance involontaire qui nous empêche d'en bien user, c'est notre volonté même, & nous ne nous en pouvons prendre qu'à nous. Les Juifs, dit l'Evangile, *ne pouvoient croire en JESUS-CHRIST. Mais pourquoi ne pouvoient-ils croire ?* dit saint Augustin. *C'est qu'ils ne le vouloient pas. Leur volonté étoit la cause de leur impuis-*

sance à croire, & non l'impuissance cause de leur incrédulité.

Le troisieme est, que nous sommes assurez par l'Ecriture, que la persévérance dans la grace s'obtient par une prière fidelle & persévérante, & que nul n'est assuré que Dieu ne lui accordera pas cette prière persévérante. C'est donc une folie & une infidélité, que de cesser de prier; puisque c'est supposer que l'on est assuré que Dieu ne nous accordera pas sa grace, de quoi personne n'est assuré.





SUR L'ÉPÎTRE  
DU X. DIMANCHE

D'A P R È S

LA PENTECÔTE.

Scitis quoniam cùm gentes-essetis,  
&c. *Corinth. 12. 2. 11.*

*Vous vous souvenez bien qu'étant  
payens, vous vous laissiez entraîner,  
selon qu'en vous menoit, vers les  
idoles muettes.*

II.

**N**OUS ne nous pouvons pas sou-  
venir de l'état où nous étions  
étant payens, puisque nous ne l'a-  
vons jamais été, & que Dieu nous  
a épargné tous les crimes que nous  
aurions faits en cet état, en nous fai-  
sant donner le baptême dès notre en-  
fance, & en nous faisant ensuite ins-  
truire de la vérité dès le moment que  
nous avons été capables de la com-  
prendre. Mais nous pouvons néan-

moins reconnoître en nous la même foiblesse qui étoit la source de l'idolatrie payenne. Car comme les payens recevoient toutes leurs erreurs & leurs superstitions sans examen, & par la force de l'autorité & de la coutume, nous recevons de même par la seule force de la coutume, & par le discours & les actions de ceux avec qui nous vivons; une infinité d'impressions fausses qui corrompent nos esprits. Il est rare qu'on examine les principes sur lesquels on agit. On les emprunte de l'exemple. On croit aimable ce qu'on voit aimé, & véritable ce qui est cru. On tire bien de sa naissance une pente à aimer les créatures, & à désirer ce qui est grand, mais la détermination de cette pente naturelle se fait sans examen & par l'impression de la coutume. Nous ne pouvons donc pas seulement nous souvenir, comme les payens, que nous avons été entraînez à plusieurs erreurs par le mauvais exemple; mais nous devons reconnoître que nous avons encore en nous quantité de ces erreurs & de ces fausses impressions qui nous entraînent, non en séduisant propre-



ment notre raison, mais en empêchant qu'elle n'agisse. Il n'y a rien de si dur que la coutume n'adoucisse; rien de si doux qu'elle ne rende dur & difficile. On s'engage gayement aux dangers & aux travaux de la guerre; parce que c'est la mode, & que cette mode y attache une fausse idée de courage & de grandeur: & les moindres actions chrétiennes sont pénibles, parce que le commun du monde se les représente comme difficiles, petites & basses.

## II.

Qu'on examine ce qui nous fait agir; ce qui nous soutient dans les emplois; ce qui nous détermine à un genre de vie plutôt qu'à un autre: & l'on trouvera qu'on est presque par tout le jouet des opinions des autres; qu'on suit les sentimens de ceux de son âge, & de ceux avec qui on vit; & que la raison n'a presque point de part à notre conduite. Il y a des opinions & des passions de jeunes gens; des opinions & des passions de personnes plus avancées en âge; des opinions & des passions de vieillards.

On passe d'opinions en opinions, de passions en passions, comme l'on passe d'âge en âge. La plupart des hommes n'arrivent jamais à la vérité. S'ils l'entrevoient de loin, elle n'a aucune force sur leurs esprits ; parce qu'elle les trouve livrez à des opinions qui leur sont devenues comme naturelles, & qui forment en eux des impressions qui les dominent.

III.

C'EST ce qui rend le monde si dangereux, & la bonne éducation des enfans si difficile, & enfin la retraite si nécessaire à toutes sortes de personnes. Car on peut dire que les opinions corrompues dont on se remplit dans le monde, sont une seconde concupiscence aussi difficile à déraciner que la première. Le seul moyen de s'en garantir est, de se rendre disciple de la vérité ; de la méditer sans cesse ; de s'en remplir ; de se conduire par elle, & de se former une vie dont toutes les actions soient établies sur des principes de vérité. C'est ce qu'on a prétendu faire par l'établissement de la vie monastique, & de tou-

tes les sociétés saintes. Et encore n'a-t-on pas empêché que les opinions humaines ne s'y soient glissées par bien des endroits. Mais au défaut des monastères, chacun est obligé de se prescrire un genre de vie réglé par la vérité; de se servir pour cela de l'avis de personnes sages; & de se séparer, autant qu'il peut, du commerce de ceux qui vivent au hazard & qui sont dominez & entraînez par les impressions populaires..

IV.

EN divisant les hommes en deux classes; l'une de gens qui se conduisent par raison, & dont la vie est réglée par la vérité, & l'autre de gens qui se conduisent par opinion & par l'impression de l'exemple, on trouvera que la première se réduit à un si petit nombre qu'on en est épouventé, & qu'on est porté à s'écrier avec le Prophète, *qu'il n'y a point de justice, point de vérité, point de connoissance de Dieu sur la terre.* Le monde n'est presque composé que de gens, dont la vie n'est établie que sur des principes d'opinions fausses & téméraires. Mais ce qui trompe en cela est que les

faux principes étant établis & dominant dans l'esprit, on se sert ensuite assez bien de la raison pour les suivre & pour arriver au but que l'on s'est proposé sans raison. Ce n'est point par raison qu'on se propose de faire de grandes fortunes, soit dans la guerre, soit dans les emplois du monde : mais ceux qui se sont proposés ces sortes de fins, emploient ensuite beaucoup d'adresse pour y réussir. Ils prennent des voies droites & naturelles pour cela. Ils se conduisent sagement & avec esprit pour arriver à leur but ; au lieu qu'il arrive assez souvent que ceux qui ne se sont pas trompez dans le principe & qui se sont proposé une fin juste & légitime, prennent des voies égarées pour y réussir, & se conduisent peu par la raison dans le choix de leur chemin : ce qui fait dire à J E S U S- C H R I S T que *les enfans du siècle sont plus prudents que les enfans de lumière*. Ainsi ceux que le monde nomme habiles-gens, ne sont pas ceux qui se proposent une fin droite & choisie par la raison, il y en auroit trop peu de ce genre-là ; mais ce sont ceux qui se ser-

LUC 16. 8.

vent le mieux de la raison & de l'esprit : pour arriver à la fin qu'ils ont choisie par l'impression de la coutume, & sur les opinions du peuple...

V.

C'EST en quoi consiste la prudence du monde ; & cette prudence subsiste fort bien avec le paganisme, c'est-à-dire avec le culte des idoles, non de ces idoles forgées par la seule erreur de l'esprit, mais d'autres idoles étroitement liées avec la concupiscence, qui regnent presque autant dans le monde qu'elles y aient jamais régné. Ainsi le paganisme proprement n'est point encore aboli dans le christianisme même, parce qu'il est encore plein de gens qui se conduisent sur des principes d'erreur reçus sans examen & par la seule force de l'exemple, & qui adorent l'objet de leurs passions, en quoi consistoit proprement le paganisme. Si l'on n'adore plus Jupiter, l'on adore l'idole de la fortune. Cependant l'opinion qui nous représente la fortune comme quelque chose de grand & de désirable, n'est pas moins fautive que celle

qui engageoit les payens à l'adoration d'un faux Jupiter. Mais ce qui fait qu'entre les erreurs les unes s'abolissent plus aisément que les autres, c'est qu'entre ces erreurs où la coutume engage, il y en a qui sont en quelque sorte plus naturelles les unes que les autres, c'est-à-dire plus conformes à la corruption du cœur des hommes. Il y a des erreurs spéculatives qui n'ont point de source naturelle dans le cœur, mais seulement dans l'illusion de l'esprit des hommes : & il y a des erreurs qu'on peut apeler des erreurs du cœur, qui ont des racines si profondes dans le fond de l'ame qu'on ne les sauroit entièrement arracher. On a détruit les erreurs spéculatives par la prédication de la vérité, & souvent même une erreur en a chassé une autre : & quand une erreur de cette sorte a été abolie, il n'y a plus lieu de craindre qu'elle se renouvelle. Personne n'est plus tenté d'adorer Jupiter, ni Minerve, ni Mercure, ni toutes les divinitez fabuleuses : mais pour les erreurs qui ont une liaison plus étroite avec la concupiscence, elles se détruisent très-diffici-

lement, & elles se renouvellent très-facilement.

# VI.

L'APÔTRE saint Paul après avoir décrit cette vie payenne fondée sur l'erreur, décrit la vie chrétienne fondée sur la vérité. Et après nous avoir donné pour marque de cette vie la connoissance & l'amour de JESUS-CHRIST, & nous avoir appris à prendre pour Chrétiens tous ceux qui le confessent avec amour, & pour vuides de l'Esprit de Dieu tous ceux qui s'oposent à JESUS-CHRIST en quelque manière que ce soit, il nous enseigne que cet Esprit de vérité qui conduit les Chrétiens, leur distribue des graces différentes, & que tous les Chrétiens n'ont pas les mêmes. Il y a unité de lumière dans la fin. Ils sont tous unis dans la créance de JESUS-CHRIST & dans l'obéissance à ses préceptes : mais ils sont différemment partagez de lumières & de talens à l'égard des moyens. Ce qui fait la différence des graces que l'Apôtre marque ensuite par ces paroles : *L'un reçoit du saint Esprit le don de parler de Dieu dans une haute sagesse ; un*

*autre reçoit du saint Esprit le don de parler aux hommes avec science ; un autre reçoit le don de la foi par le même Esprit, &c.*

VII.

DIEU distinguoit ainsi autrefois les Chrétiens par des dons visibles & surnaturels qu'ils exerçoient pour l'édification de l'Eglise : & comme ces dons étoient clairement au dessus de la nature , ils étoient obligez de demeurer dans ce qu'ils recevoient de Dieu , & ne pouvoient pas s'attribuer le don d'un autre : car on ne sauroit entreprendre, par exemple , de parler de langues inconnues quand on n'en a pas reçu le don. Il fait de même encore à présent une distribution de divers talens aux Chrétiens , pour les rendre propres les uns à un ministère, les autres à un autre. Mais comme ces talens ne sont point si sensiblement surnaturels, & qu'il est beaucoup plus facile de se persuader qu'on les a , sans qu'on les ait effectivement, il arrive que plusieurs ne discernant pas leur don , s'attribuent celui d'un autre ; & c'est ce qui cause une confusion beaucoup plus grande dans l'état



présent de l'Eglise, qu'il n'y en avoit au commencement ; parce qu'il arrive de là que la plupart du monde s'ingère dans des ministères pour lesquels il n'a point de vrai talent. Ainsi souvent on ne réussit ni pour soi ni pour les autres ; & la vie que l'on mène, au lieu d'être conduite par l'Esprit de Dieu, n'est conduite que par celui de l'homme : ce qui est contraire à ce que saint Paul nous enseigne ici ; puisqu'il paroît qu'il veut que tous les membres de JESUS-CHRIST aient chacun leur don & chacun leur action qui leur soit propre. C'est en effet ce qui les rend membres du corps de JESUS-CHRIST, chaque membre devant contribuer à l'intégrité & à la perfection de tout le corps, & ne pouvant être sans action & sans fonction, à moins que ce ne soit plutôt un défaut dans le corps qu'un vrai membre & une vraie partie de ce corps.

## VIII.

LES usurpateurs des fonctions qui ne leur conviennent pas, ne font donc autre chose dans la vérité que de se

retrancher eux-mêmes du nombre des vrais membres de JESUS-CHRIST; parce qu'ils ne sont plus conduits & animés de son Esprit dans ce ministère usurpé : & en se privant de cette qualité par leur ambition déréglée, ils se privent de l'unique dignité qui soit désirable au monde, & se réduisent à la dernière misère & au dernier avilissement. Tout est bas & misérable hors de JESUS-CHRIST. Car JESUS-CHRIST ne sauvera que son corps vivant, & n'élèvera au Ciel que ce corps. Ainsi toute l'ambition des hommes doit se réduire "à se procurer une place dans ce corps. *Ut sibi locum providant in corpore Sacerdotis*, " dit saint Augustin. Mais pour y avoir place il faut être animé du saint Esprit, & conduit par le saint Esprit dans la fonction qu'on y exerce. Ainsi il ne faut pas l'avoir usurpée par ambition.

# IX.

C'EST le fondement de cette belle règle de saint Augustin : Qu'il ne faut rien chercher dans le corps de JESUS-CHRIST que la santé : Non

*queras in corpore Christi nisi sanitatem.*

Celui qui l'observe, demeure dans l'état commun des Chrétiens jusqu'à ce qu'on l'applique à des fonctions particulières, sans que son ambition y contribue : & cet état commun devient son talent & son don particulier, tant qu'on ne l'en tire pas. Il peut même avoir des dons particuliers dans cette condition générale : mais il ne sauroit se tromper dans ces dons ; parce qu'il n'en use que dans l'exercice des devoirs communs. On est obligé de prier, de travailler, de lire autant qu'on le peut. On est obligé ou d'exercer la charité envers les autres, ou de souffrir que les autres l'exercent envers nous dans nos besoins. Il y en a qui ont des adresses particulières dans ces actions, & d'autres qui n'en ont pas. Mais ceux qui ne les ont pas, peuvent récompenser par leur humilité ce qui manque à leur industrie. Ainsi le défaut de talent ne leur nuit pas, & leur en procure un autre. C'est un grand talent que de souffrir en paix de manquer de talens, & de n'en concevoir ni dépit ni jalousie contre les autres. C'est un

grand talent que de savoir vivre dans l'humiliation & dans le mépris, & d'être bien aise de n'attirer la considération & l'estime des hommes par aucun endroit. C'est une vocation très-heureuse que d'être appelé à celle-là; & l'on ne laisse pas d'y pouvoir servir à l'édification du prochain, car rien n'est plus édifiant que de ne témoigner aucune impatience dans cet état.





SUR L'EVANGILE  
DU X. DIMANCHE

D'APRÈS

LA PENTECÔTE.

Dixit & ad quosdam qui in se confi-  
debant tanquam justi, &c.

LUC. 18. 9. 14.

*En ce tems-là JESUS dit cette parabole  
à quelques-uns qui mettoient leur  
confiance en eux-mêmes comme étant  
justes, & qui méprisoient les autres,  
&c.*

I.

L'EVANGILE de ce jour nous  
présentant deux portraits tracez  
par la main de JESUS-CHRIST, l'un  
d'un faux juste en la personne du  
Pharisien ; & l'autre d'un vrai péni-  
tent en celle du Publicain, mérite  
une application particulière ; parce  
que rien ne nous est plus important  
que

que de ne nous laisser pas ébloûir par une fausse justice , & de bien discerner les caractères d'une véritable pénitence. Ce faux juste, qui est ce-Pharisien, nous est donc représenté comme satisfait de sa justice , & n'étant occupé que de cet objet. Il suffit à l'homme, pour tomber dans l'orgueil, de concevoir en soi l'image de certaines vertus , & de n'y appercevoir point de contrepoids. Le seul défaut de ces vuës suffit pour séduire le cœur ; parce que le fond d'orgueil qui y réside , occupe bien-tôt toute l'ame, à moins qu'il ne soit reprimé par ces autres pensées qui en sont le contrepoids. Ainsi , pour concevoir l'orgueil du Pharisien, il ne faut pas tant considérer ce qu'il pensoit, que ce qu'il ne pensoit pas. On doit donc remarquer premièrement qu'on ne voit en lui aucun mouvement de crainte, ni aucune vuë qui lui rendît sa vertu suspecte, ni qui bornât sa confiance. *Mon Dieu*, disoit-il, *je vous rends grâces de ce que je ne suis point comme le* V. 11. *reste des hommes, qui sont voleurs, injustes, & adultères. Mais que savoit-il s'il ne l'étoit pas ? Il pouvoit bien*

s'assurer qu'il n'avoit pas commis les actions extérieures de ces crimes ; mais on ne sauroit répondre, avec une entière assurance, des désirs intérieurs. Il ne faut qu'une vuë d'esprit, un consentement passager, pour nous rendre criminels devant Dieu : & la crainte qu'on doit avoir qu'il ne s'en soit glissé dans le cœur, est un contrepoids que Dieu lui laisse pour empêcher qu'il ne s'élève, & qu'il n'entre dans un excès de confiance. Et c'est ce contrepoids que ce Pharisien n'avoit point. Il ne s'arrêtoit qu'aux actions extérieures. Il y faisoit consister toute la vertu, & ne faisoit point de réflexion sur ce qu'il n'avoit aucune assurance d'être exempt de crime dans les mouvemens intérieurs.

#### II.

IL ne pensoit point non plus qu'il avoit pu se porter à éviter ces vices non par l'amour de la justice & par la vuë d'obéir à Dieu, mais par celle d'acquérir de la reputation devant les hommes, ou par le seul motif du plaisir qu'il avoit à se considérer comme juste, & qu'ainsi le corps de ses actions pouvoit être rempli d'impureté. Il

manquoit donc encore de l'idée de la vraie vertu. Il ne la faisoit consister que dans l'écorce des actions extérieures, & ne considéroit pas que l'intention intérieure en est l'ame. Or il n'avoit aucune assurance de la pureté de ses secrettes intentions; & c'est le défaut de cette vuë qui produisoit sa confiance. Une ame bien persuadée que ce qui paroît au-dehors des actions de vertu, n'en est que le corps, & qu'il n'y a que le motif & l'esprit qui les produit, qui en soit la vie, ne sauroit s'élever des actions extérieures de vertu qu'elle apperçoit en soi, parce qu'elle reconnoît en même-tems devant Dieu, qu'elle ignore si elles n'ont point été corrompues par l'impureté des motifs qui les ont produites.

III.

Les vertus ne sont estimables qu'en tant qu'elles subsistent & qu'elles nous rendent agréables à Dieu. Mais une vertu détruite & anéantie n'est pas un sujet de confiance. C'en est au contraire un de crainte & de confusion. Cependant personne ne fait si les vertus qu'il a pratiquées, quand même elles auroient été véritables, sont en-



core subsistantes. Il ne faut qu'un seul péché mortel ou spirituel ou corporel, pour ravager toutes les vertus & pour en détruire tout le mérite. Or qui peut s'assurer qu'il n'en a point commis? Il y en a même qui sont comme imperceptibles, tels que sont l'abus des graces de Dieu, l'ingratitude, l'envie, le défaut de charité. On peut donc bien rendre grace à Dieu de n'être point tombé dans certains dérèglemens: mais on n'a point d'assurance que ces vertus subsistent & qu'on en possède le mérite; & c'est ce qu'il paroît que ce Pharisien s'attribuoit. Il se regardoit devant Dieu comme un homme juste & chaste. Il s'attribuoit le mérite de ces vertus, en supposant qu'il l'avoit eu, & qu'il l'avoit conservé. Cependant il n'en avoit point d'assurance légitime. Sa confiance étoit donc fondée sur l'illusion; & elle étoit excessive, parce qu'elle n'étoit point contrepesée par cette vue qui rabaisse & humilie l'ame, en lui montrant qu'elle ne sauroit faire aucun fond certain sur ce qu'elle a ou de merites & de vertus.

IY.

II O. n. voit encore que ce Pharisien manquoit d'une autre vuë essentielle, qui est que les graces que nous avons reçues de Dieu ne se doivent pas seulement reconnoître par un aveu stérile, mais par un accroissement d'amour & de bonnes œuvres. Dieu exige l'usage de ses dons; & qui n'est pas assuré de cet accroissement, n'est point assuré de n'avoir pas abusé des graces de Dieu. Ces graces sont des talens que Dieu nous donne. Il veut que nous les fassions profiter: & qui ne le fait pas, en use mal & est puni comme un mauvais serviteur. C'est encore un contrepoids que les justes ont toujours, & qui les tient petits devant Dieu, parce qu'ils n'ont jamais cette assurance & qu'ils peuvent toujours craindre de n'avoir point fait profiter le talent que Dieu leur avoit donné, & de l'avoir simplement caché comme ce serviteur paresseux marqué dans la parabole de l'Évangile. Or il paroît que ce Pharisien n'avoit point encore ce contrepoids. Il ne croyoit point que les dons de Dieu

Philip. 3.  
14

fussent des engagements & des dettes qui nous rendissent redevables envers lui d'un accroissement continu. Il ne pratiquoit point ce que dit saint Paul, *qu'il oublioit le passé, & qu'il étendoit ses desirs vers l'avenir.* Il étoit content de ce qu'il avoit fait pour Dieu, ou plutôt de ce qu'il en avoit reçu, & n'en desiroit pas davantage. On voit en lui une satiété des dons de Dieu, mais on n'y voit point de prières, & de desirs, comme le remarque saint Augustin. C'est-à-dire qu'il n'avoit aucun desir de s'avancer dans la vertu, ni d'y faire un progrès continu. Il disoit en quelque manière à Dieu : *C'est assez, ce qui suffisoit pour le perdre, selon la pensée du même Saint : Si dixeris : Sufficit, periisti.* Il n'étoit point comme celui dont parle David qui avoit disposé des degrez dans son cœur pour s'élever plus haut & pour s'approcher de Dieu de plus en plus : Enfin il étoit borné & arrêté. Et cet état est un état criminel, parce que la vertu ne nous est point commandée dans un certain degré, mais que nous sommes toujours obligez de tendre au moins.

Ps. 83.6.

par nos desirs à un accroissement continuél.

Greg.  
Naz.

## V.

UNE autre erreur qui paroît dans ce Pharisien, ou plutôt un autre défaut d'une vuë nécessaire & humiliante, est qu'il s'imaginoit qu'il suffisoit d'avoir une fois reçu les graces de Dieu, & qu'il n'avoit point besoin de nouvelles graces pour les conserver; & c'est pourquoi il avouë bien devant Dieu qu'il les a reçues, mais il ne craint point de les perdre, ni que Dieu se retire de lui. Il ne dit point comme David: *Ne retirez point de moi votre saint Esprit.* Il ne dit point comme le même Prophète: *O Dieu, rendez ferme ce que vous avez fait en nous.* Il ne croyoit point avoir besoin de nouvelles graces pour conserver celles qu'il avoit reçues. C'est-à-dire que s'il ne s'attribuoit pas les vertus, il s'attribuoit la force d'y perséverer; ce qui est une grande erreur. Car à quelque degré de vertu qu'on soit élevé, on n'arrive jamais à être indépendant de Dieu pour s'y maintenir. On est toujours foible à son égard. On a toujours besoin de son secours.

Pf. 50 13;

Pf 67 19,

pour se soutenir, & on n'a jamais eu  
 foi toute la force nécessaire pour ré-  
 sister aux tentations, sans avoir be-  
 soin de lui demander de nouvelles  
 graces. Et c'est pourquoi l'état de ce  
 Pharisien, qui ne demandoit à Dieu  
 aucune nouvelle grace, & qui s'at-  
 tribuoit la force de persévérer dans  
 la justice, étoit un état d'une horri-  
 ble présomption.

## V.I.

ENFIN le dernier défaut qui pri-  
 voit ce Pharisien des contrepoids né-  
 cessaires pour humilier l'âme & pour  
 la rabaisser à ses yeux, c'est qu'il pa-  
 roît qu'il étoit occupé de ses vertus,  
 & qu'il ne pensoit point à ses défauts  
 & à ses péchez. Il semble qu'il eût  
 une vertu pure & sans mélange, qu'il  
 n'eût point de plaies qui l'obligeas-  
 sent de recourir au médecin céleste,  
 point de fautes dont il fût obligé de  
 demander pardon à Dieu. Ainsi il ne  
 croyoit point avoir besoin de la mi-  
 séricorde de Dieu. Il n'avoit aucun  
 sentiment de ses misères. Il ne de-  
 mandoit point à Dieu sa délivrance.  
 La terre n'étoit point pour lui une  
 vallée de larmes & de gémissemens,

& il ne se croyoit redevable en rien à la justice de Dieu. Son orgueil agissant donc sans aucun obstacle le remplissoit d'une confiance présomptueuse en lui-même, qui ne lui fournissoit aucuns sujets de s'humilier. Le plus dangereux état d'une ame est de ne voir en soi que des vertus. Elle n'est point capable de soutenir cette vuë sans se perdre : & c'est pourquoy c'est une miséricorde de Dieu de nous laisser toujours des défauts & des misères, & de nous les mettre souvent devant les yeux, afin que cette vuë nous tienne dans une humiliation qui réprime notre orgueil. Si nous ne les voyons pas, ce n'est pas que nous n'en ayons point, mais c'est que nous sommes aveugles sur nous-mêmes. C'est ce qui fait voir l'importance de cet avertissement de saint Basile, qui marque proprement le défaut de ce Pharisien, & le moyen de l'éviter : "Ne soyez point, dit-il, un juge corrompu & injuste à l'égard de vous-même, en mettant en compte tout ce que vous croyez avoir de bon, & oubliant volontairement toutes vos fautes & tous

*Basile tom.  
I. hom. de  
humilit.*

„ vos défauts ; en vous élevant de vos  
 „ bonnes-œuvres d'aujourd'hui , &  
 „ vous pardonnant les mauvaises que  
 „ vous fîtes hier. Quand donc le  
 „ présent vous élève , rabaissez-vous  
 „ par le souvenir du passé ; & vous  
 „ éviterez ainsi l'enflure insensée dont  
 „ vous seriez tenté sans cela.

## V.II.

IL ne faut pas s'étonner qu'une  
 ame dans cette disposition regarde les  
 autres avec mépris , comme le Pha-  
 risien fit le Publicain. C'est l'effet na-  
 turel où elle conduit. Son plaisir é-  
 toit de le voir au-dessous de soi dans  
 un grand rabaissement : & dans ce  
 dessein il se servit pour le rabaisser du  
 même genre d'artifice dont il s'étoit  
 servi pour se relever en lui-même. Il  
 s'étoit relevé en ne considérant que  
 ses prétendues vertus , sans avoir au-  
 cune vuë de tous les contrepoids qu'il  
 pouvoit trouver en soi-même pour  
 se rabaisser ; & il regarde au contrai-  
 re le Publicain par tous les endroits  
 humilians , sans avoir aucune vuë de  
 ce qui les pouvoit relever. Le Publi-  
 cain avoit vécu dans le desordre , &

avoit commis beaucoup d'injustices & de péchez. Le Pharisien le regarde par cet endroit. Mais il étoit touché de Dieu & rempli d'une confusion intérieure. C'est ce que le Pharisien ne voyoit pas. Quand il auroit été excusable de ne voir pas encore en luy sa pénitence, il ne l'étoit point de ne pas supposer que cela pouvoit être, & de ne pas savoir ce que le Prophète Isaïe avoit enseigné : *Que de quelque forte teinture de péchez que les ames soient pénétrées, la pénitence véritable les peut rendre aussi blanches que la neige.* Il suffit pour ne mépriser pas les pécheurs, que Dieu leur ait pu faire miséricorde & leur ait pu pardonner leurs pechez : & nous n'avons pas droit de leur attribuer leurs défauts comme permanens; puisque Dieu peut avoir dissipé toutes leurs ténèbres & guéri toutes leurs plaies, & qu'en cet état ils sont beaucoup préférables à ceux qui n'ayant pas commis les mêmes péchez, n'ont pas reçu de Dieu le même degré d'amour, de pénitence, & d'humilité.



## VIII.

L'ORGUEIL nous ouvre les yeux pour nous decouvrir nos plus petits avantages, & il nous les ferme à tout ce qui pourroit détruire en nous les mauvaises impressions que nous avons conçues du prochain. Ce Publicain, par exemple, donnoit plusieurs signes d'une veritable conversion que le Pharisien devoit appercevoir, s'il n'eût point été aveuglé par son orgueil; & ce sont ces signes que nous devons ramasser ici pour nous édifier de son exemple. L'Evangile remarque qu'il se tenoit loin, & nous devons conclure de cette place, qu'il choisissoit extérieurement, celle où il se mettoit dans son ame. Un veritable pénitent doit se mettre au-dessous de tous les hommes, & se regarder par une raison particulière comme le dernier de tous. Si l'espérance de la miséricorde de Dieu lui donne encore la hardiesse de venir dans son temple, dont il doit reconnaître qu'il meritoit d'être exclus, il doit au moins se contenter d'y être dans la dernière place & dans la der-

nier ordre, & regarder même ce qu'on lui accorde comme une grace toute singulière. C'est le sentiment qu'ont eu autrefois tous les vrais pénitens. Il leur suffisoit de se tenir à la porte de l'Eglise, & ils regardoient comme une grande faveur, quand ils étoient admis à écouter la parole de Dieu, ou qu'ils étoient reçus à se prosterner dans l'Eglise, quoi qu'ils fussent encore exclus de la vuë même des mystères. A plus forte raison ceux à qui l'Eglise permet maintenant d'assister au sacrifice, & de jouir de la vuë de J E S U S-CHRIST présent, se doivent tenir trop honorer de cette grace, & souffrir avec paix qu'elle les sépare, pendant quelque-tems, de la participation des mystères, afin de les préparer à en approcher plus dignement. C'étoit là l'état du Publicain, qui jouissant de ce que Dieu lui accordoit, se réduisoit néanmoins en lui-même au dernier rang, comme convenable à son état.

IX.

Il est encore remarqué qu'il n'o-  
soit lever les yeux au ciel, pour nous  
exprimer, par son exemple, un au-  
V. 135.

tre sentiment que doivent avoir tous les véritables pénitens. Un pecheur se doit croire indigne de l'usage & de la vuë même de toutes les créatures. Dieu les accorde aux innocens : mais les pecheurs méritent d'en être privez; & s'ils sont touchez de pénitence, ils doivent reconnoître la justice de cette privation. Un pecheur mérite d'être écrasé par toutes les créatures, & ce n'est que par une miséricorde singulière que Dieu suspend encore cet effet. Il arrivera à la fin du monde, où il est dit que : *l'univers combatra contre les insensez* : & il devrait arriver à l'égard de chaque pecheur dès le moment qu'il a peché. Ainsi ce Publicain connoissant ce qu'il avoit mérité, regardoit toutes les créatures comme prêtes à se déclarer contre lui. Il n'en pouvoit même soutenir la vuë; parce qu'elles l'avertissoient de la grandeur de ses offenses. Car comme elles sont des marques de la puissance de Dieu, elles lui faisoient connoître l'insolence du pecheur, qui ose violer les loix d'un Dieu si puissant. Voilà quels étoient les sentimens de ce Publicain, & quels doivent être ceux de tous

*Sup. 5. 18.*

Les vrais penitens qui sont touchez de l'énormité de leurs fautes; & ens'humiliant ainsi devant Dieu; ils méritent qu'il porte d'eux ce jugement favorable que J E S U S - C H R I S T fait ici de ce Publicain.

X.

LA pénitence du Publicain ne consistoit pas seulement dans cette confusion intérieure qui l'empêchoit de lever les yeux au ciel. Elle auroit été équivoque, si elle étoit demeurée dans cet état. Les pecheurs s'éloigneront de Dieu & de sa lumière par la seule honte qu'ils auront de paroître à la vuë des créatures dans l'horrible difformité où ils se verront eux-mêmes; mais ils n'auront pour cela aucun regret véritable de leurs pechez. Ils n'en reconnoîtront point sincèrement l'injustice. Ils n'auront aucun dessein de les punir. Ils se déchireront par desespoir, & ils voudront, s'il leur étoit possible, détruire leur être. Mais ils n'auront point cette douleur tranquille accompagnée d'espérance qui paroît dans le Publicain. Dieu veut qu'on sente de la douleur.

dans la vuë de ses pechez, & qu'on fasse dessein de les punir ; mais il veut que ce soit sans desespoir. Rien n'est plus injurieux à Dieu, que de donner des bornes à sa miséricorde, & de supposer en lui une haine inflexible contre les pecheurs. Il ne hait le peché, qu'autant qu'il subsiste, & si-tôt qu'il a cessé par une conversion véritable, il cesse de haïr le pecheur ; parce qu'il le voit dans l'état où il doit être. Sa conversion même ne peut-être qu'un effet de son amour. Ainsi quiconque est sérieusement converti, sait que Dieu l'aime, & ce seroit un grand dérèglement, que de croire ne pouvoir pas obtenir la remission de ses pechez de celui dont on est assuré d'être aimé, & dont on a déjà obtenu le changement de son cœur. Il est donc impossible qu'un homme vraiment pénitent ne joigne à sa douleur l'esperance de la miséricorde de Dieu ; puisque sa douleur même n'est fondée que sur la bonté de Dieu qu'il a offensé. Il se punit donc, il frappe sa poitrine, comme ce Publicain : mais il se punit par amour & avec esperance d'obtenir miséricorde. Et c'est pourquoi l'on

voit que le Publicain s'adresse à Dieu par un mouvement d'espérance, en lui disant : *Mon Dieu, ayez pitié de moi qui suis un pécheur.*

7. 131

XI.

LE Publicain n'allegue aucune raison à Dieu pour obtenir le pardon de ses pechez. Il savoit bien que ce pardon devoit être fondé sur sa seule miséricorde. Car quoi qu'il fût converti ; & qu'il sentît sa volonté changée, il savoit bien que cette conversion étoit une grace toute gratuite, à laquelle Dieu n'avoit pu être porté que par une miséricorde particulière, sans en trouver aucune cause dans les hommes-mêmes. Dieu ne veut pardonner au pécheur, qu'en le convertissant : mais il le convertit sans aucun mérite de sa part, & par un effet de sa miséricorde. Ainsi le pardon des pechez fondé sur la conversion, est un pur effet de la grace, sans aucun mérite de la part de l'homme. Et l'homme ne doit rien voir en soi dans tout cet édifice spirituel que Dieu rebâtit en lui, qui ne soit un ouvrage de la grace.

## XII.

C.E. Publicain se reconnoît pecheur devant Dieu : & cet aveu qui paroît commun, marque en lui une disposition particulière. Rien n'est plus commun aux hommes que de se reconnoître pecheurs de paroles. Rien n'est plus rare que de le faire sincèrement. Il y a dans la plupart des hommes un desir secret de se justifier : & si l'on pouvoit cacher ses pechez à Dieu, on les lui cacheroit de même qu'aux hommes. Quiconque ne veut point paroître pecheur devant les hommes, ne le voudroit point paroître devant Dieu, s'il pouvoit. Et quiconque veut sincèrement paroître pecheur devant Dieu, ne conte pour rien de le paroître devant les hommes. L'aveu de son peché, quand il est sincere, est un effet de l'amour de la verité : & cet amour de la verité nous empêche de le déguiser devant les hommes aussi bien que devant Dieu. Ainsi il n'y a point de plus mauvaises marques pour un pénitent que de vouloir passer pour innocent devant les hommes; de ne vouloir souffrir de leur

part aucune humiliation; & de dire avec Saül : *Honorez-moi devant les hommes.* Car c'est une marque certaine qu'on n'aime pas la vérité; puis qu'on aspire à une réputation que la vérité ne nous accorde pas.

1. Reg.  
15. 30.

F I N.

A P A R I S,

De l'Imprimerie de Claude Mazuel.  
1688.

EXTRAIT DU PRIVILEGE  
du Roi.

PAR grace & Privilège du Roi donné à Paris le trentième jour d'Avril l'an de grace 1687. signé par le Roi en son Conseil REVOL & scellé : Il est permis au sieur \*\*\* de faire imprimer, vendre & debiter en un ou plusieurs Volumes un Livre de sa composition intitulé *Continuation des Essais de Morale sur les Mystères, & sur les Epîtres & Evangiles de toute l'Année*, par tel Libraire ou Imprimeur qu'il voudra choisir, durant le temps & espace de dix années à compter du jour & date que chacun desdits Volumes sera imprimé pour la première fois en vertu du présent Pri-





vilege, avec défense à tous Libraires ou Im-  
primeurs ou autres de le contrefaire en tout  
ou en partie sous quelque prétexte que ce soit,  
à peine de trois mil livres d'amende, de con-  
fiscation des exemplaires & de tous dépens  
dommages & interets, ainsi qu'il est porté  
plus au long dans-lesdites lettres.

Ledit sieur \*\*\* a cédé le présent Privilege  
à Guillaume Desprez & à Elie Joffet, Mar-  
chands Libraires, suivant l'accord fait entr'eux.

*Registré sur le Livre de la Communauté  
des Libraires & Imprimeurs le 3. Juin 1687.  
Signé COIGNARD, Syndic.*

Achevé d'imprimer pour la premiere fois  
en vertu du present Privilege le 1. Septem-  
bre 1687.









